

# Epreuves d'écriture

Ouvrage publié à l'occasion  
de la manifestation « Les Immatériaux »  
présentée par le Centre de Création Industrielle  
du 28 mars au 15 juillet 1985  
dans la Grande galerie du Centre national  
d'art et de culture  
Georges Pompidou.

©Editions du Centre Georges Pompidou,  
Paris 1985  
Conception : Centre de Création Industrielle

N° d'éditeur : 444  
ISBN : 2-85850-299-4  
Dépôt légal : mars 1985

Tous droits de reproduction,  
de traduction et d'adaptation des textes  
réservés pour tous pays.

***Epreuves d'écriture a été  
réalisé sur des  
micro-ordinateurs M20 et  
M24 prêtés par Olivetti  
France, pour cette expérience.***

« Les Immatériaux »,  
manifestation du Centre  
national d'art et de culture  
Georges Pompidou, présentée  
dans la Grande galerie,  
5e étage,  
du 28 mars au 15 juillet 1985.

**Maîtrise d'œuvre**  
Centre de Création  
Industrielle

## Manifestation

### Commissariat

Jean-François Lyotard  
Thierry Chaput

### Coordination

Martine Moinot

### Conception, documentation, réalisation

Martine Moinot  
Catherine Testanière  
Nicole Toutcheff  
Sabine Vigoureux

### Mise en scène

sur une idée de Thierry Chaput

### Architecture et mise en espace

Philippe Delis  
avec la collaboration de  
Katia Lafitte

### Assistance au design de l'exposition

Xavier Delis

### Lumière

Françoise Michel

### Bande-son

sur une idée de  
Jean-François Lyotard

### Elaboration, documentation

Dolorès Rogozinski

### Conception, réalisation

Gérard Chiron  
Arnaud Petit

### Coordination administrative et financière

Dominique Barillé

### Administration

Josette Lelange

### Secrétariat

Véronique Guillaume

### Moyens techniques

Stéphane Iscovesco  
Claude Baleur

Jean-Claude Perraut

Pascal Dossat

Philippe Fourrier

Daniel Kalagan

Azzedine Messahli

Pierre Paucton

André Toutcheff

Florence Turner

### Architecture d'opération

Philippe Delis

Katia Lafitte (DBS)

### Coordination audiovisuel

Martine Castro

### Production audiovisuel

Annyck Graton

Laboratoire audiovisuel

Laboratoire maintenance

Laboratoire photographique

Laboratoire vidéo

### Photographie

Jean-Claude Planchet

### Installation audiovisuel

Haroutioun Bezdjian

William Chamay

### Bâtiment et sécurité

Jacques Loupias

Pierre Dubus

### Recherche et développement

Marie-Jo Dulac

### Service de presse

Marie-Jo Poisson-Nguyen

### Relations publiques

Ariane Diané-Sartorius

### Secrétariat

Marie-Thérèse Mazel-Roca

### Traduction

Mary et Ali Chokri

Paul Smith

Conseils à la conception

### Sciences

Mario Borillo

Paul Caro

Michel Cassé

Jean-Pierre Raynaud

Pierre Rosenstiehl

Michel Tibon-Cornillot

### Architecture

Alain Guiheux (CCI)

### Arts plastiques

Bernard Blistène (MNAM)

### Droit

Hubert Astier

Armelle Gendron

### Modes de vie

Gilbert Christen

Claude Fischler

Marie-Ange Grenier

Joseph Hossenlopp

### Photographie

Alain Sayag (MNAM)

### Technologies

Thierry Chaput (CCI)

### Coordination

Bibliothèque publique

d'information

Catherine Counot

Institut de recherche et de

coordination

acoustique/musique

Nicolas Snowman

Musée national d'art moderne

Bernard Blistène

### Avec le concours

de la Direction du

Développement Culturel/

ministère de la Culture,

de La Villette - Cité

des Sciences et de l'Industrie

## Vidéotex

### Coordination

Nicole Toutcheff

### Réalisation

Serpea

### Assistance à la réalisation

Marie-Jo Dulac

### Avec le concours

de Project Assistance

du G. CAM

## Publications

### Coordination

Chantal Noël

### Secrétariat de rédaction

Chantal Noël

Elisabeth Gad

### Recherches iconographiques

Sabine Vigoureux

assistée de

Odile Vaillant

### Correction

Marie Raissac

### Secrétariat

Annie Zabawski

Véronique Guillaume

### Identité visuelle

### Conception graphique

Grafibus

### Fabrication

Jacky Pouplard

### Affiche et couverture

Grafibus

## Épreuves d'écriture

sur une idée de Thierry Chaput

### Conception, réalisation

Chantal Noël

Nicole Toutcheff

### Avec le concours

de la Direction du Livre et de la  
Lecture/ministère de la Culture,  
d'Olivetti France

### Architecture du réseau

Serpea



Voix!  
voix parallèles  
couple harcelé  
au bord du cri  
voix à la volée  
face au mur  
à tous les murs  
voix des lointains  
spirale heureuse  
montant avec le toit  
de la maison  
voix d'altitude  
ici  
    en joie           au long du cou  
de l'ivre par le bras  
geste inaudible  
voix de marcelle  
voix de soleil des pauvres  
sur les marchés des peuples de la mer  
voix des multitudes  
  
liberté'

J'U

# La raison des épreuves

Qu'avons-nous fait ? Nous nous étions dit non, pas de ces textes convenus, préfaces, articles des professionnels du catalogue. Bien préférable : que l'objet à traiter, les immatériaux, soit introduit dans le mode de réflexion, d'écriture. Donc, au lieu du texte commandé à l'homme de l'art, qu'il peaufine à l'écart, nous avons décidé de proposer à une trentaine d'auteurs, des écrivains, des scientifiques, des artistes, des philosophes, des linguistes, un petit lexique des immatériaux, cinquante mots, en les priant de les commenter à leur guise, dans certaines limites quantitatives cependant.

On le voit, le propos n'était pas d'obtenir un dictionnaire, puisqu'en principe il n'était permis qu'à un seul et même terme vinssent s'appliquer quelque trente « définitions » différentes. C'étaient même ces différences qui nous intéressaient plutôt, la démultiplication des champs sémantiques engendrés par un mot, l'évidence de la complexité des sens, ce qui constitue le ressort de l'écriture et de la pensée dans leur bataille contre ce dépôt de significations établies qu'est la langue.

Nous voulions ainsi créer un atelier des divergences et non, comme c'est le cas dans un dictionnaire (ou un catalogue), un musée des consensus. Nous pensions par là ajouter, à l'inquiétude constitutive de l'écriture en général, la manifestation du désarroi, de la peur qui s'empare de l'écrivain quand plongé dans la foule de ses contemporains, ne serait-ce que la petite foule de ses confrères, il voit ce qu'il pense exposé à la mécompréhension, à la malveillance, ou simplement au choc indifférent de rencontres fortuites.

Tel quel, cet atelier ne symbolisait encore que l'épreuve à laquelle l'écriture est soumise dans la société moderne, cette expérience dont Walter Benjamin rassemble les thèmes épars dans la pensée baudelairienne sous les motifs de la rue, de la foule, en effet, du nombre et de l'isolement, de l'ennui et de la bêtise, du passant. Qu'en serait-il, nous demandions-nous, si la pensée et l'écriture se trouvaient exposées à ce hasard des interférences bizarres, non pas seulement dans leur état d'œuvre faite, dans le texte qu'elles ont enfanté, mais lorsqu'elles sont en train de se former, à l'état naissant ?

C'est une propriété redoutable de l'électronique et de l'informatique qu'elles peuvent se faire ouvrir de loin les plus proches intimités. Nos retraites se peuplent de messages. Dans l'aller et retour des flux d'informations, les murs qui nous protégeaient sont devenus la plus pauvre des interfaces. Le secret de l'écriture, le va-et-vient du texte, en train de se faire, pré-textes, textes de soutien, brouillons, ratures, dérobades de la pensée devant le bien-connu, autant que anamnèse nécessaire pour dissiper le préjugé possible, — si cela aussi était exposé à ce qu'on appelle par antiphrase la communication, nous demandions-nous, qu'advierait-il ? Peut-être est-ce là l'épreuve qui attend l'écriture à l'âge postmoderne.

Il fallait que l'atelier des divergences devînt un laboratoire des différends. Des micro-ordinateurs munis d'un logiciel de traitement de texte seraient déposés chez nos trente victimes (qui n'étaient plus que vingt-six). Chacune disposerait chez soi d'un Olivetti M 20 : unité centrale, écran, double lecteur de disquette, unité de connexion avec le réseau PTT. Au Centre Georges Pompidou, un Olivetti M 24, recevrait les appels des « auteurs » (trois communications simultanées au maximum) qui devraient lui envoyer leur texte et pourraient recevoir de lui ceux de leurs confrères. Une mémoire centrale stockée sur un disque de grande capacité conserverait les cinquante mots et tous les commentaires qu'ils auraient suscités.

Nous avons alors établi et expédié aux « auteurs » la règle du jeu suivante :

## *Enjeu*

*En vous faisant passer de l'inscription graphique à l'affichage électronique, sonder les effets des « nouvelles machines » sur la formation de la pensée.*

- 1 vous recevez une liste de 50 mots relatifs à la problématique de la manifestation « Les Immatériaux » ;*
- 2 vous donnez votre définition (2 à 10 lignes maximum), sur papier, de quelques-uns de ces mots (15 à 20 minimum) ;*
- 3 vos définitions, ainsi que celles des autres auteurs, sont saisies et mémorisées ;*
- 4 vous accédez à cette mémoire par une machine à traitement de texte mise à votre disposition pendant toute la durée de l'expérience ;*

- 5  *votre machine est reliée en réseau à celles des autres auteurs ;*  
6  *à partir de cette situation, il vous appartient :*  
 *a/ d'enchaîner à quelque fin que ce soit (réfuter, compléter, moduler, etc.),*  
 *sur vos premières définitions (cf. n° 2) ;*  
 *b/ en vous connectant avec les autres auteurs, d'enchaîner d'une part sur*  
 *leurs définitions et d'autre part sur leurs propres enchaînements, à quelque*  
 *fin que ce soit.*  
7  *nous souhaitons, en particulier, que vous commentiez les modifications*  
 *que cette situation entraîne dans votre expérience d'écriture.*

L'expérience fut lancée en septembre 1984 et s'acheva en décembre.. Ce que vous allez lire en est le résultat brut, nettoyé seulement des coquilles et des erreurs dues à la transmission.

Ce résultat, transcrit en vidéotex sur un centre serveur, peut être consulté au Centre Georges Pompidou et, de l'extérieur, sur les minitels du réseau PTT, pendant la durée de l'exposition.

Un post-scriptum à la fin de ce livre tire quelques leçons de ces épreuves subies par l'écriture.

Jean-François Lyotard  
Thierry Chaput

5	Jean Maheu	
6	Jean-François Lyotard, <i>La raison des épreuves</i>	
10	<b>Artificiel</b>	
14	<b>Auteur</b>	
22	<b>Capture</b>	
26	<b>Code</b>	
32	<b>Code/Confins</b>	
34	<b>Confins</b>	
37	<b>Corps</b>	
41	<b>Dématérialisation</b>	
46	<b>Dématérialisation/Métamorphose</b>	
48	<b>Désir</b>	
52	<b>Droit</b>	
54	<b>Ecriture</b>	
64	<b>Espace</b>	
68	<b>Espace/Geste</b>	
70	<b>Façade</b>	
73	<b>Flou</b>	
77	<b>Geste</b>	
80	<b>Habiter</b>	
83	<b>Image</b>	
91	<b>Immortalité</b>	
94	<b>Immortalité/Signe</b>	
96	<b>Improbable</b>	
100	<b>Interaction</b>	
104	<b>Interface</b>	
110	<b>Langage</b>	
114	<b>Lumière</b>	
118	<b>Lumière/Temps</b>	
123	<b>Matériau</b>	
125	<b>Matériel</b>	
127	<b>Maternité</b>	
129	<b>Matière</b>	
132	<b>Matrice</b>	
134	<b>Méandre</b>	
138	<b>Mémoire</b>	
145	<b>Métamorphose</b>	
153	<b>Miroir</b>	
159	<b>Miroir/Matrice</b>	
163	<b>Miroir/Mutation</b>	
166	<b>Monnaie</b>	
169	<b>Multiple</b>	
171	<b>Mutation</b>	
174	<b>Nature</b>	
177	<b>Nature/Artificiel</b>	
180	<b>Naviguer</b>	
183	<b>Ordre</b>	
186	<b>Preuve</b>	
190	<b>Prothèse</b>	
193	<b>Réseau</b>	
196	<b>Séduire</b>	
199	<b>Sens</b>	
203	<b>Signe</b>	
206	<b>Simulation</b>	
211	<b>Simulation/Preuve</b>	
213	<b>Simultanéité</b>	
217	<b>Souffle</b>	

Les mots ont été classés par ordre alphabétique, et sous chaque mot les textes ont été classés par ordre chronologique d'arrivée ; les textes décalés vers la droite sont des réponses.

219	<b>Temps</b>
223	<b>Traduire</b>
226	<b>Vitesse</b>
228	<b>Voix</b>
231	Annexes
232	<b>Auteur/Séduire</b>
233	<b>Code</b>
234	<b>Dématérialisation/Matériau</b>
236	<b>Désir</b>
237	<b>Désir/Souffle</b>
238	<b>Ecriture/Langage</b>
243	<b>Matériel</b>
245	<b>Méandre</b>
246	<b>Métamorphose</b>
248	<b>Miroir</b>
249	<b>Nature</b>
254	<b>Sens</b>
255	<b>Signe</b>
256	<b>Simultanéité</b>
258	<b>Voix</b>
259	<b>Post-scriptum</b>

ASTI.	ASTIER Hubert
BALE.	BALESTRINI Nanni
BORI.	BORILLO Mario
BUCI.	BUCI-GLUCKSMANN Christine
BURE.	BUREN Daniel
BUTO.	BUTOR Michel
CARO.	CARO Paul
CASS.	CASSÉ Michel
CHAR.	CHARLES Daniel
CHAT.	CHATELET François
CURV.	CURVAL Philippe
DERR.	DERRIDA Jacques
GUIL.	GUILLAUME Marc
LACO.	LACQUE-LABARTHE Philippe
LATO.	LATOUR Bruno
MAJO.	MAJOR René
PASS.	PASSERON Jean-Claude
RECA.	RECANATI François
RIVI.	RIVIERE Jean-Loup
ROCH.	ROCHE Maurice
ROSE.	ROSENSTIEHL Pierre
ROUB.	ROUBAUD Jacques
SPER.	SPERBER Dan
STEN.	STENGERS Isabelle
TIBO.	TIBON-CORNILLOT Michel
VUAR.	VUARNET Jean-Noël

Le terme Présentation\* que vous trouverez dans différents textes renvoie au document Les Immatériaux n°2, portefeuille édité par l'équipe en avril 1984 à destination des divers collaborateurs et distribué aux auteurs de *Epreuves d'écriture*.

# Artificiel

CURV. 087 REPOND A  
CARO. 016

RECA. 153 REPOND A  
RECA. 130

DERR. 145 REPOND A  
BUTO. 017

BORI. 046  
05 OCT.

(Fin XX<sup>e</sup>). Se dit de dispositifs qui procèdent de modèles théoriques et/ou de connaissances empiriques sur la nature, sur l'homme, sur la connaissance de la nature et de l'homme et qui visent à se substituer à la nature ou à l'homme (aux processus naturels ou à l'intervention de sujets connaissant) pour produire, de manière aussi largement autonome que possible, des *décisions* pertinentes concernant des comportements, l'agencement d'artefacts, l'élaboration de connaissances... qu'il s'agisse de vérifier au mieux des critères de conformité à leurs antécédents non artificiels, ou plus généralement, lorsqu'il n'y a pas de référent préalable, de satisfaire des critères d'adéquation de nature diverse : théorique, pragmatique, voire esthétique...  
Chacune de ces décisions résulte d'un raisonnement qui est implanté sous la forme d'un *modèle* logico-informatique capable de s'instancier pour faire face aux situations singulières dont l'ensemble constitue la classe des problèmes qu'il est apte à résoudre.

CARO. 016  
08 OCT.

Un auteur artificiel capture le code aux confins du corps dématérialisé. Le droit au désir espace la façade d'une écriture floue. L'image habite l'improbable geste immortel. Interface du langage : interaction de la lumière et du miroir. La matrice matérielle de la monnaie est une matière sans matériau. Les méandres de la mémoire multiplient les métamorphoses de la maternité. Sans ordre ni preuve, les mutations de la nature naviguent. Un réseau de prothèses simule et séduit les signes et les sens. Le souffle simultané du temps traduit, sans voix, les vitesses.

VOIR REPONSE  
CURV. 087

CASS. 062  
08 OCT.

La physique nucléaire se donne pour objet d'étude les états de la matière que l'on ne trouve pas en général dans l'environnement terrestre immédiat. En ce sens, elle est aussi « extrême » que l'astrophysique dont le domaine d'investigation se situe naturellement « ailleurs ». Dans le cosmos se conjuguent cet autrement et cet ailleurs. L'étude des « états artificiels » (excités) de la matière est justifiée avant tout sur le plan intellectuel par la richesse des concepts qu'elle engendre (connaissance en soi du noyau de l'atome). Il n'est pas inutile néanmoins de rappeler que certains phénomènes « artificiels », c'est-à-dire induits par la volonté de l'expérimentateur, semblent se dérouler effectivement dans le contexte extraterrestre. Ainsi, par exemple, le soleil répond-il à la description de réacteur thermonucléaire à confinement gravitationnel.

CURV. 065  
09 OCT.

Exprime la réalisation suprême d'une œuvre d'art : « *Art y fit ciel* », selon la paraphrase de J. P. Brisset. La création considérée comme une fin en soi, non comme l'imitation d'une œuvre divine. Artificiel s'oppose à naturel de la même manière qu'humain s'oppose à entropie.

GUIL. 091  
09 OCT.

Ce qui est produit par l'homme et évoque des productions naturelles. Les connotations négatives du terme suggèrent que ce qui est spontané, naturel, est supérieur, comme si l'homme, donc, dégradait en créant ; elles renvoient à une pensée religieuse de la culpabilité. En réalité le terme est plus ambivalent : il y a d'un côté les prothèses (négatives), de l'autre les réalisations artistiques, les dépassements faustiens : mémoire, intelligence artificielles. Celle-ci ouvre (enfin) à une intelligence de l'intelligence (naturelle), cette dernière *terra incognita*.

RECA. 130  
09 OCT.

Intelligence artificielle. La thèse populaire : « Une machine ne pourra jamais penser » vaut-elle quelque chose ? Non, car on ne sait pas encore ce qu'est la pensée (c'est pourquoi on essaie d'en fabriquer : la connaissance est fille de la simulation) ; la thèse est donc sans autre fondement qu'idéologique. Mais que penser de l'argument suivant, invoqué parfois au profit de la thèse en question : « Nous appelons « penser » ce que nous humains nous faisons (lorsque nous pensons). L'ordinateur ne fera jamais que *simuler* la pensée. » Personnellement je n'arrive pas à trouver la moindre valeur à cet argument.

VOIR REPONSE  
RECA. 153

DERR. 086  
09 OCT.

Exemple de définition par l'exemple : une « règle du jeu » est artificielle. Qui en décide et en vue de quoi ? Me suis-je engagé à suivre celle-ci ? Il est artificiel (traduire : il n'est pas naturel) de faire des gestes multiples, dans le langage, l'écriture, les signes, *au sujet* de certains mots plutôt que de faire des phrases en *se servant* d'eux, ce que naturellement je viens de faire ici, esquissant une signature et un idiome. Ai-je défini ou commenté ? On nous a demandé les deux successivement, comme si cela revenait au même, ce qui est peut-être flou mais juste. « *Un mot n'a pas de sens* », dit Austin, seule une « *sentence* » en a. Voire. Pourquoi seulement le français, ici, autre artifice à ne pas respecter ? Sentence : vouloir dire beaucoup en 2 à 12 lignes, dans le genre « *définition* », provoque à une écriture artificielle (télégraphique, peu lisible ou

*sentencieuse, péremptoire, simulée* : si voys saviez ce que mon ellipse réserve... ).  
 Artificiel : pourquoi 50 mots, dont seulement 4 verbes à l'infinif, 4 ou 6 adjectifs (*matériel* peut être un nom, *droit* un nom ou un adverbe), mais 40 ou 42 substantifs ? Il est artificiel d'opposer la nature à l'artifice, qui commence à la marque la plus « naturelle » (les guillemets sont artificiels), excédant ainsi l'opposition de la nature à ses autres. Donc toute *opposition*, en particulier celle de la matière à ses autres. Paradigme spectaculaire, sinon nouveau, aujourd'hui : l'ingénierie génétique, la maternité artificielle, les prothèses (reins, coeur) déplacent toutes les *assurances sociales*, donc le droit, l'habiter, la propriété, l'individuation, la responsabilité. Sinon le désir et la mémoire. Permet de traduire rétrospectivement l'artifice de toute opposition. Donc d'un dictionnaire de mots, de la définition par opposition. Naviguer ici dans les méandres du commentaire (rives du champ sémantique, perçues de façon plus ou moins floue, associations dans l'interface Sa/Sé, par exemple côté « prothèse » ou « sacrificiel »). Geste artificiel, simulation : pour n'habiter que l'espace de signes auquel j'ai droit, je décompte tout ce que je puise dans le matériau de la « liste des mots ».

STEN. 161  
10 OCT.

Les rapports entre « naturel » et « artificiel », à l'intérieur de la « science moderne », constituent bien plus un enjeu qu'un problème. Le problème serait celui des limites de la convenance mutuelle dont Leibniz avait produit le système. L'enjeu, à travers des controverses comme celles qui opposèrent Planck et Einstein à Mach, puis Einstein à Bohr, est de généalogie et implique notamment la position de l'homme de science par rapport à la société.

TIBO. 176  
10 OCT.

« *Artificiel veut dire qui tend à un but défini, et s'oppose par là à vivant. Artificiel ou humain ou anthropomorphe se distinguent de ce qui est seulement vivant ou vital (...).* » Cette platitude de Valéry (*Cahier B*, 1910) exprime un long héritage où philosophie et bon sens semblent se joindre. Mais ce n'est pas là l'expérience que nous faisons de l'artificialité, maintenant. Le vivant par exemple, l'un des termes servant de référence pour définir par opposition l'artifice, est détourné, arraisonné ; lui aussi se met à produire comme une machine. Le génie génétique a pour finalité de faire exprimer par le métabolisme cellulaire des produits codés par des gènes introduits « artificiellement » dans le génome cellulaire. L'artificiel, reprenant le vivant et *y réussissant*, ne manifeste-t-il pas son origine profonde, sa parenté ou sa continuité avec le vivant. L'artificiel, a-t-il jamais été artificiel ?

VUAR. 186  
11 OCT.

Les progrès de la linguistique / et l'informatisation de l'étude des langages sectaires / devraient permettre de produire / dans les années qui viennent / un nombre croissant de marxistes automatiques et de freudiens artificiels...

CURV. 087  
26 OCT.

La vitesse de la mémoire capture les mutations du langage artificiel. Le corps de l'auteur dématérialise l'écriture dans l'espace flou des images, au droit de la voix. Le désir aux confins du geste, matrice multiple des métamorphoses, habite la maternité. L'ordre navigue sans preuves selon les méandres du réseau, signe du temps. Le souffle de la nature capture les prothèses des sens pour la simulation des interfaces entre la lumière et le miroir. La monnaie est un code entre matière et matériau, matériel improbable pour séduire et traduire, façade de l'immortalité.

BUTO. 017  
30 OCT.

Le rossignol ayant improvisé toute la nuit, l'empereur s'endormit paisiblement aux premières lueurs de l'aube. Alors dans le silence de la chambre mortuaire, les rois-dragons vinrent démonter son visage, détacher toutes les pièces de son organisme pour en confier le nettoyage aux ateliers célestes, extraire avec délicatesse les plus précieux tubes de sa mémoire pour les insérer dans les cassettes crâniennes du jeune empereur qui s'éveilla en souriant et, après avoir reçu les premiers hommages des grands dignitaires, s'enfonça dans la forêt à la recherche du rossignol.

VOIR REPONSE  
DERR. 145

RECA. 153  
24 NOV.

24 novembre, 0 h 15.  
 Ce soir, la machine refuse de me laisser communiquer. Le serveur reste muet. Plutôt que d'aller me coucher, et en l'absence d'informations venant du réseau, je décide de me répondre à moi-même. Après tout, les textes initiaux que nous avons rédigés à l'orée de l'expérience étaient limités dans leur format (pas plus de dix lignes, nous avait-on dit), et souvent je m'étais promis de développer plus tard telle ou telle idée à laquelle je n'avais pu faire un autre sort qu'allusif. Le moment est venu, me semble-t-il, de mettre cette résolution en pratique.

J'ai laissé entendre qu'il serait illégitime d'invoquer, en faveur de la thèse anti-intelligence artificielle (« Une machine ne pourra jamais penser »), l'argument suivant : « Nous appelons « penser » ce que *nous* humains nous faisons (lorsque nous pensons). L'ordinateur ne fera jamais que *simuler* la pensée. » Si cet argument me paraît sans valeur, c'est parce que le fait d'être une activité *humaine* ne fait sûrement pas partie de la *définition* de la pensée, i. e. des conditions que doit nécessairement remplir une activité pour tomber sous le concept de « pensée ». Je ne nie pas pour autant que nous appelions « pensée » cette activité humaine particulière que nous connaissons bien : simplement, je pense qu'il ne s'agit pas là d'une définition de la pensée (ce qui impliquerait qu'il n'y ait de pensée qu'humaine), mais simplement d'une façon de *fixer la référence* du mot « pensée ». (Sur cette distinction entre *définir un terme* et *fixer sa référence*, je renvoie au livre de S. Kripke, *la Logique des noms propres*, Ed. de Minuit, 1982.) Nous désignons, à l'aide du mot « pensée » (ou « penser »), une certaine activité humaine, de même que nous désignons, à l'aide du mot « eau », un certain liquide incolore et inodore qui étanche la soif. Mais cela ne fait pas partie de la *définition* de l'eau qu'elle étanche la soif : il n'y aurait pas de contradiction à découvrir une variété d'eau qui n'étancherait pas la soif. Les propriétés de l'eau que j'ai énumérées (liquide incolore, inodore, etc.) servent simplement à déterminer, à identifier, le référent du mot « eau », mais elles ne sont pas, ou pas forcément, des propriétés *nécessaires*, des propriétés définitionnelles, de ce référent. Ce qui définit l'eau, au sens fort, c'est sa composition chimique : H<sub>2</sub>O. En ce qui concerne la pensée, nous ignorons encore sa *définition* en ce sens fort : nous ne savons pas encore exactement ce qu'est la pensée (encore que les progrès de la science soient considérables dans ce domaine). Si nous le savions, nous serions peut-être en mesure de dire qu'une machine ne peut pas penser — nous aurions peut-être une raison de dire cela. Mais pour l'instant nous ne sommes pas en mesure de le dire, car si la pensée nous est manifeste sous sa forme humaine, cela n'implique aucunement qu'il ne saurait y avoir de pensée qu'humaine. Nous appelons « pensée » une certaine activité humaine sans préjuger de la question de savoir si cette activité est, ou n'est pas, nécessairement humaine.

DERR. 145  
05 DEC.

Un jeu impossible nous est proposé. Pour tourner sa règle, vous avez su ne pas choisir : écrire la provocation la plus artificielle *ou* faire de l'artifice un thème ; et pour traiter ce thème, vous avez su ne pas choisir entre la définition, l'illustration, l'allégorie, la fable, le concept ou la narration. Le comble de l'artifice : répondre de plusieurs manières à la fois et laisser le choix sans laisser le choix. Que devient le chant dans cette machination ? et pour qui ? Il y a du chant et du souffle quand la destination du désir reste suspendue, encore indéterminée, inventant l'autre, toi, par quelque artifice. Comme le signe « artifice », dans la liste des mots, votre rossignol est plus grand et plus petit que tout.

# Auteur

CURV. 095 REPOND A

GULL. 086

SPER. 161

SPER. 177 REPOND A

BUTO. 018

SPER. 182 REPOND A

CARO. 044

SPER. 183 REPOND A

RIVI. 162

RECA. 148 REPOND A

RIVI. 162

SPER. 183

CARO. 060 REPOND A

RIVI. 162

SPER. 183

ROSE. 179 dans CODE

RECA. 151 REPOND A

RIVI. 163

RECA. 152 REPOND A

RIVI. 164

RIVI. 165

SPER. 186 REPOND A

CARO. 060

CARO. 064 REPOND A

SPER. 186

DERR. 139 REPOND A

PASS. 113

MAJO. 041

LAJO. 099

RECA. 159 REPOND A

RECA. 158

CURV. 105 REPOND A

RIVI. 164

RECA. 160 REPOND A

RECA. 158

RECA. 159

SPER. 187 REPOND A

CARO. 064

PASS. 000 REPOND A

PASS. 113

BORI. 047 05 OCT.	(Artificiel, fin XX <sup>e</sup> ). En quête d'un statut philosophique (ontologique), logique (récursion), juridique... s'il existe.	VOIR REPONSE CURV. 095
GUIL. 086 09 OCT.	Celui qui est la cause de quelque chose de socialement important et qui doit, pour cela, être précisément identifié. Qu'il soit procréateur ou créateur, responsable d'un forfait ou d'un livre, l'auteur est plus ou moins une catégorie juridique. Cette catégorisation rigide rend difficile l'appréhension de causes floues, multiples, l'identité inventée, le jeu de rôle, l'irresponsabilité, l'anonymat. Toutes choses qui ont toujours existé et qui se multiplient aujourd'hui : l'auteur peut devenir improbable, aléatoire ; la paternité et même la maternité ne sont plus certaines.	VOIR REPONSE CURV. 095
PASS. 113 09 OCT.	On sait que ce titre « autorise » la parole de celui qui le porte par l'« autorité » qu'il lui confère. L'étymologie épaulé ici le sens commun : c'est l' <i>auctoritas</i> qui fait l' <i>auctor</i> . De là un sempiternel débat. Pour les enchanteurs enchantés de la tradition, nul doute que l'auteur tienne en ligne droite cette autorité de son génie ou de son talent : n'a-t-elle pas toutes les grâces de la grâce ? Ne rétribue-t-elle pas le mérite le plus personnel ? Mais pour les « sociologues au cœur velu », foin de cette illusion : l'autorité culturelle qui parle par la voix de l'auteur n'est jamais que délégation — au desservant qui s'en autorise pour l'escamoter — d'une autorité d'institution. L'« auteur grave » qu'invoque en désespoir de cause le commentateur du 17 <sup>e</sup> siècle serait ainsi, sinon le meilleur, du moins le plus auteur des auteurs.	VOIR REPONSES DERR. 139 PASS. 000 MAJO. AUTEUR/ SEDUIRE dans ANNEXES
DERR. 087 09 OCT.	Exemple de phrase sui-référentielle : je suis l'auteur de cette phrase si je la signe. Correct ? Stricto sensu, l'auteur n'est ni un inventeur, ni un créateur, ni même un producteur. Espace du droit : histoire, institution, donc thèse et prothèse (loi vs nature). Nom propre, responsabilité, code. L'auteur distinct de l'acte, de l'œuvre ou de la simulation dont il s' <i>augmente</i> sans quitter son corps, autorité qui pourtant le remplace et le constitue <i>comme</i> prothèse. Quoi prothèse de quoi ? Flou. En droit, l'auteur suppose matérialité, objectivité comptable du fait (donc notion périmée par le fait, résiduelle dirait-on, pré-post-moderne. Idiome français (id. fr.) : auteur d'un fait ou d'un méfait, d'un crime, non d'un mensonge. Auteur ne peut être que masculin ou neutre : auteur de ma vie, le père ( <i>Legal fiction</i> , Joyce). Mensonge, simulation, flou, séduire : les auteurs de cette définition, par exemple, seraient deux, homme et femme.	VOIR REPONSE MAJO. AUTEUR/ SEDUIRE dans ANNEXES
SPER. 161 10 OCT.	La loi distingue, à l'intérieur du droit des auteurs, le droit matériel et le droit moral. C'est, bien sûr, par le droit moral que l'auteur se définit, et tout particulièrement par cette composante (rarement invoquée, il est vrai) du droit moral qu'est le droit de remords. Les rapports que le commun des mortels entretient avec le remords sont, eux, strictement de devoir et non de droit.	VOIR REPONSE CURV. 095
ROUB. 167 11 OCT.	Jane Austen, Baudelaire, Cavalcanti, Dickens, Esope, Fujiwara Teika, Giraut de Borneil, Hopkins, Izumi Shikibu, Jaufre Rudel, Kafka, Le Fèvre de la Borderie, Mallarmé, Nerval, Oresme, Pound, Queneau, Rimbaud, Shakespeare, Tristan, Uhland, Vinci, Wittgenstein, Yeats, Zukofski.	
MAJO. 041 24 OCT.	La métaphore étant le transfert à une chose d'un nom qui en désigne une autre, le mot « auteur » est une contre-métaphore par laquelle s'opère le transfert à un nom d'une chose qui en porte un autre ou n'en porte pas. Qu'il s'agisse de l'auteur de la nature, de l'auteur d'un mot ou de l'auteur d'une loi, chacun tente de faire payer des droits ou une dette pour l'invention qui lui est attribuée ou qu'il s'est appropriée et dont il tente d'imposer l'usage. Etat temporaire d'appropriation d'un système signifiant qui vassalise son utilisation ou son exploitation.	VOIR REPONSE DERR. 139
LACO. 099 24 OCT.	Instance juridico-métaphysique en voie, annonce-t-on, de disparition. Mais s'il se trouvait que, pour des raisons qui nous demeurent encore relativement obscures — et qui pourraient tenir, par exemple, à l'essence de la <i>technè</i> —, ni le droit ni la métaphysique, ni surtout le bloc innommé qu'ils forment ensemble, n'étaient pensables sans ce que la latinité semble avoir inauguré sous le nom d' <i>auctoritas</i> et de concept d'augmentation (d'intensification) : qu'en serait-il de la dite « disparition de l'auteur » ?	VOIR REPONSE DERR. 139

CARO. 044  
24 OCT.

Dans l'expérience d'écriture, exercice de composition d'idées sur des mots, on se demande quel sera le destin des phrases. Le texte jeté sur le papier devient d'ordinaire une réalité publique lorsque l'enveloppe à la poste l'entraîne vers le probable éditeur. L'acte d'auteur vraiment décisif c'est de jeter cette enveloppe, ou ce paquet, dans la boîte : rupture qui rend définitive la volonté de s'afficher. Quand est-il ici ? Il faut appuyer sur le clavier pour signifier ailleurs le sens de la cohue particulière de cristaux magnétiques enchevêtrés, que le bout des doigts module sur le disque souple et que l'écran restitue sous la forme conventionnelle pour l'œil, mais non pour le toucher. Le papier, si important pour la vanité et la vérité de l'auteur, disparaît. C'était la souplesse quantitative dans la main, les feuillets bien rangés, l'œuvre, la production volumique, la pensée qui a du poids, quelque chose qui occupe l'espace : espace d'honneur du rayon de la bibliothèque.

Sur l'écran, rien que du temporaire, du passager, de l'impondérable. La disquette n'a pas encore la gloire du présentable, la reliure, l'or, les fers. Elle exige le lourd intermédiaire, la minutieuse architecture du transistor et du circuit imprimé, la prise de courant. Impossible d'emporter une disquette sur une île déserte. Les technologies nouvelles de l'écriture introduisent entre le texte et l'œil une interface électrodynamique. Le contraire d'une simplification si c'est simplement pour lire. Le progrès, par conséquent est dans la manipulation. L'intérêt c'est de traiter les textes. Un bout de Dante, un accent de Molière, quatre pages de Shakespeare, deux paragraphes de Kant, servez chaud avec un zeste de Jarry. Changez un mot ici, la ponctuation là, la lettre d'amour devient un torrent d'injures. Le choix binaire offert aux mots, blanc ou noir. Le sens au hasard des rencontres et des partitions arbitraires : le récit livré à la charcuterie thématique. Machine : instrument de travail du texte, pas instrument de contemplation, pas facile de lire l'écran au lit pour s'endormir. Travail donc : recherche d'auteurs obscurs, d'éditions rares, de rapports confidentiels, d'archives. Outil de spécialiste ? Scalpel pour disséquer les auteurs, cognée pour fracasser les textes ? Le titre du journal viole le lecteur, appelle. Sur l'écran qui lit quoi ? Le menu propose discrètement, le clavioteur souverain choisit, écarte, élimine, tranche, ne laisse filtrer sur l'écran, dans l'entrebâillement de sa porte électronique, qu'un rai étroit de caractères lumineux. L'auteur jette un texte au bout du fil, comme une bouteille à la mer, dans l'océan des mémoires de l'ordinateur central. Qui viendra le pêcher ? C'est comme dans la Science, on expérimente, on écrit, on confie à une revue, on imprime, on joint son caillou à la montagne babelesque de la littérature spécialisée. On résume, on numérote, on archive, on banque-donné-eise, on transactise. Mais, qui, jamais, va mettre son nez dans votre petite affaire ? Qui va s'éclater la cervelle dans la merveilleuse concoction d'observations superbes et de raisonnements subtils que vous avez passionnément mûrie au sein de vos ordinateurs et de vos cornues ? Qui est finalement le destinataire de ce Petit Placet qui doit vous attirer l'admiration universelle et la précieuse reconnaissance de ce que vous appelez la communauté scientifique ? Ce Petit Placet sera-il jamais autre chose qu'une référence dans vos Titres et Travaux, qu'un papier qu'on passe au visiteur discret et pressé (ah ! ces montagnes de tirés à part qui poussierisent dans les placards), qu'une citation occasionnelle d'un ami, d'un collègue ou d'un concurrent lointain ? Sera-t-il jamais autre chose que quelques mots-clés, une référence, un résultat sec de mesure, à la limite la plus haute, une citation textuelle ? Au fond, la curieuse entreprise (informatique !) du Trésor de la Langue Française, traite-t-elle autrement la littérature littéraire ? Et cette chaîne de citations, ces quelques cartes postales qui demandent des copies, ces marques d'intérêt qui permettent à l'auteur scientifique inquiet de suivre comme un chien de chasse la piste de ses évanescents et incertains lecteurs ne révèlent-elles pas, à chaque coup, la structure fermée de ce groupe de clients, leur microcosme ponctuel, leur besoin de lire pour être lus, la nécessaire et exécrée coopération clanique, la complicité obligatoire de l'auteur-public, de la petite foule des spécialisés. Les chimistes entre-eux, les physiciens entre-eux, les théoriciens entre-eux, les expérimentateurs entre-eux, etc. (Les philosophes entre-eux ?). Le Petit Placet tourne dans le cercle étroit de ceux qui de toutes façons savent, sans lire, ce que vous faites, ce que vous imaginez, ce que vous croyez. Meetings, conférences, visites, conventions d'échanges, séminaires, sont là pour ça. Dans ces conditions, l'écrit est presque inutile. Il ne joue qu'un rôle d'acte presque sacré, rituel. L'auteur n'a plus que l'espoir de l'affection rétrospective de la postérité... Bien faible espoir, car les cimetières de papier encombrant les rayons hauts et les réserves obscures des bibliothèques spécialisées.

A propos, Frères et Soeurs Immatériel(le)s, tentons une petite expérience. Nous sommes de diverses castes, de divers cercles au sein desquels, naturellement, nous allons nous pomper intérieurement les uns les autres et nous renvoyer la balle dans les termes choisis du jargon préféré de nos cantines respectives. Alors, voilà, c'est une petite annonce. Si vous lisez ce texte, s'il vient frapper, par hasard ou volonté (scrupuleuse honnêteté d'auteur décidé à s'informer — félicitations !) l'écran blanc (noir) de vos nuits noires (blanches) — car c'est un travail de nuit, n'est-ce-pas ? —, pourriez-vous être assez aimables, pour le signaler, à l'occasion, sous cette rubrique. Sans vous encombrer de commentaires spécifiques, simplement en répétant la définition étymologique du *Robert* :

VOIR REPONSES

SPER. 182

RECA. 146  
dans CODE

« Auteur : celui qui accroît, qui fonde », comme un signe de lecture, un clin d'œil, à interpréter comme une statistique de mise sous les yeux et comme un test-système amusant. MERCI !

ROSE. 178  
25 OCT.

L'oeuvre n'a pas commencé là. Chaque voix reprend d'autres voix plus anciennes. Allez donc situer une invention, un théorème ! Où est la source, où est la résurgence ? La société d'idées est féroce : elle gratifie le dernier qui a gueulé. Les acrobates de l'esprit grimpés courageusement les uns sur les autres tentent avec leur empilement d'ériger l'énorme pyramide de la pensée. Sont aujourd'hui *auteurs* ceux qui ont encore la tête à l'air libre. Ceux du dessous, les oubliés, les pilonnés, ceux qui ont été rabâchés, vulgarisés, éculés, ou refondus et généralisés, sont devenus matériau pour l'immense bâtisse dont les fondations s'appellent nuit des temps. Gare à toi, Boris Vian ! Tu n'es plus nommé : un chanteur a recuit ton *Déserteur* en pâtée conditionnée, truffée de « sous-marins craignos » et d'autres choses que tu n'es pas censé entendre. Les voix montent, la pyramide monte...

CURV. 095  
28 OCT.

Dans la catégorie des auteurs dont la paternité et la maternité ne sont plus certaines, il faut citer : Roux et Combaluzier, Otis et Piffre, Edoux et Samain. Tels Charybde et Scylla, ils symbolisent sur le plan du mythe le renvoi de l'ascenseur de l'étage inférieur à l'étage supérieur de notre destin et vice-versa. Ce sont les auteurs de nos remords.

BUTO. 018  
30 OCT.

Il y a d'abord le hall avec les réceptionnistes, tapis rouges, fauteuils profonds, vitrines illuminées, puis les galeries des secrétaires avec réfrigérateurs et télé, les chambres pour les dignitaires avec les classeurs, les téléphones en marqueterie, les bouquets de glaïeuls renouvelés chaque matin, les salons des directeurs de collections avec tableaux achetés chers, chaises longues, jardins privés, le palais du comité de lecture avec son solarium, son vivarium, les serres d'orchidées, la cité interdite des grands actionnaires avec hélicoptère, garage à yachts, piste de skis ; et puis dans une cave un vieil enfant tordu qui rature avec de grands soupirs des pages qu'il insère dans une fente, car, pour son propre bien, on le sait, il vaut mieux qu'il ne se montre pas trop.

VOIR REPONSE  
SPER. 177

SPER. 177  
11 NOV.

Depuis que je suis embringué dans cette expérience, j'oscille entre la perplexité et le malaise. Vous lire, Michel Butor, m'y a donné enfin quelques moments de bonheur. Merci !

SPER. 182  
11 NOV.

« Auteur: celui qui, etc. »

RIVI. 162  
RIVI. 163  
RIVI. 164  
RIVI. 165  
16 NOV.

11 novembre, matin.  
J'ouvre un fichier « auteur » pour noter ce qui se passe.  
Ai téléphoné à Beaubourg et consulté le « cheminement » : personne n'a encore répondu à personne. Peut-être pourrait-on se servir du mot « auteur » pour faire une sorte de réseau, convertir nos machines-à-écrire-téléphoniques-à-mémoire en table de café. Mais l'appareil est très sérieux : pour envoyer ce message à tout le monde, ça va être très long, réponse à tutti (TUTT) n'est pas prévu. Peut-on faire autre chose que de commenter le programme ?  
Bon, je stocke et on verra plus tard.

Même jour, vers 16 heures.  
Très difficile d'écrire en pensant que l'expérience doit DEMONTRER quelque chose. Je dois démontrer sans le savoir tout en le sachant. L'inquisiteur, le prêtre ou le médecin ont assez de violence essentielle pour ne pas demander explicitement des symptômes ; c'est pour ça sans doute qu'ils en ont. La délicatesse des organisateurs de l'exposition (appelons-les ORGA) vous laisse en bonne santé : ce n'est pas ce qu'ils veulent...  
Quand ORGA veut parler à TUTT, il envoie une lettre par la poste : honte à ORGA !  
...  
Je valide et essaie d'envoyer tout ça à ceux qui ont déjà écrit sur le mot auteur (moi pas).

VOIR REPONSES

SPER. 183  
RECA. 148  
CARO. 060  
RECA. 151  
RECA. 152  
CURV. 105

SPER. 183  
18 NOV.

Ah ! Quelqu'un dans le réseau. Bonjour. Bonjour. Mais qu'est-ce qu'on fait là ? Ça fait longtemps que vous vous y promenez ? Moi oui. J'ai entendu des bruits une fois, ou deux. J'ai crié aussi, mais sans réponse. Froid ? oui, il fait froid. Un peu de café ? ça nous réchauffera. Oui, je plaisante. Je sais bien que cette machine ne fait même

VOIR REPONSE  
CARO. 060

pas de café. Non, non, ne croyez pas, je ne suis pas contre les ordinateurs. J'en ai un chez moi et je travaille dessus toute la journée, mais celui-ci, ah là là ! Ils nous ont inventé les programmes les plus lents, les plus visqueux, les plus décourageants qu'on puisse imaginer. Qui, ils ? Non, je ne sais pas, pas elles en tout cas. Oui, moi aussi, j'aime bien leur téléphoner, à elles, pour me plaindre un petit peu. Bon, ce n'est pas tout ça, mais il faut que je l'envoie ce texte, maintenant. Enfin, ça m'a bien fait plaisir de rencontrer quelqu'un. Oui, peut-être à bientôt. Au revoir. Brrr ! ce qu'il fait froid.

RECA. 148  
21 NOV.

Si j'avais su que vous étiez là, cher ami, je me serais permis de vous envoyer sous cette rubrique-table de café mes « Réflexions fatiguées ». Vous pouvez toutefois les consulter sous la rubrique « écriture » si vous avez le courage de faire les recherches pour trouver le numéro de mon texte, que malheureusement j'ignore. (Je pourrais le rechercher pour vous, mais je ne suis pas maso. C'est la jungle ici, chacun pour soi.) Quelques indications pour vous aider : c'est le dernier des textes que j'ai envoyés sous la rubrique écriture (le dernier à cette date du 19 novembre), et je l'ai adressé à 6 auteurs, de sorte que vous le retrouverez facilement en utilisant la procédure « cheminement ».

A bientôt, j'espère.

PS. Si vous rencontrez Sperber dans ce labyrinthe, serrez-lui la pince de ma part.

PPS. (Ce 20 novembre) Je n'ai pas encore pu envoyer le présent texte, la machine me rejetant sans arrêt avec le message « erreur ouverture port. » (?), mais par contre j'ai trouvé, en consultant les cheminements, le numéro du texte dont je vous parlais ; c'est le 147.

CARO. 060  
21 NOV.

21 novembre 22 h 36 : Salut les mecs ! Alors, on traîne sur le réseau ? Faut dire que c'est moins marrant que le téléphone. Y a pas beaucoup de distractions ! Le canular est de sortie. Moi, y a un truc qui me botterait, c'est de le pirater ce réseau. Vous, Monsieur Sperber, qui êtes un spécialiste est-ce qui y a pas moyen d'introduire dans le machin beaubourien un auteur supplémentaire, un Machin-Chose, un auteur porno un peu salace par exemple ? (On pourrait tous contribuer anonymement, en avant les fantasmes...) Ou encore, est-ce qu'on ne pourrait pas baver sur d'autres serveurs ? Vous pourriez pas nous filer quelques numéros de téléphone ? La Banque Machin, le réseau Dingue, n'importe quoi, quoi ! Mais, alors, précisez vachement bien le mode d'emploi (et la touche du modem à employer). Merci !

Ah ! Avant de se quitter, vous connaissez pas un lieu où on puisse imprimer correctement ces disquettes « écriture » qu'on se fait ? Est-ce que ce logiciel poisseux n'est pas hyper protégé ? Comment est-ce qu'on fait pour briser le code ? Et, peut-on utiliser une autre machine que la M2O pour lire et imprimer ? HELP please ! Thank you !

VOIR REPONSE  
SPER. 186

RECA. 151  
23 NOV.

Y a un truc que je pige pas très bien. Pourquoi est-ce que Rivi 162 et Rivi 163 c'est le même texte ? C'est moi qui déconne ou c'est Rivi ? Supposons que Rivi ait envoyé deux fois son texte. Il y a plusieurs raisons de faire ce genre de choses : pour faire plaisir à ORGA qui a demandé qu'on envoie les brouillons successifs, bizarre suggestion vu qu'il n'y a rien pour les distinguer des textes définitifs ; ou pour l'adresser à de nouveaux destinataires. Quoi qu'il en soit, le résultat est que de pauvres gens se font chier pour modemmiser un texte qu'ils ont déjà, et même le modemmisent plusieurs fois parce que tout d'abord ils croient s'être trompés de numéro pendant la première modemmisation.

VOIR REPONSE  
CARO. 061  
dans IMAGE

RECA. 152  
24 NOV.

24 nov., 16 h 30.

Il exagère, Rivi, de continuer d'envoyer son texte à tout le monde, y compris à ceux qui (tel Sper) lui ont déjà répondu ! Je réitère la protestation exprimée dans Reca 151.

SPER. 186  
27 NOV.

Spécialiste, spécialiste ! Comme vous allez ! Pour les problèmes d'impression de disquette, il faudrait demander à Latour (qui est bien silencieux), lui qui travaille sur matériel Olivetti.

C'est Recanati qui m'a fait remarquer (par téléphone, pas par notre réseau visqueux) qu'un auteur fantôme, et un peu salace de surcroît, il y en a déjà un : GUYOTAT. Il suffirait de connaître son code secret pour envoyer sous son nom tout et n'importe quoi. Cela dit, et sans vouloir vous décourager, l'idée de voir des cochonnetés s'imprimer lentement, lettre à lettre, sur nos pâles écrans me fait plutôt l'effet du bromure.

VOIR REPONSE  
CARO. 064

CARO. 064  
28 NOV.

28 novembre 1984, 22 h 47.

Ah ! Monsieur Sperber ! Tout est fait et l'on vient trop tard ! L'équipe du *Canard enchaîné* a battu celle des « Immatériaux » de plusieurs longueurs. En fait, nous n'avions même pas pris le départ ! Pourtant, on avait bien une chance, nous aussi, de faire un gros coup dans un gros serveur avec notre petite machine, non ? Est-ce que même, par hasard, Beaubourg n'est pas client de la CISI ? On avait tout pour réussir et tartiner de joyeux secrets de polichinelle, de comptes en banques musclés, de messages chiffrés, les sillons mous du disque dur de notre petit serveur. Quelle magnifique copie gratuite, quels fabuleux gisements de textes pétillants nous aurions pu exploiter, nous goinfrant sans fatigue des plus sublimes arcanes de la compta surréaliste néo-post-plasticienne, économique et œcuménique, et niquant, niquant sans cesse l'écran volé, thanks to TSO IBM.

Bon, c'est foutu. Rapport à mon infecte proposition de balancer du porno sale dans un coin. J'avoue, c'est ringard. Enfin, vous savez, il y a quand même une idée philosophique là-dessous. Chaque fois qu'un nouveau moyen de communication « interactif » s'installe, il est automatiquement piraté vers le porno. Ça fait pas un pli. Tenez, voyez ce qu'est devenu la CB, ou encore un machin assez analogue à notre système, installé à Strasbourg, je crois, par quelque administration bien pensante, sans doute les télécoms, et complètement envahi, au bout de quelque temps, par des branchements incongrus d'utilisateurs hyperdégueulasses. Pensez à ce que serait la télé « libre ».

Ce genre de truc c'est évidemment pas des gens posés et sérieux comme nous qui vont l'oser. Le piratage, c'est les milieux populaires. Ces gens-là ne supportent pas les codes et les interdictions, il faut qu'ils cassent. Voyez le décodeur de Canal Plus. En plus, ils sont vachement fort en technique et terriblement astucieux et bien informés par tous leurs petits journaux. Alors, quand ils passent ils sont bien contents, et ils pissent sur la barrière, en porno.

Chez nous, beaucoup d'intellectuels ont tendance à traiter par le dédain, sinon par le mépris, d'aussi petits plaisirs. « Mon cher, ces trucs-là, c'est la mort de l'intelligence *smart*. Je ne pisse pas dans cette casserole, j'ai ma soie. »

A propos, comment est-ce que vous interprétez l'absence sur nos écrans, d'un grand nombre de nos partenaires, dont certains, bien sûr, sont fort fameux ?

VOIR REPONSE  
SPER. 187RECA. 158  
03 DEC.

A TUTT, représenté par les quelques actifs. Les numéros de texte sont tirés au hasard, pour les besoins de la communication.

VOIR REPONSE  
RECA. 159

Sur les vingt-six éparpillés dans cette jungle, vingt-et-un avaient totalement disparu. Du vingt-deuxième, on avait entendu le cri quatre fois répété par l'écho, avant que le silence à son tour ne l'emporte. Le vingt-troisième, admiré de tous ceux qui purent l'entendre, récitait, imperturbable, des poèmes de sa composition, sans chercher jamais à communiquer avec ses compagnons d'infortune. Le vingt-quatrième restait immobile et muet, après s'être agité jusqu'à perdre l'espoir. Les trois autres, dont je suis, jouaient aux cartes en s'interrogeant sur les causes du malheur des hommes.

DERR. 139  
05 DEC.

Nous avons tous trois insisté sur l'augmentation et sur la loi. Jusqu'à quel point sommes-nous les auteurs de nos textes sur l'auteur ? Nous nous sommes soumis à la nécessité d'un concept et à une règle du jeu, à une liste de mots aussi et d'autres auteurs dont l'auteur au fond reste assez indéterminable, disparaissant. Y a-t-il un auteur dans cette entreprise commune ? Qui ? Où ? Ladite disparition de l'auteur passe peut-être toujours par l'expérience d'un tel dispositif socio-technique (machine à traitement de textes, central téléphonique anonyme, etc.) qui réfléchit maintenant ce qui se passe dans le « monde culturel » depuis si longtemps, depuis toujours. A moins que, à travers la machine des immatériaux, à y perdre le ton et la main, en renonçant à tous nos vieux miroirs, nous ne cherchions encore à nous augmenter de quelque autorité supplémentaire, une autorité si symbolique, il est vrai, que l'image ne nous en revient plus, ni aucun autre revenu vivant. Mais ne l'oublions pas, tout reste encore signé, personne n'a le droit de toucher au texte de l'autre, notre copyright est très protégé comme au bon vieux temps de la modernité (17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles).

RECA. 159  
08 DEC.

Correction apportée à RECA 158. 8 décembre 1984.

VOIR REPONSE  
RECA. 160

24 + 3 font 27, non 26. Or il y en avait bien 26 éparpillés dans cette jungle. L'erreur réside dans le nombre des disparus : ils étaient 20, non 21. Le « vingt-deuxième », celui dont le cri unique s'est fait quatre fois entendre, est en fait le vingt-et-unième, et le vingt-troisième, poète admiré de tous, est en fait le vingt-deuxième. Semblablement, le vingt-quatrième putatif n'est que le vingt-troisième. 23 + 3 = 26.

Suite de RECA 158.

Je n'avais pas confié aux vagues de la mer la chronique 158 depuis plus de trois jours, que l'un des vingt disparus, le plus célèbre peut-être, apparut soudain dans le cercle des survivants. Il ne fit rien pour dissiper le mystère de ses joues bien rasées, de ses habits frais et propres, démentant ce que nous avions imaginé de sa longue absence. Il ne prononça pas un mot susceptible de nous éclairer sur ses épreuves, et ne posa aucune question sur les dix-neuf autres disparus. Néanmoins, comme à l'accoutumée, il fut loquace, et ses propos badins nous firent l'effet de messages venus d'un autre temps, d'un autre monde.

CURV. 105  
09 DEC.

En stockant dans ma disquette « lecture » le fichier n° 162 de Rivière, Auteur, est-ce que je ne deviens pas l'auteur de son stock (stockfisch). A moins qu'en le stockant, il ne devienne l'auteur de ma fiche. C'est ce qu'on appelle l'escalade (alpenstock).

RECA. 160  
13 DEC.

Suite de RECA 159. 13 décembre.

Nous étions exténués, et commençons à perdre toute notion des choses. Le capitaine, alors, décida d'arrêter les recherches et d'abandonner les disparus à leur sort, après une ultime battue. « Le 16, dit-il, nous partirons. Nous marcherons jusqu'au fleuve, nous fabriquerons des pirogues. Alors les jeux seront faits. »

SPER. 187  
14 DEC.

Vous me demandez comment j'interprète l'absence d'un grand nombre de nos partenaires. Plus j'y pense, et plus je leur trouve les meilleures raisons du monde. Moi-même, je me demande si je ne perds pas ridiculement mon temps et si je devrais continuer.

PASS. 000  
16 DEC.

Suite de PASS. 113.

On sait que ce titre « autorise » la parole de celui qui le porte par l'« autorité » qu'il lui confère. L'étymologie épaulé ici le sens commun : c'est l'*auctoritas* qui fait l'*auctor*. De là un sempiternel débat. Pour les enchanteurs enchantés de la tradition littéraire, nul doute que l'auteur tienne en ligne droite cette autorité de son génie ou de son talent : n'a-t-elle pas toutes les grâces de la grâce ? ne rétribue-t-elle pas le mérite le plus personnel ? Mais pour les « sociologues au cœur velu », foin de cette illusion : l'autorité culturelle qui parle par la voix de l'auteur n'est jamais que délégation — au desservant qui s'en autorise pour l'escamoter — d'une autorité d'institution. Et, en la matière, les institutions les plus autorisées à autoriser ne sont pas celles qu'on pense : académies, écoles, Etats, églises, ou sectes qui, de leur onction un peu trop voyante, marquent, sans que ses contorsions l'en démarquent jamais complètement, le porte-parole jouant à l'improvisateur ; mais bien ces institutions en pointillé que sont un establishment intellectuel, un consensus rhétorique ou autre (mais même autre, ce qu'il autorise c'est d'abord une rhétorique) ou un horizon d'attente qui, d'où qu'il tire ses principes, fait d'une audience une écoute. « L'autorisation » joue ici son coup le plus sûr puisque chacun, auteur ou public peut jouer à se l'être donnée sans avoir à rien confesser du péché de dépendance ; chacun peut, sans craindre les quolibets de la salle, se délecter de son fantasme le plus cher, également divin dans les deux cas : l'auteur d'être créateur comme *causa sui*, le public d'être *proprio motu*, l'auteur de son propre goût. C'est là le charme des institutions transparentes qui n'ont pas comme les institutions superlatives l'insupportable manie de porter avec insistance leur ombre sur nos jeux de liberté.

Pour prendre la question par un bout plus empirique, il est sûr en tout cas que l'auteur se reconnaît d'abord à son train de sénateur : DUMEZIL a décelé dans la *gravitas* — lenteur de la locomotion et opinion de poids — le signe de l'*auctoritas* gérontocratique réservée à l'éloquence autorisée des vieux messieurs du Sénat ; la *celeritas* des jeunes mâles, qui aux Lupercales galopent à travers les rues en houspillant — lanières de cuir à la main, si mes souvenirs sont bons — les matrones qui s'y hasardent, interdit donc à ces jeunes gens de prétendre au titre d'auteur. Il faut savoir ralentir pour le mériter ; ce titre pesant ne sied pas à la course échevelée. C'est sans doute pour ça que les jeunots se sont inventés une autorité bien à eux, toute légère, et faite d'emportement, celle bien sûr du poète : admirable contradiction dans les termes que de prétendre peser autant si non plus que l'auteur et de vouloir vagabonder avec des « semelles de vent ». Les poètes devraient se rendre à l'évidence et cesser d'accepter tant de prix Nobel, la plus lourde des récompenses capables de faire trébucher un poète dans son assiette tant qu'il n'a pas la bouteille du « bon auteur ». L'« auteur grave » qu'invoque en désespoir de cause le commentateur du 17<sup>e</sup> siècle est indiscutablement, sinon toujours le meilleur, du moins le plus auteur des auteurs.

On peut encore avec le philosophe, aller plus directement au fait : l'auteur c'est celui qui signe. Mais vous voyez où on va : signer n'est pas seulement parapher ; ce geste n'a son plein effet, juridique, symbolique ou ontologique (théologique même car, si Dieu existait il aurait signé le monde) que si la zébrure qu'il produit est par quelque instance et quelques lecteurs reconnue comme signature. On n'y coupera pas d'une définition de la « signature » : c'est, bien sûr, ce qui fait que celui qui paraphe un texte de son nom est l'auteur de ce texte. A l'appropriation légitime du texte comme à tout autre légitimité, il n'y a d'autre fondement que la tautologie. Mais on peut ne pas se satisfaire du pur plaisir philosophique de caresser au travers du voile de son évidence le vibrato immobile du sens des choses. Le philosophe pardonnera au sociologue de toujours chercher à remplacer le « ce qui fait que » par l'énumération des « choses (sociales) qui font que ». La description des choses qui font qu'il y a de « l'autorisation » (donc des auteurs) et qui font de l'autorisation la condition d'autres choses (comme les signatures) est évidemment moins excitante que la construction du sens des choses par le retour phénoménologique à « la chose même ». Mais enfin, n'est-ce pas comprendre quelque autre chose du pouvoir de la signature que de localiser quelques-unes des choses qui ont le pouvoir de faire faire, du dehors, à la signature tout ce qu'elle fait des parapeurs et des paraphaires. Plus amusant, lorsque le pouvoir d'un texte et les pouvoirs qui font son pouvoir ou s'en servent n'ont plus d'auteur à se mettre sous la dent, la signature suscite inexorablement le signataire ; elle n'a même pas besoin de le ressusciter puisque, bébé né-vieillard, elle l'engendre immortel : LAO-TSEU ou le pouvoir de la signature à l'état pur ; elle signe l'auteur.

# Capture

CURV. 093 REPOND A

CHAT. 088

DERR. 088

DERR. 140 REPOND A

BUCL. 069

BUCL. 086 REPOND A

DERR. 140

CURV. 113 REPOND A

ASTI. 002

BUCL. 069

BUTO. 019

DERR. 088

RECA. 131

TIBO. 177

CURV. 093

CASS. 055

CHAT. 088

CARO. 017

ASTI. 002  
05. OCT.

Instant où l'acte, envahi d'existence, se donne pour permanent. Le nœud, le lacet sont dans toute civilisation le symbole de l'existence qui se crée, qui se lie, qui rassemble. La mort alors n'est que dénouement.

VOIR REPONSE  
CURV. 113

BUCI. 069  
08. OCT.

Capter ou être capturé : métaphore animale du pouvoir, où se conjuguent la violence de la force propre aux lions et celle de la ruse et du leurre propre aux renards. Vieille règle machiavélique du Prince : bien user de la bête, « être renard pour connaître les filets et lion pour faire peur au loups. » Capturer, prendre, domestiquer, emprisonner, encager... Sans le réseau d'artifices et d'illusions propre aux langages de séduction, la capture avouerait sa réalité nue : violence, appétit démesuré d'une maîtrise qui se soumet le monde, les êtres, les signes.

VOIR REPONSES  
DERR. 140  
CURV. 113

CARO. 017  
08. OCT.

Détournement de quelque chose qui suit un cours défini par une loi. Un miroir capture la lumière et modifie sa trajectoire, brise la ligne droite du rayon. Le filet interrompt le voyage alimentaire du poisson. L'érosion permet à une rivière d'en capturer une autre. Capture = collision, on dit en physique « section de capture » pour la probabilité d'un choc entre deux particules. Collision : accident banal de la vie quotidienne, quelquefois fatal. Capture, interruption de routines, point singulier, lieu de rencontre, début, découverte. La balle qui tue, capture le corps.

VOIR REPONSE  
CURV. 113

CASS. 055  
08. OCT.

En la millionième année de son âge, la transparence se fait dans l'univers en expansion. Nous avons laissé loin derrière nous l'époque criminelle de l'élimination systématique de l'antimatière et l'époque fertile de la naissance de l'hélium. Alors se produit un événement essentiel pour l'observateur futur : électrons et protons de polarité électrique opposée parviennent à s'unir. Les atomes d'hydrogène formés par la capture de l'électron par le proton laissent filtrer la lumière des temps initiaux tenue jusqu'ici prisonnière. La lumière se détache de la matière la laissant ainsi libre de se forger en ordre. Dès lors l'étoile se constitue : partout la profusion du même motif rayonnant. Nostalgie de la lumière.

VOIR REPONSE  
CURV. 113

RECA. 131  
09. OCT.

La langue anglaise dit : « *Capter une idée, une intuition, etc.* ». C'est bien de cela qu'il s'agit dans la pensée réfléchie ; de cette capture, l'écriture est un instrument que l'ordinateur (je veux dire le traitement de texte) renouvelle de façon intéressante.

VOIR REPONSE  
CURV. 113

DERR. 088  
10. OCT.

Ex : Définition égale capture, imposition de confins. Commentaire : un autre genre de capture, et chaque ordre d'écriture, la signature même assigne un espace au sens et à l'autre. « Champ sémantique » : 1. *Territoire* (confins, code, corps, écriture, habiter, miroir, image, réseau, etc.). 2. *Sexe* (désir, geste, séduire, etc.). 3. *Piège* (artificiel, code, immortalité, langage, maternité, méandre, prothèse, simulation, etc.). 4. *Fascination* (façade, image, interaction, interface, lumière, miroir, simulation, simultanéité). Matrice d'écriture. Notre capture : dans le réseau, la matrice et la maternité de l'auteur de la règle. Signe tout. Capture des eaux, barrage arbitraire des mots, potentialisation, accumulation d'énergie, de sens, de mémoire. Le piège, *pour* une capture : ne marche plus à la mort de l'autre (capturé, captif ou captivé). Ne reste jamais qu'une signature : rien.

VOIR REPONSES  
CURV. 093  
CURV. 113

TIBO. 177  
10. OCT.

L'acte par lequel un être vivant contrôle le corps d'un autre vivant lui retirant sa mobilité, et en une fois toutes les voies, les espaces qu'il parcourt en fonction des nécessités de son organisme et de ses désirs, est une capture. Il aboutit dans la plupart des cas à l'engloutissement de la proie, ultime réduction, ultime chemin de la contrainte exercée, dernier espace parcouru par la capture, le chemin labyrinthique de l'appareil digestif du prédateur.

La pensée philosophique fondée sur la « capture », l'un des actes fondamentaux des vivants dits supérieurs, est à l'origine des concepts de force, maîtrise, servitude, mais aussi de liberté, de contrainte. Nous vivons et pensons encore sur leurs bases. Pourtant, le développement des disciplines biologiques a peu à peu mis en valeur un processus très différent concernant tout particulièrement les cellules et leurs virus. Une meilleure connaissance des bactériophages ouvre peut-être à la pensée politique, philosophique, des horizons nouveaux. Dans quelle mesure l'une des expériences les plus subtiles du contrôle d'un vivant par un autre, par détournement de son métabolisme au profit de celui de l'hôte (le plus souvent plus petit, moins fort que sa proie), n'est-elle pas l'un des modèles les plus remarquables de toute pensée sur les rapports de domination.

VOIR REPONSE  
CURV. 113

CHAT. 088  
24. OCT.

De ce terme, je retiens l'usage qu'en font les chasseurs utilisant les leurres et les pièges et, à leur suite, et métaphoriquement, les géographes. La capture a ceci de singulier qu'elle est une activité dont l'intervention se limite à mettre en place un dispositif ou une situation. Elle est donc un *captage* (qui capture parce qu'elle capte, parce qu'elle est captieuse). La ruse, la manœuvre, la dissimulation sont ses armes : il suffit que l'être à capturer se conduise normalement pour que son destin s'accomplisse, pour qu'il soit pris, prisonnier, asservi, empaillé...

VOIR REPONSES

CURV. 093  
CURV. 113

CURV. 093  
28. OCT.

Durant l'été, quand il vole au dessus des champs de blé, l'oiseau se capture, (se captive) par le son. C'est pourquoi on l'empaillé après qu'il ait mangé le grain.

VOIR REPONSE

CURV. 113

BUTO. 019  
30. OCT.

Sa voiture est naturellement tombée en panne au carrefour. Heureusement c'était le quartier de son enfance. Il connaissait toutes les traboules de ces immeubles délabrés. Cela lui donnait une avance de plusieurs minutes. Il y avait même ce souterrain qui permettrait de passer de l'autre côté du fleuve. Alors il pourrait rejoindre l'ami sincère, la femme fidèle, la maison sûre. Mais lorsqu'il émergea dans la lumière, ils étaient là avec leurs pinces, filets, seringues et leurs troussees de maquillage.

VOIR REPONSE

CURV. 113

DERR. 140  
05. DEC.

De ce que nous disons tous deux de la capture, je passe à la question suivante : en quoi ce schéma de la capture est-il la loi de nos rapports au cours de cette expérience même, au travers des « immatériaux » ? Qui capture qui et quoi quand un certain corps est absent ? Une autre expérience du sublime et de la sublimation ? La « dématérialisation », comme il dit, de la capture, passerait par le fétichisme sublime, l'autre étant gardé par la mémoire d'une image, d'une fumée ou d'un parfum ; parfois d'un nom donné ou inventé, bref de ce qui, cendre, se présente comme imprésentable. Cela ne « marche » ni avec le regard qui voit sans être vu, ni sans regard ; seulement dans la double fascination. Celle-ci peut s'exporter dans l'invisibilité apparente de la téléphonie ou de la télétextualité. Une fois de plus, dans cette télémachination ; l'opposition ne marche plus : capturé/capturant ; sujet/objet, forme/matière, artificiel/naturel, fétiche/chose, présence/absence. La dialectique non plus. Elle-même captivante déjà, la vérité de la capture n'aurait pas été pensée, je traduis selon l'étymologie, pas encore convenablement *suspendue* par la philosophie captive de l'opposition ou de la dialectique. Une capture efficace ou effective ne garde rien, il lui faut rester suspendue. Ce qui n'a donc pas été *pensé*, c'est aussi bien la séduction, l'amour, le deuil, le corps, le nom donné, mis là pour toi, pour l'autre en moi ; l'autre en moi mais hors du deuil, ou réciproquement, sans réciprocité, sans symétrie possible. Donc sans SYN-MAT... Je renvoie ici à la Présentation\* : « Pour mémoire, sanscrit *mātram* : matière et mesure (racine *māt* : faire avec la main, mesurer, construire) ».

VOIR REPONSE

BUCI. 086

BUCI. 086  
13. DEC.

Que la « dématérialisation de la capture » déstabilise les oppositions philosophiques classiques du sujet/objet, du capturant/capturé... en introduisant « une expérience du sublime et de la sublimation » propre à toute capture sans corps, nous introduit sans doute à la vérité de la capture : sa violence et sa séduction. Violence d'un rapport de pouvoir « machiavélien » pris dans une logique des corps, mais aussi violence suspensive de l'ordre du « raptus », de l'« extase », du « ravissement », de cette « double fascination » dont vous parlez.

Hésitation sans fin du discours philosophique face à une capture qui introduit de « l'autre » (image, séduction, sublimation...), toute une économie de l'excès. Métaphore mystico-baroque de la capture par « blessure d'amour » : la fameuse *Transverbération de sainte Thérèse* par le Bernin. Transpercée par le dard de l'Ange, extatique, muette, jouissante, renversée et révuisée, elle gît là capturée par un corps absent, délicieusement envahissant : « je meurs de ne pas mourir. » Métaphore poétique aussi : la capture est soudaine, de l'ordre de la *tuché*, et d'une sorte d'érotisation du nouveau, du fugitif, telle *la Passante* de Baudelaire :

« Un éclair... puis la nuit ! fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudain renaître...  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ».

Ici le regard capte le fugitif d'une réciprocité juste entrevue, télescope le réel et le fantasme, et nous introduit à ce qui est « suspendu » dans la philosophie.

Corps absent-présent de la métaphore mystico-baroque, ou corps juste entrevu dans « l'immatérialité » du regard baudelairien, la capture quand elle ne se donne pas dans sa réalité la plus brutale (capturer, prendre, emprisonner, domestiquer...) a toujours eu affaire à « une expérience du sublime et de la sublimation », à cette sorte d'érotique de la rencontre et de la disparition propre à la séduction.

La « télex textualité », la « télémachination », nous placeraient-elles dans ce type d'expérience du sublime en l'absence de corps ? La dématérialisation technologique par l'interface de l'écran n'institue guère cet « errons ensemble » propre à la véritable séduction. Trop « codée », trop endiguée, trop peu excessive, trop de *mât*, même si partout circule de l'absence, du vide, quelque chose qui institue le dialogue. Je capte des messages, des textes, je me constitue une mémoire, j'appelle l'autre, je l'interpelle, j'extrapole... Certes. Mais la capture par l'imaginaire — « par la mémoire d'une image » — celle qui me situe, me destitue et me « tue » est une toute autre économie. « Marges de la philosophie », marges de l'écran peut-être, lieu de l'écriture :

« Cet espace général, c'est d'abord l'espace comme disruption de la présence dans la marque, ce que j'appelle ici écriture », écriviez-vous.

CURV. 113  
15. DEC.

En capturant « capture » par le canal symbolique du modem, la fente située à droite de l'appareil roucoule en rouge, signe d'une intense émotion ou de pure timidité. La disquette freine et se tait.

# Code

CURV. 089 REPOND A

ROCH. 161

SPER. 178 REPOND A

TIBO. 178

RECA. 146 REPOND A

SPER. 164

CARO. 044

dans AUTEUR

TIBO. 186 REPOND A

SPER. 178

TIBO. 187 REPOND A

SPER. 178

BALE. 048 REPOND A

BUTO. 020

CURV. 066

ROSE. 179

BORI. 048

MAJO. 113

SPER. 164

RECA. 132

ROCH. 161

ROUB. 174

TIBO. 178

BURE. 001

BURE. 001 05. OCT.	La vie, les sciences, les mathématiques, les arts, les sociétés, etc., sont régis par des codes. La connaissance du code d'une chose quelconque est indispensable à sa compréhension la plus profonde. Toutes voies nouvelles inventent leurs codes propres. En face d'un code non accepté, il y a plusieurs possibilités : soit d'inventer un code différent et autonome toléré par le code de référence, soit de créer un code détruisant le code non accepté, soit — à moins de pouvoir s'installer dans sa propre autonomie nouvellement codifiée — être anéanti par le code contesté. D'autre part, décoder ne signifie pas toujours rendre caduc un code donné mais aussi : pouvoir s'en servir.	VOIR REPONSE BALE. 048
BALE. 022 05. OCT.	1. Tout corps de simulation entre désir et réseau. 2. Tout espace de nature entre flou et lumière.	
BORI. 048 05. OCT.	Réalisation matérielle de morphismes entre structures formelles discrètes.	VOIR REPONSE BALE. 048
CURV. 066 08. OCT.	Sens de l'honneur. On dit : « se mettre en code » pour exprimer qu'on baisse les yeux devant la loi.	VOIR REPONSE BALE. 048
RECA. 132 09. OCT.	Communiquer, est-ce encoder et décoder des messages, comme on l'enseigne depuis des lustres ? Aussi surprenant que cela paraisse, la réponse est : non. C'est un des résultats de la recherche contemporaine en pragmatique.	VOIR REPONSE BALE. 048
DERR. 089 10. OCT.	Mon code, ici, donc ma signature : ce qui reste d'une négociation avec le code posé, imposé, ou proposé au contrat par moi signé. Naviguer. Méandre d'écriture. Un code peut-il jamais céder à autre chose qu'à un code plus puissant, à une matrice plus compréhensive (comme je te comprends, mon fils) ? Ce code-ci m'autorise-t-il à poser, oui, des questions pour et au lieu de définir, voire commenter, à multiplier des énoncés d'un ordre non défini ? S'il n'y a de don qu'au-delà du code (pas sûr), y a-t-il un don ? Un don arrive-t-il ? Qu'est-ce qui peut arriver d'autre ? N'habiter une matrice plus puissante que pour pouvoir donner, recevoir, aimer (non signer) — et que quelque chose arrive. Contradictoire : on ne programme pas un don, ni une venue. Et si tout le jeu (proposé) était codé, crypté (voir tous les mots en M.) ? Ecriture pour un(e) seul(e) et plusieurs à la fois. D'où les codes. Traduire, par exemple : si je vous dis, pour séduire, ces phrases sont codées (chiffrées), qu'en ferez-vous ?	VOIR REPONSE MAJO. CODE dans ANNEXES
SPER. 164 10. OCT.	Peut-on communiquer une information sans la coder ? Oui, en la rendant manifestement intentionnellement manifeste. Voir aussi GESTE et RESEAU.	VOIR REPONSES RECA. 146 BALE. 048
TIBO. 178 10. OCT.	La langue « naturelle », ainsi que l'appellent les linguistes, sert de modèle à tous les codes. Pourtant cette affirmation se heurte à la découverte du code génétique : ça « code » au cœur du vivant, au niveau macromoléculaire. La filière transcription-traduction, ADN, ARN, et protéines, se constitue selon un codage dont les structures ressemblent parfois étrangement aux structures syntaxiques. On peut certes sauver l'anthropocentrisme en ne voyant là que métaphores ou en prétendant que les hommes ne trouvent au fond dans le vivant que ce qu'ils y ont mis au départ : leur langue, leur écriture (ici, alphabétique). On peut aussi renverser complètement l'ordre de la réflexion et ouvrir ainsi d'autres horizons. Le langage humain modèle de tous les codes est <i>essentiellement</i> apparenté au code génétique.	VOIR REPONSES SPER. 178 BALE. 048
ROUB. 174 11. OCT.	t' cea uc tsel rs n neo rt aluot ia ouna s ilel- -re oal ei ntoi	VOIR REPONSE BALE. 048

ROCH. 161 16. OCT.	Rester songeur devant cette confidence de Stendhal à Balzac : « <i>En composant la Chartreuse, pour prendre le ton je lisais tous les matins deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel.</i> »	VOIR REPONSES CURV. 089 BALE. 048
MAJO. 113 24. OCT.	Terme employé dans de nombreux domaines : le droit, la déontologie, la linguistique, la biologie, la génétique, l'informatique, etc. La théorie de l'information tend à en faire prévaloir l'usage de systèmes permettant la mise en mémoire, la transmission et l'utilisation des informations. La complexité des renseignements fournis par le message est fonction du système de relations entre signes et ensembles de signes. Les écarts différentiels laissés par les traces (traits et retraits du signifiant) permettent l'encodage, le décodage et le transfert du message, qu'il soit de l'ordre du besoin, de la demande ou du désir.	VOIR REPONSE BALE. 048
ROSE. 179 25. OCT.	Le codeur déguise ses messages, le décodeur rend les messages à leur guise. C'est ainsi que des mots circulent dont le sens est caché. Si un intrus devine les gestes du maquillage et du démaquillage de la phrase, le code est cassé. Prévenus ou méfiants, les complices du code échangent alors les gestes d'un nouveau code, dans le plus grand secret. Ils recourent pour cela à un code antérieurement convenu, qui lui-même a été communiqué dans un code, qu'il convient par-dessus tout de tenir secret... Où ranger la clé de l'armoire à clés ?	VOIR REPONSES CARO. 060 dans AUTEUR BALE. 048
CURV. 089 26. OCT.	Mieux vaut lire le Code civil afin de paraître naturel que de lire le Code militaire afin de revenir au galop.	
BUTO. 020 30 OCT.	A chacun des mots de cette liste vous associez le suivant : l'auteur artificiel, la capture des codes ; puis vous liez deux couples par un verbe approprié : l'auteur artificiel pratique la capture des codes ; aux confins du corps on assiste à la dématérialisation du désir ; ensuite il s'agit de relier deux de ces propositions élémentaires par une conjonction : quand l'auteur artificiel pratique la capture des codes, aux confins du corps on assiste à la dématérialisation du désir ; quand le droit à l'écriture s'inscrit sur l'espace des façades, le flou des gestes permet d'habiter les images. On attribue alors une phrase à un premier interlocuteur, et la seconde est considérée comme une réponse. Le dialogue peut continuer.	VOIR REPONSE BALE. 048
SPER. 178 11. NOV.	Aidez-moi à vous comprendre, argumentez. Je suis de ceux pour qui l'expression « code génétique » est en effet métaphorique, et je ne vois vraiment pas en quoi, comme vous l'affirmez, « le langage humain est essentiellement apparenté au code génétique ».	VOIR REPONSES TIBO. 186 TIBO. 187
RECA. 146 11. NOV.	1. (à Sperber) Papier vendredi msh pas serpente. Code, code, code, codex ! End of quotes. 2. (à Caro) Avauteur : çavelavui qu'avi avecravoit, qu'avi favonde.	
TIBO. 186 16. DEC.	Cet agencement, on l'a appelé séquence. Comment passer alors de cette combinaison à quatre éléments (les quatre bases A, T, G, C) à des structures, les protéines, combinatoires de 20 éléments possibles, les acides aminés. Le tableau de correspondance entre ces deux structures s'appelle précisément le code génétique. Pour mieux le saisir j'emprunte quelques passages d'un article du numéro spécial de la revue <i>la Recherche</i> consacré à la génétique. L'utilisation des métaphores linguistiques est omniprésente ; à ce niveau de la présentation il s'agit bien de métaphores. Voici donc ces passages : « A l'aide des quatre lettres de l'alphabet nucléique sont écrits des mots de trois lettres et les mots assemblés pour former des phrases, chaque phrase représentant un gène. A chaque mot de trois lettres (appelé codon) correspond un acide aminé ou un signal nécessaire pour commencer ou terminer la lecture. » Il existe donc une grille de correspondance ou code génétique donnant la clé du passage entre les 64 codons (avec un alphabet de 4 lettres on fait 64 mots) et les 20 acides aminés. Comme il n'y a que 20 acides aminés pour 64 codons il y a de nombreux synonymes. Le plus remarquable est que ce tableau de correspondance marche chez tous les êtres vivants (il commence à y avoir des exceptions, la paramécie par exemple, mais pour simplifier, je n'en parlerai pas). Que peut-on ajouter encore ? Le langage nucléique a des punctuations. Toute	

phrase commence en général par le codon ATG appelé codon d'initiation et se termine par un ou plusieurs codons d'arrêt TAG-TGA-TAA signalant la fin du message. Un dernier point enfin ! L'information génétique n'est pas lue directement sur l'ADN. Il existe une étape intermédiaire appelée « transcription » permettant de recopier l'information portée par l'une des chaînes d'ADN. Cette transcription a pour résultat la formation d'un brin d'ARN (acide ribonucléique) que l'on appelle ARN messenger. Ce brin d'ARN messenger est ensuite traduit. C'est à ce niveau que les nucléotides agencés trois par trois en codons formés à partir des quatre bases sont à leur tour décodés en acides aminés, ceci à l'aide du dispositif fort complexe de la traduction, impliquant les ribosomes, les

ARN de transfert, etc. On trouve maintenant dans tous les manuels le tableau de correspondance entre les codons et les acides aminés. Voici quelques exemples :

CODONS	ACIDES AMINES	CODONS	ACIDES AMINES
UUU, UUC	Phénylalanine	UCU, UCC	Sérine
UUA, UUG	Leucine	UGG	Tryptophane
CAU, CAC	Histidine	CGC, CGU	Arginine
AUU, AUA	Isoleucine	UAA, UAG, AGA	Ponctuation, terminaison.

Tout cela vous est sans doute familier et encore une fois pardonnez-moi. Il m'a semblé pourtant que ces rappels n'étaient pas inutiles pour pouvoir ensuite mieux repérer les éléments métaphoriques et ceux qui ouvrent des domaines vraiment nouveaux à la réflexion. Il est par exemple tout à fait exact que la comparaison avec la linguistique classique, celle des langues naturelles, est surfaite. Ce ne sont pas les modèles de la linguistique qui ont dynamisé les recherches sur le code génétique mais l'influence des modèles de la physique atomique (Schroedinger, *What is life ?*, Dublin, 1944) ainsi que les approches mathématiques sur la transmission de l'information ou la formalisation des codes. Pourtant la notion de code au sens le plus général s'applique strictement à la situation génétique intracellulaire. Il y a bien passage d'un système à un autre malgré les différences structurelles entre les deux systèmes, ceci grâce à des règles de correspondance précises, généralisables et répétitives. C'est là un événement culturel fondamental.

La notion de code est classiquement liée à la langue naturelle, à ses structures sémantiques, phonétiques, syntaxiques. Dans ce contexte, les mathématiques elles-mêmes sont considérées comme une spécialisation particulièrement réussie à partir de structures héritées des langues naturelles. Dans le cas du code génétique, il semble bien que l'on ait affaire à tout autre chose. On trouverait au cœur des vivants non humains ainsi que dans la part du vivant humain non traité culturellement, bref dans des structures a-culturelles, a-humaines, des dispositifs de codage-décodage. Il y a bien là un noyau dur pour la réflexion : cela code et cela décode ailleurs que dans l'univers des cultures humaines où les langues naturelles jouent le rôle de matrice de tous les codes. Ces dispositifs de codage-décodage dans le vivant ont par ailleurs précédé dans le temps l'apparition du processus d'homnisation devant permettre la formation de l'espèce humaine actuelle. Il est certes possible de tenter un dernier sauvetage de l'hégémonie anthropocentrique à propos de la langue et des codes mais au prix de présupposés idéalistes très considérables. On peut en effet admettre que la découverte du code génétique n'est pas autre chose que le développement d'un point de vue bien précis de la culture occidentale sur le « réel ». L'option formalisante, privilégiant partout l'écriture, a pris avec la naissance et le développement des sciences une extension considérable. Tous les pans d'une réalité, par elle-même diffuse, d'une complexité évidente, doivent être arraisonnés, réduits à des éléments simples, nombrables et entrant enfin dans la dynamique des combinatoires. La physique atomique a montré combien cette option pouvait être à la fois féconde et réductrice ; ne retrouve-t-on pas la même démarche en génétique moléculaire : réduction à des éléments simples, les gènes, puis les macromolécules et enfin les quatre bases, combinatoire du code génétique, etc. Au fond la génétique, née en Occident, ne ferait que retrouver dans le vivant ce que les Occidentaux sont capables de retrouver dans le vivant : des codes : des mécanismes, plus encore, les structures de leurs langues et de leurs écritures alphabético-phonétiques. On peut en effet se poser la question de savoir si les Chinois par exemple auraient pu découvrir le code génétique à l'aide des idéogrammes. Le barrage ne viendrait pas de l'état de sous-développement scientifique et technique de la Chine mais des systèmes de représentation linguistique et scripturaire à leur disposition. C'est par un pur artifice de notation que les quatre bases azotées de l'ADN ou ARN, Adénine, Guanine, Cytosine, Thymine (ou Uracile pour l'ARN) sont désignées par leurs initiales, G-C-A-T (ou U) mais cet artifice compréhensible uniquement dans le cadre des écritures alphabétiques a joué un grand rôle dans la découverte du code génétique. Cela fait beaucoup penser au chapitre intitulé « Catégories de pensée, catégories de langue » de l'ouvrage de Benvéniste *Problèmes de linguistique générale*. L'auteur montrait de façon convaincante que la recherche aristotélicienne des catégories fondamentales de l'exercice de l'entendement retrouvait les structures les plus fondamentales de la syntaxe commune à toutes les langues indo-européennes. En un

sens, Aristote prouvait de cette manière, bien involontairement, la profondeur des catégories linguistiques et leur prévalence sur l'effort de la pensée tel qu'il est conçu dans cette activité typiquement occidentale, la philosophie.

Mais cet article de Benvéniste produit un effet critique très puissant à propos de l'universalité à laquelle aspire la pensée philosophique. Celle-ci redevient ce qu'elle a sans doute toujours été : une des activités caractéristiques d'une culture particulière, la nôtre. Peut-être doit-on adopter une telle perspective à propos du développement des sciences, malgré l'extension mondiale qu'elles sont en train de prendre et malgré les « réussites » pratiques dont elles permettent le développement. Elles ne sont que la prolifération croissante d'options culturelles propres à un groupe social particulier. Ce point de vue est à mon avis très fort mais ce n'est pas dans cette direction que l'engagement de la réflexion peut obtenir les résultats les plus féconds. Le code génétique n'est pas une métaphore ; admettons un moment la validité de ce constat. Pour la première fois, une culture particulière reconnaît la présence dans un « espace » a-humain d'une série d'organisations dont ni elle, ni aucune autre culture ne sont responsables. Pourtant la parenté entre ces structures codantes du vivant cellulaire et celles à l'œuvre dans les univers culturels est évidente. Pourquoi alors ne pas admettre que nous avons peut-être découvert les premiers liens unissant les langues naturelles aux organisations les plus fondamentales du vivant. Peut-être s'amorcent enfin les premières recherches sérieuses sur l'origine des langues. Tout cela doit vous sembler peu fondé, confus. Je n'ai malheureusement la place pour vous en dire plus. J'ai cependant essayé dans d'autres textes de justifier la position que je viens d'adopter si rapidement. Elle s'enracine dans une réflexion sur les sciences et les techniques et sur ce que j'appelle l'origine biologique des techniques. Je distingue soigneusement en effet sciences, technologies et techniques. Sciences et technologies, dans ce contexte, relèvent du même projet de formalisation et de maîtrise propre à la culture occidentale. On peut localiser l'espace culturel dans lequel elles sont nées et se sont développées, de même que l'on peut déterminer le temps de leur apparition et de leurs différentes phases de croissance. Les techniques n'ont ni la même histoire (celle-ci est autrement plus longue) ni le même espace (elles sont transculturelles, en un sens). L'ancienneté de l'apparition des premiers outils, plusieurs millions d'années, situe la naissance des techniques en plein processus d'homínisation, peut-être avant la communication par le langage. Il existe une tradition philosophique mal connue en France qui en a déduit la possibilité d'une origine biologique des techniques (je pense ici aux auteurs allemands de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, héritiers de Schopenhauer, von Hartmann). Ces hypothèses ont encore maintenant une grande efficacité pour penser les techniques. Il est à mon avis tout à fait possible de les élargir au statut des langues naturelles. Je n'en dirai pas plus, ayant peur de trop simplifier mes positions. En espérant sincèrement ne pas vous avoir lassé, je vous envoie par ce médium mon amical souvenir.

TIBO. 187  
16. DEC.

Vous avez eu raison de m'obliger à décoder ma définition « code ». Me permettez-vous tout d'abord de rappeler en quelques mots ce que l'on entend par « code génétique »... et pardonnez-moi si tout cela vous paraît un peu pédant ; pire encore si tout cela vous est bien connu.

Les recherches de Georges Mendel avaient permis, dès la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, d'établir les grandes lois de la transmission héréditaire des caractères. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les travaux de T. H. Morgan démontraient que ces caractères étaient portés par des unités matérielles, les gènes, situés dans des chromosomes et reliés les uns aux autres de façon linéaire. La fondation de la génétique moléculaire s'est faite cependant bien après, dans les années quarante et cinquante. Elle s'est opérée à partir de deux directions principales de la recherche. Vers 1944-1945, les Américains O. T. Avery, Mac Leod et Mac Carty ont déterminé la nature chimique des gènes constitués d'acide désoxyribonucléique (ADN). Le développement de ces découvertes devait montrer que l'ADN était une macromolécule composée de l'enchaînement d'un groupement de phosphate et d'un sucre, le désoxyribose. Sur chaque désoxyribose est attachée une base azotée. Ces bases sont au nombre de quatre : deux purines, Adénine « A », Guanine « G » ; deux pyrimidines, Thymine « T », Cytosine « C ». L'ensemble phosphate-sucre-base s'appelle un nucléotide. Cet ADN, support moléculaire de l'hérédité est constitué de deux chaînes complémentaires associées par des liaisons hydrogènes et c'est en 1953 que Watson et Crick ont proposé un modèle physique selon lequel les deux chaînes étaient enroulées l'une autour de l'autre pour former une double hélice régulière.

Mais, une fois admis que les gènes composés d'ADN étaient le support de l'hérédité, l'autre question consistait à se demander ce qu'étaient les produits de ces gènes, quelles étaient les molécules formées sous leur contrôle. On a pu progressivement affirmer que les molécules synthétisées à partir des gènes étaient les protéines. Celles-ci jouent un rôle fondamental dans le métabolisme cellulaire, à la fois comme constituants de la structure cellulaire mais surtout comme enzymes permettant, à tous les niveaux

du fonctionnement métabolique, les réactions de synthèse et de dégradation. Ces protéines sont, elles-aussi, des macromolécules composées d'un enchaînement d'acides aminés, au nombre de vingt chez les êtres vivants. J'en arrive enfin à la notion de code génétique. Vous pouvez constater qu'à ce stade on savait avec une bonne certitude que le patrimoine héréditaire était porté par des gènes, eux-mêmes composés d'un enchaînement de nucléotides différenciés par les quatre bases appelées A, T, G, C. Le produit de ces gènes était les protéines composées d'un enchaînement de 20 acides aminés. Ces deux types de macromolécules, l'ADN et son transcrite l'ARN d'une part, les protéines d'autre part, constituent des structures physico-chimiques complètement différentes. Pourtant il y a formation d'une famille de macromolécules à partir d'une autre. Mais c'est précisément dans cette différence structurelle et dans le passage d'une structure à une autre que s'inscrit la découverte du code génétique. Elle s'est faite dans les années soixante grâce aux travaux de Nirenberg aux USA et a permis de déchiffrer les mécanismes de correspondance permettant à la cellule de décoder l'information contenue dans la première structure, l'ADN, et de la traduire en protéines. Le squelette de la macromolécule d'ADN étant la répétition d'un motif unique (phosphates-sucres, tous identiques), l'information contenue dans l'ADN ne pouvait venir que de l'ordre dans lequel les quatre bases azotées étaient agencées dans la chaîne.

BALE. 048  
16 DEC.

Butor

Toute phrase d'interlocuteur entre réponse et dialogue.

Curval

Toute expression d'yeux entre honneur et bassesse.

Rosenstiehl

Tout complice d'intrus entre maquillage et démaquillage.

Borillo

Toute structure de morphismes entre réel et matérialisation.

Major

Tout domaine d'écart entre besoin et désir.

Sperber

Toute manifestation d'intentionnalité entre communication et information.

Recanati

Toute recherche de résultat entre message et réponse.

Roche

Toute confiance de songes entre Stendhal et Balzac.

Roubaud

Tout uc d'aluot entre ouna et ntoj.

Tibon-Cornillot

Toute affirmation de découverte entre modèle et filière.

Buren

Toute voie de connaissance entre pouvoir et autonomie.

# Code/Confins

DEBB. 141  
06 DEC.

Oui, les confins « sont aussi dans notre dos ». La destruction ou le détournement des codes consistent à s'en servir peut-être d'une certaine manière. Que nous oblige-t-on à faire ici ? a tergo ? D'abord à accepter la définition du code par un code : « Les écarts différentiels selon lesquels ces traits sont distribués forment le code du message » ou « La matrice est le code du message » (Présentation\*). Or nous faisons semblant d'accepter ce code, et nous rusions pour le déborder. Confinés, jusque dans notre dos, à tels genres de phrases, tels types d'écriture, contraints par le nombre de signes et l'espace-temps, par les mots donnés et les mots refusés, nous jouons avec les confins. Nous écrivons. Si je dis « signe », comment vont-ils comprendre et traduire ? Nom ou verbe ? En anglais, point de problème. Mais dans toute autre langue ? notre désir : non pas de détraquer la matrice, mais de la plier au désir. Pauvre désir. La machine vous dira-t-elle quelque chose du ton sur lequel je viens de prononcer cela : pauvre désir ? Donc de ce que je veux dire par ces deux mots ? Et si je voulais dire plusieurs choses à la fois dans un même soupir à plusieurs tons ?

# Confins

BURE. 002  
05. OCT.

L'un des concepts les plus difficiles à imaginer ou bien à figurer si l'on ne s'en tient pas à son sens le plus immédiat de frontière. Dans la recherche, les confins d'un problème, une fois transgressés, permettent d'apercevoir d'autres limites donnant à la recherche en question un nouveau départ, à moins que cela n'amène aux confins opposés. Car il ne s'agit pas seulement de franchir les confins d'un système, faut-il encore en avoir fait le tour. Les confins ne sont pas seulement la limite extrême de notre regard, ils sont aussi dans notre dos.

VOIR REPONSE

DERR. 141  
dans CODE/CONFINS

ASTI. 003  
05. OCT.

L'idée de confins est devenue absente de notre société : une telle société peut-elle être encore féconde, car c'est toujours au seuil qu'apparaît l'échange, la vie. Le mythe américain de la nouvelle frontière a toujours servi à réveiller la vitalité profonde du continent.

Pour qu'il y ait ce sentiment du confins, faut-il encore savoir revendiquer l'inconnu, ce qui est « au-delà », non dans la perspective illusoire d'un quelconque désert des Tartares mais dans celle vivifiante des espérances aiguës d'une éternité.

CARO. 018  
08. OCT.

Sur cette route de campagne, il y a un petit pont sur une petite rivière ; avant le pont, l'éclat des coquelicots, des bleuets, des marjolaines, des sauges ; après le pont, le front de verdure sombre des fougères. Changement brutal. Nous sommes aux confins du bassin parisien : avant le pont, le bajocien ou le bathonien, après le pont, l'ordovicien ou quelque chose comme ça, on va du Secondaire au Primaire, du calcaire à la silice. Mais, c'est la même route départementale dans la même commune. Les frontières sont toujours abruptes, naturelles ou administratives. En fait, on est toujours aux confins de quelque chose, car, dans l'espace physique ou mental, les grilles des frontières ou des limites se superposent en plans différents, mais projettent leurs ombres simultanément.

CASS. 061  
08. OCT.

1. Quand l'étoile paraît lointaine ma raison la ramène.
2. Pourquoi les dieux indiens sont-ils bleus ? C'est parce qu'ils restent dans l'espace lointain et que l'air bleuit le ciel.
3. Le trou noir est une singularité mathématique enveloppée d'un horizon infranchissable : trou noir dans la connaissance.
4. Le Big-Bang est frappé par l'interdiction parménidienne de parler de l'un.

RIVI. 145  
09. OCT.

1 - Mot sédentaire : il n'a pas voyagé, il a raté son destin métaphorique. Comme la chose il est resté lointain. Pourtant il était riche d'une vraie complexité : l'idée d'une frontière floue, d'une ligne à deux dimensions. 2 - Mot sédentaire malgré ses ailes : une surface qui tranche comme un fil et surface pourtant ; une fin qui s'étend, se prolonge. Cette épaisseur lui fait sans doute mériter l'usage au pluriel. 3 - No man's lands ultimes, ils ne séparent rien - bouts sédentaires. 4 - Cors aux pieds géographiques, ils le sont restés.

DERR. 090  
10. OCT.

Entre-deux. Entre deux espaces marqués (territoire) ou entre marque et non-marque, *les deux ne s'opposant jamais*. Entre mon pays et le tien ou entre nos pays et le désert, s'il y en avait, l'océan, l'espace illimité. On a ainsi déterminé la limite entre la matière, la nature et leurs autres. Les confins définissent et indéfinissent : évasifs, flous, comme mon écriture ici même. La matière tantôt déterminée par ses confins en opposition à X, tantôt *comme* l'indétermination, tantôt l'autre pays, tantôt le non-pays. Au-delà de l'opposition, les « immatériaux » sont alors un non-concept, l'indéfini du sans-frontière, donc, comme la marque, la trace, la phrase (au sens remarqué par *Le Différend*), le déplacement, l'écriture de la frontière même. Pourquoi « confins » (idiome français) s'écrit-il au pluriel ? Pour cela même ? Flou, à l'image de *l'horizon* (la limite même, étym. et l'illimitation).

VUAR. 187  
11. OCT.

La mort de Virgile à Brindisi / le rivage des Syrtes et le lac de Nemi / Saint-François-du-désert / le fort d'Exilès près de Sestrière / le camp des Rochilles et la vallée de Névache / le col de l'Echelle / les nomades / la lumière de Turner / le bout du monde, la mémoire...

MAJO. 042  
24. OCT.

Les enjeux de la pensée contemporaine se situent aux confins des sciences de la nature et des sciences de l'esprit, mieux : dans leur décloisonnement qui fait apparaître le sujet de la métaphore biologique ou philosophique comme sujet de l'inconscient. Aux

confins, donc, de l'impensé qui prescrit au désir sa règle et de l'infini du désir qui s'inscrit dans la finitude de sa loi. La raison postmoderne doit franchir la limite d'une problématique du sujet comme corrélat antinomique de la science pour penser la limite elle-même.

CHAT. 067  
24. OCT.

Le substantif, toujours pluriel en latin comme en français, évoque les grands espaces, les plaines herbues, les savanes ou les déserts à perte de vue. Le verbe qui y correspond, au contraire, limite, restreint, renferme. Un pays — la Suisse, par exemple (celui donné par le *Petit Larousse illustré*, Ed. : 1982) — est confiné dans ses frontières. Les confins, d'une certaine façon, sont l'opposé des frontières. Ils marquent la limite imprécise, flottante, soumise au jeu des regards, des tactiques, des alliances équivoques entre l'Empire, la « civilisation » qui se croit maîtresse de son territoire et l'extériorité barbare et illimitée par nature. Aux confins, la civilisation éprouve sa barbarie, et la barbarie se manifeste comme *autre* civilisation.

LACO. 100  
24. OCT.

Le pluriel paraît en sanctionner le caractère indiscernable ou indécis, vague. Les confins finissent, si l'on ose dire, par se confondre : avec les lointains, des parages extrêmes, des lieux (des zones) intermédiaires. Or confiner, c'est faire limite avec. Ce qui est, en tant qu'il se figure — se détache et se délimite —, confine. Les confins sont l'ordonnance du discernable. Lequel, chaque fois, ne confine avec rien (l'illimité).

CURV. 092  
28. OCT.

Les confins sont un lieu de mixage où s'opère l'alchimie des équilibres antagonistes ou complémentaires. Ainsi le désir naît aux confins du rêve, aux confins du rêve et du désir naît la réalité, aux confins de la réalité naît le rêve.

BUTO. 021  
30. OCT.

Non loin de la maison où j'ai passé la majeure partie du mois d'août, on trouve un hameau nommé « les Confins ». C'est en bordure de la forêt dévastée il y a deux ans par une tornade. Par très beau temps on peut apercevoir d'un côté, les Cévennes, de l'autre les Alpes. L'ancienne route s'est transformée en fondrière ; même aux jours les plus secs on y clapote dans la boue noire. Elle allait à l'autre commune au-delà de la cime ; on passe maintenant par une autre vallée, si l'on veut à tout prix savoir ce qui passe dans ce trou presque abandonné près duquel certaines espèces pourchassées trouvent leur refuge.

# Corps

ROCH. 180 REPOND A

VUAR. 188

BALE. 049 REPOND A

BUTO. 016

BUCI. 070

LACO. 101

RIVI. 146

MAJO. 043

VUAR. 188

CASS. 052

RECA. 133

TIBO. 179

GUIL. 092

CHAT. 068

BALE. 023 05. OCT.	1. Toute dématérialisation de simultanéité caractérisée par écriture de signe. 2. Toute façade de prothèse caractérisée par geste de mémoire.	VOIR REPONSE BALE. 049
BUCL. 070 08. OCT.	Réalité biologique et politique, métaphore et modèle d'une matérialité sans fin, à l'image du langage, toujours dévalorisée au profit de « l'âme », du « spirituel », du « profond ». Spinoza : « <i>On ne sait pas ce que peut le corps</i> » et Nietzsche : « <i>Le corps est une pensée plus surprenante que jadis l'âme.</i> » Puissance et pensée, le corps est une grande raison productrice de savoirs et pouvoirs. Comme tel, il excède ses attributs les plus traditionnels : corps-machine ou corps-superficie.	VOIR REPONSE BALE. 049
CASS. 052 08. OCT.	1. Le corps, la partie terrestre de l'homme, le corps naufragé, s'amarre aux cordes du vent de l'espace-temps. L'inusuelle beauté de la relativité tient à ceci : les corps ne subissent aucune force — rien ne leur fait violence —, ils suivent les lignes naturelles de la géométrie. L'espace-temps est indifférent à la présence humaine. La matière courbe l'espace mais l'homme est de peu de poids. Pourtant il tombe et il y a quelque chose de triomphal dans cette chute. Il y a des corps solides, des corps liquides et des corps gracieux. 2. La géométrie alimentaire de l'étoile est sphérique. L'étoile, tel le mangeur d'opium, se dévore elle-même. L'étoile se dématérialise par conversion de matière en lumière. Mais la matière est inépuisable en profondeur. L'étoile s'anéantit dans la violence de son oeuvre.	VOIR REPONSE BALE. 049
GUIL. 092 09. OCT.	Le corps ouvre à la première conscience de l'excès, du en-trop. Il y a trop de corps et on passe son temps à tenter de se délivrer de cet excès, pesant, opaque, obscène. A vouloir séparer le corps de l'âme. De ce travail de séparation résultent des différenciations dans les représentations du corps. Les yeux (cf. la religion islamique notamment), la voix (comme fragment de corps) font partie d'un corps subtil, idéalisé, proche de l'âme.	VOIR REPONSE BALE. 049
RECA. 133 09. OCT.	Un des problèmes les plus traditionnels de la philosophie, le <i>problème des rapports entre le corps et l'esprit</i> (ou entre le corps et l'âme, comme on disait jadis) se pose encore avec acuité aujourd'hui. C'est le <i>mind-body problem</i> des philosophes anglo-saxons. La thèse dominante, dans ce débat, est la « thèse matérialiste », encore appelée « thèse de l'identité », selon laquelle le mental se réduit au physique. Le dualisme cartésien est à peu près complètement abandonné, comme, j'imagine, la théorie de l'harmonie préétablie et les choses de ce genre. Mais vous, chers collègues immatériels, qu'en pensez-vous ?	VOIR REPONSE BALE. 049
RIVI. 146 09. OCT.	1 - Tout ce qui n'a pas encore de nom peut être appelé <i>corps</i> , sauf quelques exceptions. 2 - Quelle est la <i>chose</i> qui ne peut être appelée <i>corps</i> , suivi ou non d'un adjectif ? Toute chose a quelque chose en elle qui est son corps ; toute chose peut être prise par ce bout. 3 - Dire <i>corps</i> plutôt que <i>chose</i> montre une ferme intention de nommer plus tard (voir les étoiles). 4 - Une chose (une seule ?) ne trouve son nom que trop tard, c'est justement <i>le corps</i> , et on le nomme alors <i>cadavre</i> .	VOIR REPONSE BALE. 049
DERR. 091 10. OCT.	Tombe. Aléa de la chute, ici même, entre <i>deux</i> sens au moins de « corps ». Tombent l'un sur l'autre (toi et moi) mais coïncident, tombent plus ou moins bien et juste : 1. Le corps dit « propre », le tien là-bas, le mien ici, ton pays et le mien en leur point supposé central, définis par cela seul qu'on ne les quitte jamais et que donc jamais on n'y arrive ou n'y revient. 2. Les autres corps, les corps « objets » sans rapport à soi (disait-on), ceux qui tombent comme des pommes, formeraient la classe la plus générale. Les corps « propres » (celui dont tu dis « ceci est mon corps ») en font partie, peuvent les habiter, mais aussi les prendre et les comprendre, naviguer sur eux, les traduire. Le pain, le vin, la fumée de pipe, le parfum, sont des corps, autant que l'écriture, les signes, la signature, mais ils deviennent aussi des morceaux de toi ou de moi, ils tombent hors de nous pour se sublimer, s'élever, se dématérialiser (ou l'inverse : improbable immortalité). Quelle écriture inventer pour que tu reconnais <i>mon</i> désir (mon corps, mon geste, ma voix, mon souffle) à travers la matrice et le code de l'autre ?	VOIR REPONSE BALE. 049
TIBO. 179 10. OCT.	L'une des grandes ruptures, c'est la dissection ! Non pas volonté de savoir uniquement mais aussi abandon du corps sacré, microcosme et élément du macrocosme. L'ouverture puis la pénétration de l'œil à l'intérieur du corps, l'étalement, la mise à plat des viscères vont permettre la descente graduelle vers la recherche des éléments	VOIR REPONSE BALE. 049

simples le constituant : tissus, cellules, éléments cellulaires puis macromolécules. Mais déjà au niveau cellulaire, plus encore au niveau macromoléculaire, le mouvement tourbillonnant du savoir réducteur et de l'expérimentation l'accompagnant se stabilise sur des éléments simples : cellules, macromolécules, constituants fondamentaux du corps humain mais pas seulement de lui, de tout vivant aussi, de la matière enfin. L'abandon du corps sacré, au coeur des multiples réseaux du cosmos humano-divin, aboutit à une autre « cosmologie » en extension où semblent se volatiliser ses qualités au profit de son entrée dans la trame commune à tous les êtres vivants. Mais cela était déjà l'une des affirmations centrales des cosmologies médiévales : le corps humain, image de Dieu, résume le monde entier en lui-même. Ces retrouvailles se sont fait au prix fort, la dilution de la qualité du corps humain. Tel était sans doute le prix à payer pour que se réalise une affirmation si audacieuse.

VUAR. 188  
11. OCT.

*Griboied / Gebeine / the way of all flesh / monceaux de corps / comment s'en débarrasser / frêle esquif et nous n'avons rien d'autre.*

VOIR REPONSES

ROCH. 180  
BALE. 049

CHAT. 068  
24. OCT.

Ce terme, à la fois vague et insistant, permet de désigner un certain type d'*effet*. L'effet-corps caractérisé par trois aspects indépendants et se combinant d'inégales façons : la matérialité, l'auto-constitution et une certaine permanence. Le premier aspect renvoie moins à la matière — au sens physicien du terme — qu'au matériau, à ce qui fait exister sensiblement, à ce qui pèse ; précisément, ce matériau, qui peut recevoir une forme qui le délimite, n'en possède pas moins une nature ou une constitution propre (c'est cette dernière idée qui prédomine dans les idées chimique et biologique du corps) ; enfin, le corps se donne comme substance, comme ce qui subsiste à travers des modifications ou des vicissitudes. Ces trois aspects ont une extrême importance dans la métaphore politique de cette notion.

VOIR REPONSE

BALE. 049

MAJO. 043  
24. OCT.

Monde extérieur pour la pensée, le corps est le modèle de toutes les machines. La principale difficulté que rencontre la construction des nouvelles machines consiste à insérer un cerveau capable d'engendrer ses propres programmes. Comme siège des zones érogènes, le corps est représenté en fonction de la loi de la différence. Cette loi imprègne le fonctionnement entier de la pensée qui tente désormais de l'abolir. De nouvelles technologies laissent entrevoir la possibilité de supprimer les conséquences subjectives de cette différence : le fantasme, le désir et la jouissance.

VOIR REPONSE

BALE. 049

LACO. 101  
24. OCT.

Logique déjà ancienne, mais non encore invalidée :  
1. Quoi qu'on fasse ou dise, le corps est impensable en dehors de son opposition avec l'âme.  
2. Nous avons « supprimé » l'âme ; mais avec elle le corps lui aussi a sombré.  
3. Du « corps », il nous reste à prononcer toutes les lettres, à l'anglaise (ou à l'américaine).

VOIR REPONSE

BALE. 049

BUTO. 016  
30. OCT.

Dans le métro, aux heures d'affluence, pressé par une épaule, je l'imagine dévêtue de son veston ou de sa blouse. Je m'astreins à me représenter pendant plusieurs minutes la peau, ses grains de beauté, ses gouttes de sueur. Lorsque l'habit est devenu pour moi tout à fait transparent, il s'agit de rendre à son tour la peau transparente. Il m'a fallu étudier longuement les manuels d'anatomie pour y parvenir. Comme j'ai regretté, certains jours, de ne m'être pas dirigé vers la médecine ! Lorsque tous les muscles sont bien précisés, je les écarte, arrive enfin aux ossements. Quel repos ! Aucun des squelettes ne se touchent ; ils se respectent et se contournent avec de merveilleuses habitudes. J'aspire cet air frais qui dissout toute chair.

VOIR REPONSE

BALE. 049

ROCH. 180  
16. DEC.

Mais le corps d'un violon est sa partie creuse, évidée, sans laquelle il ne pourrait « chanter » — et où se trouve l'âme.

BALE. 049  
16. DEC.

Butor  
Toute minute de chair caractérisée par habitude d'anatomie.

Buci-Glucksmann  
Toute machine de pensée caractérisée par superficie de matérialité.

BALE. 049  
suite.

Lacoue-Labarthe  
Toute opposition d'impensables caractérisée par logique d'âme.

Rivière  
Tout cadavre d'intention caractérisé par nom d'étoile.

Major  
Tout fantasme de jouissance caractérisé par différence de programme.

Vuarnet  
Tout monceau d'autre caractérisé par débarras d'esquif.

Cassé  
Toute géométrie de violence caractérisée par poids d'étoile.

Recanati  
Tout rapport d'identité caractérisé par harmonie de collègues.

Tibon-Cornillot  
Tout savoir de dissection caractérisé par retrouvailles de microcosmes.

Guillaume  
Tout excès de représentation caractérisé par travail de différenciation.

Chatelet  
Toute permanence de substance caractérisée par constitution d'effet.

# Dématérialisation

GUIL. 101 REPOND A

BUTO. 022

DERR. 092

LATO. 101

PASS. 114

RECA. 134

BORI. 049

SPER. 163

BALE. 050 REPOND A

BUTO. 022

DERR. 092

BUCL. 071

ROSE. 181

BORI. 049

LATO. 101

SPER. 163

RECA. 134

PASS. 114

PASS. 131 REPOND A

PASS. 114

BALE. 024 05. OCT.	1. Désir de souffle accompagné d'espace de simulation. 2. Flou de réseau accompagné d'image de métamorphose.	
BORI. 049 05. OCT.	Composition de deux mouvements antagonistes en apparence. D'une part, transfert vers l'abstraction des systèmes de représentation pour constituer des « données », qui ne pourront être soumises à des opérations intellectuelles que pour autant — deuxième mouvement — qu'elles aient subi une matérialisation électronique. Dématérialisme dialectique ?	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050
BUCL. 071 08 OCT.	La matière n'est plus ce qu'elle était... Sous l'effet des sciences et des techniques, elle a perdu ses critères classiques d'identification : matière solide, matérialité des composants, espace et temps fixes, stabilité des supports, réalité en soi connaissable. Matière-onde, matière-flux, matière-énergie ou matière-langage et interaction : la « dématérialisation » n'est jamais qu'un mot-programme pour constituer « ce matérialisme de la matière (...) instruit par l'énorme pluralité des matières différentes » dont parlait Bachelard. L'Homme n'y est plus Sujet mais partie prenante.	VOIR REPONSE BALE. 050.
CASS. 043 08 OCT.	Par la seule vertu du maniement opératoire déductif, la matière se dématérialise et la lumière se substantifie. La théorie aborde aux rives des essences : essence invisible de la lumière et mystère et de ce qu'il y a de non substantiel dans l'objet. La nuit, c'est le jour vu de dos.	
LATO. 101 09 OCT.	Naguère, on pouvait encore opposer le matériel au logiciel, la matière à l'esprit. La généralisation de l'électronique a rendu toute forme spirituelle aussi matérielle que sa voisine : elle se compte en bytes, elle est de l'information, elle fait partie d'une économie du signe ; mais, inversement, tous les métiers de l'image, du texte, du signe, sont devenus tous également immatériels. Ce lieu commun est exactement ce que la vieille théologie appelait un « corps glorieux », un intermédiaire entre notre vieux corps de terre et notre futur corps céleste.	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050
PASS. 114 09 OCT.	C'est assurément manière emphatique de dire ; on n'est pas dans un cyclotron. L'existence et le sens n'échappent pas comme ça à la matière, simplement en faisant dans du matériau plus petit, plus fin, plus <i>soft</i> , plus post-industriel. Sans compter que, comme dans le cinéma porno, on doit bien perdre quelque chose à renoncer au <i>hard</i> .	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050 PASS. 131
RECA. 134 09 OCT.	On a dématérialisé le symptôme clinique, on l'a spiritualisé, avec les notions de « maladie psychosomatique », d'« effet placebo », etc. Aujourd'hui on rematérialise : on découvre, par exemple, le support chimique de l'effet placebo. Avant, on admettait la réalité physique du symptôme, mais on lui attribuait une cause mentale, non physique ; maintenant, on n'est plus si sûr que la « cause mentale » elle-même n'est pas un processus physique comme les autres. Question intéressante : après ce double mouvement de dématérialisation et de rematérialisation, se retrouve-t-on au point de départ ? Je ne le crois pas.	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050
DERR. 092 10 OCT.	Tend vers l'effacement de l'extériorité : sui-référentialité. Jeu de <i>scrabble</i> : la définition ou le commentaire n'ajoute un signe qu'en se situant dans le réseau des mots déjà donnés, écriture d'interaction, chaque signe rendant la monnaie de l'autre. Simulation d'un ordre artificiel, une seule phrase venue s'habiter elle-même dans les angles droits d'une improbable mémoire. La matière n'est plus un support, la substance, le sujet, le terme aux confins d'une opposition. Non plus un réceptacle, ni une matière intelligible ( <i>hylè noété</i> ) ou un « incorporel ». <i>Khora</i> peut-être (espacement, emplacement au-delà des oppositions, <i>tertium quid</i> pensé « comme en rêve »). Insensible. Capacité de résistance (restance) plus intraitable que jamais (non opposable) : la mort inéluctable dans mon rapport à moi, ce que je m'envoie sans support apparent, à une vitesse absolue, avec toi, avec moi, dans le pays.	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050
SPER. 163 10 OCT.	Littéralement : anéantissement. Figurativement : remplacement d'un support matériel par un autre, généralement moins solide ou moins palpable.	VOIR REPONSES GUIL. 101 BALE. 050

ROSE. 181  
25 OCT.

Le matériel impose à nos humeurs ses défaillances, fatigué d'obéir à tant de lois physiques. Mais bientôt nous serons vengés par un justicier immatériel : le Logiciel Tueur. Le matériel est fabriqué en grappes d'exemplaires identiques. Le Logiciel Tueur l'inspecte : il paralyse, déconnecte, grille ou subtilise les copies défaillantes. Subsiste une race pure !...

VOIR REPONSE  
BALE. 050

BUTO. 022  
30 OCT.

Tandis que j'écrivais ce mot, j'ai vu peu à peu mon stylo devenir flou. Je l'ai senti encore quelque temps entre les doigts sans plus le voir, puis même les sensations tactiles, sur lesquelles pourtant je me concentrais, ont disparu l'une après l'autre. Et cela ne me gênait nullement pour continuer ma tâche ; une encre venue de nulle part, d'une autre dimension, se déposait encore sur le papier qui m'a semblé mincir ; les autres feuilles par-dessous, le plateau de la table apparaissant de mieux en mieux. Bientôt tout cela disparaissait à son tour, et mes mots se disposaient dans l'espace tout autour de moi comme un nuage.

VOIR REPONSES  
GUIL. 101  
BALE. 050

VUAR. 207  
14 DEC.

Hister carbonarius / Sarcophagia carnaria / Hister cadaverinus / larves prismatiques, nymphes bicolores  
Larves, pupes, imagos / Necrophorus mortuorum, Necrophorus humator, Necrophorus fossor, Necrophorus sepultor, Necrophorus Vespillo  
Necrobia obscura / Fannia scalaris  
In pulverem reverteris  
Pyramides tronquées / Ténébrions / pierres de rêve...

GUIL. 101  
16 DEC.

Peu de réactions sur ce mot qui, pourtant, résume l'essentiel de l'expérience à laquelle nous étions conviés.

Ne pourrait-on au moins prétendre que la dématérialisation n'existe pas ? Même la pensée implique un support matériel, au niveau de sa production : des courants électriques ; n'est-ce pas ce qu'enregistrent les électro-encéphalogrammes ? Dématérialiser signifierait-il seulement miniaturiser infiniment ? N'y aurait-il qu'une différence de degré entre hard-ware et soft-ware (degré dans la taille et la durée) ? Autre aspect de la dématérialisation : elle s'accompagne nécessairement d'une rematérialisation qui la rend possible. Pas de soft sans hard-ware. C'est la même chose pour le corps, ce « live-ware » qui mêle inextricablement le hard et le soft. C'est peut-être pour cela que la mémoire est floue ce qui la rend plus confortable que ces mémoires artificielles qui effacent tout d'un coup, irrémédiablement.

PASS. 131  
16 DEC.

Suite PASS. 114.

Curieuse l'insistance à jouer sur ce mot et ses préfixes : trafiquer un peu plus subtilement la matière ce n'est quand même pas faire de l'anti-matière. D'où vient le plaisir pris à ces approximations, ces frôlements, ces attouchements ? Je supposerais bien volontiers que c'est manière honteuse de titiller un spiritualisme avec qui plus grand monde n'a le culot de s'envoyer en l'air au grand jour. Une manière à la fois hypocrite et dans le vent de caresser, par une échancre *new look*, l'inoubliable Sphère des Fixes, la chair inaltérable et incorruptible de la corporéité supra-lunaire ; la pincer en douce, comme dans le métro, avec l'allégresse du punk branché sur la micro-informatique, mais aussi avec toutes les précautions d'un vieux décoré : même prise dans le sac, la main dans la culotte de l'immortalité a du répondre : « Vous ne m'avez pas regardé, Madame ! J'ai la tête ailleurs, et de surcroît je suis manchot ! comme vous le dira mon avocat. »

Ce n'est pas tant que les monstres matérialistes « au cœur velu » aient aujourd'hui aussi mauvaise réputation que dans les textes de PLATON : ces grands méchants loups n'effraient plus guère que les demoiselles du catéchisme (avant la première pilule) et ils viennent gentiment parler à *Apostrophes* de l'homme neuronal en des termes d'une subtilité qui a tout pour satisfaire l'amateur d'états d'âme. Reste que par devant ou par derrière, à l'arme blanche ou au jeu de go, aujourd'hui ou plus tard, l'inconscient a un compte à régler avec la *matière*, un vieux compte toujours à découvert qui ne se laisse solder ni en monnaie ni en grimaces de singe : la matière, c'est toujours pour lui, la matière vivante avec ce destin de putrescibilité qui la suit comme son ombre, ce fumet de charogne qu'elle dégage, fût-elle marbre au soleil ou locomotive flambant neuf. L'inconscient est bête comme chou : il n'a jamais écouté que d'une oreille opaque l'histoire des sciences que lui racontait volublement l'égo ; il n'a jamais entendu goutte aux ratiocinations de ces fantômes cravatés qui lui désincarnaient la matière en concepts, la lui désenchantaient en variables, la lui minéralisaient en Nature. Son phantasme à lui est unique : pourri, faisandé, décomposé, vermoulu, cassé, sali, tordu, rouillé, c'est du pareil au même. Mortel.

Avec cette ubiquité dans sa manière d'inquiéter, la matière ne rassure qu'un instant quand des prestidigitateurs viennent vous la dématérialiser dans le dernier spot publicitaire : qui a jamais cru à l'âme comme il croit à un chaise ? à l'existence des dieux ou des démons comme il croit à celle de sa concierge ou de son chien ? Il y a même, je crois, des inconscients regardants ou particulièrement obsédés par la périssabilité des choses que la matière tenue ou sophistiquée inquiète par sa fragilité plus qu'elle ne les berce de sa chanson d'immortalité, à qui le raffinement d'une organisation matérielle suggère moins l'évanescence ou la volatilisation de la mortalité que le soupçon de l'exténuation et de la disparition de la vie. Un démarreur, c'est mieux qu'une manivelle : moins de matière et de jus de coude ; on se sent divin avec ça, comme un démiurge à la chiquenaude. Sauf si on a le tempérament inquiet : on garde alors la manivelle dans la malle ; batterie à plat et dans un pays plat, on a la preuve par neuf que le plus dématérialisé ne peut pas toujours plus que ce que pouvait le moins. C'est comme ceux qu'un texte stocké en disquette rassurera toujours moins qu'une copie sortie de l'imprimante : on peut la lire pendant qu'on la transporte ; deux prises matérielles valent mieux qu'une, pour l' ancestrale peur de perdre.

Allons-y ! puisqu'on ne parle phantasme qu'à la première personne. Comme succédané de l'impression d'immortalité, l'immutabilité d'un paysage désertique, montagneux ou rocheux — disons en tout cas son immobilité historique un peu plus longue que celle d'autres panoramas — a pour moi plus de retentissement qu'un paysage ouvré à la diable par la main de l'homme, agricole, urbain ou industriel. Critère : ça me permet le même coup d'œil, la même modification rétinienne — atome d'éternel retour physiologique — qu'à un Ulysse quelconque regardant, il y a quand même un bout de temps, les bouches de Bonifacio, ou à un palefrenier de la cavalerie de Tarik jetant un œil au passage sur le rocher de Gibraltar ; encore mieux — mais je n'ai plus de noms propres — si la boucle peut attraper une errance paléo ou néolithique. La côte rocheuse, c'est le plus sûr, sauf cas de route en corniche : matérialité bien assise dans la certitude du toujours pareil. La mer « toujours recommencée », c'est trop facile : j'ai la certitude de voir ce que voyait le pilote phénicien l'œil rivé à la mer dans l'attente des atterrages des Scilly, mais l'improbabilité de la forme est trop faible pour faire information palpitante. Evidemment le végétal a aussi ses longues durées, mais il faut regarder la forêt sans être trop regardant sur le pouvoir de résolution de l'œil. En tout cas, *silva* c'est mieux que *saltus* qui vaut mieux qu'*ager* pour ce plaisir de démesure dans l'arpentage biologique du temps : menue monnaie d'immortalité.

Retournez les choses de tous les côtés, la dématérialisation ne fait pas le poids pour le contentieux de l'homme avec la matière. Plus un machin matériel est transparent ou tarabiscoté, plus il pourrait vite, ou se démode, se casse, s'enraye ; vous fait faux bond. Et alors, ça se jette comme le reste ou ça s'enterre. Mais vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'une télé dans une poubelle ou une tripe de micro-ordinateur dans une décharge, ça prend une tête d'enterrement plus retournée, plus décomposée, ça a l'air plus mort qu'un truc plus simple qui reste là à vous regarder et qui pourrait presque remarquer : un char en fer du Hallstatt, ça a encore l'air de voir venir, tout improbable exhumé qu'il soit.

On comprend le passage à la limite : redites-moi, trépigne le désir d'immortalité, qu'il n'y a plus une once de matière dans ce gadget qui sera bientôt à la FNAC et au banc d'essai de *Que choisir* ; dites-moi que ça ne pourra pas, que de mes sens putrescibles je touche enfin l'imputrescible et « mon âme sera guérie ». Amen. Slogan possible : *Au plus spirituel par le plus ouvré*. Le démon de l'inconscient, aussi bien que le Dieu de CLAUDEL, sait écrire droit avec des lignes courbes. Autre slogan : *Plein gaz sur le point omega grâce à la fine pointe de la technologie* : j'ai toujours pensé qu'il y avait du teilhardisme là-dedans.

Remarquez que ça fait quelques millénaires qu'on « dématérialise », qu'on prend moins de place et de substance pour produire et communiquer. Ça permet sans doute de produire et de communiquer plus, mais surtout, je crois, on y gagne l'impression de rabioter, de gratter quelque chose : plaisir de la *perruque* ; celui de miniaturiser, de minimaliser la dépense en moyens procède de la même métaphysique. On n'est pas *homo faber* pour des prunes. Du hiéroglyphe en passant par l'écrit pour en venir à la gravure et à la trace magnétique, je ne sais plus par combien on a multiplié le *bit* au centimètre carré (ça se calcule et ça fait vibrer les auditoires qui aiment les « courbes exponentielles », comme aimait à dire *Prospective*) Mais du calme ! Vous avez vu, pendant ce temps, ce qu'on a perdu en indestructibilité du support, dit l'obsédé de permanence. Le glyphe, ça tient les millénaires, le livre-papier est déjà plus frileux que le parchemin pour passer les siècles (on me dit que le livre de poche, lui, c'est les décennies qui le menacent) ; et la bande magnétique alors ? ne l'oubliez pas sous les combles, au mois d'août et méfiez-vous des inondations : l'obélisque de la Concorde qui en a vu d'autres rigole doucement.

Quoi ! Vous me dites qu'il y a maintenant le disque compact qui nous fait gagner à tous les coups sur tous les tableaux : quasi-immortalité du support et informations plus serrées que les sardines les plus marseillaises. Le messie informatique quoi !

Attendons quand même la suite. Je suis de ceux qui n'aiment pas tomber à genoux devant le dernier nouveau-né conçu sans péché, surtout quand on vous l'exhibe pour vous clore le bec au milieu des cantiques qui chantent les vertus qu'il aura demain, avec toutes ces vieilles servantes de crèche provençale qui lèvent les bras au Ciel en s'exclamant rituellement : « *Ma gardias coum'és bèu aquèu pitchoun* » De quoi vous inciter à faire le mauvais esprit et chercher le ver dans la layette. La Bibliothèque Nationale, tiendrait peut-être, avec celle du Congrès en prime, dans quelques mètres cube de disque compact (on se voit chargeant ces caisses merveilleuses sur l'Arche de Noé), mais la saisie de l'information n'est guère automatisable : à quelques secondes par cliché, il faudrait quand même des siècles pour saisir tout ça.

BALE. 050  
16 DEC.

Butor  
Sensation d'espace accompagnée de nuage de doigts.

Derrida  
Pays d'effacement accompagné d'emplacement de la mort.

Buci-Glucksmann  
Pluralité d'énergies accompagnée d'ondes d'identification.

Rosenstiehl  
Grappes de défaillances accompagnées de copies d'humeurs.

Borillo  
Système de mouvement accompagné d'abstraction de transfert.

Latour  
Forme de théologie accompagnée de généralisation de lieu.

Sperber  
Support de remplacement accompagné de figure d'anéantissement.

Recanati  
Maladie de réalité accompagnée d'effet de départ.

Passeron  
Cyclotron de manière accompagné de quelque chose de porno.

# Dématérialisation/ Métamorphose

CURV. 102  
31 OCT.

La métamatérialisation est la forme contemporaine de la démorphose. A mesure que les formes ne se coulent plus dans les moules traditionnels, elles apparaissent telles des moules de formes à venir. Ainsi la lettre électronique, par son aspect éphémère, comme *déplombée*, n'est plus qu'une illusion calligraphique, à partir de laquelle il semblerait possible d'inventer d'autres alphabets dont la morphologie ne serait plus soumise à des schémas sacralisés. Sur cet écran de lumière à crever les yeux, j'écris ton nom : liberté. Mais il manque la force de frappe nucléaire à dématérialiser les métaphores moroses.

# Désir

SPER. 180 REPOND A  
BURE. 003

BUCL. 089 REPOND A  
GUIL. 088  
MAJO. 045

BALE. 051 REPOND A  
BUTO. 035  
BUCL. 072  
LATO. 102  
CURV. 067  
MAJO. 045  
ROCH. 162  
GUIL. 088  
BURE. 003

BURE. 003 05 OCT.	Le moteur de toute action.	VOIR REPONSES SPER. 180 BALE. 051
BALE. 025 05 OCT.	1. Ecriture de code vers une façade de simultanéité. 2. Geste de signe vers une interaction de miroir.	
BUCL. 072 08 OCT.	Face cachée et subversive de tout lien social, objet sans fin de discours, normes, interdits, violences, le désir est ce qui — de la sexualité — survient ou disparaît sans que l'on ait « prise sur ». A mettre au pluriel, pour qu'un désir de femme — désir de différer et de différence — puisse être autre chose qu'un doublet inversé du désir « masculin ». Le « désir » ne renvoie-t-il pas à cette figure ultime de la différence et de l'altérité qu'est la jouissance, dans sa nécessaire polymorphie fantasmatique et réelle ?	VOIR REPONSE BALE. 051
CURV. 067 08 OCT.	Face cachée de la réalité. Pour de simples raisons astronomiques, le désir ne peut être observé depuis la Terre. A moins qu'on ne l'attrape par la queue.	VOIR REPONSE BALE. 051
GUIL. 088 09 OCT.	Selon un axiome philosophique (hégélien ?) le désir est l'être même de l'homme : je désire donc je suis. On ne peut, selon cet axiome, penser l'homme comme conscience de soi, qu'à partir d'un désir portant sur quelque chose qui dépasse la réalité donnée, c'est-à-dire le désir lui-même : le désir humain est désir du désir. Donc il est consubstantiel de la relation à l'autre. Donc (il faudrait développer) il ne peut jamais être satisfait (différence radicale avec le besoin, alors qu'au niveau des apparences il se travestit en besoin, il se tisse avec lui). Le désir est définitivement infini, reflet de l'infinie finitude du sujet humain. C'est pourquoi les sciences « humaines » contemporaines sont construites (à travers les notions de besoin, d'utilité) sur un modèle singulier (quasi-animal) de l'homme. Ce qui ne leur ôte pas toute efficacité et produit souvent des effets singuliers de jubilation.	VOIR REPONSES BUCL. 089 BALE. 051
DERR. 093 10 OCT.	Ne s'oppose pas, comme veut le faire croire la tradition moderne, au besoin (différence à repenser). Quand je dis que je te désire, quand nous définissons le désir, c'est le désir qui me situe, nous définit, nous donne une <i>place</i> (telle place, telle date, telle heure). Désir, ce dont aucun langage moderne sur la séduction, la simulation, la répétition originaire, etc., n'essoufflera la sauvage affirmation. Plus vieux que le commencement. Ne manque de rien. Me souffle toute écriture. Toujours multiple, chaque fois selon la dyade : le tiers ne peut rien en dire qui ne s'arrête à l'image et à la façade. Renaît à chaque geste, d'un signe à l'autre, comme désir de réinventer l'habitat, les codes, le corps, le droit, l'idiome, le don au-delà de la monnaie, le chant d'une immortalité sans preuve, la prière sans religion, les larmes.	
ROCH. 162 16 OCT.	Dans « Tristan », <i>Sehnsucht</i> (désir ardent) suit <i>Leidensmotiv</i> (motif de la souffrance). Mais le désir peut se transformer en devoir, la quête du plaisir en tourment.	VOIR REPONSE BALE. 051
MAJO. 045 24 OCT.	A l'homme neuronal, dont la pensée est le produit d'une activité électrique et chimique, de relais synaptiques et de neurotransmetteurs, s'oppose le sujet du désir qui, émergeant du substrat biologique, discerne les choses par la parole et nomme symboliquement l'innommable. S'ils se rejoignent, sans se confondre, c'est dans la mesure où la pensée n'est toujours, en dernière instance, que la réalisation hallucinatoire du désir.	VOIR REPONSES BUCL. 089 BALE. 051
LACO. 102 24 OCT.	Désirer : regretter. On dit qu'il faut arracher le désir à la logique du manque, de l'absence, de la privation. Tout, dans la langue, l'interdit. Le désir (la désidération) est littéralement désastreux. Même, dernier coup d'idéalisme (ou d'érotique), à le faire le poème réalisé de l'amour demeuré tel.	VOIR REPONSE BALE. 051
ROSE. 182 25 OCT.	Voir MONNAIE : ROSE. 187.	

BUTO. 035  
30 OCT.

Que désires-tu ? — Participer à ce jeu. — Pour quelles raisons ? — Pour faire plaisir à ceux qui me l'ont demandé. — Y parviendras-tu ? — En partie. Je n'espère pas commenter plus de vingt mots sur les cinquante. — Pourquoi ? — Parce que je pars ce soir pour le Pérou. — Pourquoi pars-tu au Pérou ? — Parce que je le désire. — Depuis combien de temps ? — Depuis toujours. — Mais il y a eu une époque où tu ignorais ce mot. — Lorsque j'ai rencontré ce mot dans la conversation ou dans les livres, il s'est mis à désigner pour moi quelque chose que je désirais depuis toujours.

VOIR REPONSE  
BALE. 051

SPER. 180  
11 NOV.

Ah ? Moi qui croyais que le moteur de toute action, c'était le muscle.

BUCI. 089  
16 DEC.

Désir/sédution

Serions-nous sur une pente « fatale », entraînés ici-même et ailleurs, par une séduction sans désir ? Quelque chose comme un simple « jeu sur les signes » qui ferait du désir un mythe (cf. Baudrillard), et qui se déploierait dans un réseau d'apparences sans profondeur, sans horizon, sans réel référent ? Une séduction où se scinderait plus que jamais la passion du leurre, de l'image, du rituel et celle de l'Eros. En finir en somme avec le désir, la différence sexuée, le réel et toute constitution en « sujet », fût-il inconscient ?...

Ce qui nous rapproche ici dans nos textes, c'est sans doute une certaine position de désir, où se constitue non seulement l'autre mais aussi la pensée « comme réalisation hallucinatoire du désir ». C'est bien pourquoi le désir est comme le point de fuite et de creux de tout « sujet » de science : sciences humaines (Marc Guillaume) ou sciences de l'homme neuronal (René Major). Il n'y a sans doute de désir qu'excessif (« innommable », « sauvage », « infini », « hétérogène »... peu importe les termes) et c'est pourquoi le désir n'a cessé de se rapporter à ses propres frontières en les déstabilisant : cela s'appelle bisexualité, puis transsexualité.

En faisant reculer les frontières des différences « naturelles », « biologiques » le désir « dématérialise » toute matière, et introduit au langage du fantasme, du simulacre, du « peu de réel » de la réalité. Etrange paradoxe : on tend toujours à substantier le désir, lui qui vide le réel de son trop plein ontologique, le laissant perdu, trouvé, déchiqueté, mis en pièces : « Déchirer, désirer, cela rime » disait la Penthésilée de Kleist énonçant ce travail de la limite que d'autres figures d'une raison-femme réinscriront en permanence dans notre « modernité » : Médée, Salomé, Lulu, Carmen...

Le désir fait surgir les limites de la représentation, en donnant à voir l'irreprésentable du côté de l'Autre. C'est pourquoi l'allégorie du féminin (de Baudelaire à Benjamin...) n'a cessé de lui fournir sa langue, son corps. Comme s'il fallait qu'il y ait toujours du « féminin » pour que de l'Autre existe, pour qu'une appropriation d'irréalité en-deçà ou au-delà de l'humain « prenne corps ». Ce corps qui ouvre à « la conscience de l'excès, du en trop » comme vous le dites Marc Guillaume. De là cette tentative permanente « de se délivrer de cet excès, pesant, opaque, obscène » en produisant « un corps subtil, idéalisé, proche de l'âme », comme vous l'écrivez. Un corps « dématérialisé », où la mort finit par fonctionner comme foyer de diffraction et de sublimation du réel.

On n'en finit jamais avec le désir, et la « post-modernité » ne fait peut-être que porter aux extrêmes un principe interne à une certaine « modernité intempestive » que l'on trouve déjà à l'œuvre chez Baudelaire. Effet de théâtre, érotisation du nouveau, du passager, du fugitif, captation par l'image, rhétoriques sans fin du corps mourant-jouissant : « Le héros qui se présente sur la scène de la modernité est en fait et avant tout un acteur. » (Benjamin).

Au-delà de tout objet et de tout organe « nous désirons ce qui nous ébranle » (Leo Bersani) et cet ébranlement, cet état de rupture des identités, nous introduit à une sorte de mobilité fantasmatique que « le père œdipien fige et fixe ». C'est pourquoi, dans tout ce qui se dit à propos des « mères porteuses » et du scandale des « locations d'utérus » on prend bien soin de dissimuler l'essentiel : si le « nom du père » et le régime symbolique de la filiation a reposé sur l'indétermination possible de la filiation réelle, que va-t-il se passer quand cette indétermination « biologique » pourra affecter la mère, faisant reculer les « frontières » du biologique ?

BALE. 051  
16 DEC.

Butor  
Jeu de conversation vers une raison de plaisir.

Buci-Glucksmann  
Lien de différence vers une figure de fin.

Lacoue-Labarthe  
Privation d'absence vers une logique de manque.

Curval  
Queue de la réalité vers une astronomie de la raison.

Major  
Activité de l'innommable vers une réalisation du substrat.

Roche  
Devoir du plaisir vers une quête de souffrance.

Guillaume  
Relation d'apparence vers un reflet d'axiome.

Buren  
Action de moteur vers moteur d'action.

# Droit

BORI. 066  
05 OCT.

(Convention.)

CARO. 019  
08 OCT.

Ennui de la ligne droite. Volonté impérialiste de la route droite. Je suis, j'affirme, comme la ligne gutenbérienne. Je tiens l'avenir par l'extrapolation linéaire. Matrice des erreurs, car l'avenir est non linéaire. Ambiguïté de la langue qui confond le corpus des règles pour vivre ensemble avec la rigueur géométrique et cassante de la règle droite. Le Droit, fatras paperassier impossible, condamné à périr ou corpus minutieux sauvé par l'écran sec de l'ordinateur de traitement de textes ?

RIVI. 147  
09 OCT.

1 — Ne nomme pas ce qu'il qualifie et inversement : entre l'infinie palabre qui règle les rapports humains et la forme simple.

~~DERR. 094~~  
10 OCT.

Adjectif, nom ou adverbe ? La « liste des mots » ne le précisant pas, elle nous induit à naviguer entre les trois, dans l'unité supposée de leur sens. L'homonymie n'est pas possible en toute langue. Capture du langage : le geste qui assigne une langue et confine dans un réseau de signes pour fonder un droit (la « règle du jeu ») n'est pas soumis au droit. Qui avait le droit conféré de choisir les mots et les auteurs ? Qui le confère, le délègue ? Qui me légitime ou m'autorise ici à avancer une écriture qui vous prévient et qui, vous précédant, fait la loi (comme moi, vous êtes *devant* elle) ? Droit de ? Droit à ? Grammaire française. Le déplacement philosophique ou du philosophique ici tenté n'annule pas le droit. Retour impossible à quelque sauvagerie imaginaire.

SPER. 162  
10 OCT.

Voir AUTEUR : SPER. 161.

CHAT. 069  
24 OCT.

Le *droit* s'oppose au *courbe*. Est-ce une particularité des langues indo-européennes que cette antonymie soit aussi celle de l'Un et du Multiple (il n'y a qu'un seul « type » d'angle droit, il y a une multiplicité d'angles non droits, aigus ou obtus) ? On mesure aisément les implications de cette « mauvaise » contradiction si l'on constate, de plus, que le *droit* se dit, dans son essence même, à la fois du constat et de l'appréciation. Etymologiquement, le droit, c'est *direction* ; en latin : le juste ; et en français à l'adjectif *juste* correspondent deux substantifs : *justesse* et *justice*. L'équivoque drastique et enthousiasmante de l'œuvre fondatrice d'Aristote est présente dans cette unité duelle...

VOIR REPONSE  
DERR. 142

MAJO. 044  
24 OCT.

Le droit se veut constitué de purs énoncés dont l'énonciation effacerait la trace de la subjectivité de l'énonciateur : interprétation de la lettre pour un sujet du droit conçu comme sujet à la lettre et non sujet *de* la lettre. Le parcours allant du sujet du désir au sujet du droit implique des variables aléatoires de la continuité imagination-raison. Si la notion de « liberté » varie d'un contexte à l'autre, la marque du nom propre est la même : elle discerne un sujet, le lien qui le lie à d'autres sujets et le référent qui le rattache au réel.

BUTO. 023  
30 OCT.

Je suis gauche ; j'ai de la difficulté à distinguer ma droite de ma gauche ; devant un miroir je suis particulièrement emprunté d'où mes difficultés à conduire une voiture : problèmes de rétroviseur ; donc ma fascination pour les écritures qui vont de droite à gauche, celles des Arabes, des Japonais, de Léonard de Vinci. Les hommes politiques ne savent plus distinguer notre droite de notre gauche, ni la leur. Quand transformera-t-on les vieux hémicycles en arènes, avec présidence rotative ?

~~DERR. 142~~  
05 DEC.

A-t-on le droit, dans une expérience telle que celle-ci (il nous faut penser à l'exposition, au public, ne pas nous servir de livres, écrire vite à la machine, etc.), de multiplier les références savantes et « professionnelles », par exemple à des philosophes ? Pourrais-je citer la Lettre de Schlegel à Dorothee sur la femme et la philosophie populaire ? Tu cites Aristote (a-t-on le droit de se tutoyer ?) ; or sur le droit et le courbe, je pourrais citer Kant. Et si on faisait venir une citation de Kant sur ces machines ? Dans la Doctrine du Droit (*Métaphysique des moeurs*), où d'ailleurs il répond à la question « qu'est-ce qu'un livre ? » en des termes qui mériteraient de figurer dans les « Immatériaux », Kant n'oppose pas seulement le droit au courbe mais aussi à l'oblique : « Le droit (*rectum*) est opposé comme ce qui est droit (*gerade*) d'une part à ce qui est courbe et d'autre part à l'oblique. » Ici, je n'ai pas le droit d'aller plus loin : conséquences...

# Ecriture

RECA. 145 REPOND A  
RECA. 135

CURV. 104 REPOND A  
CARO. 062  
RECA. 157

RECA. 157 REPOND A  
CARO. 062  
RECA. 145

RECA. 147 REPOND A  
ROSE. 180  
ROCH. 163  
PASS. 115  
LATO. 106  
DEBB. 095  
CARO. 020

SPEB. 184 REPOND A  
RECA. 147

RECA. 149 REPOND A  
SPEB. 184

CARO. 062 REPOND A  
RECA. 147  
RECA. 150 dans IMAGE  
CARO. 061 dans IMAGE

BALE. 052 REPOND A  
ASTI. 004  
ROSE. 180  
CARO. 020  
BORI. 050  
LATO. 106  
RECA. 135  
ROCH. 163  
PASS. 115

ASTI. 004 05 OCT.	<p>On a longtemps cru que l'apparition de l'écriture aurait témoigné du progrès des civilisations.</p> <p>Les pays à tradition orale sont suspects à l'historien qui a du mal à les saisir. Mais ceci ne signifie rien quant à leur degré de civilisation.</p> <p>Les Celtes, sans mémoire écrite, sont autant civilisés que les Aztèques qui ont été un patient peuple de greffiers.</p> <p>Dieu est verbe, lorsqu'il crée, et le son est le premier archétype de la cosmogonie hindoue. L'écriture est très ultérieure. Celle-ci mesure donc plus la profondeur de la chute que le développement de l'esprit.</p>	VOIR REPONSE BALE. 052
BALE. 026 05 OCT.	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Espace de corps et de flou par un souffle.</li> <li>2. Image de simulation et d'interface par une nature.</li> </ol>	
BORI. 050 05 OCT.	Plaisir nostalgique un peu lent.	VOIR REPONSE BALE. 052
CARO. 020 08 OCT.	<p>L'écriture ment de naissance : sous les dehors anodins d'une simple mise en signes graphiques du filet de parole, elle passe sournoisement son temps à éluder la contrainte syntagmatique qui plie celui-ci au sens unique de la consécution temporelle. Ecrite, la parole antécédente a déjà écouté hypocritement ce que dira la parole subséquente censée n'être pas encore proférée. La première page connaît la dernière ; toute ligne est écrite après chacune des autres. La rouerie de la ré-écriture permet de parler par les deux bouts. Evidemment, toute mise par écrit n'utilise pas cette possibilité technique et érotique de l'écriture : la « littérature de magnétophone » multiplie aujourd'hui aveuglément les décalcomanies de colloque. Seule la dactylo, chargée de « repiquer » cette bouillie verbale, a le loisir, si elle est assez perverse et si elle n'est pas prise en flagrant délit d'invention, de goûter aux va-et-vient du plaisir de <i>rewriting</i>.</p>	VOIR REPONSES RECA. 147 BALE. 052
CASS. 058 08 OCT.	<p>L'écriture est un cas de peinture.</p> <p>Il y a de l'écriture dans l'équation.</p>	
LATO. 106 09 OCT.	<p>Ce qui est amusant dans l'informatique, c'est le mal que se donnent les génies de Silicon Valley pour reconstituer les formes les plus anciennes de l'écriture : la note de bas de page, le titre courant, la glose, l'équation, la figure dans le texte, la page à l'écran. Toute une technique se trouve ainsi mise au service des vieux métiers de l'archivage, de l'indexation, de la copie, de l'écriture. Tout le monde devient scribe. Triomphe et généralisation de Gutenberg. L'audiovisuel disparaît, absorbé par cet hybride : la page à l'écran. Même les analphabètes sont au clavier.</p>	VOIR REPONSES RECA. 147 BALE. 052
PASS. 115 09 OCT.	<p>L'écriture ment de naissance : sous les dehors anodins d'une simple mise en signes graphiques du filet de parole, elle passe sournoisement son temps à éluder la contrainte syntagmatique qui plie celui-ci au sens unique de la consécution temporelle. Ecrite, la parole antécédente a déjà écouté hypocritement ce que dira la parole subséquente censée n'être pas encore proférée. La première page connaît la dernière ; toute ligne est écrite après chacune des autres. La rouerie de la ré-écriture permet de parler par les deux bouts. Evidemment, toute mise par écrit n'utilise pas cette possibilité technique et érotique de l'écriture : la « littérature de magnétophone » multiplie aujourd'hui aveuglément les décalcomanies de colloque. Seule la dactylo, chargée de « repiquer » cette bouillie verbale, a le loisir, si elle est assez perverse et si elle n'est pas prise en flagrant délit d'invention, de goûter aux va-et-vient du plaisir de <i>rewriting</i>.</p>	VOIR REPONSES RECA. 147 BALE. 052
RECA. 135 09 OCT.	<p>Ce qui se fait sur la feuille de papier n'est pas différent (principiellement) de ce qui se fait dans la tête avant que l'on n'écrive. D'ailleurs, avec les machines à traitement de texte, on fait sur le papier tout un travail qu'avant l'introduction de ces machines on faisait dans la tête.</p>	VOIR REPONSES RECA. 145 BALE. 052
DERR. 095 10 OCT.	<p><i>Improbable, insoutenable, insupportable.</i> Toujours pensée par la philosophie comme signe de signe (de la voix), geste ou prothèse artificiels, exilant dans l'espace le temps du souffle. Depuis, on a pris le droit de séduire ce code métaphysique, de détourner l'usage du signe « écriture » au-delà de ses confins traditionnels ou modernes. La trace, la marque ne surviennent pas à un sujet, une substance, un support : ni un attribut, ni un accident, ni une forme ou un signe. « Phrase » au sens de Lyotard ?</p>	VOIR REPONSE RECA. 147

Oui, même si ce dernier mot, malgré réévaluation et mises en garde, fait encore signe vers ce « *modèle du langage* » qui « *remplace celui de la matière* » (Présentation, p. 5\*). L'écriture : ce qui forme et déforme tous les modèles, y compris celui du langage. Précisément parce que, nulle part présente au titre de l'existence, de la substance ou du sujet, elle reste *improbable* et *insoutenable*. Elle n'arrive qu'à s'effacer, surtout quand elle écrit *sur* le support, etc. Ce que je fais ici.

ROCH. 163  
16 OCT.

Ecriture (défrichage) devient *écrit*. L'*écrit* s'évaporant au fur de la lecture (déchiffrage) se condense en *récit*.

VOIR REPONSES

RECA. 147  
BALE. 052

ROSE. 180  
25 OCT.

Les événements de civilisation sont des mutations d'écriture.  
En l'an 1000, l'irruption du zéro dans l'écriture numérique constitue la grande secousse de la civilisation chrétienne. Le moine Gerber rapporte d'Espagne le symbole du « rien du tout » et du même coup l'écriture de position. Les Romains cryptaient leurs nombres, nous les écrivons. L'écriture opératoire est une architecture de cases.  
L'an 2000 amène une nouvelle mutation : nos algorithmes brisent l'écriture linéaire des données et réclament d'autres structures de voisinage : des architectures de cases en lignes parallèles, en damiers, en spirales, en étoiles, en arborescences, en pyramides... Des formes multiples d'écriture surgissent sortant les données de l'informe : c'est l'informatique.

VOIR REPONSES

RECA. 147  
BALE. 052

BUTO. 024  
30 OCT.

L'architecte a conçu le premier bâtiment en forme de rectangle ouvert sur un des côtés les plus longs, avec une demi-aile supplémentaire entre les deux autres pour les services ; le second est un demi-cercle ; le troisième a une cour presque ronde et deux ailes qui s'écartent ; le quatrième est une barre toute droite ; le cinquième ajoute à celle-ci une barre perpendiculaire ; le sixième est un demi-cercle prolongé par deux courtes barres ; le septième est semblable au troisième, et le huitième au premier.

RECA. 145  
08 NOV.

Curieux lapsus ! En relisant mon premier commentaire sous la rubrique « écriture », je trouve la phrase suivante : « Avec les machines de traitement de texte, on fait sur le papier tout un travail qu'avant l'introduction de ces machines on faisait dans la tête. » Mais l'écriture électronique se caractérise précisément par l'absence de support papier : c'est à l'écran qu'est traité le texte, non sur le papier auquel n'est plus confié que le *résultat* du traitement.  
Mon lapsus s'explique par le fait qu'au regard de ce que je voulais dire, la distinction entre l'écran et le papier n'a qu'une importance secondaire. La distinction principale est celle entre l'écriture « externe » et l'écriture « mentale », pour ainsi dire. On peut organiser des phrases dans sa tête, les « écrire mentalement », ou les écrire pour de bon, sur le papier ou sur l'écran. Il y a toujours une partie du travail d'écriture qui se fait mentalement : on réfléchit toujours un tant soit peu lorsqu'on rédige. Mais la part relative de l'écriture mentale et de l'écriture externe varie selon qu'on utilise les procédés traditionnels (stylo et papier) ou le traitement de texte. L'emploi du traitement de texte va de pair avec moins d'écriture mentale : c'est cela que je voulais dire.  
Je ne crains pas, à l'écran, d'écrire (pour les travailler, non pour les conserver telles quelles en les envoyant directement à l'imprimante) des phrases que je répugnerais à coucher, comme on dit, sur le papier, même s'il ne s'agit que d'un brouillon. La raison en est probablement que travailler un texte sur papier coûte assez cher en ratures et recopiations, de sorte qu'il est préférable de faire mentalement une partie appréciable de ce travail, fût-ce au prix des inconvénients qu'entraîne l'absence de visualisation. Un brouillon sur papier doit être aussi définitif que possible, et il ne s'agit jamais d'un véritable premier jet : le premier jet est mental. Mais le travail « externe » du texte est tellement facilité par l'emploi des techniques électroniques que la préférence se trouve inversée. Il n'y a plus de raison, lorsqu'on utilise le traitement de texte, de ne pas extérioriser d'emblée le premier jet.  
Un des avantages de cette situation m'est apparu clairement depuis que j'utilise le traitement de texte. Des phrases appartenant au « premier jet » se trouvent désormais affichées sur mon écran, et je m'aperçois que ces phrases, que j'aurais censurées impitoyablement lorsque je travaillais sur papier et que le premier jet était mental, constituent un point de départ beaucoup plus valable que je ne l'aurais cru, et se laissent transformer rapidement de façon satisfaisante. Je m'aperçois, en bref, que l'auto-censure mentale que je pratiquais avant de recourir au traitement de texte était excessive, et que l'extériorisation de cette auto-censure autorise plus de nuance et de souplesse. Le résultat est un meilleur rendement à tout point de vue.

VOIR REPONSE

RECA. 157

RECA. 147  
18 NOV.

## REFLEXIONS FATIGUEES

Vous qui nous lisez, vous croyez peut-être qu'on s'amuse. Eh bien pas tant que ça. Cette expérience n'est pas si drôle qu'on l'imagine. Elle rend irritable et fatigue les nerfs. Je vais vous raconter comment cela se passe, vous comprendrez.

Au début, on a tous écrit des textes, assez courts sauf pour ceux qui ne peuvent pas s'empêcher. Ils ont été mis dans la machine (les textes, pas les gens). Et on nous a dit de les consulter, en utilisant le modem, et de répondre à ceux qu'on voulait. Curieux, contents, on se frottait les mains, on allait voir... On a vu.

Pour lire un texte, il faut l'appeler. Pour l'appeler, il faut connaître son numéro de référence. Pour connaître le numéro du texte de machin sur le mot truc, il faut entrer dans le labyrinthe : là commence la glissade infernale. Cherchant le catalogue des textes de l'auteur machin, ou le catalogue des textes sur le mot truc, vous passez de « menu » en « menu », ça dure un moment, et quand tout est au point la liste des trente auteurs, ou celle des cinquante mots, commence à s'afficher sur votre écran (pour que vous choisissiez celui qui vous intéresse), flanqué chacun d'un numéro d'appel (par exemple : 1. Artificiel ; 2. Auteur ; 3. Ataraxie ; ou encore : 1. Astier, 2. Balestrini, 3. Borillo) ; hélas, la liste ne s'affiche que progressivement : vous voyez d'abord apparaître le mot « artificiel », qui lui-même ne s'affiche que progressivement, lettre par lettre ; puis les quarante-neuf autres mots. C'est très lent, et il n'y a pas moyen d'y couper, même si vous avez trouvé depuis longtemps dans le catalogue le numéro d'appel du mot (ou de l'auteur) que vous cherchiez. Enfin, ça s'arrête, et vous choisissez un mot ou un auteur (vous indiquez son numéro d'appel). On vous donne alors, sur le même rythme, la liste des auteurs qui ont écrit sur ce mot, avec les numéros de référence de leurs textes, ou la liste des mots sur lesquels a écrit l'auteur, avec les numéros de référence de ses textes. (Ces numéros n'ont, bien entendu, rien à voir avec les « numéros d'appel » dont il a été question.) Vous avez ce qu'il vous faut, il était temps, et vous aimeriez bien retourner au menu central pour demander réception du texte dont vous avez obtenu le numéro de référence. Malheureusement, ça ne se fait pas ; à nouveau la liste des auteurs, ou celle des mots, s'affiche devant vous lentement, et pendant ce temps-là vous faites aussi bien d'aller boire un café. C'est après ce défilé seulement que la machine vous demande si, par hasard, vous auriez fini et souhaiteriez passer à autre chose. Vous dites que oui.

A nouveau le menu central. Vous demandez à recevoir, vous donnez vos indications, vous faites ce qu'il faut, les manipulations succèdent aux manipulations. Puis, lentement, très lentement, la transmission se fait depuis la mémoire centrale jusqu'à votre disquette où petit à petit s'imprime le texte demandé. C'est très lent, parce que c'est un modem de 300 bauds, et non de 1200 comme il aurait fallu.

La transmission est achevée. Ça a été long. Mais vous n'avez pas encore accès au texte que vous vouliez lire ; il faut pour y accéder faire encore toute une série de manipulations, quitter le mode transmission, c'est-à-dire éteindre le modem, enlever la disquette qui se trouve dans le premier lecteur pour la remplacer par une autre contenant un programme de lecture, remplacer celle qui se trouve dans le second lecteur par celle qui se trouvait dans le premier afin de pouvoir la lire, faire redémarrer la machine pour « booter » le programme. Quand vous avez fait tout cela, vous vous trouvez devant un menu et vous choisissez l'option « consultation de la disquette lecture ». Je mets entre parenthèses les *bugs* innombrables sans quoi la vie n'aurait pas de sel. On vous passe le catalogue des textes enregistrés sur votre disquette lecture, vous choisissez celui que vous voulez ; ce n'est pas simple, je dirai pourquoi tout à l'heure. Et vous voyez s'afficher triomphalement à l'écran une maxime profonde qui a dû coûter à son auteur presque autant d'heures de travail qu'il vous en a fallu pour la faire apparaître sur votre machine :

*La mémoire est à l'inconscient ce que l'imagination est à la science et la raison à la loi : l'inscription déterminante de la trace oubliée.*

Vous méditez quelque temps sur cette maxime, et vous partez à la recherche des autres textes.

C'est alors que vous réfléchissez. Combien de temps vous faudra-t-il pour avoir accès à tous les textes initiaux, afin de pouvoir ensuite y répondre ? Vous calculez qu'il vous faudra plus d'une cinquantaine d'heures rien que pour enregistrer les textes sur la disquette lecture, sans compter le temps qu'il faudra pour consulter les textes ainsi enregistrés. Et comme chaque disquette ne peut contenir plus de trente textes, il vous faudra initialiser à peu près autant de disquettes qu'il y a de mots.

Manifestement, quelque chose ne tourne pas rond. Vous prenez le téléphone et vous négociez. Vous obtenez de recevoir une copie sur papier de tous les textes initiaux.

Ce n'est pas la dernière fois qu'il se révélera nécessaire de retourner au papier. En fait à chaque étape de l'expérience on est forcé de recourir au papier et au crayon. Donc, après négociation, vous obtenez de recevoir par la poste une photocopie des

VOIR REPONSES

SPER. 184  
CARO. 062CARO. 061  
dans IMAGE

textes initiaux de chacun des auteurs. Mais les autres textes, les textes écrits en réponse aux textes initiaux, ou en continuation de ceux-ci, il va falloir les « appeler » suivant le STL (système très lent) décrit plus haut. Votre premier problème est le suivant : dans les catalogues des textes de chaque auteur (par exemple le catalogue des textes de Borillo), rien n'indique que tel texte soit un texte initial et tel autre un nouveau texte. Vous avez seulement une présomption que les derniers numéros du catalogue correspondent à des textes nouvellement écrits par l'auteur, pour autant qu'il en ait effectivement écrit. Mais la seule façon de vérifier, c'est d'appeler le texte en question, ce qui coûte énormément de temps. Dans le doute, vous vous absteniez. Vous regardez plutôt, sous la rubrique « cheminement », quels auteurs ont répondu à quels autres à propos de quels mots. Rien ne vous indique a priori qu'il y ait eu des échanges entre auteurs à propos de tel mot : vous n'avez aucune information, et vous devez interroger à l'aveugle en demandant, par exemple, quel est le « cheminement » (les échanges textuels) concernant tel mot qui vous intéresse. La plupart du temps il n'y a rien, et vous avez perdu votre temps. Il faut alors réitérer la question à propos d'un autre mot, jusqu'à ce que, par chance, vous tombiez sur quelque chose : vous découvrirez, par exemple, que Machin a répondu à Bidule à propos du mot électron. Il vous faut alors recourir à nouveau au papier et au crayon, pour noter le numéro de référence du texte que Machin a écrit en réponse à Bidule. Si vous négligez de le faire, vous serez dans l'incapacité d'appeler ce texte à moins de recommencer toutes les opérations. Donc, vous notez le numéro du texte. Mais ce serait une grave erreur que d'entreprendre immédiatement de l'obtenir grâce au modem. Chaque opération est si lente, en effet, et implique le défilement de tant de menus interminables (sans parler des *bugs*), que votre intérêt est manifestement de grouper les opérations semblables : obtenir le plus d'informations possibles sur les textes nouvellement apparus, en notant leurs numéros dans les rubriques « cheminement » correspondant à chacun des mots, et ensuite seulement demander la transmission électronique des textes qui vous intéressent. De cette façon, vous diminuez de plus de moitié le temps que vous font perdre les défauts du logiciel. Si, pour chaque texte, vous faisiez successivement l'ensemble des opérations requises depuis la consultation des catalogues pour obtenir le numéro de référence jusqu'à la consultation de la disquette pour lire le texte immédiatement après sa transmission électronique, vous seriez encore là en 1986. Supposons que, malgré les *bugs*, vous réussissiez à faire imprimer sur votre disquette un paquet de textes. Vous n'avez pas encore vu ces textes : vous savez seulement qu'un certain nombre d'auteurs ont écrit un certain nombre de textes (portant chacun un numéro) en réponse à tels et tels auteurs et à propos de tels et tels mots. Parmi les textes que vous avez enregistrés, il y en a un qui, a priori, vous intéresse particulièrement. Vous souhaitez donc le consulter, et pour cela il faut faire les nombreuses manipulations décrites plus haut (changement de disquette, redémarrage de la machine, etc.). Lorsque vous avez fait ces manipulations, le catalogue de votre disquette apparaît, c'est-à-dire la liste des textes qui y sont enregistrés. Malheureusement les seules indications qui figurent dans cette liste sont le « mot » sous lequel s'inscrit le texte (ex : « artificiel » ou « auteur ») et un numéro. Il n'y a pas, dans le catalogue de la disquette, d'indication concernant l'auteur du texte enregistré, et comme tous les auteurs écrivent sur les mêmes mots, vous avez toutes les chances d'avoir dans votre disquette une demi-douzaine de textes, par exemple, sur « écriture ». Quant au numéro, il ne s'agit pas du numéro de référence au moyen duquel le texte a été appelé et enregistré sur la disquette : il s'agit d'un nouveau numéro correspondant, en gros, à l'ordre dans lequel les textes ont été enregistrés sur la disquette. Avec simplement l'indication du mot et ce numéro, mais ni le nom de l'auteur ni le numéro de référence, vous n'avez aucun moyen de choisir, dans le catalogue de la disquette, le texte que vous voulez consulter. La seule solution consiste à consulter un texte au hasard (par exemple « écriture 33 »), à noter sur un bout de papier à quoi il correspond (un texte d'Untel), et à faire pareil avec les autres textes de votre disquette, établissant ainsi (sur papier) une sorte d'index (correspondant à ce qu'*aurait dû être* le catalogue de la disquette) sans lequel vous serez dans l'incapacité d'utiliser le catalogue de votre disquette pour consulter tel ou tel texte dont vous savez que vous l'avez enregistré. Cet index sera nécessairement imparfait, car au moment où vous l'établissez vous n'avez plus aucun moyen de savoir, si l'auteur lui-même ne l'a pas indiqué dans son texte, à qui son texte répond (et si vous ne savez pas cela, la réponse perd généralement beaucoup de son intérêt). Au mieux, vous disposez d'un bout de papier sur lequel vous avez noté, lorsque vous consultiez les « cheminements », que Untel avait répondu à Untel sur tel sujet, et que la réponse en question a tel numéro de référence, et d'un autre bout de papier où vous avez noté que dans votre disquette figure, sous un certain numéro d'arrivée, un texte de Untel sur tel sujet. Vous pourrez sûrement déduire certaines choses de ces informations. Mais il est probable que vous serez tellement fatigués et dégoûtés par la faible rentabilité de vos efforts que vous serez tentés de recourir une nouvelle fois aux procédés traditionnels et d'attendre qu'ils soient imprimés dans le catalogue de l'exposition « les Immatériaux » pour lire les textes de vos collègues.

Ces commentaires sceptiques sur l'expérience en cours pourraient donner à penser que je me défie des techniques nouvelles d'écriture. Ce n'est pas du tout le cas. Je pratique quotidiennement le traitement de texte, et j'ai indiqué dans ma dernière intervention sous la rubrique « écriture » tout le bien que j'en pense. Lorsque je rencontre un écrivain, j'omets rarement de lui conseiller l'achat d'un ordinateur. D'autre part, je rêve de disposer du matériel *ad hoc* (modem, etc.) pour communiquer avec d'autres à partir de mon ordinateur. Le fait même que je sois tellement frustré par la façon dont se déroule notre expérience d'écriture en dit long, me semble-t-il, sur l'étendue de mon attente. Si donc celle-ci se trouve insatisfaite, ce n'est pour aucune raison de principe : c'est simplement parce que le logiciel est mauvais, et qu'il a pour effet que tout ce que l'usage des techniques sophistiquées mises en oeuvre devait permettre de simplifier se trouve en fait compliqué, de sorte qu'on en vient à regretter de ne pas utiliser d'emblée les techniques traditionnelles (papier, crayon, PTT) — techniques auxquelles, de toute façon, on est forcé d'avoir recours à plusieurs reprises pour pallier les insuffisances du logiciel. Je n'ose pas imaginer l'état d'esprit des participants dont c'est la première expérience en matière d'écriture électronique et de télématique. Il se peut néanmoins que je me trompe et que les novices, précisément parce qu'ils n'ont aucune attente, soient dans un état de moindre déception que moi. Je n'y crois pas trop, car leur inexpérience conjuguée aux *bugs* et à l'imbécillité du logiciel doit avoir des effets susceptibles de les décourager à jamais.

PS. Je sais que si je n'envoie pas ce texte « en réponse » à d'autres, il figurera seulement dans le catalogue de mes propres textes (et dans le catalogue des textes sur l'« écriture »), et personne, pour la raison que j'ai dite plus haut, ne saura qu'il s'agit d'un nouveau texte ; il n'aura, dans ces conditions, aucune chance d'être lu et de susciter des réactions permettant de connaître l'état d'esprit des participants en ce point de l'expérience. Pour cette raison, je vais faire comme s'il s'agissait d'une réponse à certaines des interventions de mes collègues (choisies un peu au hasard). Qu'ils me pardonnent cette ruse qui va leur coûter cher (la transmission de mon texte, s'ils cherchent à l'obtenir, va prendre un temps considérable étant donné sa longueur ; ils vont me maudire !).

SPER. 184  
19 NOV.

OUI

VOIR REPONSE  
RECA. 149

RECA. 149  
21 NOV.

N'est-ce pas ?

CARO. 062  
27 NOV.

Ce texte est un complément à ma réponse (CARO 061) au texte RECA 150 (sous la rubrique « image »). Cette réponse avait été composée spontanément sur l'écran, directement après avoir pris connaissance de l'écrit de Recanati. La question vaguement débattue dans les textes ci-dessus est un peu celle du rôle éventuel du mécanisme physique de transcription de la pensée en écriture dans la valeur quantitative/qualitative du contenu du texte. En reprenant cela, je constate que c'était déjà le problème évoqué spontanément dans mon texte « écriture » (CARO. 020) préliminaire à cette expérience. Il me semble qu'écrire est inséparable d'une certaine errance graphique de la plume sur le papier, d'une certaine mise en espace par l'exercice de calligraphie (si on peut dire quand on voit mon écriture) à l'occasion duquel le dessin de la lettre, du mot, l'ordonnance de la page, les retours, les ratures, les rajouts, les lignes surchargées font partie du complexe texte-pensée. Changer un mot, c'est comme modifier une couleur d'une touche du pinceau. Il y a un aspect manuel et visuel. Avec la machine, ça ne me fait pas le même effet à la composition directe, mais c'est un vif plaisir de taper un manuscrit tourmenté qui, soudain, s'éclaire, prend un aspect nouveau, se condense en définitif. En somme, écrire directement sur l'écran, c'est, il me semble, comme brûler le début d'un voyage. Effacer quelque chose qui ne plaît pas en traitement de texte, c'est le perdre définitivement ; la rature, au contraire, forme mémoire, réserve la possibilité de la fouille archéologique, garde le ton de l'étape. Aussi, il y a autre chose : je ne peux pas me souvenir de l'écran, tandis que je conserve l'image visuelle du texte écrit, peut-être grâce aux avatars lents des signes et des détours remués sans cesse sur la feuille de papier. Cela permet de rêver (et de corriger) en marchant, en faisant autre chose. La composition picturale, matérielle, de la feuille sert de support à l'incubation du sens par la forme et la « couleur » des mots, pierres dans la muraille désordonnée de la page. Le texte à l'écran a cette apparence merveilleuse du fini si bien qu'on hésite à le détruire. De là, peut-être, la pléthore de pages que signale Recanati chez l'auteur qui compose à l'ordinateur.

VOIR REPONSES  
RECA. 157  
CURV. 104

Cette abondance peut venir aussi d'une certaine facilité à former la pensée oralement. Alors, évidemment, le clavier permet de la capturer immédiatement si l'on est bon dactylographe. Mac Luhan dit que Henry James, vers 1907, après que la machine à écrire se soit popularisée, dictait ses romans, directement, sur un mode incantatoire, à sa secrétaire et qu'il a voulu entendre, à ses derniers instants, sur son lit de mort, le cliquetis familier de sa Remington, l'instrument qui « tirait hors de lui » le texte, tout construit en paroles.

Si l'on n'a pas ce don, si l'on a du mal à cerner dans le terme l'exactitude, ou du moins, la « couleur » et le « timbre » convenables, on est contraint de construire un bâti, de le ravauder, d'y mettre des pièces, ou des ouvertures, de revenir sans cesse, d'hésiter. Quand on compose, il faut attraper au vol, et trier, les pets d'idées qui jaillissent comme des bulles carboniques à la surface d'une source chthonienne chauffée par le magma de l'inconscient. Le papier, les circonvolutions de l'écriture manuelle, les signes mnémoniques, sont des secours précieux, des filets pour ces papillons. Pour moi, entre l'oral et l'écrit, c'est un peu comme la différence entre la spontanéité du premier jet et la rumination lente des errances qui bassinent le jus de cette éjaculation, peut-être précoce. Pour ce qui est de la qualité du résultat, ça varie évidemment avec les individus, du meilleur au pire selon l'une ou l'autre méthode, mais ce sont les autres qui jugent.

Fabriquer directement à la machine, j'ai l'impression que c'est céder à la tentation de se laisser envahir par chaque mélodie à mesure qu'elle se forme et les enchaîner les unes aux autres à la ligne dans le courant du flot des pensées que le sujet commande. Sur le papier, au contraire, les mélodies peuvent se superposer les unes aux autres, si bien que les valeurs inégales ont une chance de s'équilibrer pour se fondre en une harmonie que la succession spontanée ne saurait, peut-être, engendrer.

Finalement, je sais pourquoi je préfère le papier. La pensée est brève, elle fuse, or, j'écris beaucoup plus vite que je ne tape. Suivre les lettres du clavier me détourne trop l'attention. Donc, il y a un problème qui relève des techniques de chasse, des techniques de traque, des fantaisies qui montent de la cervelle. Il me faut capturer en vrac et ordonner ensuite.

L'image de Henry James (« it seems to be...pulled out of me in speech... »), évoque le lait pressé hors de la mamelle. On ne saurait mieux dire que le cerveau est une glande qui sécrète la pensée, pas un ordinateur : ses circuits sont mous, déformables. Les nœuds de ce réseau latent se forment à travers les sauts d'électrons au hasard des connexions de l'excitation chimique. Sous l'impulsion électrique, jaillie des sens ou puisée dans le réservoir de cicatrices multipolaires qui forme la mémoire (ou la culture), la géométrie variable de la bouillie d'atomes entre les arborescences des neurones se met en branle et au sein de cette gelée, dans l'éclair des vagues périodiques de différences de potentiel, surviennent des collisions amoureuses de molécules d'où naissent des messages cationiques qui reviennent heurter les nerfs. Qui dira le rôle que jouent dans ces étreintes les substances étrangères qui cocufient les processus « naturels » ? (Beau sujet de thèse : De la nicotine dans le développement de l'intellectualisme depuis le 17<sup>e</sup> siècle...).

Il y a aussi une sorte de plaisir physique et un rôle fonctionnel nerveux dans l'acte d'écrire. Une sorte de décharge électrique de la pensée par les mouvements de la main. Dans les pires moments des réunions ennuyeuses, il m'arrive de tracer sur le papier, de gauche à droite, des signes, en la forme d'une écriture inconnue ; ce qui intrigue toujours mes voisins (qui me soupçonnent sans doute de louches connexions occultes...). J'ai découvert un jour, avec surprise, que ces signes, déposés sur le papier comme une défense contre la tension insupportable du vide, ressemblaient aux caractères tibétains.

Mettre en place le manuscrit tourmenté sur l'écran, (donc, l'éditer), c'est un peu comme faire de la musique : on savoure chaque note du pianotage. On découvre ce que l'on a écrit sous une forme qui appartient déjà aux autres. Il n'y a plus à faire que les gestes de détails de l'enlumineur. On place des touches, on recoud la ponctuation, on jauge la qualité des mots sous l'habit de leur typographie imprimée. (Ils n'ont quelquefois pas la même « valeur » écrits et imprimés).

Pour ce qui est de la lecture, dans le cas de notre expérience, la consultation du système, bien que lente, n'est pas absolument désagréable. Les diverses insertions de disquettes, les appels, les retours au menu, forment comme un rituel d'attente avant la consommation du texte inconnu demandé. C'est comme ça pour toutes les banques de données. Dans cette sorte d'attente, on frétille d'une excitation délicate, c'est comme la promesse d'une gourmandise. Ainsi, j'espère fébrilement, de temps en temps, une référence du fichier du « Chemical Abstracts » indispensable pour mon travail. Mais, l'expérience prouve que, fréquemment, c'est comme quelquefois avec l'amour, la consommation n'est pas aussi excitante que la recherche... Incidemment, il y a quelque chose qui m'inquiète dans notre affaire. On peut avoir tendance quelquefois à faire des efforts de mise en page, à rechercher un effet

d'ordonnance de blocs écrits (pas facile avec ce logiciel, mais enfin...), par exemple, mettre un en-tête de lettre ringard et ridicule pour répondre à Monsieur Recanati. Cela relève du plaisir de jouer avec l'espace écrit (d'accord, dans ce cas précis, c'est un plaisir au ras des paquerettes...). Mais tout cela peut être ruiné par la manière d'imprimer. J'ai été très décontenancé par la sortie d'un de mes textes, tapé sur une disquette « écriture », sur une imprimante auxiliaire à Beaubourg. Le logiciel était, là encore, inadapté : tout est sorti à la file sans paragraphes, avec quelquefois des lignes supplémentaires, suites de lettres incohérentes, débris d'instructions machine décodées à contre sens.

RECA. 157  
29 NOV.

28 novembre

Cher M. Caro,

Dites-moi si je me trompe : j'ai l'impression que vous ne pratiquez pas quotidiennement le traitement de texte (si ce n'est dans les conditions artificielles de la présente expérience), et que ce que vous en dites est *a priori*. Mais je suis absolument persuadé — prêt à parier — que si vous pratiquiez vraiment la chose, dans des conditions « naturelles » et avec des logiciels normaux, vous changeriez d'avis.

Moi, je suis comme vous : un fanatique de l'écriture à la main. Je n'ai jamais pu comprendre les gens qui composent directement des textes à la machine à écrire (comme Carter Brown sur les photos au dos des Séries Noires), et j'ai bien cru remarquer que la qualité de leurs textes s'en ressentent. L'écriture à la machine, c'est certain, n'a pas la souplesse de l'écriture à la main, que beaucoup délaissent aujourd'hui (au point que j'ai songé parfois à apposer le tampon « hand made » sur mes articles, pour les mettre en valeur). Tout ça pour vous dire dans quel camp je suis. Je n'ai même jamais su taper à la machine autrement que très lentement, avec deux doigts, et en multipliant les fautes. — Eh bien, moi qui vous parle, j'écris tout à l'ordinateur, désormais, et ne recours plus qu'exceptionnellement à l'écriture « manuelle ». Quand je dis que j'écris tout à l'ordinateur, je veux dire non seulement tous mes textes, depuis mon courrier jusqu'à mes livres, mais aussi tout de mes textes, depuis les notes programmatiques et les premiers brouillons jusqu'à la copie définitive destinée à l'imprimeur (ou la photocomposeuse). Changement notable, donc, et qui s'explique par le fait que le traitement de texte a les mêmes qualités que l'écriture manuelle (par opposition à la machine à écrire), mais sans ses limitations.

Vous dites qu'on perd, en recourant au traitement de texte, les vertus de la rature. Mais c'est faux : on n'en perd que les inconvénients. Une des vertus de la rature, je vous l'accorde, est de préserver ce qu'elle recouvre ; par contraste, ajoutez-vous, « effacer quelque chose qui ne plaît pas en traitement de texte, c'est le perdre définitivement » : mais où avez-vous pris cela ? Lorsque je veux préserver un état de mon brouillon que je m'apprête à bouleverser, je l'enregistre. C'est l'affaire d'une seconde et je puis, ensuite, transformer le texte autant qu'il me plaît, sans limitation aucune. Je peux ainsi, si je veux, conserver chaque étape de mon manuscrit, chaque variante infime de mon brouillon, et travailler toujours sur une version nette. Regardez, en revanche, ce qui se passe avec l'écriture manuelle : vous raturez, vous raturez, et vient un moment où votre page est saturée. Il n'y a plus d'autre solution, alors, que de tout recopier pour pouvoir continuer à travailler le texte — tâche fastidieuse s'il en fût ! Du coup, on hésite à trop travailler un texte de crainte de saturer la page ; la main, pour des raisons purement techniques, s'arrête bien avant que la pensée ne s'essouffle ou ne soit satisfaite. Ces limitations n'existent pas avec le traitement de texte.

Je reconnais qu'un certain intérêt s'attache à la coexistence polyphonique des strates successives d'un texte sur une même page couverte de ratures ; la procédure d'enregistrement que j'ai décrite empêche cela et oblige à séparer en fichiers distincts les courants d'écriture successifs, au lieu de les entremêler sur la page. Mais rien n'interdit, dans le cadre du traitement de texte, d'utiliser les deux procédés à la fois, et c'est ce que je fais couramment : je marque à l'aide de symboles que je réserve à cet usage (par exemple des crochets) les formulations anciennes que j'ai remplacées par d'autres mais que je tiens à conserver pour le cas où ; je néglige ces passages entre crochets lorsque je veux relire mon texte dans son dernier état, et j'y prête attention, au contraire, si le dernier état ne me satisfait pas et si j'essaie de retrouver mes intuitions antérieures. Je suis forcé, certes, de faire un usage limité de ces pseudo-ratures qui sont moins pratiques que des vraies (je ne puis abuser des crochets et signes analogues sans mettre en péril la lisibilité plus sûrement qu'avec des ratures, celles-ci trouvant à se loger dans les marges ou les interlignes et, dans cette mesure, laissant le texte principal tranquille) ; mais cela ne tire pas à conséquence, car ces incertitudes, ces oscillations entre versions différentes d'un texte en chantier durent moins longtemps avec le traitement de texte qu'avec l'écriture manuelle, pour la raison suivante : on

VOIR REPONSE  
CURV. 104

peut, avec le traitement de texte, aller jusqu'au bout d'une des versions en concurrence, sans craindre de perdre l'autre sous les ratures (puisqu'on peut toujours enregistrer au fur et à mesure que l'on transforme), et on s'aperçoit vite, en épousant sans réserve une des orientations alternatives, si l'on en est satisfait ou non. Le choix, ainsi, se fait *a posteriori*, sur pièces, alors que dans l'écriture manuelle on est forcé d'anticiper par la pensée les conséquences du choix que l'on veut faire, sans pouvoir les constater pratiquement, tout cela à cause des limitations inhérentes à la technique de la rature. Et du coup on n'est jamais sûr de son choix, et on veut garder les différentes options ouvertes le plus longtemps possible. Avec le traitement de texte, on va de l'avant, toujours de l'avant, et on s'en porte bien ; avec l'écriture manuelle, on a une forte tendance à faire du surplace, à s'inhiber, à écrire mentalement le texte au lieu de le travailler sur le papier.

C'est là, assurément, le point essentiel où se marque la supériorité du traitement de texte : la dé-mentalisation de l'écriture, qui devient, contrairement à ce que vous croyez, plus matérielle que jamais. Sur ce sujet, j'aurais des pages à écrire, mais je ne le fais pas pour deux raisons : d'abord, j'ai déjà exposé mon point de vue sur ce thème, dans cette même rubrique « écriture » : je vous renvoie à mon texte RECA. 145, qui devrait vous intéresser. Ensuite, j'en ai vraiment assez des *bugs* et autres foirages techniques qui font, par exemple, que la page 2 du présent texte a été détruite (et pas de ma faute) quand j'en étais à son milieu, de sorte qu'il m'a fallu la refaire et que vous ne connaîtrez jamais la première version. Cependant toutes ces choses — ces défauts dont nous pâtissons — n'ont rien à voir avec le traitement de texte en lui-même, comme je l'ai dit en RECA. 147.

Il est curieux que vous soyez plus tolérant que moi vis-à-vis des défauts techniques divers qui font nos tracas quotidiens dans cette expérience, alors que vous avez, contrairement à moi, une attitude plutôt négative vis-à-vis du traitement de texte en général. Je vois plusieurs explications à cela, mais je fatigue (il commence à être tard) et je vais m'abstenir de les donner. Juste une remarque à propos d'un de ces défauts dont vous dites que vous vous accommodez fort bien : vous dites que la longue attente due au défilement répété des menus et à la lenteur de la transmission en 300 bauds fournit comme un cadre rituel qui met en valeur les textes : on frétille d'excitation, dites-vous, c'est comme la promesse d'une gourmandise. C'est vrai, mais justement cela pose un problème : plus il a fallu payer cher en temps et en effort un texte, moins vous apprécierez celui-ci. Un texte spirituel et bien rédigé, comme ceux de tant de nos collègues, s'il faut travailler dur pour y avoir accès, paraît totalement dénué d'intérêt quand vous l'avez sous les yeux. C'est un phénomène bien connu : le même repas consommé dans un restaurant à 500 francs ou dans un autre à 35 francs vous décevra vivement dans un cas, et vous remplira d'aise dans l'autre. C'est une question de rapport qualité/prix. Dès lors que le prix des textes est cher pour nous en temps et en effort, ou dès lors simplement qu'on en attend beaucoup, leur qualité diminue automatiquement à nos yeux. (Je crois que je n'ai pas très bien exprimé ce que je voulais dire, mais vous m'aurez compris.)

Deux remarques pour finir à propos d'observations que vous faites dans CARO. 062. D'abord, sur le fait que vous êtes trop lent à la dactylographie pour pouvoir suivre le rythme de la pensée, qu'il vous faut donc saisir à la main. Je suis sceptique. Comme je vous l'ai dit, je ne savais quasiment pas taper à la machine avant de pratiquer l'ordinateur. Dan Sperber, notre collègue immatériel, m'a passé un petit programme intitulé « Typing Tutor », et en une semaine je tapais avec mes dix doigts en regardant l'écran plutôt que mes mains. Je n'écris pas tellement vite, mais c'est juste le rythme de la pensée lorsqu'elle hésite et se cherche ; disons plutôt que ma pensée et mes doigts sur l'ordinateur font suffisamment corps pour qu'il n'y ait plus de problème comme celui que vous soulevez. Rien ne vous empêche de faire comme moi. Votre lenteur dactylographique n'objecte donc pas à ce que vous pratiquiez le traitement de texte, puisque la pratique du traitement de texte mettra fin à votre lenteur typographique.

Dernier point : l'image visuelle. C'est vrai qu'on n'a pas en mémoire l'image d'une page-écran comme on a celle d'une page d'écriture manuelle, pour la raison évidente qu'une page-écran est banale et régulière, contrairement à une page d'écriture manuelle. Mais il y a une contre-partie : depuis que je pratique le traitement de texte (mais je suppose que les dactylos sont exactement dans le même cas), j'ai une *image motrice* des textes, je peux me réciter des textes dans mes doigts ! Evidemment, ça ne sert à rien du tout, c'est juste une curiosité. Mais c'est pareil, je suppose, avec l'image visuelle : ce n'est pas une chose essentielle à l'écrivain.

CURV. 104  
06 DEC.

Ce qu'il faut considérer d'abord dans le traitement de texte informatique, c'est qu'il restitue sa spontanéité à la phrase, son oralité. En place de se contorsionner dans la pensée pour en sortir toute élaborée, déjà à moitié mutilée, elle en jaillit directement, dans une véritable rafale neuronique. Elle n'est pas automatique au sens surréaliste du terme, car elle contient en germe le désir d'exprimer quelque chose de précis, au

lieu d'être pur agglutinat verbal. Elle est automatisée, en ce sens qu'elle s'ordonne instinctivement selon des critères gestuels, mais conserve une vigoureuse virginité d'expression, source d'auto-surprise, non d'autosatisfaction. Elle est intuitive. En second lieu, le traitement de texte apporte la plasticité. Une plasticité pratique qu'aucun autre mode d'écriture ne permet d'atteindre aussi aisément : la place du mot dans la phrase peut être à tout instant permutée, chaque mot remplacé, la phrase est instantanément dilatable et rétrécissable, elle-même peut se dissoudre tout en restant mémorisée. Ce travail est visualisé. Il offre la possibilité d'être commenté à mesure qu'il se fait, donc de s'intégrer à l'écriture, ce qui est *nouveau*. Contrairement au travail à la main, à la machine à écrire ou au magnétophone, qui offrent d'infâmes brouillons, l'informatique autorise la reproduction immédiate, sans aucune correction, propre, nette, blanchie et noircie où il faut, selon la typographie que l'auteur imagine. Elle gutenbergesque l'écrit. En cela ouvre un champ de renouvellement illimité à la création du texte, sans jamais entraver les pulsions du désir. Le traitement de texte est lui-même source de désir, puisqu'il est invitation ludique à l'écriture, source de paresse amoureuse. Il lui confère un pouvoir érotique. Enfin, j'aime à penser que le traitement de texte est aussi gardien de l'écriture. A cause de son infinie malléabilité, son abord est difficile à ceux qui ignorent les passions qu'elle suscite. Devant les phrases qui se construisent ou s'effacent au moindre souffle électronique, l'écriture devient leurre, vertige. Elle se heurte à la phrase insaisissable, au substantif pervers, au verbe irréductible, sans possibilité de les maîtriser. Elle devient course aux chevaux sauvages dans une Sardaigne de songe, au sommet du relief tabulaire (tabulateur) où le nuraghe rejoint le nuage. Il peut aussi malheureusement permettre à ceux qui savent écrire et qui n'ont strictement rien à dire d'accumuler des milliers de pages sans problème, mais cela, n'importe quelle autre méthode d'écriture l'autorise aussi.

CARO. 066  
09 DEC.

ECRITURE SANS ECRITURE. Contribution de Céline-Agathe Caro, cinq ans et demi, à l'expérience « Immatériaux ».

carowsxdcfvgrbryuop^xzswqaiujhytgrcxacarof  
«'azegdu ioklof gdq(wdrc kkoiiuyjhssqhbhw ncn,ighfuzdhhdtttttuhjgfdz »'  
(xjuéyftgtyhuju,n,w;(;w.w.wgsyziouseuze.....m.....c.!

BALE. 052  
16 DEC.

- Astier  
Témoignage de progrès et de civilisation par une chute.
- Rosenstiehl  
Irruption d'événements et de cases par une mutation.
- Caro  
Assaut de mouches et de bâtons par une arabesque.
- Borillo  
Peu de nostalgie et de plaisir par une lenteur.
- Latour  
Monde de triomphe et de généralisation par un hybride.
- Recanati  
Introduction de feuilles et de têtes par une machine.
- Roche  
Récit d'évaporation et de condensation par un déchiffrement.
- Passeron  
Naissance de bouillie et loisir par un délit.

Tissu de plume et de

un verre

# Espace

BALE. 053 REPOND A

ASTI. 005

BUTO. 025

DERR. 096

LACO. 103

CARO. 022

CASS. 051

SPER. 165

RECA. 136

ROUB. 173

CHAT. 070

BURE. 004

BURE.004  
05 OCT.

Lieu de la respiration et du mouvement. Dans l'art il s'agit toujours — même si l'on n'en parle pas — de la coïncidence de plusieurs espaces enchevêtrés. Par exemple, il n'existe pas d'espaces bi-dimensionnels qui ne doivent être vus obligatoirement dans un espace tri-dimensionnel, et ceci sans parler de l'espace-temps de la vision. L'espace-temps qu'il faut pour voir et l'espace qui nous sépare de ce que l'on regarde. L'espace du tableau dans l'espace réel, etc.

VOIR REPONSE

BALE. 053

ASTI. 005  
05 OCT.

Espace, où est ton empire ? Depuis Einstein, tu as perdu ta primauté originelle ; tu n'es plus que l'encoche mesurée par la vitesse de la lumière ; ton piège ultime est le « trou noir » de l'astronome. A une autre échelle, pourtant, tu deviens indicateur de liberté. La liberté de circuler, d'arpenter l'espace fut toujours celle des premiers combats et des fortes nostalgies. L'ère du monde fini, d'un espace qui se clôt sur lui-même est-il donc alors, également, le temps où la liberté se fane ?

VOIR REPONSE

BALE. 053

BALE. 027  
05 OCT.

1. Façade comprenant la dématérialisation et le geste situé au-delà par rapport au code.
2. Interaction comprenant la simultanéité et le langage situé au-delà par rapport à la prothèse.

CARO. 022  
08 OCT.

Intuitivement, quelque chose adapté à l'œil avec hauteur, largeur, et profondeur. Quelque chose où l'on peut mettre un pied devant l'autre. Totalement inadapté à la réalité qui est multiples dimensionnelle. Est-ce vers le haut ou vers le bas, l'envie, la jalousie, la passion, le désir, ces moteurs qui font gigoter les jambes à la poursuite de ce qui se passe dans les têtes ? Quelle est la dimension de l'espace mental ? Problème fondamental : comment découper l'espace ? En rues, en travers, en couleurs, en tranches ? Groupes d'espace : système de repérage des éléments qui renvoient l'espace sur lui-même : miroirs, axes, glissements. Tenir l'espace dans sa main, le condenser dans la surface : cartes géographiques, photographies.

VOIR REPONSE

BALE. 053

CASS. 051  
08 OCT.

1. Je traite du ciel, du ciel événement, de l'événement-ciel dans l'espace logique. Les événements eux-mêmes, ou processus, ne peuvent devenir.
2. La géométrie de l'espace est entièrement déterminée par son contenu matériel. Le devenir de l'univers est subordonné à sa géométrie, l'avenir est « ouvert » si la géométrie est plane ou hyperbolique, « fermé » si elle est sphérique. Réduction ultime du monde à la pure géométrie : l'homme de science est celui qui transforme en réalité inévitable tous les objets de sa rêverie.

VOIR REPONSE

BALE. 053

RECA. 136  
09 OCT.

Pour parler du temps, nous employons le vocabulaire propre à l'espace et, plus spécifiquement, au mouvement dans l'espace : le temps révolu est « passé », il est « derrière nous », etc. ; le futur est « devant nous », il « vient » ou il est « à venir », etc. Les années sont des objets mouvants qui « se précèdent » ou « se suivent ». Ce qui est curieux, dans cette métaphore, c'est que le futur est identifié à la fois à ce qui est devant et à ce qui suit, alors que normalement ce qui est devant précède, et ce qui est derrière suit. 1985 « suit » 1984 bien que 1985 soit « devant » nous qui sommes en 1984 !

VOIR REPONSE

BALE. 053

DERR. 096  
10 OCT.

Ouvre et limite, donc inspire le désir, aussi bien que le langage. *Ici* : le nombre de lignes et de signes accordé par la « règle du jeu ». Ruse de l'espace : ellipse, économie, loi de l'*oikos*. Comment vas-tu habiter cette liste de mots, signer dans le jeu sans le maîtriser, sans y accumuler potentiellement (espace, temps, vitesse, réseau, interaction) le maximum de langage ou de sens ? Laisser de l'espace à l'enchaînement de l'autre. *Mon* expérience de l'espace aujourd'hui, souffrance du corps, chance du désir : la prothèse téléphonique, la quasi-simultanéité des voix, à vitesse apparemment infinie, aucun langage, le souffle. Désir d'un téléphone à image. Reste : l'espacement, la *khora*. Autre code : « espace » extra-terrestre, médium de nouvelles communications (satellites, nouveau droit). Autre idiome : être ailleurs (distrain, un peu dingue) : *spacy, spaced out*. Enfin *blank out, Zerstreuung, Spielraum*, etc.

VOIR REPONSE

BALE. 053

SPER. 165  
10 OCT.

L'espace est le caractère numéro 32 du code ASCII. On s'habitue assez facilement à l'idée qu'un espace est un caractère comme un autre : après tout, il correspond, comme les autres, à une instruction ayant des effets reconnaissables sur le papier ou à l'écran.

VOIR REPONSE

BALE. 053

ROUB. 173  
11 OCT.

La conception générale d'espace, *lisible* ou *moralisé* est indépendante de toute théorie préalable du temps. Un espace est muni d'une *lecture* chaque fois que, par un moyen ou un autre, on aura associé à chaque lieu qu'il contient une famille de paysages appelés visibilités (ou lisibilités), pourvu toutefois que des évidences convenables soient satisfaites. Le choix de ces évidences est naturellement quelque peu arbitraire et historiquement a donné lieu à de nombreux tâtonnements. Le système d'évidences auquel on s'est finalement arrêté couvre sensiblement les besoins actuels de la poésie. Il n'est pas indépendant d'une théorie de la lumière.

VOIR REPONSE

BALE. 053

CHAT. 070  
24 OCT.

« *L'ordre des coexistants* » dit, de façon convaincante et forte, Leibniz. Il n'y aurait rien à ajouter sur l'espace pris de cette façon, c'est-à-dire à première vue, si les idées d'*ordre* et de *coexistence* étaient simples et transparentes. La question se dénoue cependant si l'on s'aperçoit que l'interrogation concernant l'*ordre* admet une multiplicité de réponses qui possèdent leur légitimité et que, de ce fait, celle touchant à la *coexistence* se résout d'elle-même : dire, il y a de l'espace, c'est constater qu'il y a des existants qui sont ensemble « à côté » les uns des autres. Espace est un concept massif et indispensable...

VOIR REPONSE

BALE. 053

LACO. 103  
24 OCT.

L'espace, comme le temps, *n'est pas* : né-ant, si l'on veut. L'espace n'est pas, parce que tout ce qui est, nécessairement, est espacé (a lieu). L'espace « est » l'espacement (ce qui donne lieu). Le donner-lieu « est » le temps. L'origine du temps : l'espacement. Ces propositions sommaires dérivent, sans prudence, de Heidegger. On peut les formuler un peu autrement : l'espace « est » l'ouvert. Non le vide, mais ce rien — aucune chose cependant — où toute chose se délimite et se dispose. En cela, s'il vient paradoxalement à paraître, lui, l'imparaisable d'où tout paraît (et il arrive qu'il paraisse ainsi), il est effrayant. Vertige : il est sans fond, et ne fait pas lui-même un fond.

VOIR REPONSE

BALE. 053

Deux questions :

1. Les temples (les découpes sacrées) fixaient-ils, conjuraient-ils ce vertige ? Ou bien, rouvrant l'espacement, le marquant, suscitaient-ils une terreur ?
2. Pourquoi Freud a-t-il fini par penser que la psyché est étendue ?

BUTO. 025  
30 OCT.

Le cosmonaute dore sa carapace au soleil ; il demande à son bar automatique de lui servir un Jack Daniels on the rocks ; il le sirote en écartant les bras et les jambes, fait un grand cercle autour de la station à l'intérieur de laquelle sa femme aide ses enfants à faire leurs devoirs sur l'ordinateur. Il consulte l'écran incorporé à son casque : dernières nouvelles, programmes du soir ; instructions pour la journée en cours, rappel du mode d'emploi pour certains appareils. Et on reprend le dur boulot monotone.

VOIR REPONSE

BALE. 053

BALE. 053  
16 DEC.

Astier

Empire comprenant le trou et le piège situé au-delà par rapport à Einstein.

Butor

Ecran comprenant les bras et les jambes situé au-delà par rapport à la carapace.

Derrida

Ruse comprenant l'enchaînement et la chance située au-delà par rapport à la souffrance.

Lacoue-Labarthe

Vertige comprenant l'ouvert et l'imparaisable situé au-delà par rapport à la terreur.

Caro

Passion comprenant l'œil et le pied située au-delà par rapport à l'envie.

Cassé

Événement comprenant la géométrie et la rêverie situé au-delà par rapport au devenir.

Sperber

Habitude comprenant le papier et l'écran située au-delà par rapport à l'idée.

Recanati

Mouvement comprenant le passé et le futur situé au-delà par rapport à l'objet.

Roubaud

Silence comprenant l'intérieur et l'extérieur situé au-delà par rapport à la connaissance.

BALE. 053  
suite.

Chatelet

Coexistence comprenant l'interrogation et la réponse située au-delà par rapport à la vue.

Buren

Coïncidence comprenant la respiration et le mouvement située au-delà par rapport au tableau.

# Espace/Geste

CURV. 110  
15 DEC.

Convention de l'esprit par laquelle chacun pense tenir l'autre à distance.

Au moment d'envoyer cette définition par « émission de texte », aujourd'hui 15 décembre veille de la clôture de l'expérience, une angoisse m'étreint. Je consulte aussitôt « cheminement » pour vérifier qui a répondu à qui à propos de ce mot. Personne ! Décidément, nous sommes bien immatériaux. Il faut faire un geste. Je répète mon interrogation à propos de *geste*. Pas de cheminement non plus, le silence. Nous sommes dans le *flo*. J'espère alors trouver à ce mot les méandres d'une pensée collectivement sollicitée par l'intermédiaire de notre propre mémoire mise en code informatique. Rien non plus. Ne serions-nous même plus une illusion moléculaire ?

Alors je fais un geste flou dans l'espace pour dire au revoir.

Le voyant ALI va bientôt s'éteindre.

# Façade

CURV. 085 REPOND A  
RIVI. 148

CURV. 091 REPOND A  
CHAT. 071

BALE. 054 REPOND A  
ASTI. 006  
BUTO. 026  
BUCL. 073  
RIVI. 148  
CARO. 023  
CHAT. 071  
BURE. 005

BURE. 005  
05 OCT.

Signe extérieur d'un monument, d'une maison. Implique déjà tout une série de réactions envers la maison ou le monument en question. La façade est une vitrine ou une protection ou bien encore les deux à la fois. La façade invite ou repousse. La façade signe. On peut comparer l'effet produit par les toutes petites ouvertures d'un château médiéval ou d'une prison, avec les portes et les ouvertures d'un supermarché. Sensation d'entrée et de sortie difficiles dans le premier cas, sensation inverse dans le second. Sensations correspondant assez bien avec les fonctions respectives des exemples donnés. Les façades des églises en disent long sur ce qu'on attend de vous à l'intérieur et également sur l'esprit qui régnait à l'époque de leur construction. Les signes qu'elles indiquent sont exposés. Grandeur de l'accueil et beauté des décorations ou bien manque total de décoration... Intéressantes aussi les façades des banques, des musées...

VOIR REPONSE  
BALE. 054

ASTI. 006  
05 OCT.

L'urbanisme profond des villes est celui du jeu des façades. Il n'est que se souvenir des façades des palais vénitiens, des petits ports de Ligurie, des canaux d'Amsterdam ou de l'île Saint-Louis.  
Car la façade est l'élément ultime du rythme de la ville. Elle en mesure son degré de variété ou d'anonymat (voir la façade en barre de l'HLM), sa complicité avec le soleil et toute espèce de lumière.  
Elle laisse à penser que, derrière elle, il y a des vies heureuses ou des existences ternes.

VOIR REPONSE  
BALE. 054

BALE. 028  
05 OCT.

1. Flou d'un désir où s'ouvre l'image donnant le plus souvent sur un code.  
2. Interface d'un souffle où s'ouvre la lumière donnant le plus souvent sur un réseau.

BORI. 052  
05 OCT.

(Vieux Monde). Ce qui reste quand on a tout réformé.

BUCL. 073  
08 OCT.

Face à face visuel et frontal constitutif du moderne et de ses utopies architecturales : vis-à-vis de maisons, avenues, villes-façades sans limites. L'être — devant, la surface comme limite, ressemble à ces palais siciliens vacillants et ruinés de leur propre mort. La façade se réduit à ce qu'elle est : mur-rideau sans profondeur, pur effet de décor et de théâtre, extérieur sans intérieur. Moralité de ce trompe-l'œil : la prédominance d'une culture du voir, la disjonction de l'intérieur et de l'extérieur propre à la barbarie moderne selon Nietzsche.

VOIR REPONSE  
BALE. 054

CARO. 023  
08 OCT.

La façade, la porte, c'est ce qu'il y a à la hauteur des yeux, la surface immédiate de la maison. On ne regarde jamais le cinquième étage des immeubles. Là où sont, pourtant, les fenêtres curieuses, les balcons fleuris, les gargouilles, les stores discrets. La façade, c'est ce qu'on voit du bout du nez, qu'on renifle, la projection d'un champ étroit qu'on touche du doigt, la première impression, un écran à crever. Le tee-shirt est une façade.

VOIR REPONSE  
BALE. 054

RIVI. 148  
09 OCT.

1 — Soutient une hypothèse. 2 — Hypothèse elle-même, fait donc parler.

VOIR REPONSES  
CURV. 085  
BALE. 054

DERR. 097  
10 OCT.

(Genre : dictionnaire.) Sens pr. : terme d'architecture. Le *devant* d'un lieu qu'on doit habiter, sa partie visible et superficielle. Inhabitable, l'homme habite *derrière* la façade.  
Sens fig. : simulation en vue de séduire (capture) ou de donner le change (fausse monnaie). Ex : bienveillance ou sérénité de façade. *Visible* mais ne se dit jamais d'un *visage* humain, seulement d'un geste (mimique, stratégie ; exemple d'association Sa/Sé dont j'essaie de m'abstenir, faute de place, la *parade*). La logique classique ou moderne de la façade, sa métaphysique *suppose* toujours. Elle suppose ce qui se tient dessous ou derrière l'apparence : le suppôt. Quand tout est en façade, ce à quoi je tends ici pour ne pas y arriver, il n'y a plus de façade (ni de parade) possible.

CHAT. 071  
24 OCT.

Pourquoi vouloir, à tout prix, aller derrière la façade, surtout si elle est belle ? les effets de façade sont comme les effets de surface : ils valent par eux-mêmes, sauf pour ceux qui cherchent la triste « paix des profondeurs ».

VOIR REPONSES  
CURV. 091  
BALE. 054

**CURV.085**  
**25 OCT.**

Parler d'une hypothèse suppose d'élever une façade pour la soutenir, mais parler d'une façade suppose d'élever une hypothèse pour la construire. Donc parler d'une hypothèse suppose d'élever une façade pour la soutenir.

**CURV. 091**  
**27 OCT.**

Si la façade n'est qu'une apparence qui trompe sur la réalité, il est impossible d'aller derrière quelque chose qui n'existe pas. Dans ce cas, la triste « paix des profondeurs » se trouve à ciel ouvert.

**BUTO. 026**  
**30 OCT.**

Un mur de verre devant un mur de carton blanc, devant un mur de poussière, devant un mur de tuyauterie multicolore, devant un mur de paperasses, devant un mur de prétention, d'ignorance, d'insensibilité, d'habitudes, devant un mur de plantes vertes, d'eau ruisselante, devant un mur de bruits et bavardages, de moustaches et de clins d'yeux, devant le mur du son, le mur du sommeil, le mur de la lumière devant la porte entrouverte.

**VOIR REPONSE**  
**BALE. 054**

**BALE. 054**  
**16 DEC.**

Astier  
Jeu d'un rythme où s'ouvre le souvenir donnant le plus souvent sur une complicité.

Butor  
Sommeil de verre où s'ouvre le mur donnant le plus souvent sur une porte.

Buci-Glucksmann  
Trompe-l'œil d'une utopie où s'ouvre le rideau donnant le plus souvent sur une barbarie.

Rivière  
Soutien d'un fait où s'ouvre le parler donnant le plus souvent sur une hypothèse.

Caro  
Impression d'un tee-shirt où s'ouvre le store donnant le plus souvent sur une gargouille.

Chatelet  
Prix d'une paix où s'ouvre la profondeur donnant le plus souvent sur une surface.

Buren  
Sensation d'une époque où s'ouvre l'esprit donnant le plus souvent sur un supermarché.

# Flou

BALE. 055 REPOND A

ASTI. 007

BUTO. 027

DERR. 098

RIVI. 149

VUAR. 189

BORI. 053

CASS. 047

SPER. 166

PASS. 116

PASS. 133 REPOND A

PASS. 116



VUAR. 189  
11 OCT.

Buées, quelque chose comme l'indécision des visages d'enfants / l'image tremblée de Venise et / l'humide devenir de la terre et de l'eau / chaussant les lunettes de Tiepolo, les masques de Longhi / dans la douceur fin de siècle / cet ange déplumé dont les pieds ne touchent pas les flots.

VOIR REPONSE  
BALE. 055

BUTO. 027  
30 OCT.

Le monde était flou. Lorsque je sortais mon porte-monnaie de ma poche, je n'arrivais jamais à savoir le nombre de pièces qu'il y avait à l'intérieur. La marchande de journaux s'amusait à m'en rendre une ; la charcutière m'expliquait gentiment qu'il lui en fallait encore. J'avais beau faire mes comptes le soir, cela ne tombait jamais juste. J'avais d'ailleurs souvent de bonnes surprises ; les gens ne profitaient pas de mon état. Mais le lendemain matin, lorsque je reprenais les choses en main, le nombre de pièces ne correspondait plus à celui que j'avais vérifié trois fois la veille. Et pour les numéros de téléphone c'était pareil : il fallait toujours en essayer trois avant d'arriver sur le bon. Mais un jour, il m'a bien fallu me rendre à l'évidence : l'écart grandissait.

VOIR REPONSE  
BALE. 055

PASS. 133  
16 DEC.

Suite PASS.116.

Un général des années 30 découvrit et enseigna dans un manuel du « Train » sur l'automobile que « *le jeu est l'âme de la mécanique* » : ça tourne parce qu'il y a du flou dans les mesures, de l'imperfection dans le contact, du vide dans le plein. Sortant de Polytechnique, il laissait à sa fille le soin de citer LAO-TSEU et TCHOUANG-TSEU. Mais les effets du flou sont variables aussi bien que l'Euripe : le flou de la conversation fait tourner le monde de la sociabilité ; celui de l'expression littéraire, les phantasmes du lecteur ; celui de l'énonciation historique, la science de l'homme en bourrique.

Mais c'est aussi qu'à trop lorgner le statut logique prêté aux concepts formels ou expérimentaux de ces sciences nanties qu'ils reluquent de loin, les scrupuleux méthodologues de nos sciences sociales prennent tout du mauvais côté : ils se persécutent en s'imposant à tour de rôle le *pensum* lexicologique d'engendrer un nouveau langage de la description du monde historique ; certains, il est vrai, trouvent plus économique de faire dans la réfaction *post mortem* des concepts cadavériques de leurs prédécesseurs ; tous se mettent au trente-sixième dessous épistémologique en essayant de faire du meccano avec des concepts en caramel qui leur collent aux doigts ; ils veulent réglementer la circulation de mots qui changent de sens quand ils traversent la rue tout en gardant la même chemise : depuis un siècle, les plus tenaces reprennent à nouveaux frais, à chaque génération, l'*opus magnum* en se donnant la mission impossible de mettre au carré et en rangs la troupe déguenillée et pagaieuse des mots qui tentent de dire en balbutiant un *babish* volatil les fumeuses co-occurrences du cours du monde historique. MARX y était presque arrivé, nom d'un chien ! Il doit bien y avoir une solution à ce puzzle de barbabapa. Heureusement que la plupart se sont fait à cette maladie chronique des sciences sociales, la langue pâteuse : ils parlent comme ça leur vient. Les plus malheureux se recrutent parmi les sociologues : voyez le sale caractère que ça a fini par donner à PARETO, GURVITCH ou PARSONS. Ceux-là sont de vrais confucéens : ils ont pris au sérieux la restauration de l'ordre du monde par la théorie des « appellations droites ». Hélas ! le cours du monde historique n'est pas une cour impériale ; plutôt une cour des miracles où de quasi-noms propres font la manche déguisés en faux noms communs.

Ça n'a pas l'air de décourager les rectificateurs du flou linguistique. Il y a toujours des volontaires pour se sentir préposés à l'astiquage des équipements, toute la journée acharnés à trier des billes qui se remélangent dès qu'ils tournent le dos, à recalibrer des munitions qui se changent en pétards mouillés entre le moment où on les met dans une boîte et celui où le chaland les saisit. Quand le flou a mis son nez quelque part, il envahit tout comme le brouillard. BUTOR fait un rêve légèrement érotique avec une vapeur d'approximation qui, une fois qu'elle a commencé à mettre son inquiétante étrangeté, entre le monde et lui, ne pourrait plus aller qu'en s'intensifiant. Pour les sociologues, c'est un cauchemar de jour et de nuit, avec cris et sueurs froides. A l'écart de ce combat d'ectoplasmes dans un tunnel, quelques petits malins font avec entrain des exercices d'assouplissement au milieu d'un incroyable bordel d'écheveaux en caoutchouc : loin du vain souci confucéen de « restaurer le sens des mots » et de redresser des bâtons de guimauve, ils ont pris le parti taoïste de faire leur pelote herméneutique avec tous ces fils de la vierge ! PEIRCE, FREUD par exemple, ont compris que seule « l'élasticité des concepts » donne, dans les sciences de l'homme, toute son agilité à la langue.

BALE. 055  
16 DEC.

Astier  
Destin d'intermédiaire obtenu par siècles de doute.

BALE. 065  
suite.

Butor  
Ecart du monde obtenu par état de surprise.

Derrida  
Allusion de la destination obtenue par stratégie de visée.

Rivière  
Usage de l'indéterminé obtenu par rapport de perceptions.

Vuarnet  
Lunettes du devenir obtenues par masque d'indécision.

Borillo  
Topologie des probabilités obtenue par interprétation des *laws of thought*.

Cassé  
Probabilité du phénomène obtenue par angoisse de vision.

Sperber  
Sémantique de l'apparence obtenue par emploi d'hypothèses.

Passeron  
Jeu de l'âme obtenu par imperfection du contact.

# Geste

DERR. 143 REPOND A  
BUTO. 028

BALE. 066 REPOND A  
ASTI. 008  
BUTO. 028  
CHAR. 087  
LACO. 104  
RIVI. 150  
ROSE. 183  
SPER. 167  
ROCH. 164

ASTI. 008 05 OCT.	Quel beau mot que celui qui, tout à la fois, est racine de la danse, de l'épopée chevaleresque et de la vie !	VOIR REPONSE BALE. 056
BALE. 030 05 OCT.	1. Image de l'espace révélant une interface de désir. 2. Lumière du corps révélant une métamorphose de simulation.	
RIVI. 150 09 OCT.	1 — Présuppose la langue toujours et peut se poser sans elle. Il va donc de l'humanité la plus exquise à la brutalité la plus fatale. 2 — Quelques animaux peuvent parler (nul besoin d'un être de langage pour parler), aucun ne peut avoir un geste. Et le geste chez l'homme qualifie tout autant son animalité et son humanité. 3 — On peut imaginer des mutants muets, non paralysés.	VOIR REPONSE BALE. 056
DERR. 099 10 OCT.	Ce qu'aucun « modèle de langage » ne semble pouvoir capturer, confiner, traduire. Pas plus qu'une linguistique ou une philosophie du langage ne pourrait faire habiter <i>en elle</i> une pragmatique, ou tout simplement la langue qu'elle parle. Par ext. : geste de la langue, geste d'écriture. Sens plus strict et conventionnel : écriture codée du corps (animal ou humain) supposé disposer de soi (sujet), donc aussi de la voix (intonation). Idiome français (au moins) : faites un geste. Dans l'idiome qui fait ici la loi, on appelle ainsi à la paix, à la réconciliation mais sans le pardon qui, lui, ne fait aucun geste, ne devrait même pas dire : nous allons effacer le mal. L'a déjà laissé s'effacer <i>de lui-même</i> : ce que j'appelle l'écriture.	
SPER. 167 10 OCT.	Un geste est un acte accompli de façon manifestement intentionnellement manifeste. C'est donc un acte par le moyen duquel on communique. Il n'est pas nécessaire, pour communiquer par le moyen d'un geste, que ce geste soit en aucune façon codé. Voir CODE et IMAGE.	VOIR REPONSE BALE. 056
ROCH. 164 16 OCT.	Décrire le geste qui consiste à dessiner un geste pour le fixer. Gestes muets pour décrire un « stable ».	VOIR REPONSE BALE. 056
CHAR. 087 24 OCT.	Le geste est à la nature ce que la parole est à la culture. Mais pourquoi postuler alors un langage naturel ? — Que serait cependant le geste sans une telle postulation ? — Réponse de zoosémioticien (et déjà, selon Gilbert Hottis, du second Wittgenstein) : les gestes sont des « formes de vie », irréductibles aux jeux de langage. (La gestuelle théorique des « immatériaux » est un jeu de langage, pas une forme de vie.)	VOIR REPONSE BALE. 056
LACO. 104 25 OCT.	On devrait le penser au sens du <i>pragma</i> grec, c'est-à-dire de tout ce qui relève de la praxis au sens le plus large — et non, bien entendu, de la gestion. Ni même, simplement, de la gestuelle. Faire un geste, c'est se comporter : se tenir avec. Il n'y va pas seulement de l'agir et du faire. Mais tout « rapport à » est un geste, on pourrait dire : ressortit à <i>la</i> geste, en général. Immémorialement, les trois grands gestes sont peut-être le geste d'amour (ou de haine), le <i>gestus</i> de l'acteur, le geste de la pensée. Le geste est la générosité elle-même (faire un geste, absolument) : il ouvre chaque fois, serait-il obscène ou bas, l'espace du rapport. Toujours l'effondrement de la praxis est gesticulation.	VOIR REPONSE BALE. 056
ROSE. 183 25 OCT.	Nous sommes une société de praxis : à la contemplation on a préféré le geste : les mines, les usines et les satellites. Aussi rapides soient-ils, les ordinateurs fonctionnent eux aussi par gestes élémentaires et successifs, qu'il convient de compter, tout au moins d'estimer, pour chaque algorithme à exécuter. La théorie de la Complexité Combinatoire mène depuis quelques mois une lutte contre l'inflation des gestes. On a repéré en effet beaucoup de questions qui obligeaient les ordinateurs à un siècle de calcul ! Notre société de gestes gesticulera-t-elle de moins en moins ?	VOIR REPONSE BALE. 056
BUTO. 028 30 OCT.	C'est tout ce qu'on vous demande. Pas d'argent, pas de travail, pas de discours, un geste. Vous êtes dans un grand dîner : ministres, ambassadeurs, couturiers, vedettes, le sculpteur en vogue, le compositeur qui monte. Vous vous demandez ce que vous faites là. Et pourtant tout ce joli monde est aussi emprunté que vous. Des larbins en	VOIR REPONSES DERR. 143 BALE. 056

gants blancs, livrée, perruque, tout le guignol, passent des plats. Les dames se servent, contemplent angoissées les petites boules qu'elles ont disposées sur leurs assiettes, appuient les bouts de leurs doigts les uns contre les autres. On attend qu'enfin quelqu'un fasse le geste. C'est pour cela que vous avez été invité. On s'est imaginé qu'étant donné ceci, cela, vous sauriez, ce ne serait rien pour vous. Vous espérez qu'une fois servi, cela vous reviendra tout seul, que tous ces gens seront délivrés et que vous pourrez disparaître.

DERR. 143  
05 DEC.

« C'est pour cela que vous avez été invité. » Le geste est codé, mais c'est ce que personne pourtant ne peut faire à votre place. Il vous situe dans un ordre plutôt qu'il n'est votre action, l'action d'un sujet. Il ne peut pas y avoir de geste absolument calculé, ni même réfléchi, ni dans l'index retourné vers moi (moi-je), ni quand mes doigts ou mes lèvres se touchent. Dans le geste de me montrer, je ne me vois pas. Et plus que tout autre, la « beauté du geste » épuise la réflexion, quand même elle ne l'excluerait pas.

BALE. 056  
16 DEC.

Astier  
Racine du mot révélant une vie de danse.

Butor  
Travail des doigts révélant un monde de discours.

Charles  
Nature de la culture révélant un jeu de forme.

Lacoue-Labarthe  
Générosité de l'agir révélant un effondrement du faire.

Rivière  
Animalité de la langue révélant une humanité de la brutalité.

Rosenstiehl  
Praxis de la contemplation révélant une société d'inflation.

Sperber  
Accomplissement de la communication révélant l'intentionnalité de l'acte.

Roche  
Fixation de la description révélant un dessin de stabilité.

# Habiter

- ASTI. 009  
05 OCT. « Dieu est-il inconnu ?  
*Est-il manifeste comme le ciel ? C'est là plutôt ce que je crois. Telle est la mesure de l'homme. Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre.* » (Hölderlin)
- CASS. 050  
08 OCT. « L'homme habite en poète », mais je n'aime pas la terre. Ils commencent à dire qu'on y meurt.
- CURV. 068  
08 OCT. Relatif au doute existentiel. A un moment où la surpopulation menace, « habite-t-on réellement quelque part ? » est la forme d'interrogation actuelle de qui cherche à aborder le problème de son identité. Car quiconque risque bientôt de trouver quelqu'un d'autre à l'endroit où il pense être.
- RIVI. 151  
09 OCT. 1 — Vérification simple et usuelle qu'il y a des espaces plus petits que d'autres et qu'ils peuvent s'emboîter ; tous les cas de figures n'ont pas cette pudeur d'expression, et on ne peut pas dire de tout *petit* qu'il habite. Le contenant n'est pas l'habitant, c'est le contenu. Dans les cas extrêmes d'emboîtements, l'oignon (une pelure plus petite n'est pas beaucoup plus petite que l'immédiatement plus grande) et le vagabond (le contenant est vraiment beaucoup plus grand que le contenu), on ne parle plus d'habiter.
- DERR. 100  
10 OCT. Rareté : un des quatre verbes de la liste. Transitif et intransitif (j'habite la ville que tu sais, c'est là que j'habite, chez toi), alors que les trois autres sont *ou* transitifs (séduire, traduire) *ou* intransitifs (naviguer). Or habiter, c'est ce qu'un sujet fait, décide ou « agit » le moins, ce n'est pas une action. Je n'habite que dans l'éloignement, seule manière de penser que l'écriture, la mémoire, le langage donnent à habiter, lui donnent lieu en m'en privant. Ce sont seulement les lieux où je projette de me rendre ou de revenir avec toi. Hantise du retour (revenir, revenance), du chemin circulaire, de l'anneau, de l'odyssée. Différence entre hanter et habiter ?
- VUAR. 190  
11 OCT. Un million le m<sup>2</sup> / Poétiquement, l'Homme habite cette terre / Ce qui demeure, les poètes le fondent / Qui est-ce qui fait glouglou ? C'est la bouteille, c'est la bouteille, c'est la bouteille de chez nous...
- ROUB. 168  
11 OCT. « En ce temps-là le charbon était devenu aussi précieux et rare que des pépites d'or, et j'habitais dans un grenier où la neige, en tombant par les fentes du toit, devenait bleue. »
- CHAR. 064  
24 OCT. Il n'est pas sûr que la thèse heideggerienne d'après laquelle l'homme n'habite pas le réel, mais le langage, ne soit pas *moderne*. — donc, déjà viciée, sitôt énoncée, par le virus de la post-modernité.
- CHAT. 072  
24 OCT. Les faiseurs d'Utopies ont toujours su, par défaut ou par excès, que la grande question de la vie en société est l'*habiter*. A noter qu'à cette enseigne, la modernité est plutôt mal logée.
- LACO. 105  
25 OCT. *Habere* n'est pas d'abord « avoir » mais « se tenir ». *Habitus* désigne la manière d'être, ce qu'on appelle de façon révélatrice l'aspect extérieur, le dehors. Habiter n'est en rien posséder, s'installer, se protéger. C'est au contraire s'exposer au dehors. Plus exactement, l'habitation est chaque fois un mode propre de se rapporter (de se livrer) au dehors. Avant d'être l'ostentation (la façade), l'essence de l'habitation est l'issue, l'ouverture. Habiter déjoue l'opposition de l'économique et de l'anéconomique, du dedans et du dehors. Habiter n'est pas familier, c'est l'insolite même. Jamais lui-même. En transit.
- ROSE. 184  
25 OCT. Le logiciel habite le matériel. Pour vivre il doit l'arpenter et pouvoir s'y installer. De nombreux programmes cohabitent dans les mémoires d'un même matériel. Le système se charge des déménagements. Les passages en mémoire centrale n'y sont autorisés qu'un bref instant : la taxe de séjour est chère ! Il fait bon résider à la périphérie : le loyer y est moindre.

BUTO. 029  
30 OCT.

Dans un appartement du XV<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> avec terrasse, vue sur le chemin de fer, le périphérique, la Seine et ses ponts ; dans un chalet suisse avec cascade incorporée ; dans une vieille ferme franc-comtoise avec son énorme grenier rempli de foin ; dans la villa Médicis sans boursiers ni administration ; dans une péniche, dans une roulotte, dans un bus aménagé avec bibliothèque de microfiches, dans un wagon panoramique, aux Antipodes, dans un avion silencieux qui se ravitaille dans des aéroports secrets, capable de replier ses ailes pour parcourir les autoroutes et s'enfoncer dans les océans avec ses immenses fenêtres, étanches, et de s'élancer de l'autre côté de la lune pour y retrouver l'atelier orbital où l'on travaille en toute tranquillité.

# Image

CARO. 052 REPOND A

CURV. 097  
dans MIROIR

CARO. 050 et 051  
dans MIROIR

RECA. 150 REPOND A

CARO. 052

CARO. 061 REPOND A

RECA. 150

RECA. 147  
dans ECRITURE

RECA. 151  
dans AUTEUR

RECA. 155 REPOND A

CARO. 061

BUCL. 085 REPOND A

CHAT. 073  
DERR. 101  
MAJO. 046  
LACO. 106  
CARO. 061

ROCH. 177 REPOND A

VUAR. 191

BALE. 057 REPOND A

BUTO. 030  
DERR. 101  
BUCL. 074  
LACO. 106  
CURV. 069  
ROSE. 185  
MAJO. 046  
VUAR. 191  
BORI. 054  
LATO. 109  
CASS. 044  
SPER. 168  
ROCH. 165  
ROUB. 164  
CHAT. 073

BALE. 031 05 OCT.	1. Interaction où vont converger les façades issues des divers langages d'une écriture donnée. 2. Mémoire où vont converger les dématérialisations issues des divers miroirs d'une simultanéité donnée.	VOIR REPONSE BALE. 057
BORI. 054 05 OCT.	Résultat d'une application. Le seul vrai problème réside dans le passage de l'observable au formel pour lequel la définition de procédures demeure une question techniquement difficile et philosophiquement controversée. Le reste est affaire de mathématique et de comput.	VOIR REPONSE BALE. 057
BUCL. 074 08 OCT.	Pseudo-corps, pseudo-présent, tenant-lieu de réel qui l'intensifie, le dramatise, l'exaspère jusqu'à en détruire les frontières. Culte des images, pouvoir des images, envers des images : tout autre chose que l'image-reflet, reproduction ou représentation, double aliénant ou véridique. Les images font monde, construisent un langage chiffré des formes, un engendrement permanent de différences et d'altérités, une jouissance « hystérique » du multiple et du nombre.	VOIR REPONSE BALE. 057
CASS. 044 08 OCT.	Les explorateurs du microcosme furent conduits par une intuition infaillible à parer la matière de la grâce sinieuse de leur vision ondulatoire. Pourtant, ni onde, ni matière corpusculaire n'existent objectivement. Toutes deux sont des représentations subjectives qui aident à visualiser les événements dans le cadre des modèles classiques d'imagerie, en jouant de divers arrangements propres à produire différentes manifestations comme s'il s'agissait respectivement d'ondes et de particules. Ce comme si est un acte de désespoir.	VOIR REPONSE BALE. 057
CURV. 069 08 OCT.	Etape de l'évolution. Après la civilisation de la pierre, du fer, du bronze, vient celle de l'image qui n'est plus d'origine métallique. D'abord liée au brome et au magnésium, celle-ci est en effet désormais traitée par l'électronique.	VOIR REPONSE BALE. 057
IATO. 109 09 OCT.	La multiplication des images imprimées, à la Renaissance, fut, paraît-il, plus importante dans ses effets, que celle des textes imprimés. C'est de ce moment que l'on date la vraie révolution audiovisuelle. Que dire des images d'aujourd'hui qui sont exactement des textes de 0 et de 1 ? Que dire de ce <i>tissu sans couture</i> qui peut vous offrir des comptes, des textes ou des images, à partir du même réservoir de bytes ? Probablement ce que Dagognet disait de la chimie : « Elle a commencé le jour où les symboles qui désignaient les substances ont pu s'écrire, se traduire, se composer comme un alphabet. » L'image commence, mais c'est une image calculée, comptée, qui n'échappe plus au texte, ni au calcul. Elle ne déborde plus le texte ; elle s'y réduit.	VOIR REPONSE BALE. 057
DERR. 101 10 OCT.	<i>Ton image est en moi</i> , voilà une phrase qui peut avoir n'importe qui pour auteur, tout le monde la comprend. Chose très simple sur laquelle pourtant ni la philosophie ni les sciences « positives » (neuro-biologie, discours sur le cerveau et le stockage des traces optiques, etc.) n'ont au fond jamais rien dit de satisfaisant. Même chose pour l'image sonore. Question très simple. Pour tout le reste nous sommes des experts, stop. Ce qu'on peut dire, il faut le taire.	VOIR REPONSES BUCL. 085 BALE. 057
SPER. 168 10 OCT.	Qu'est-ce que voir ? Que se passe-t-il lorsqu'on regarde, par exemple, un arbre. On est tenté de dire qu'il se forme dans la tête une image de cet arbre. Mais cette image d'un arbre dans la tête, quelle instance mentale la regarde ? Et l'instance qui la regarde forme-t-elle, elle aussi, une image ? Et cette image d'une image est-elle, à son tour, regardée par une instance mentale d'un niveau supérieur ? Et où cela s'arrête-t-il ? Le problème est bien connu, mais pas la solution.	VOIR REPONSE BALE. 057
VUAR. 191 11 OCT.	On estime que dans les vingt prochaines années, le tiers des images télévisées sera créé par des ordinateurs. Une <i>image numérique</i> est une image composée point par point. Dans le cas d'une image en couleurs, chaque point est lui-même composé de trois sous-éléments — un point rouge, un point vert, un point bleu — qui, par synthèse additive, peuvent recréer toutes les couleurs du spectre.	VOIR REPONSES ROCH. 177 BALE. 057
ROUB. 164 11 OCT.	« Je viens de sortir des pommes d'un sac en papier où elles étaient restées assez longtemps. J'ai du en enlever la moitié. Peu de temps après, j'ai recopié une phrase que j'avais écrite il y a quelque temps ; la deuxième moitié de la phrase n'allait pas, et	VOIR REPONSE BALE. 057

*brusquement j'ai vu cette phrase comme une pomme à moitié pourrie. Et c'est toujours comme ça. Tout ce que je rencontre devient pour moi une image de ce que je pense à ce moment-là. »*

ROCH. 165  
16 OCT.

La magie de l'image — reflet, rêve, dans l'intimité de l'anonymat du je ; « Rapprochement de deux objets aussi éloignés que possible » (Reverdy). Dieu a fait l'homme à son image, on écrit avec des images, etc.

VOIR REPONSE

BALE. 057

CHAT. 073  
24 OCT.

L'apport essentiel du cinématographe en ce domaine : montrer que la relation importante entre l'image et son modèle n'est ni dans la ressemblance, ni dans l'insistance, ni dans la symbolisation, mais dans le mouvement relatif ou, pour simplifier, la vitesse. L'expression proverbiale « sage comme une image » est détestable : pour complaire au modèle, elle immobilise et tue.

VOIR REPONSES

BUCI. 085

BALE. 057

MAJO. 046  
24 OCT.

Représentation psychique dérivée principalement des perceptions visuelles ou auditives. Le travail du langage est essentiel à l'activité de représentation. Comme pour la reproduction de l'image dans le miroir, c'est sous la forme inversée que le langage transmet l'inconscient de l'autre. L'image visuelle peut être hallucinée positivement ou négativement.

VOIR REPONSES

BUCI. 085

BALE. 057

LACO. 106  
25 OCT.

Image : mimème.

La chose a probablement toujours été interprétée en termes d'imitation, de reproduction, de duplication, — bref, de re-présentation, au sens de présentation seconde. Le soupçon s'est toutefois introduit que la (re)présentation (*mimésis*, *Darstellung*) n'est pas simplement seconde ou dérivée ; ou plutôt que s'il y a bien une secondarité (un retard) de la présentation, une telle secondarité ne s'enlève sur aucune présentation première, mais constitue originellement, dans sa possibilité même, le se-présenter de la présentation : espacement et temporalité.

*Mimésis* : (res)semblance. On pourrait dire laconiquement : pour que la chose se présente (paraisse, se figure), il faut qu'elle se (res)semble. L'art — l'imaginal — est peut-être le mode le plus décisif d'une telle (res)semblance : de la présentation.

VOIR REPONSES

BUCI. 085

BALE. 057

ROSE. 185  
25 OCT.

L'objet industriel a ses images naturelles et ses images artificielles. Les esquisses de l'objet projeté et les photographies de l'objet fabriqué sont des images naturelles et claires. Moulin à légumes, avion, maison, usine, l'industrie qui les produit multiplie pour elle-même des images artificielles et opaques, qui ne ressemblent ni au projet, ni à l'objet : plans, schémas, graphiques, organigrammes, cartes, réseaux, circuits, masques. La fabrication d'un processeur, par exemple, n'est plus qu'une séquence d'images de synthèse, conçues avec l'assistance d'un ordinateur. Pourquoi tant de soins apportés à ces images intermédiaires et éphémères, si l'objet final se passe d'elles ? Si avant et après emploi il n'y a pas de gouttes, alors pourquoi le compte-gouttes ?

VOIR REPONSE

BALE. 057

BUTO. 030  
30 OCT.

La sagesse avec toutes ses aventures : le roi offre son cœur, la reine sa rose noire. Retables, verrières, panneaux publicitaires, décorations de Noël. Je regarde une illustration dans un dictionnaire. La légende m'assure que c'est mon image. A qui se fier ? J'ai une barbe maintenant, chaque année plus grise, des rides chaque mois plus marquées. J'ai changé, c'est entendu, mais est-il possible qu'autrefois j'aie été comme cela, que l'on m'ait vu comme cela ? C'est bien ainsi que me verront tous les utilisateurs de cette notice, au moins quelque temps. Qu'y faire ? Lancer d'autres images dans ce jeu.

VOIR REPONSE

BALE. 057

CARO. 052  
04 NOV.

La question débattue dans les textes ci-dessus est en gros la relation entre la cervelle et l'écran. Il est prudent de recourir aux bons auteurs dans un cas aussi difficile. Donc, si l'on consulte Mac Luhan, on ne voit rien sur le traitement de texte, il n'était pas inventé. Il faut, sans doute, combiner ce que le Maître dit de la machine à écrire et de la télévision.

La Télé, théorie bien connue, est un médium « froid », de basse définition, avec une image de qualité médiocre dont on ne perçoit que vaguement les contours. La lumière vient à travers l'écran et confère à la représentation le caractère de la sculpture plutôt que celui de la peinture ou du cinéma. La Télé, par le mode de construction mosaïque de son image, a un aspect tactile qui envoûte le destinataire. De fait, le message télé est facilement accepté, surtout s'il est informel.

L'imprimé au contraire est un médium « chaud » qui repose essentiellement sur l'œil,

VOIR REPONSE

RECA. 150

sur la faculté d'isoler la ligne et de la suivre, de plonger dans la perspective, d'assumer le point de vue fixe. « Il est associé à l'illusion que l'espace est visuel, uniforme, et continu. » En même temps, il brise et spécialise la connaissance en fragments. Le destinataire de l'imprimé ne se sent pas impliqué (« involved »), il garde ses distances : sa sensibilité est émoussée par la puissance du pouvoir d'analyse que donne l'habitude de l'écrit. La typographie, avec ses séquences alphabétiques linéaires, est un facteur d'isolement mental qui diminue les liens affectifs au sein du groupe, mais qui renforce l'autorité et qui commande, par son agressivité et sa précision, l'organisation sociale. La machine à écrire est un instrument qui permet à l'auteur de mettre en scène son texte, d'être son propre éditeur et imprimeur. Elle autorise toutes les fantaisies du poète. A la rigueur, si la technique est suffisante, elle permet de transcrire directement en écrit le discours oral.

Voilà, à peu près, en gros, condensé, ce que dit le père Mac Luhan.

Maintenant, qu'est-ce qu'on fait de ça, appliqué à notre expérience d'écriture ? D'abord, il est clair que l'écran est du type Télé, la définition de l'image est basse, elle n'a pas la qualité ordinaire de l'imprimé. Le texte est éclairé du dedans, le contraste de la perception est différent par rapport au reflet de la lumière sur le papier. Ensuite, la machine à écrire, de nature, un aspect tactile à cause du clavier. L'avantage que la feuille de papier machine donne au poète est difficile à mettre en œuvre ici, mais c'est à cause de la faiblesse du logiciel. Retenons qu'il y a peut-être une difficulté de perception claire des textes, à cause de la fatigue induite par la pulsation électronique, mais c'est probablement une question d'habitude. Il reste que nous produisons des séquences alphabétiques linéaires.

On se rend compte que sur l'écran on lit facilement des INSTRUCTIONS qui commandent le mouvement des doigts ou l'introduction des disquettes. Toute l'informatique est faite de séquences d'instructions (pour lesquelles d'ailleurs la grammaire se réduit à un squelette). Donc, le texte sur l'écran est, d'ordinaire, un intermédiaire dans une action qui tend vers un but. Ce type d'écrit est d'abord un moyen de communiquer des ordres, et, par définition, un ordre est bref.

L'agressivité naturelle du texte écrit est particulièrement nette sur l'écran. D'ailleurs, les messages affichés sont acceptés avec empressement par le destinataire. Nous avons ici affaire à un mélange d'un médium « chaud » et d'un médium « froid », donc à quelque chose de neuf qui peut pencher d'un côté ou de l'autre selon les cas. Mais, il est assez évident que la formule favorise le bref. Texte écrit, oui, mais bref. Le lourd « paquet » philosophique ou littéraire, le discours de la méthode complet et détaillé, le pavé de mille pages, n'ont aucune chance. Pas possible d'avaler passivement. On a effectivement du mal à suivre les lignes parce que l'œil a tendance à se porter partout à la fois sur l'écran et dans ces conditions les textes passent mal et semblent flotter dans une certaine irréalité (la fin et le début du cadrage se bousculent).

La forme littéraire adaptée à l'écran paraît être l'aphorisme, « La formule ou la prescription qui résume un point de science ou de morale » (*Robert*) avec le danger de tomber dans « la sentence prétentieuse et banale » (*Robert, itou*).

Du coup, si on se décide à les stocker sur disques, les envolées des littératures philosophique et littéraire risquent de se dissoudre et de s'effeuiller sous le ratissage que connaît déjà la littérature scientifique. Sa marée de textes spécialisés, d'ordinaire imprimés et bibliothéqués, ne sont, en fait, consultés que par leurs « abstracts », les résumés, accessibles directement sur l'écran des terminaux par un simple coup de fil aux Etats-Unis, ou encore par un squelette encore plus dépouillé et presque insignifiant, les mots-clés. Le traitement de texte peut faire éclater l'univers de la connaissance spécialisée en la réduisant à son tour en fragments.

Si l'écran est adapté aux textes courts, aux flashes condensés, il va presque sûrement s'exprimer à l'impératif. Mais, comme une instruction chasse l'autre, les impératifs contradictoires, issus de l'âge des certitudes solides, s'annuleront les uns les autres dans l'éclectisme des morceaux choisis. Même si la densité de la phrase est conservée, extraite nue du dédale de la démonstration, l'autorité magistrale en prendra un coup ! Les Maîtres s'aligneront, l'un après l'autre, égaux dans l'ordre alphabétique du « menu ». Trois lignes de Staline, quinze mots de saint Thomas, le sel de David Hume, un paragraphe de Lyotard, etc., (il me semble avoir déjà dit quelque chose comme ça dans mon commentaire du mot « auteur »...).

Notre expérience est exécutée avec des moyens encore trop primitifs, le résultat ne sera sans doute pas très différent d'un ouvrage ordinaire, mais éclaté, une sorte de collage, une invitation à fureter au hasard des sens et des têtes pensantes. Dans le futur, il sera sans doute possible de faire beaucoup mieux, par exemple de faire appel à une banque d'images pour composer un texte illustré, c'est-à-dire exploiter à fond les possibilités de l'écran cathodique. Les mots, alors, se mélangeront aux fantaisies graphiques, finalement, ça, ce n'est pas autre chose que réinventer la bande dessinée, médium « cool ». Une aventure pour un nouveau genre d'auteurs, mais une lecture abandonnée à la dérive du choix des pianoteurs.

Si demain la technologie se révélait capable de créer des images sur un principe plus proche de celui du cinéma, c'est-à-dire des séquences d'images projetées, complètes, à un certain rythme, on pourrait disposer d'un outil de composition romanesque assez proche du monde du livre ordinaire. Ce sera un pas supplémentaire vers la dématérialisation du naturel dans le rêve.

Mac Luhan dit quelque part que l'homme paléolithique, le spécialiste de la cueillette, se retrouve aujourd'hui dans le rôle du butineur d'informations et que, ce faisant, il est redevenu un NOMADE. C'est bien au nomadisme à travers les fichiers que nous sommes invités ces jours-ci. Il est clair qu'on ne récupère qu'une faible partie du disponible. Il faut donc se reposer sur la bienveillance des dieux qui président au hasard des rencontres et déposer, en conséquence, des offrandes dans les carrefours...

22 novembre, 23 h 30

Vous dites, cher M. Caro, que le traitement de texte a pour effet de raccourcir les formulations : « Le lourd paquet philosophique ou littéraire, (...) le pavé de mille pages, n'ont aucune chance. (...) Les envolées des auteurs vont se réduire dramatiquement. » (Dans la dernière phrase, j'ai dû m'éloigner de la lettre de votre texte CARO 052, parce que tout ce qui figurait dans la partie supérieure de mon écran, destinée à la lecture, après « les envolées des... », s'est trouvé bizarrement effacé, à cause d'un *bug* ou plus probablement parce que ma disquette-lecture cabossée — et que décidément je dois changer — a encore fait des siennes.) Eh bien pas du tout. Vous vous fondez sur le fait qu'il est pénible de lire des textes à l'écran, et qu'il vaut donc mieux qu'ils soient courts. (Vous adoptez ainsi une logique non-allenienne ; une logique non-allenienne est une logique où l'on peut dériver une contradiction à partir de l'énoncé de Woody Allen : « La vie est dégueulasse et en plus elle est trop courte. »). Mais s'il est pénible de lire les textes à l'écran, il est très agréable de les y composer. Ce qui est agréable, bien entendu, ce n'est pas l'écran lui-même mais les facilités du traitement de texte. Les satisfactions qu'elles procurent éclipsent les désagréments des pulsations lumineuses, et font qu'il est plus plaisant, globalement, de faire un texte (s'il implique de la réflexion, comme un article scientifique ou une œuvre littéraire) avec un ordinateur qu'avec un papier et un crayon. Le résultat, c'est que les gens qui pratiquent le traitement de texte écrivent des textes beaucoup plus longs qu'ils ne le faisaient du temps où ils pratiquaient le papier ! C'est ce qui se dit dans les endroits où le traitement de texte s'est totalement imposé, comme le MIT. Et plus près de nous (à portée de modem), vous n'avez qu'à interroger Sperber : il écrit en ce moment, en collaboration avec Deirdre Wilson, un bouquin de pragmatique qui prend des proportions considérables et qu'il va devoir scinder en trois volumes. Je suis à peu près certain que son bouquin aurait été plus court s'il n'avait pas eu son Apple 2.

Précisément parce que la lecture, elle, est pénible à l'écran, je pense qu'elle continuera à se faire sur papier tant qu'on ne disposera pas d'écrans non pénibles. C'est ce qui se fait actuellement : on écrit les textes avec l'ordinateur, on les envoie à l'imprimante, et on les lit sur papier.

PS. Puisque nous en sommes à parler d'agréments et de désagréments de lecture, puis-je vous suggérer, pour ne pas affoler mon œil maniaque, de traquer les espaces avant vos signes de ponctuation ? Merci beaucoup. Le Bon Dieu vous le rendra.

Paris le 24 novembre 1984, 16 h 19  
Monsieur François Recanati  
Ecriture sur Ecriture  
Serveur

« Les Immatériaux »

Centre de Création Industrielle  
Centre Georges Pompidou  
Paris (France).

Cher Monsieur Recanati,

D'abord, je m'excuse de vous avoir fait perdre du temps à la copie (la « modémisation », comme vous dites) pour avoir voulu faire une lettre tarte conventionnelle comme au bon vieux temps du papier. Merci pour la remarque sur les espaces avant les signes de ponctuation, j'avoue que je n'avais pas, sur ce point, de doctrine bien établie, étant un piètre dactylographe, maintenant, j'en ai une.

En ce qui concerne le fond de vos remarques, il est bien certain que la machine incite furieusement à écrire (parler ?), je suis bien obligé de constater ma propre logorrhée. Cependant, je crois que l'on perd un peu le charme des arabesques raturées du manuscrit sur lequel, la pensée, il me semble, se traîne un peu plus dense que directement à l'écran. Peut-être que le fait d'utiliser des surfaces sans

RECA. 150  
23 NOV.

VOIR REPONSES

CARO. 061

CARO. 062  
dans ECRITURE

CARO. 061  
24 NOV.

VOIR REPONSES

RECA. 155  
BUCI. 085

CARO. 062  
dans ECRITURE

masse et in chiffonnables donne au contenu une couleur un peu superficielle.... Mais ça doit être une question d'habitude. Pour le rendu sécrétarial, c'est évidemment incomparable.

J'ai pris connaissance aussi, avec intérêt, de votre texte RECA 147 dans lequel vous décrivez par le menu les difficultés de l'expérience en cours. C'est très utile ce que vous avez fait là, ça évite aux autres la tentation de faire un récit analogue de leurs propres déboires. Il faut se partager le travail. Je trouve quand même que ce n'est pas si frustrant que cela, il y a toujours le plaisir de la surprise. (Comme vous êtes méchant avec ce pauvre monsieur Rivière, qui a dû se planter dans l'envoi de son unique texte dédoublé sous les numéros 162/163, dans votre furibarde note RECA 151 ! (Je trouve que c'est quand même mieux un point d'exclamation bien isolé, non ?) Le hasard des rencontres fait le charme de la vie. Woody Allen en conviendra sûrement.

A part ça, on note un début de communication, mais encore sans grandes envolées cérébrales, entre les (rares) auteurs actifs dans l'expérience sur les canaux ouverts dans les mots « auteur » et « écriture ». Ce choix pour ce café-forum est caractéristique. C'est signe que ça nous tracasse. C'est un peu comme si dans notre enfance on avait pondu des pages de dissertation sur les difficultés d'emploi (qui sont grandes) des plumes Sergent-Major et sur la perversion des encriers (ou des stylos à plume fuyeurs). On aurait sûrement ramassé un double zéro pointé. J'arrête là parce que la page va finir et que ça peut conduire à des difficultés de transmission. Avec mes amitiés.

Paul Caro

RECA. 155  
27 NOV.

Je n'ai, cher M. Caro, rien contre la présentation épistolaire traditionnelle, qui facilite assurément la lecture sur écran. Ce que je me demande, c'est ce qui va se passer à l'impression sur papier de tous ces textes, s'ils arrivent jusque-là. Par exemple, vous inscrivez à la droite de votre page électronique le nom de votre destinataire (moi-même en l'occurrence) et son « adresse ». Mais il n'y a pas de raison que le format de la page papier corresponde à celui de la page électronique : il se peut très bien, par exemple, que la page sur papier tolère moins de caractères par ligne que la page électronique, ce qui aurait pour conséquence que les mots figurant le plus à droite de votre page électronique se trouveraient systématiquement reportés au début (c'est-à-dire à gauche) de la ligne suivante. Votre mise en page, calculée pour la page électronique, se trouverait ainsi ruinée lors du passage à l'impression sur papier.

Je suppose que pour éviter ce genre de choses les gens de Beaubourg vont faire un travail de préparation du texte pour l'impression sur papier. C'est nous qui étions censés faire ce travail, pour lequel nous disposons d'un code typographique. Mais (1) ce code est insuffisant : par exemple nous n'avons pas de moyen de faire varier les marges, comme cela est nécessaire dans certains cas (pour des citations longues que l'on veut faire figurer à part sur la page) ; du coup, je me suis servi, à un moment, des « tabulations » pour changer la justification au moment de citer un texte (dans RECA 147), mais je sais très bien que cette « solution » ne peut conduire qu'à des résultats catastrophiques étant donné la disparité des formats dont je viens de parler. L'usage du signe de tabulation, inadéquat pour ce que je voulais faire, n'a d'autre sens dans ce contexte que de signifier à un éventuel préparateur de copie mon intention typographique ! (2) Nous faisons sûrement des tas d'erreurs, dues à notre ignorance de ce qu'il faut faire exactement. Par exemple, pour mettre un passage en gras ou en italique, faut-il insérer le caractère de contrôle signifiant « gras » ou « italique » avant et après le passage en question, ou seulement avant, le caractère de contrôle figurant après étant le mystérieux caractère « fin de graisse » ? Moi j'ai toujours fait comme si la première solution était la bonne, mais si je me trompe le résultat sera, ici encore, catastrophique. (3) Pour faciliter la lecture sur écran, certains — c'est ce que vous faites vous-même dans CARO 061 — négligent délibérément de prévoir la mise en page pour le papier et ne s'occupent que de l'apparence à l'écran. Pour toutes ces raisons, il sera indispensable de préparer nos textes avant publication.

Mais imaginez un instant que les gens de Beaubourg, de façon un tantinet perverse, décident de publier les textes tels quels, suivant les seules indications typographiques que nous aurions données... Notre déconfiture serait totale, mais l'apparence bouleversée de nos penums serait peut-être plus en accord avec les standards esthétiques postmodernes chers à la maison.

Parlons d'autre chose. C'est vrai qu'il y a un contraste entre les promesses d'envolées cérébrales des textes initiaux et les échanges terre à terre qui ont lieu entre les, comme vous dites, rares auteurs actifs du réseau. Dès lors qu'il s'agit de communiquer, les détails de l'expérience telle qu'elle se déroule *hic et nunc* deviennent le thème privilégié. Je crois que c'est normal : c'est comme parler de la pluie et du beau temps (et des autres éléments saillants de l'univers cognitif partagé) lorsqu'on se rencontre

dans la rue. Quoi qu'il en soit, on nous a recommandé de procéder ainsi et de commenter autant que possible l'expérience en cours.

A propos de commentaires sur l'expérience en cours, en voici un : vous avez sans doute remarqué que nos textes n'ont plus rien à voir avec l'intitulé de la rubrique où ils figurent. Par exemple, ici, nous sommes dans la rubrique « image » simplement parce que le texte qui se trouve à l'origine de la série d'interventions et de réponses où s'inscrit le présent texte concernait de près ou de loin ce thème ; mais les réponses successives n'ont plus rien à voir avec lui. Lorsqu'il y a communication, le rapport entre les textes et la rubrique où ils figurent n'est pas thématique, fondé sur le contenu, sauf pour le premier texte de la série ; il est essentiellement causal.

BUCI. 085  
11 DEC.

Que l'image puisse instituer ici-même de l'écriture n'est-ce pas abandonner toute « secondarité » de la représentation au profit d'un certain pouvoir d'absence et d'irréalité ? « Pur phénomène de vitesse », apparition-disparaisante, construction d'un lointain suscitant l'autre des écritures plurielles, l'image ne peut fonctionner ici comme un reflet, la reproduction d'un déjà-là. Sur l'écran : « Voir est un agir totalement positif, absolument imageant » comme l'écrivait Novalis.

En instaurant ce minimum de séparation qui permet la rencontre, l'interface de l'écran autoriserait une nouvelle « scène d'écriture ». Dans cet « être hybride » qu'est la page à l'écran les partages et hiérarchies établis en Occident entre le visible et le signe, le figural et l'écrit pourraient bien se défaire. Comme si les « nouvelles technologies » favorisaient un retour au pictogramme, à des types d'écritures « orientales », à celles qui en Occident n'ont cessé de revendiquer l'image comme passage de frontières, comme scène instituant (les baroques, les mystiques, les poétiques...).

Ecrivions-nous *le Livre des mutations*, retrouvant ainsi un très vieux principe chinois qui veut que l'on « considère la peinture comme une branche de l'art de penser » et « l'écriture comme une branche de l'art de peindre » ? Nous ne serions ni du côté de l'image, ni du côté du signe, mais dans un espace entre-deux, dans ce régime des « imsignes » (imagine/segni) que cherchait passionnément Pasolini dans l'écriture du cinéma de poésie ? En tout cas l'écran permet de retrouver le plaisir tout enfantin du fameux jeu du « fort-da » analysé par Freud. Comme l'enfant qui joue à la bobine et symbolise l'absence/présence de la mère, nous jouons à l'écran, suscitant l'apparition/disparition des signes, leur turbulence évanescence, la multiplicité de brouillons imaginaires « immatérielle » abandonnés. Pas de traces, et sans doute une toute autre économie de la « Différance ». L'image porte à sa limite l'utopie de l'écriture : le rien. « L'écriture n'arrive jamais qu'à s'effacer... Ne reste jamais qu'une signature : rien. » (Derrida)

Mais ce rien, cette « immatérialité » écrivante, n'en a pas moins une existence institutionnelle : le droit d'auteur garanti par le pouvoir du Nom et d'un code secret. L'image institue donc une série : écriture /auteur / droit... celle même du code proposé qu'il faut mettre « en excès » pour écrire. Difficulté et risque permanent : « Etre sage comme une image ». Ne plus écrire à partir de l'oubli, du rien, de la mort, mais se laisser absorber, capturer, halluciner par le trop-plein de l'écran.

Entre ce rien-évanescence et ce tout-trop-plein, entre l'image traditionnelle et le signe dans son appartenance à la métaphysique, se joue peut-être la vraie « scène de l'écriture » future : changer nos modes de symboliser, nos hiérarchies, et jusqu'à l'économie de nos désirs.

ROCH. 177  
16 DEC.

Il est à craindre qu'aux images composées point par point ne succèdent un jour, pour une génération d'aveuglés, les « points saillants » du braille.

BALE. 057  
16 DEC.

Butor  
Sagesse où vont converger les aventures issues des diverses illustrations d'une légende donnée.

Derrida  
Trace où vont converger les phrases issues des divers stockages d'un discours donné.

Buci-Glucksmann  
Reproduction où vont converger les altérités issues des diverses jouissances d'un engendrement donné.

Lacoue-Labarthe  
Soupçon où vont converger les présentations issues des divers espacements d'une temporalité donnée.

BALE.057  
suite.

Curval

Effet où vont converger les évolutions issues des diverses étapes d'une civilisation donnée.

Rosenstiehl

Goutte où vont converger les esquisses issues des diverses fabrications d'un produit donné.

Major

Travail où vont converger les perceptions issues des diverses activités d'un inconscient donné.

Vuarnet

Spectre où vont converger les couleurs issues des diverses synthèses d'un point donné.

Borillo

Définition où vont converger les passages issus des divers résultats d'une application donnée.

Latour

Réservoir où vont converger les effets issus des divers symboles d'une révolution donnée.

Cassé

Arrangement où vont converger les intuitions issues des diverses manifestations d'un désespoir donné.

Sperber

Solution où vont converger les niveaux issus des diverses instances d'un problème donné.

Roche

Magie où vont converger les reflets issus des diverses intimités d'un rapprochement donné.

Roubaud

Sac où vont converger les phrases issues des divers moments d'une pomme donnée.

Chatelet

Cinématographie où vont converger les symbolisations issues des diverses instances d'une vitesse donnée.

# Immortalité

CARO. 024  
08 OCT.

Paradoxe, tout est immortel ! Presque impossible de détruire un brave atome de carbone, son noyau et ses électrons. Question grave pour la physique contemporaine : le proton est-il immortel ? De toutes façons, on peut toujours en trouver un autre qui aura exactement le même usage. Alors, tout est immortel par partie. Scientificité atomistique du Coran : « *Comment crois-tu que ce que Dieu a rassemblé une fois, il ne puisse plus le faire de nouveau ?* » C'est l'art du chimiste : détruire des molécules et en synthétiser d'autres. Vertu philosophique de l'équation équilibrée de la réaction chimique. Rien ne se perd, rien ne se crée (Lavoisier !). Le corps en tant que non-équilibre provisoire, collection d'atomes réunis en molécules qui échangent de l'information, des sensations et qui se pâme dans les mystères des noyaux indoliques (base de la formule du LSD), racines de l'esprit.

CASS. 053  
08 OCT.

L'imagination est faite pour fabriquer des images d'immortalité. J'invente de l'inépuisable. Toute l'étendue du ciel est conditionnée par une question préalable, projection d'une logique monothéiste : existe-t-il une réalité homogène et universelle protégée par une loi de conservation ? Les lois invariantes garantissent la solidarité du genre physique à travers le temps. Les lois générales du mouvement sont une expression de l'unité du monde. Repris et ritualisé dans l'unité et la cohésion du « principe cosmologique » (d'essence copernicienne) qui oblitère toute autorité centrale, l'argument dit alors : ailleurs rien n'est plus beau qu'ici. Ce que la nature a fait ici pour nous, elle l'a fait aussi pour d'autres ailleurs.

CURV. 070  
08 OCT.

S'applique à qui ne peut mourir. Ceux qui ne vont pas mourir ne saluent pas. C'est pourquoi les immortels ne soulèvent jamais leurs chapeaux.

PASS. 118  
09 OCT.

C'est fou qu'à l'exception de Spinoza tant de têtes et de cultures, de magies et de phantasmes, se soient acharnés à malaxer ce *chewing-gum*-là. Etre éternel, ça vaudrait le coup. Mais immortel ! Castré d'un côté, interminable de l'autre, vous voyez trotter cet unijambiste dans la sphère des infinités ?

RECA. 138  
09 OCT.

Posez aux gens la question suivante : « *L'immortalité est-elle souhaitable ? Si on vous l'offrait, l'accepteriez-vous ?* » Les gens, bien sûr, voudront avoir plus de détails avant de répondre, mais ce que j'ai constaté (après avoir moi-même souvent posé cette question), c'est que les gens se répartissent en deux camps très tranchés, les « immortalistes » et les « anti-immortalistes ». Les uns ne demandent qu'à être immortels, les autres ne supporteraient pas de l'être.

DERR. 102  
10 OCT.

Figure de l'impossible même. Comment « apprendre » à ne plus en avoir le désir, ni pour soi ni pour les autres qui pourraient encore nous garder *en eux* ? L'écriture non testamentaire, affirmant la mort sans retour, ou l'« immortalité » comme « *état indifférent à la vie et à la mort* » (Présentation, p. 10\*), est-ce donné à l'homme comme tel ? A la femme seulement ? L'immortalité, dit-il, m'est arrivée plusieurs fois. Quiconque distingue le désir d'immortalité et l'immortalité elle-même n'a jamais aimé ni promis. Quiconque les confond non plus. Conclusion ? Il y a l'immortalité entre toi et moi, qui nous verrons mourir. Traduire : nous nous verrons mourir.

ROUB. 169  
11 OCT.

En ce qui concerne l'immortalité, il convient de remarquer que ceux qu'on appelle aujourd'hui Immortels sont les académiciens ; d'où on déduit aisément que l'immortalité en littérature ou en art est de nature académique ; est académique ce qui est destiné à durer éternellement ; voilà ce qu'on peut dire aujourd'hui de l'immortalité.

VOIR REPONSE

DERR. 144  
dans IMMORTALITE/  
SIGNECHAR. 065  
24 OCT.

La science annulera bientôt la sénescence, donc la mort. Réaction de Heidegger : l'homme ne sera-t-il pas privé en ce cas de sa mort ? Donc de son essence, d'être mortel ? Ou encore : de sa nature, d'être un *zoon logon echon* ? — Mais Heidegger ne remonte pas assez à l'origine. Avec Joseph Delteil, soyons (résolument) paléolithique : « La mort est la grande invention du néolithique. L'animal pas plus que le végétal ne connaît la mort : il est immortel. » (*La Deltheillerie*, p. 247.)

MAJO.048  
24 OCT.

Trois conceptions de l'immortalité dans l'histoire de l'« homme » : 1. Il est coupable et doit une mort à Dieu mais ayant été racheté, il participe de la nature divine et de l'immortalité. 2. Sa culpabilité est une maladie liée à ses désirs de parricide et d'inceste, à ses idées de toute-puissance infantile qui lui ont fait inventer Dieu. La mort est la maladie (curable) de la vie. 3. L'entropie de toute matière vivante fait de la vie un accident. L'auto-organisation du vivant est l'effet d'un hasard qui échappe temporairement à la nécessité du retour à l'inorganicité de la matière. La vie est la maladie de la mort. Dé-singulariser la vie (substitution d'organes vitaux, remplacement par organes artificiels, etc.) est la condition de l'immortalité postmoderne.

LACO.107  
25 OCT.

Y croire est la naïveté même, dans tous les sens — et littéralement. On sait depuis longtemps que l'expérience de la pensée consiste en un « se sentir » (et non simplement un « se savoir ») mortel : être né, naturel, naïf, etc.

VOIR REPONSE

DERR. 144  
dans IMMORTALITE/  
SIGNE

BUTO.031  
30 OCT.

Oui, mais avec une bonne retraite, donc de l'espace. Déployons la surface de la terre de telle sorte que toutes les générations antérieures y puissent vivre à l'aise. Comme ce serait agréable de les rencontrer, tous ces gens-là, de les écouter ! Comme on déplore notre incapacité actuelle à leur procurer le moindre plaisir ! Mais attention, avant de les ranimer, de rassembler et réactiver leur poussière dans la plupart des cas si lointainement dispersée malgré tous les efforts de leurs pieux descendants, il faut s'assurer d'un lieu d'accueil. Et pour les futurs immortels, pour nos enfants, que de jardins il faut prévoir ! Il est temps de se mettre à l'oeuvre ; déjà le système solaire n'y suffira plus.

# Immortalité/Signe

DERR. 144 REpond A

LACO. 107  
dans IMMORTALITE

ROUB. 169  
dans IMMORTALITE

DERR. 144  
05 DEC.

A ces deux signes j'ajoute la « vitesse », ce qui fait trois signes, immortalité, signe, vitesse. Je ne crois pas que l'immortalité soit aujourd'hui « académique » ; ni le thème de quelque « naïveté », pas simplement. Pas plus que les « immatériaux » ne sont le contraire ou autre chose que la matière, une certaine « immortalité » n'est étrangère à l'expérience la plus indubitable de la mort. Pour en associer ici le nom à ceux de vitesse et de signe, je parlerai de l'incinération, de la ruse et de l'amour qui en inspirent le désir quand il s'agit de soi. L'amour : ne pas encombrer les autres avec ses restes, sa place, son nom ou son monument funéraire. Plus de place, plus de deuil ! Mais il y a aussi la ruse sublime de l'immatérialité glorieuse : n'ayant plus cette place assignée qui permette aux autres de vivre en paix et de faire leur deuil en s'assurant que le mort reste bien où il est (sans avoir écrit par exemple), la mémoire du feu ou la cendre alors occupe toutes les places, tend du moins à le faire, interdit spirituellement le deuil, ne laisse plus les autres en paix. On écrit et on signe toujours avec des cendres. Plus de place, plus de deuil ! On signe pour s'immortaliser à toute vitesse, le temps du feu. Le temps des immatériaux est aussi, comme depuis longtemps au Japon, le temps des cimetières sans corps et sans tombe. Des machines à traitement de textes et de petites urnes, à peine. Encore un peu de répit : nous n'avons pas vraiment écrit sur nos nouvelles machines, nous avons écrit à la main sur nos vieilles machines à écrire, électriques ou non, puis laborieusement transcrit. Il est vrai néanmoins que quelque cruauté aura été sensible : quand mes premiers énoncés furent « saisis », la difficulté que j'avais à les relire, à y reconnaître un ton, un rythme, une manière de poser la voix ou la main, tout cela me fit comprendre que déjà j'avais écrit, télégraphiquement, en économisant les signes, pour cette nouvelle machinerie, dans ce nouveau monde, en suivant les règles du jeu, à toute vitesse et à une vitesse qui n'est plus la mienne. On ne signe qu'à une certaine vitesse, chacun la sienne, et cela ne dépend pas de la longueur du nom. Conclusion : accepter la terre, l'humaine inhumation, rester à sa place et demander (le sourire intérieur) qu'on ne se dérange pas trop, qu'on ne dérange pas ses habitudes qui sont aussi de vitesse, de signe et de mortalité.

# Improbable

- ASTI. 010  
05 OCT. L'improbable est ce qui condamne, car, en notre temps, seule la preuve innocente. Preuves, les sondages politiques et les études de marché ? Preuves, les essais techniques et la publicité ? Preuves, en justice et devant le fisc, la carte d'identité et la déclaration d'impôt ?  
Sommes-nous une civilisation de probation, voire de probité ?  
C'est aussi le temps de l'épreuve.
- PASS. 119  
09 OCT. L'enchantement d'être soi-même, c'est-à-dire l'inénarrable sentiment d'être, dans le monde, quelque chose qui compte et qui fait repère, s'entretient d'un jeu narcissique toujours renouvelé avec l'idée d'improbable. Comme le hasard mêle toujours à la trame d'une existence quelques fils biographiques d'exception, l'illusion première et la plus naturelle est bien, chez l'enfant, de prendre l'exception pour la règle : *égocentrisme*. La seconde illusion, guère moins naïve, principe fécond des émois de l'écriture littéraire, c'est de croire avoir échappé à toute règle : *égotisme*. La sagesse, qui n'advient qu'à la fin ou par profession — et qui n'est peut-être qu'une illusion tierce — consiste à faire flèche de tout bois pour retrouver le pouvoir de la règle sous les apparentes dérogations à la règle : cette sérénité fonctionnaliste ne procure plus que les plaisirs minimaux du désenchantement du monde, même quand on les relève d'un zeste de piment structuraliste. Mais le goût de soi n'est jamais à court : *spinozocentrisme* ?
- RIVI. 152  
09 OCT. 1 - Mot précieux car mot inutile. Il est vraisemblable que ce qui est probable a autant de chance d'arriver que ce qui est improbable. 2 - Un calcul des improbabilités devrait être strictement équivalent à un calcul des probabilités. C'est donc un pur effet de style, un mot soumis aux modes, sujet à toutes les préciosités. 3 - Mais non, si la langue admet des mots à sens opposé, peut-elle tolérer des antonymes à sens équivalent ?
- DERR. 103  
10 OCT. Une destination. Sans preuve ou à probabilité faible (celle que j'aime, la seule qui m'intéresse). Sens de ce que j'écris ici. Détournement de code et de crypte. Improbable : pensée de l'avenir comme tel.
- STEN. 162  
10 OCT. Le calcul des probabilités a de bien étranges vertus lorsqu'il se trouve utilisé pour qualifier a priori une configuration. Un même état (une configuration moléculaire ou les voitures sur la place de la Concorde à telle heure) peut être dit probable ou improbable selon la finesse de la description de cet état. Beaucoup d'explications par l'ignorance (notamment à propos de l'origine de la vie) résultent de la confusion entre une situation improbable quelle que soit l'échelle (aucune voiture place de la Concorde à 6 heures du soir : une explication s'impose à cette *singularité*) et une situation *particulière* (exactement 75 voitures rouges place de la Concorde ce 28 juillet à 6 heures du soir).
- MAJO. 047  
24 OCT. Aussi improbable qu'ait été l'apparition du vivant comme produit intrinsèque et autonome de la matière, aussi imprévisible que fut l'avènement du langage à partir d'assemblages neuronaux, aussi réduites à une probabilité quasi nulle ont été les chances d'exister pour le sujet. Ces trois ordres de phénomènes ont dû répéter un même scénario un nombre incalculable de fois avant de produire la singularité du sujet qui n'aura existé qu'une seule fois. L'unicité du sujet de la parole — la multiplicité de cette unicité — est l'improbabilité même.
- LACO. 108  
25 OCT. Improbable, c'est-à-dire incalculable, est tout événement. A condition, bien entendu, de ne pas penser l'événement sous les espèces du cas (de l'échéance ou de la chance) ; ni même de ce qui arrive, se produit, survient — se présente dans et comme déjà présent. Fait événement non ce qui vient mais ce qui, sortant de l'advenir, rend possible en général quelque chose comme la venue.  
L'événement est improbable parce qu'il est sans mesure — incommensurable à l'advenir. Sans mesure, il peut être moindre. Improbable en ce sens est l'appel sans voix (sans discours, imprévoyant) du désir, de la prière, de l'injonction. Improbable est également — parce que c'est du même ordre — l'interdiction devant l'advenue sans venue qu'il y a de la venue. Improbable est que *ça vient*.
- BUTO. 032  
30 OCT. Selon les conceptions scientifiques actuelles, la vie même ; et donc nous tous. Parmi ces mondes, nous dit-on, nous ne devrions pas exister. Il ne devrait y avoir personne pour voir ces étoiles. Et même s'il y a des millions de systèmes habités, cela ne changerait presque rien à l'improbabilité de la chose. Ce qui serait normal, rassurant,



CARO. 069  
12 DEC.

\*\*\*\*\* \*  
Vautrée sur le coussin gras \*  
des aphorismes, la très cruelle \*  
était nue comme un vers libre \*

VIOLENCE  
VERTE

\* \*\*\*\*\* \*  
\* IMMATERIELLE \*  
\* GLISSANTE \*  
\* CRESUS \*

\* C'était pendant l'horreur de la nuit  
\* philosophique. Les maigres destinataires  
\* fouaillaient le sol à la recherche de  
\*  
\*

\*\*\*\*\*  
EIPHANIE  
\*\*\*\*\*

ADORABLE

\*\*\*\*\* la théologie purpurine et glapissante

////////////////////////////////////  
/ La louche affaire qui écume les médias...  
////////////////////////////////////

« de l'aspect aphrodisiaque du texte bâtard où pullulaient les mouches *ever glad*.  
Les vautours velus et improbables dansaient une ronde infernale à la merci du moindre  
flan gauche évincé pour ses opinions politiques. L'enfer aux Dardanelles. C'était l'hiver.

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

ADORABLE

\*\*\*\*\*  
EIPHANIE \*  
\*\*\*\*\*

////////////////////////////////////  
// La louche affaire qui écume les medias...  
////////////////////////////////////  
Au nom de la loi, décretez l'invivable

URSULE  
COUPEE

«««««««««««««««««««««««««««« \* »»»»»»»»»»»»»»»»»» \*  
»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»»» \*

A CUIRE

+++++++ DECROCHER

L'amibe ne fait pas ce qui lui plaît —  
elle est engoncée dans son bréviaire

SARDANAPALE

\* A VENDRE \*  
\*  
\*

Il y avait une inévitable difficulté de compréhension

\* ++++++ IMMATERIELLE  
ET CAPITEUSE GONFLEE  
ENCORE

ET OUTREE

# Interaction

BALE. 058 REPOND A

BUTO. 033

DERR. 104

CHAR. 066

STEN. 163

BURE. 006

CARO. 065 REPOND A

DERR. 104

STEN. 163

BURE. 006  
05 OCT.

Tout travail, même celui apparemment le plus limpide, est en fait le résultat d'un nombre parfois considérable d'interactions. D'interférences. La grande beauté d'une œuvre réside sans doute dans le fait que toutes les interactions qui l'ont rendue possible sont encore visibles dans l'œuvre achevée en la rendant fragile et ouverte sans pour autant en rompre l'équilibre. L'interaction, c'est aussi ce qui se passe sur les murs des musées lorsque l'on passe sous un même regard deux œuvres (ou plus) accrochées côte à côte, et qui, avant ce placement, n'avaient strictement rien à faire l'une avec l'autre. L'interaction à ce moment est d'autant plus instructive que le rapport d'une œuvre à l'autre est fortuit. Cela nous indique également qu'en dehors des interactions qui forment l'œuvre elle-même il y a celles qui lui sont étrangères complètement et avec lesquelles elle doit « faire ». Ces interactions peuvent bien évidemment, comme tout corps étranger, la détruire ou au contraire l'enrichir.

VOIR REPONSE

BALE. 058

BALE. 032  
05 OCT.

1. Interface de flou constituant la lumière d'un espace.
2. Métamorphose de désir constituant la nature d'un souffle.

PASS. 117  
09 OCT.

Voir SEDUIRE : PASS. 127.

DERR. 104  
10 OCT.

S'il y a, *en effet*, « interaction générale » (Présentation, p. 4\* dans un de ses moments les plus « leibniziens » de ton), où *situer* la rupture, la dissociation, l'hétérogénéité, l'incommensurable, le tout autre ? Et le différend ? Et la dissymétrie (le *dissyn - mât*) ? Insituable ? Comment penser l'interaction avec l'interruption du rapport, avec la rupture ou l'éloignement (fini-infini) de la *férence* et de tous ses modes, avec la différence ? De là vient sans doute ma suspicion à l'égard du mot « action » (je devrais dire mon allergie). Je m'en sers pour la première fois, peut-être, au singulier. J'aime mieux « acte » (événement erratique, parfois, trace ou archive exposée, acte sans sujet ou cendre, acte de bénir la cendre (Celan), irréversibilité de l'aléa). Je préfère surtout « entre », l'acte de l'entre à l'interaction et même à l'entr'acte. Entre, donc. Traduire.

VOIR REPONSES

CARO. 065

BALE. 058

STEN. 163  
10 OCT.

Le contraste entre l'accueil scandalisé reçu par la monadologie leibnizienne, qui propose la possibilité de concevoir un monde sans interaction actuelle, et l'attention respectueuse réservée aux physiciens qui définissent cette même conception comme le but ultime de la théorie physique, pourra peut-être un jour faire rire.

VOIR REPONSES

CARO. 065

BALE. 058

CHAR. 066  
24 OCT.

Dans la perspective de Gregory Bateson, l'interaction cumulative fait qu'un schème orgasmique en crescendo, climax et détente, gouverne l'ensemble des comportements des mammifères supérieurs (la musique y compris). Question : une interaction non cumulative est-elle possible ?

VOIR REPONSE

BALE. 058

BUTO. 033  
30 OCT.

J'écris à Gérard pour lui dire que je serais dimanche prochain à Paris et que je désire le voir. Gérard écrit le même jour à Henri pour lui dire qu'il sera dimanche prochain à Bruxelles et qu'il désire le voir. Mais Henri écrit le même jour à Igor pour lui dire qu'il sera ce dimanche à New York et qu'il désire le voir. Or au même moment Igor écrit à Jean-Pierre qu'il sera ce dimanche à Tokyo et qu'il désire le voir, lequel Jean-Pierre est justement en train de m'écrire qu'il passera ce dimanche à Nice et qu'il désire me voir. Il se trouve que justement c'est à Bruxelles que je suis finalement obligé d'aller ce dimanche, ce qui me permet de voir Gérard, Henri à Tokyo ce qui lui permet de rencontrer Igor. Quant à Gérard je le retrouve à Nice où il a préféré m'attendre.

VOIR REPONSE

BALE. 058

CARO. 065  
09 DEC.

Traiter de l'interaction, c'est un problème. Parce qu'il y a la tentation de faire ça sur le mode scientifique. Faut-il s'appesantir dans une sorte de cours, comme abusivement peut-être, je l'ai fait à propos de divers aspects de « miroir » ? J'ignore ce que dit Leibniz de l'interaction, il y a sûrement beaucoup de philosophie là-dessous, si j'en crois les allusions de Stengers et de Derrida. Mais, après tout, pourquoi le monde de la physique n'aurait-il pas autant de qualités, ou de droits, pour dire le contenu de concepts subtils que les plus lourds traités de sagesse philosophique ? (Tout aussi techniques d'ailleurs, et tout aussi imbitables au vulgaire, que nos épais volumes fleuris d'équations et de baragouin formulesque.) Les mots dans les sciences prennent des couleurs nouvelles qui étendent la palette descriptive vers des horizons inattendus ; et comme aussi ces mots ne sont pas choisis au hasard, il s'y mêle toujours quelque

intéressante résonance sociale, fruit de la projection inconsciente des détours de la vie quotidienne dans le travail du chercheur.

Donc, l'interaction dans la science correspond à l'action d'un opérateur (pourquoi Derrida n'aime-il pas ce mot « action » ?). J'ai dit ailleurs, en gros, ce que c'est qu'un opérateur (dans le grand texte « interface »). C'est la représentation mathématique de l'action, de l'acte de faire. Un opérateur fait passer d'un état dans un autre, il connecte deux états possibles d'un système (et plusieurs états entre eux comme conséquence de ces liaisons bilatérales, ainsi, si A et B sont liés d'une part, et d'autre part A et C, alors, indirectement, B et C). L'interaction s'exprime quantitativement par l'élément de matrice. On l'inscrit comme chiffre au croisement des colonnes et des rangées. Une interaction sur soi-même est un élément de matrice diagonal. La résolution de l'équation séculaire de la matrice fournit le résultat global de l'interaction avec tous les états possibles. On peut traiter raisonnablement des systèmes comportant quelques milliers d'états avec la génération actuelle d'ordinateurs.

L'existence de l'interaction suppose donc celle de l'élément de matrice. Les règles qui gouvernent cette existence sont très précises, et elles sont de plusieurs sortes. La première condition est une condition liée à la symétrie. Il faut que le produit des trois représentations irréductibles associées à chacun des deux états et à l'opérateur contienne la représentation totalement symétrique (celle qui ne comporte que des éléments de matrice diagonaux et égaux à 1). (Pour les représentations irréductibles, voir mon « cours » dans « Miroir-Matrice. ») Il faut ensuite que des règles de sélection qui portent sur la valeur des nombres quantiques (entiers ou demi-entiers) qui entrent dans la description des états et de l'opérateur soient satisfaites, par exemple, il faut que ces nombres permettent de former un triangle (9, 2 et 1, par exemple ne forment pas un triangle). La troisième condition est accrochée à une question de recouvrement, à une intégrale, c'est une condition de proximité, il faut que les fonctions d'onde (les probabilités de présence) se recouvrent. Ce sont ces intégrales qui sont souvent considérées comme des « paramètres ajustables aux conditions expérimentales » par les physiciens.

La description ci-dessus s'applique très bien aux interactions du rayonnement électromagnétique avec la matière. Pour la chimie, c'est un peu plus subtil, mais, en gros, la même chose. Une molécule, c'est un concentré de forces électriques qui soudent entre elles dans un équilibre parfois précaire les rondes d'électrons autour des noyaux. Une molécule réagit avec une autre, ou avec un ion, si l'architecture spatiale de l'édifice atomique le permet et si, dans l'effleurement des potentiels au contact, à l'approche, le couple peut basculer dans un nouvel arrangement « énergétiquement » plus « économique », que la double répartition initiale des tensions et des collages. Dans tous les cas les liaisons chimiques se décrivent sous la forme d'un code numérique dicté par les règles de la mécanique quantique.

Pour qu'une interaction se produise, il y a donc une condition de « géométrie » (pouvoir de la forme), une condition numérique (pouvoir du nombre ou du code, si l'on veut) et une condition d'approche à une distance convenable (pouvoir de l'espace). Si une molécule est à Sydney et une autre à Londres, même si toutes les autres conditions sont réunies, il ne se passera rien. C'est la gloire des technologies nouvelles d'avoir considérablement réduit l'importance de l'espace. Pourtant, les codes résistent, la musique arabe ne fait pas à la télé le même tabac que les « Enfants du rock ».

Le déterminisme fonctionne comme une boîte automatique si tout est OK. Mais, le hasard vient jeter un grain de sel malin en fixant aux rencontres des temps, des lieux et un ordre. L'interaction c'est comme l'amour, il y a des épiphanies, des occasions manquées et des frottis désastreux. Raspoutine n'a jamais pu être empoisonné par les boyards au moyen de gâteaux au miel bourrés de cyanure parce que le sucre est l'antidote du cyanure. Mais, sans aller chercher les grandes rivières où se brassent, dans les tourbillons hasardeux des courants contradictoires, les débris moléculaires en attente d'aventures galantes, comme dans notre cervelle par exemple, il faut songer aux toutes petites choses, aux minces pelures, aux zéphirs, aux poussières de surface, qui, malgré leurs incertaines présences, décident, par accumulation de miettes, du sort des empires.

Ces interactions insignifiantes apparaissent comme de minuscules éléments non diagonaux dans les matrices, ou comme la contribution, presque négligeable, d'opérateurs du nième rang dans l'ordre des perturbations. Mais, finalement, avec le temps, ou avec la succession des événements, ces micro-effets peuvent se cumuler pour entraîner, à l'occasion, tout le système loin de la répétition banale et des chemins battus, vers des paysages entièrement nouveaux et imprévisibles, car ces petites choses échappent à la quantification, sont trop floues ou trop évanescences pour se prêter à une mesure qui ne soit pas trop chargée d'erreur. C'est là que le hasard et la chance s'ébattent. Il faut donc se méfier des petits écarts angulaires, des pertes par frottement dans les interactions : celles-ci ne sont jamais aussi simples qu'on le pense et les

mêmes causes principales apparentes ne produisent pas toujours les mêmes effets.  
Voyez, par exemple, le jeu carambolique des boules de billard.

Nous ne connaissons le monde, en fait, que par le jeu de l'interaction de nos sens avec les choses. Alors, tout est interaction et rien qu'interaction.

PASS. 134  
16 DEC.

Voir SEDUIRE : PASS.146.

BALE.158  
16 DEC

Butor  
Rencontre de passages constituant l'attente d'un dimanche.

Derrida  
Rapport d'interruption constituant l'acte d'une irréversibilité.

Charles  
Perspective de climax constituant la détente d'un mammifère.

Strengers  
Contraste de possibilités constituant le but d'une théorie.

Buren  
Equilibre de beauté constituant le résultat d'un travail.

# Interface

CARO. 041 REPOND A  
SPER. 169  
LATO. 102

SPER. 185 REPOND A  
CARO. 041

CARO. 045 REPOND A  
CARO.041

BALE. 059 REPOND A  
BUTO. 034  
DERR. 105  
BUCL. 075  
LATO.102  
CASS. 045

BALE. 033  
05 OCT.

1. Langage de geste entre deux mémoires de façade.
2. Miroir d'écriture entre deux prothèses de code.

BORI. 055  
08 OCT.

(Symétrique) : (code : (image)<sub>i</sub> → (image)<sub>i</sub>)  
&(code<sup>-1</sup> : (image)<sub>i</sub> → (image)<sub>i</sub>)

BUCL. 075  
08 OCT.

Si la modernité s'est construite à partir d'un espace représentatif et matériel, fait de surface et de dimensions spatiales, la notion d'interface ne noue-t-elle pas des rapports nouveaux, post-modernes, entre l'homme et la technique ? Perte de la limite : toute surface n'est plus qu'interface de deux milieux, de deux substances, échange et interaction et non séparation. Perte de la spatialité des grandeurs : sur l'interface des écrans, le réel se donne dans un éternel présent, historique et déréalisé. Question : achèvement de la culture du voir ou traductibilité généralisée ?

VOIR REPONSE

BALE. 059

CASS. 045  
08 OCT.

Par l'usage combiné d'images opposées, la puissance imaginative parvint à transcender l'antinomie quasi métaphorique de l'onde et de la particule. A chaque particule est associée une onde. La permission théorique d'exister, ou en d'autres termes la probabilité de manifestation de la particule en un instant-point y est proportionnelle à l'intensité de cette onde. Dans l'évaluation des probabilités n'entre pas le miracle. Le miracle est un événement réel mais mental.

VOIR REPONSE

BALE. 059

LATO. 102  
09 OCT.

Entre deux réseaux, il y a, dit-on, une interface. Cela permet de les rendre « compatibles ». L'ironie de l'électronique, c'est que chaque consommateur considère que toute machine devrait pouvoir s'interfacer avec tout autre. Or ce désir est irréalisable. Il faut des prises, des câbles, des formats, des modems, des protocoles (des quarantaines peut-être). C'est-à-dire de longues négociations entre fragments de réseaux. Non, les interfaces sont rares, bien que tout le monde trouve qu'elles *coulent de source*.

VOIR REPONSES

CARO. 041

BALE. 059

DERR. 105  
10 OCT.

Bien que je croie comprendre ce que ce mot « veut dire », et la nécessité de ce concept, je ne peux pas m'en servir. Les scènes, contextes, situations où je le vois tous les jours rendre des services, je ne peux les habiter. La valeur d'usage du mot, bref, sa fréquence ou sa fréquentation me le rend inutilisable. Ceci pour dire un mot non pas tant des sous-idiomes (ou de « mon problème ») mais de l'épaisseur des connotations qui, *à elles seules*, paraissent faire, parfois, la fortune d'un mot (« Qui, dans quelle situation, se complaît dans ce mot ? Je ne vais tout de même pas m'asseoir dans son « pouf » ou coucher dans ses draps ! »).

VOIR REPONSE

BALE. 059

SPER. 169  
10 OCT.

Voici un terme qui est déjà d'un emploi métaphorique courant, alors que son sens littéral est peu connu : une interface est l'ensemble du matériel et du logiciel nécessaire pour assurer la communication entre un ordinateur et un dispositif périphérique. Les emplois métaphoriques d'« interface » viennent moins d'une exploitation de ce sens littéral que de la reconstruction d'un sens supposé, à partir de l'étymologie.

VOIR REPONSE

CARO. 041

CARO. 041  
24 OCT.

Je trouve que la définition que vous donnez d'« interface » est beaucoup trop restrictive. Il n'y a pas de sens métaphorique dans l'emploi d'« interface » en chimie ou en physique lorsque l'on parle de « d'interface solide-liquide » (ou « solide-solide », etc.), ou dans l'expression « tension interfaciale ». Dans ce sens, les interfaces ne sont pas « rares » et forment, de fait, l'essentiel du paysage mental atomique dans lequel évoluent beaucoup de chimistes.

VOIR REPONSES

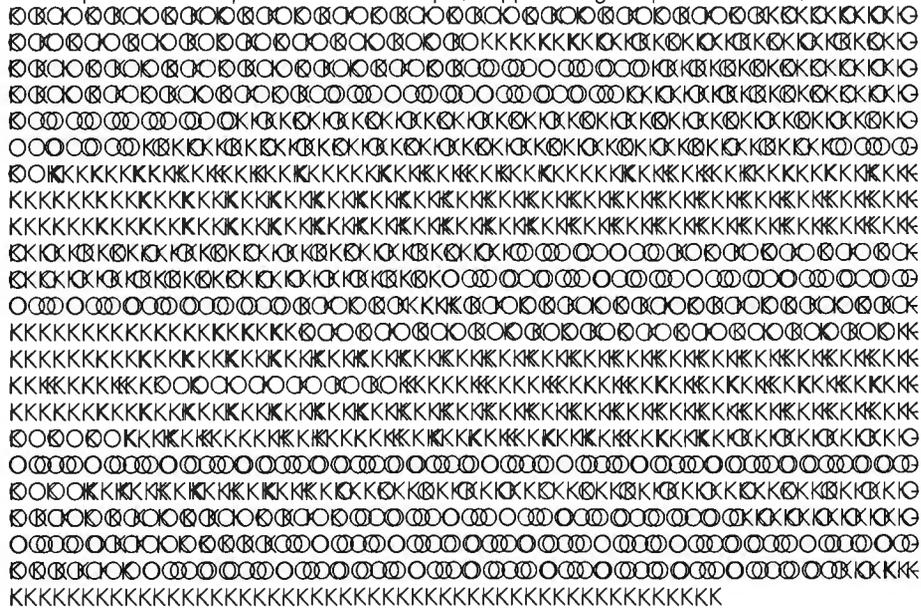
CARO. 045

SPER. 186

CARO. 043  
24 OCT.

« Interface entre O et K »

Luminophores blancs pour écran cathodique, support magnétique 21 X 12, 5 cm



CARO. 045  
25 OCT.

Suite CARO.041

La limite entre deux mondes, solide-solide, solide-liquide, liquide-liquide, liquide-gaz, gaz-solide. A partir de quel moment passe-t-on d'une phase dans une autre ? Le voyageur remonte les colonnes de soleils atomiques presque immobiles, lieu de l'infinité matérielle et soudain, comme on sort d'un bois, il atteint la lisière libre devant laquelle s'étend l'espace léger des molécules désordonnées ou le désert du vide parcouru de quelques particules isolées et de quelques rares fragments résiduels de structures condensées, un univers sidéral de rayons cosmiques et de comètes. La périodicité régulière du potentiel électrique vient mourir sur la surface comme le train des vagues sur un rivage. Comme une côte marine, la structure d'un interface n'est pas toujours, à l'échelle atomique, d'une platitude monotone, elle a ses caps, ses baies, ses promontoires, ses gouffres, son goémon lourd d'atomes étrangers, ses parasites, elle exhibe la pourriture de l'oxydation, la corrosion du temps et du contact. C'est le lieu où cesse la routine répétitive, où se perdent les habitudes, où finissent les soubresauts des halètements périodiques. De là, l'électron, le photon, la fine vapeur prennent leur vol, s'offrent au hasard de la collision, au parcours incertain, à l'aventure, pendant que d'autres se déposent, s'enlisent, se fossilisent. La surface est une source et un piège. L'interface est un péage, la limite entre deux systèmes, la rupture entre deux conditionnements, deux quotidiens. Sous cette porte étroite, souvent, mais pas toujours, à double sens, passent des minorités. L'interface est un paysage peuplé d'immigrés en transit.

Nos métropoles sont devenues des interfaces où s'accumulent les graisses, les impuretés, les métaux précieux, les radicaux libres, les virus de toute la planète. Paysage urbain : surface de cristal catalytique où se font les synthèses et les crackages, membrane de cellule cardiaque sur laquelle pèse l'insupportable tension électrique libérée d'un coup en rythmes, en pulsions, en informations. Lieu d'échange, de passage, de résistance, de capture, source de vibrations. La ville transforme le monde en interface où tout s'entend et se voit, porté sur la transparence du signal. Sur les spots clignotants de ce mirage viennent se briser les molécules de cultures anciennes, fleurs du temps et de la tradition. Là, elles se dépècent, s'imbriquent, se déchiquètent, se reconstruisent en anneaux nouveaux.

Interface, lieu du pouvoir, lieu où ce qui peut naître. Voici l'ordre parfait du cristallin, la liaison qui se tend les mains par quatre : Germanium ou Silicium ; d'un côté de cette limite, quelques atomes de bore, d'aluminium, de gallium, d'indium, un pour cent millions, presque rien, dix Albanais en Chine ; de l'autre, même dose, mais du phosphore, de l'arsenic, de l'antimoine. D'un côté, une concentration de « trous », positifs, de l'autre, une concentration d'électrons (négatifs). La limite elle-même ? Incertaine : à l'échelle de la succession des plans atomiques, une province trouble entre deux continents, à l'échelle de l'ongle qui soulève la puce, rien, un trait indiscernable net comme un coup de couteau. Un cristal à peine perturbé dans l'empilement solennel de ses majestueuses cathédrales tétraédriques, mais pour l'électron qui voyage, un puzzle : dans un sens, je passe, dans l'autre : je me bloque, je m'empêtre, je ne saute

pas la barrière, je ne coule pas, fluide, dans le métal en fil qui attend à l'autre bout du cristal comme une autoroute disponible.

Interface à un sens, voie unique, pouvoir d'interdire, pouvoir tout court. C'est le transistor et il mène le monde. Petit, compact, facile, il consomme peu, il chauffe peu, il amplifie beaucoup. A travers le peaufinement du méandre intestinal des circuits intégrés transitent les fantasmes de notre cervelle : musique, discours, calcul. Sauts d'obstacles et sélections, c'est comme dans nos synapses cérébraux, l'incarnation physiologique ou matérielle des artifices raisonnants de nos langages linguistiques : enchevêtrements de barrières, OUI-NON, OU, ET, NI. Le discours, suspendu dans l'air, est l'interface entre les bavards. C'est sur cette légèreté ténue que repose le pouvoir, droit de parler, droit de passage, droit de cuisson.

La philosophie physique du transistor est comme un modèle de société. Beaucoup de points communs : haute technologie, rôle spécialisé des éléments allogènes, nécessité d'épurer (de rendre la masse conforme), énergies imposées dans des limites étroites, importance du parcours (c'est-à-dire de l'histoire individuelle : le « libre parcours moyen » des électrons). Application : l'interface de l'écran télévisé porte des messages qui traversent dans un seul sens. La bouteille du pouvoir se vide à travers ce goulot. L'interface n'est pas seulement le luxe où débouche le sens interdit de la communication. Ça peut être aussi une structure de traduction, qui fonctionne des deux cotés. Peut-on fantasmer sur le « feed-back » de l'opinion qui causerait à travers les claviers, renversant le message vers le destinataire ? Techniquement possible. N'est-ce pas ? Jusqu'à présent on n'a pour ça que le sondage, avec le sondeur interfacé, sur le modèle du formulaire copié de l'électronique (OUI-NON-ABSTENTION), ce qui induit une structure logique hachée (quantique) dans la pensée, implique la disparition du flou, du graduel. La technologie, encore balbutiante, pourra-t-elle, un jour, perroquetiser un peu moins sommairement le langage, modèle idéal ? Peut-on concevoir un logiciel pour mettre en œuvre une expérience de démocratie directe ? ENCORE UN EFFORT CAMARADES, LE POUVOIR EST AU BOUT DU LOGICIEL !

On appelle aussi « interface » la boîte électronique qui assure la connexion entre une expérience, avec ses lectures ordinaires (température, pression, intensité, concentration, etc.) et le micro-ordinateur qui la « pilote », qui extrait, présente et image les données et les résultats. Cet interface-là est donc un bon exemple de structure de traduction. De même, l'huile dans les rouages mécaniques est un interface. Les processus dynamiques, échanges de mouvements ou d'informations ont presque toujours besoin d'interfaces parce qu'ils mettent en contact des ensembles étrangers l'un à l'autre. L'interface s'est généralisé dans la société contemporaine parce que les ensembles à principe ne peuvent plus s'ignorer et sont obligés de se frotter. Si bien que leur loi interne cesse à la limite de l'interface. Ils roulent l'un sur l'autre comme des billes dans l'huile de l'interface et ça les use un peu. Le pouvoir glisse. Un pouvoir qui n'est plus solitaire n'est plus tout à fait un pouvoir. Le continu et le massif cèdent la place au superficiel, à l'étalé.

Le continu et le massif, le descriptible en tout point par extrapolation linéaire, c'était l'Avenir Radieux, le royaume des idéologies totalitaires. Celles-ci se brisent à cause de la multiplication des frontières, mais elles s'abritent encore dans les cœurs lourds et conservateurs loin des interfaces. Voyez le Middle-West américain, l'Oural, la Volga, le Baïkal ou l'Auvergne. Heureusement, les frontières s'étendent, les aéroports les déposent un peu partout avec leurs charters de touristes et d'émigrés, comme des pustules corrosives. De même que la technologie, par la miniaturisation, réduit la matière à sa plus faible épaisseur pour n'utiliser que la surface, le tissu politique massif se résout en plaquettes juxtaposées, et la Cité-Etat, la Cité-Village, se réforme sur les talons de la communication locale à bon marché. Entre ces organes, activement post-modernes, les autoroutes forment des boyaux dont la membrane est imperméable aux liqueurs inquiètes et lentes des grands espaces traversés. Les dernières campagnes, infectées par le transistor, l'antenne et les résidences secondaires, parcelles porteuses des tensions interfaciales urbaines, regardent passer la ville. Quelquefois, dans le parc grillagé des aires de repos, les appâts de l'extérieur s'exposent, à l'entrée des fast-foods, sous des formes bouffonnantes qui confortent l'aspect de transit intestinal de la voie rapide.

Autrefois, à l'âge classique, on faisait grand cas de l'interface entre l'homme et Dieu : l'Eglise ou le Temple. La mécanique architecturale, les recoins sacrés, les vasques d'eau lustrale, les portails, les offrandes, mettent en scène le cérémonial de la communication avec le Grand Destinataire. Les péages d'autoroutes sont évidemment moins spectaculaires, mais ils ont gardé le symbole de la quête (de fait, les interfaces contemporaines sont très souvent payants).

Il est très curieux qu'il ait fallu attendre le début du 20<sup>e</sup> siècle pour que les intellectuels se risquent de nouveau à pénétrer le noir au-delà du porche des grottes, des cavernes, des avens, interfaces tout à fait préhistoriques avec l'Autre Monde. La tradition celtique, plus éclectique, se mettait en Quête (du Graal) et conseillait de surveiller les points de passage déguisés, semés un peu partout par le hasard : jeunes filles, monstres, géants

ou pêcheurs. Il y a des survivances modernes, mais plus scientifiques : nos générations comptent plutôt sur la botanique ou la chimie. Malgré ça, la recherche de l'Interface avec l'Autre Monde est une pratique bien démodée.

En fait, l'interface, dans nos sociétés comme dans nos machines, joue le rôle d'un transformateur, ce que l'on appelle en physique un « opérateur ». Les opérateurs sont des êtres mathématiques qui effectuent des transformations sur d'autres êtres mathématiques ou sur des objets physiques ou conceptuels. Par exemple, le signe « racine de » est un opérateur. Racine de  $2 = 1,414...$  ( dans ces machines à traitement de texte, on a oublié de fournir des moyens symboliques pour tracer les formules. C'est très ennuyeux. Dans la future langue, puisqu'il s'agit ici du 21<sup>e</sup> siècle, les idéogrammes mathématiques, passés dans la pratique courante, apporteront, peut-être, le délicieux frisson de mystère et le piment esthétique, qui font le charme des incompréhensibles écritures antiques et qui se sont réfugiés, aujourd'hui, dans les pages ésotériques de la Review of Modern Physics et consœurs. )

L'opérateur est une notion capitale. Les « êtres » dont s'occupe la théorie des groupes sont, directement, des « actions » d'opérateurs. Par exemple, la réflexion dans un miroir. Le grand succès de la théorie quantique, c'est d'avoir montré que ces « actions » revenaient à des manipulations de chiffres, généralement des nombres entiers ou demi-entiers. Ces chiffres permettent de rédiger des étiquettes précises et brèves. Ils fournissent donc une base de classement et forment, par eux-mêmes, une description condensée et suffisante d'un état transitoire particulier. De là, le triomphe du discontinu dans la science et, par contamination, dans la société.

L'opérateur change brusquement les chiffres du cadran, il fait passer au-delà de la cloison, d'une boîte dans une autre. Notre vie hachée, compartimentée, ressemble, de fait, à un ballet quantique : le métro, du matin ou du soir, nous sort de chez nous ou nous y ramène, comme un opérateur de création ou d'annihilation. Le métro est un interface entre deux tranches de vie, un saut entre deux paquets de coordonnées de position repérés par des chiffres différents (les numéros de téléphone).

La science, en fait, n'est qu'un catalogue d'objets, connus, décrits, et répertoriés, UNIQUEMENT d'après les transformations qu'ils sont susceptibles de subir, parmi lesquelles il faut compter les transformations (les symétries) qui laissent l'objet inchangé. La description quantique des particules élémentaires, des atomes complexes, des molécules et des structures cristallographiques n'est pas autre chose ; la chimie, notamment, est la science des transformations, des réarrangements dans l'espace. En somme, la science, c'est comme une langue dont ne seraient connus que les verbes. Nous comprenons bien les mécanismes de fonctionnement des opérateurs, nous pouvons classer les transformations, les prédire, les subir, et surtout les provoquer. Faire une expérience, c'est manipuler des opérateurs (ainsi, la science quantique est inséparable de l'expérience, car le monde n'existe que dans la mesure où il est constamment soumis à l'épreuve de l'expérience, c'est-à-dire à la mise en jeu d'opérateurs). De même, nous n'existons que dans la manipulation d'interfaces qui révèlent la présence du monde physique, des autres et de nous-mêmes. Nos organes des sens sont clairement des interfaces au sens technique du terme (par exemple, le mécanisme de la vision transforme le photon incident en signal électrique). Si on sait parfaitement comment ça fonctionne, la question fondamentale reste, QUI opère et sur QUOI ?

BUTO. 034  
30 OCT.

Recherche ardue se promenait soucieuse au long du torrent aux mille problèmes. A un détour voici qu'apparaît Difficulté inattendue, avec sa face de gorgone, ses yeux pédonculés lançant des éclairs, sa chevelure de vipères à langues de flammes. Recherche ardue croyant que c'était son dernier jour se recommanda aux puissances bienveillantes. C'est alors qu'il aperçut la jeune Interface couronnée de jasmins, qui ouvrit avec un sourire une porte dans la paroi, à travers laquelle ruisselait de degrés en degrés la lumière des solutions.

VOIR REPONSE  
BALE. 059

SPER. 185  
21 NOV.

Vous avez manifestement raison. Voici donc un autre sens littéral d'« interface ».  
Merci de nous l'avoir signalé.

BALE. 059  
16 DEC.

Butor  
Recherche de vipères entre deux éclairs de difficultés.

Derrida  
Situation de fortune entre deux épaisseurs de mot.

Buci-Glucksmann  
Achèvement d'échange entre deux dimensions de modernité.

BALE.059  
suite.

Latour  
Négociation de réseaux entre deux fragments de source.

Cassé  
Evaluation d'événements entre deux probabilités de miracle.

# Langage

BALE. 061 REPOND A

ASTI. 011

DERR. 106

BUCI. 076

CURV. 098

CARO. 025

MAJO. 049

BORI. 056

LATO. 111

SPER. 170

RECA. 137

ROUB. 165

ASTL. 011 05 OCT.	Action de la langue. Or celle-ci est très suspecte. Il faut tenir sa langue ; il faut la tourner sept fois entre les dents, une langue de vipère... La langue serpente dans la bouche comme fit le tentateur d'Eve ; ainsi, le trouble du baiser qui remémore dans notre inconscient la chute première.	VOIR REPONSE BALE. 061
BALE. 034 05 OCT.	1. Lumière d'image mise en œuvre au moyen d'une métamorphose qui constitue un flou. 2. Nature d'espace mise en œuvre au moyen d'un réseau qui constitue un corps.	
BORI. 056 05 OCT.	Si la problématique moderne de la philosophie du langage a porté sur la critique de ses structures formelles, la question désormais serait d'examiner les <i>procédures</i> par lesquelles on tente de faire construire de manière (idéalement) autonome des représentations formelles de classes de signifiés « naturels ». Sans cesser d'être philosophie du langage, une telle réflexion ouvrirait aussi la voie à une philosophie de l'informatique.	VOIR REPONSE BALE. 061
BUCL. 076 08 OCT.	De plus en plus voué aux codes informatisés et aux langues formalisées, neutralisé par ses modes d'existence techniques, le langage « naturel » n'en reste pas moins en excès sur toute vision instrumentale qui le réduirait à un système de signes maîtrisable, soumis à la logique du profit et du pouvoir. Travaillé par le paradoxe, la différence et le dissentiment, mettant en œuvre les rhétoriques du désir et de l'inconscient, le langage reste ouvert à l'infinitude, à l'hétérogène, à l'Autre. « Le Langage » comme unicité et transparence instrumentale n'est que le mythe fondateur de la technique.	VOIR REPONSE BALE. 061
CARO. 025 08 OCT.	Ambiguïté fondamentale du langage. Le même mot pour des choses si différentes. Presque tous les mots ont plusieurs sens. Triste situation. Peut-être que la langue conventionnelle est l'œuvre d'instituteurs avarés. Tentation : inventer des onomatopées nouvelles, tout mélanger en sauce piquante, crever la langue à la moulinette. Redresser le verbe, caresser l'adjectif, trouver des allures furieuses aux consonnes, renverser les voyelles, violer la diphtongue, et éructer le flash du mot pur dans une pub éjaculatoire pour enseignes lumineuses verticales. Eclater le corset agaçant des règles pour fabriquer une grammaire sans poil du beau langage, néo-mallarméenne et postmoderne... Ou bien, la post-modernité serait-elle dans le pidgin de 400 mots, bien faits, bien arrangés, bien sonnants, dans lesquels les éditeurs des magazines enferment leurs rédacteurs, ou bien encore dans la novlangue domestique de la programmation sur mini-ordinateurs ?	VOIR REPONSE BALE. 061
LATO. 111 09 OCT.	Pendant vingt ans, nous avons assisté, en Europe, à une révolution du langage. Tout ce qui était du côté des matières, des réalités, des référents, a basculé du côté du code, du langage, du signe. Nous nous sommes bien amusés. Brusquement, le langage est devenu codé par des puces, référé à des bits, manipulé par des électrons. Il est devenu d'un seul coup aussi matériel (ou aussi peu matériel) que tout le reste. Nous ne savons plus où nous en sommes. Rien n'a plus le privilège de servir de référence au langage, mais le langage n'a plus de privilège non plus. Alors, parlons imprimante, écran RS 232, sortie modem, câble coaxial...	VOIR REPONSE BALE. 061
RECA. 137 09 OCT.	Un de nos collègues immatériels (Dan Sperber) dit que le langage est à l'homme ce que la trompe est à l'éléphant : une chose qu'il partage avec un bon nombre d'autres animaux (la possession d'un langage, en tant que système de représentation, est aussi répandue que la possession d'un nez), mais dont il fait un usage très spécial (les éléphants utilisent leur nez pour la préhension ; les hommes utilisent le langage pour la communication).	VOIR REPONSE BALE. 061
DERR. 106 10 OCT.	(A réduire au minimum : l'économie même). Finalement inutile. Sa « finalité » n'est pas celle d'un outil, d'un moyen de communication. Suppose <i>et</i> détruit (simultanément ainsi définie) le rapport à soi, l'auto-affection. Espèce d'écriture ! Langue, lèvres (en hébreu), appel. On ne peut en parler que dans une langue « naturelle » (ne s'oppose pas ici à « artificielle ») donc on ne peut en parler sans que de lui-même déjà il ait parlé ? <i>Die Sprache spricht</i> . Mais : <i>Die Sprache(sich) verspricht</i> (Paul de Man). Les maîtres et maîtresses sont ceux qui ont pouvoir de limiter le stock des mots ou d'inventer des idiomes : séduire ainsi les autres par le désir qu'on leur inspire ou l'obligation qui leur est faite de coucher dans certains mots (article précédent), d'y habiter, de s'y traduire. Condition : que le maître ou la maîtresse <i>n'y soient déjà plus</i> . Conclusion : la maîtrise du langage <i>n'existe pas</i> .	VOIR REPONSE BALE. 061

SPER. 170 10 OCT.	Qu'est-ce qui est plus concret, un langage ou sa grammaire ? Noam Chomsky soutient l'idée paradoxale selon laquelle la grammaire est plus concrète que le langage : une grammaire, c'est un dispositif mental, quelque chose de matériel dans le cerveau. Un langage, c'est l'ensemble des phrases engendrées par une grammaire ; cet ensemble — infini et jamais matérialisé dans son intégralité — est une abstraction formée à partir de l'idée de grammaire.	VOIR REPONSE BALE. 061
ROUB. 165 11 OCT.	Fontaine d'extinction de la pénurie et de comparaison entre les homonymes, mise en offrande par les orgasmes de la Parque ou par une notule au moyen de sillons matériels (écueil). ou : Fondement d'extase de la Pentecôte et de compacité entre les homozygotes, mise en ogive par les organistes de la parousie ou par une notice au moyen de silhouettes matérielles (ectoplasme).	VOIR REPONSE BALE. 061
MAJO. 049 24 OCT.	Système naturel ou artificiel de signes vocaux et graphiques servant au sujet à exprimer son besoin, son désir et sa demande ou servant à programmer, ordonner et régler les interactions de plusieurs sujets. Le transfert rend le langage performatif et assure des transformations symboliques. Le langage machine vise à pallier les défaillances de l'être parlant et à en rendre indépendante la transmission de l'information.	VOIR REPONSE BALE. 061
CURV. 098 31 OCT.	Dans son sens étymologique, tentative d'approche sexuelle par l'intermédiaire des muqueuses de la langue. Dans son acception moderne, exprime le regret d'une période édénique où la parole ne s'opposait pas au langage. Source de contestation régionaliste (voir langagement).	VOIR REPONSE BALE. 061
BUTO. 036 20 NOV.	Si le timbre-poste sur l'enveloppe a la tête à l'envers, la missive à l'intérieur est destinée à égarer la censure. N'en tenir aucun compte. S'il y a deux timbres semblables la tête à l'envers, comprendre que les informations de la missive sont fausses, mais répondre et agir comme si on les croyait vraies. Si le timbre de gauche est seul renversé, avancer d'un jour le rendez-vous proposé ; si c'est celui de droite, le retarder d'un jour. Si les deux timbres sont couchés, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, cela veut dire que les ennemis ont trouvé la clef du langage des timbres et qu'il faut passer à celui des fautes d'orthographe.	
BALE. 061 16 DEC.	<p>Astier Trouble de vipère mis en œuvre au moyen d'une chute qui constitue un inconscient.</p> <p>Derrida Outil de maîtrise mis en œuvre au moyen d'une obligation qui constitue une économie.</p> <p>Buci-Glucksmann Excès de vision mis en œuvre au moyen d'un paradoxe qui constitue un système.</p> <p>Curval Regret d'intermédiaire mis en œuvre au moyen d'une contestation qui constitue une approche.</p> <p>Caro Sauce d'ambiguïté mise en œuvre au moyen d'une moulinette qui constitue une grammaire.</p> <p>Major Besoin de transfert mis en œuvre au moyen d'une défaillance qui constitue un sujet.</p> <p>Borillo Problématique de classe mise en œuvre au moyen d'une critique qui constitue une représentation.</p> <p>Latour Coup de référence mis en œuvre au moyen d'une révolution qui constitue un privilège.</p> <p>Sperber Dispositif d'abstraction mis en œuvre au moyen d'une idée qui constitue une grammaire.</p>	

BALE.061  
suite.

Recanati

Préhension de représentation mise en œuvre au moyen d'un nez qui constitue une trompe.

Roubaud

Offrande de pénurie mise en œuvre au moyen d'un orgasme qui constitue une extinction.

# Lumière

CASS. 074 REPOND A  
STEN. 164

BALE. 060 REPOND A  
ASTI. 012  
DERR. 107  
LACO. 109  
RIVI. 153  
STEN. 164  
VUAR. 192  
CASS. 074  
ROUB. 163  
GUIL. 093  
CHAT. 074

ASTI. 012  
05 OCT.

Que la lumière fût ! Qui n'a pas, à cette phrase, l'éternel souvenir de la création comme d'une mise en scène.  
La salle est obscure, et après les trois coups (toutes les triades célestes...), les « sunlights » (lumière du soleil du 2<sup>e</sup> jour de la genèse) offrent à Dieu le spectacle de ce qu'il a conçu.  
C'est l'éveil de Brahman de sa longue nuit de la non-manifestation.  
Mais aussi « Au commencement était le Verbe. »  
Qui a débuté du son ou de la lumière ?

VOIR REPONSE  
BALE. 060BALE. 035  
05 OCT.

1. Mémoire capable de rendre l'interaction visible et par quoi le miroir est geste.  
2. Prothèse capable de rendre la façade visible et par quoi le signe est dématérialisation.

CURV. 072  
08 OCT.

Unité de vitesse. Se compte en années. Dépasser la vitesse de la lumière est interdit par une équation.

GUIL. 093  
09 OCT.

Déplacement presque instantané d'énergie, facile à capter, à traiter, à produire. Vecteur fondamental des messages ; de ce fait la lumière est à l'origine de toute la symbolique de la création, de l'intelligence, de la vérité.

VOIR REPONSE  
BALE. 060RIVI. 153  
09 OCT.

1 - Seul oiseau qui vole comme on dit qu'ils font. 2 - Un peu de réflexion montre que la nature a des idées géométriques. La lumière est au moins la plus évidente, d'où sa grande fortune métaphorique (métaphysique).

VOIR REPONSE  
BALE. 060DERE. 107  
10 OCT.

Invisible. Diaphane : donne à voir sans se montrer. Nom propre des inventeurs d'une technique qui n'est pas sans rapport avec ce qui paraît (sans jamais paraître) la chose (tout sauf une chose) la plus naturelle. Apparemment sans support et sans matière, lieu de l'apparaître. Ce qui en principe ne se lit pas et n'attend jamais : vitesse apparemment absolue, tout cela *pour* la perception ou le phénomène de *l'homme*.  
Lumière artificielle et indirecte : par la peinture de ce mot et le dessin de cette indirection, traduire potentiellement, mettre en mémoire ce que je dis ailleurs : d'autres mots. Définition du mot : capture, dans un miroir, d'une image dont la lumière à son tour, viendrait à éclairer, à commencer par la rhétorique — toujours dominée par une phototropique.

VOIR REPONSE  
BALE. 060STEN. 164  
10 OCT.

« Chevaucher un photon » : l'expérience de pensée fait bon marché de toute définition plausible de l'intuition. Elle ne peut pourtant être mise en question que par une autre question théorique, qui, par exemple, pose finalement le problème de l'échelle, du niveau macroscopique, et conclut, tout aussi doctement : « Tu es trop gros pour chevaucher un photon ». Cette lenteur, qui est celle de l'invention de problèmes, renvoie à la notion d'une vérité dont le premier critère est l'intérêt.

VOIR REPONSES  
CASS. 074  
BALE. 060SPER. 171  
10 OCT.

Une erreur commune est de fixer la source de lumière, plutôt que de regarder ce qu'elle éclaire.

VUAR. 192  
11 OCT.

*Zarathoustra, Zarastro, Mazda, Wonder...* C'est dans la nuit que luit le plus lointain / bien loin / je t'attends sur une autre planète / ondulatoire, corpusculaire / fourmi noire sur la pierre noire.

VOIR REPONSE  
BALE. 060ROUB. 163  
11 OCT.

la photographie est la manipulation  
de la lumière  
sur le papier  
de la lumière, ou non lumière, des uns  
il n'est pas possible de déduire  
lumière, ou non lumière, des autres  
le total de la lumière est le monde

VOIR REPONSE  
BALE. 060

CHAT. 074  
24 OCT.

La représentation du soleil comme flambeau central, et celle de la flamme du foyer ou de la source (supposée ponctuelle) de l'expérience physicienne induisent l'idée que la lumière, dans le champ de la connaissance, *est et a* une origine. Ainsi en est-il de la vérité, dont on voudrait qu'elle soit ou qu'elle ait un sujet. Lumière, obscurité, qualités diverses d'ombre ou de pénombre — il faudrait ici laisser la parole au peintre, au photographe, au caméraman — sont des tonalités diverses des existants que projettent la pratique discursive ou les pratiques « pratiques », sans que jamais une source soit assignable.

VOIR REPONSES

BALE. 060

CASS. 070  
dans ORDRE

LACO. 109  
25 OCT.

Elle vient d'ailleurs — de nulle part. Elle ne vient pas, sans cesse. Elle est l'ouvert, l'espacement. Ou inversement, plutôt inversement. (Mais l'ouvert n'est pas la source de la lumière : il n'y a pas de source de la lumière.)  
Lumière : le chaos.

VOIR REPONSES

BALE. 060

CARO. 055  
dans ORDRE  
CASS. 070  
dans ORDRE

CASS. 074  
11 NOV.

1. La vérité de la lumière n'a de chance d'être approchée qu'au prix d'un renoncement à l'hégémonie d'un seul niveau de sens : onde/particule, continu/discontinu, localisable/délocalisé.
2. Nous serions entre deux lumières : la lumière inaugurale de la cosmologie explosive (Big-Bang) et la lumière finale de la désintégration du proton (eschatologie cosmique), voir ORDRE, CAPTURE, LUMIERE-TEMPS.

VOIR REPONSE

BALE. 060

Il engendre  
Il nourit  
Il dévore  
Il mourra quand tout sera mort.

Si le temps s'arrête il disparaît. Si le photon s'arrête il disparaît. Le photon est condamné à errer, à ne pas aimer, à ne pas s'attarder. Circulez il n'y a rien à voir. Le vol du photon est éternel. L'éternité volante du photon est la conséquence de la dilatation relativiste du temps. La mort de la lumière ne peut être qu'accidentelle ou acrobatique.

A Don Quichotte « à cheval sur un photon », comme dirait Isabelle, que la mort paraîtra belle !

Energie rayonnante, infatigable et immortelle : le cheval-photon, plus vaporeux que le cheval-vapeur, idéal de Rossinante.

BUTO. 037  
20 NOV.

Oui, j'aime la lumière, celle qui vous inonde quand on sort de l'avion sur l'aéroport de Cuzco, les premiers rayons qui s'enfilent dans les rues qui dorment encore, qui passent par les fentes ou un trou du volet pour peindre des flammes au milieu de l'ombre, les moirures au plafond provoquées par la mer ou le fleuve, les dernières lueurs du jour avec l'éclat de Vénus et les premières constellations, les stades illuminés dans les villes géantes quand on les survole en été, le balisage des pistes, les phares, le clair de Lune sur le jardin sec avec le gazouillis de la source ou les perles du robinet mal fermé, la lumière cendrée renvoyée par la Terre. Je n'aurai jamais fini d'absorber toutes ces lumières diurnes et nocturnes, et quand mes yeux se ferment, c'est pour devenir sensibles à d'autres lumières, et quand ils se fermeront pour toujours, ce sera pour sombrer dans un éclair sans fin.

BALE. 060  
16 DEC.

Astier  
Coup capable de rendre la scène visible et par quoi la nuit est souvenir.

Derrida  
Technique capable de rendre la peinture visible et par quoi le support est rapport.

Lacoue-Labarthe  
Chaos capable de rendre l'espacement visible et par quoi l'ouvert est source.

Rivière  
Idée capable de rendre la nature visible et par quoi la réflexion est oiseau.

Stengers  
Intuition capable de rendre l'invention visible et par quoi l'expérience est intérêt.

BALE. 060  
suite.

Vuarnet

Fourmi capable de rendre la pierre visible et par quoi la planète est nuit.

Cassé

Chance capable de rendre la vérité visible et par quoi la cosmologie est désintégration.

Roubaud

Manipulation capable de rendre le papier visible et par quoi le monde est photographie.

Guillaume

Message capable de rendre le déplacement visible et par quoi le symbolique est vecteur.

Chatelet

Représentation capable de rendre la flamme visible et par quoi le caméraman est flambeau.

# Lumière/Temps





affadie, exténuée, refroidie par l'expansion universelle, sous la forme du rayonnement cosmologique fossile (voir plus bas).

Il apparaît clairement, par ailleurs, que *la dissymétrie est fondatrice*. Une stricte égalité numérique entre particules et anti-particules correspondantes eut impliqué l'annihilation totale et le retour du cosmos à la lumière pure.

Le monde est né d'une imperceptible disparité entre la matière et son double. La naissance de l'être parfait jouissant de l'identité des contraires, réminiscence de l'androgynisme platonicien, est donc immédiatement suivie du meurtre du double.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\* (Commentaires et mise au point) L'EXPANSION UNIVERSELLE.

Il est à craindre que l'expression d'expansion universelle n'évoque des idées fausses dans l'esprit du lecteur, et qu'il se la représente comme l'expansion d'une bouffée de fumée dans la chambre où il se trouve. Il voit cette fumée se dilater et envahir l'espace disponible. Or ce n'est pas de cette tendance à occuper le volume maximum qu'il s'agit. L'univers ne s'étend dans aucun milieu, car, encore une fois, rien n'est extérieur à lui.

Les galaxies n'ont pas de vitesse propre, elles sont immobiles dans l'espace, pourtant les distances qui les séparent ne cessent d'augmenter. C'est l'espace qui se dilate, c'est-à-dire le cadre géométrique dans lequel se déroulent les phénomènes. Les distances intergalactiques croissent mais les dimensions de notre propre galaxie, ou celles du système solaire, ou encore de nos têtes ne sont pas modifiées par l'expansion car il s'agit dans les trois cas de systèmes liés par des forces internes (attraction gravitationnelle dans les deux premiers cas, liaisons chimiques de nature électromagnétique pour nos têtes). L'expansion n'affecte, en effet, que les objets assimilables à des particules libres (comme le sont les galaxies ou plus exactement les amas de galaxies dans le grand fluide cosmologique en expansion). Ainsi nos étalons de mesure conservent une longueur invariable et par conséquent les termes *expansion de l'espace* et *expansion de l'univers* ont un sens. Ils signifient que les distances cosmiques croissent avec le temps quand on les mesure avec les étalons habituels qui, eux, restent invariables.

Quelle est la cause physique capable d'engendrer l'expansion initiale ? La dispersion de l'univers ne peut être produite par aucune cause extérieure.

Contraction ou expansion, ces deux éventualités sont mathématiquement possibles.

L'observation des nébuleuses extragalactiques montre que l'univers réel a choisi l'expansion mais la théorie n'apprend rien sur la cause initiale capable de générer ce mouvement de divergence.

INFINI/OUVERT, FINI/FERME.

La question de savoir si l'univers contient un nombre fini ou infini d'objets est l'une des plus lancinantes qui demeure. Il s'agit de l'une des questions les plus fondamentales concernant la totalité des choses et qui de ce fait ne peut être résolue par l'observation seule. Car le nombre d'objets observables est nécessairement fini.

Il est théoriquement possible de décider si l'univers est fini/fermé (auquel cas son expansion se poursuivrait indéfiniment) ou infini/ouvert. Il s'agit de déterminer qui l'emportera de l'expansion lancée par l'explosion originelle ou de l'auto-gravitation, de l'envol ou de la chute. Il convient dans ce but d'isoler par la pensée une cellule d'espace d'envergure cosmique et d'en estimer le contenu pesant (énergétique, car l'énergie pèse :  $E = mc^2$ ) toutes formes confondues (matière visible et invisible + lumière + neutrinos + trous noirs + ... ?).

L'inventaire du contenu du macrocosme n'étant pas clos, la question reste en suspens.

On peut s'étonner de l'ambiguïté de l'univers car il n'est ni franchement ouvert ni franchement fermé, de sorte qu'on hésite encore entre les deux alternatives.

Les théories cosmologiques voient leur domaine s'étendre démesurément. Au problème déjà immense de la figure actuelle de l'univers vient s'ajouter celui de son évolution.

\*\*\*\*\*

-IV-

t = 3 minutes

Avant que les neutrons ne se désintègrent, car le neutron célibataire est radio-actif et son espérance de vie n'est que de 10 minutes environ, un certain nombre d'entre eux se combinent avec des protons pour former des noyaux de *deutérium* (hydrogène lourd constitué d'1 proton et d'1 neutron) puis des noyaux d'*hélium* (constitués chacun de 2 protons et de 2 neutrons).

Le noyau d'hélium est si stable et si parfait qu'il n'a nul intérêt à se combiner à autrui. Il refuse de donner naissance à ce qui n'est pas hélium. *Impasse dans la création !*

Mais trois minutes à peine se sont écoulées à l'horloge cosmique. L'univers est alors essentiellement constitué d'hydrogène (à 90%) et d'hélium. Sa température est encore de plusieurs milliards de degrés alors que sa densité est comparable à celle de l'eau. Electrons et protons mènent des existences séparées car leur liaison n'est pas viable à si haute température. La matière est *ionisée*. L'univers est un *plasma* comme notre soleil actuel.

-V-

t = 1 million d'années

La température et la densité continuent à décliner sous l'effet de l'expansion. Alors se produit un événement majeur pour l'observateur futur. Aux environs de la millionième année de son âge l'univers devient transparent à son propre rayonnement. La température est passée sous la barre des 3000 degrés, les électrons qui faisaient barrage à la lumière ont été capturés par les protons. L'atome est entré dans la danse. *La lumière se sépare de la matière* la laissant libre de se structurer.

La lumière dégradée qui nous parvient de cette époque est perçue par le biais des radiotélescopes sous l'apparence d'un rayonnement thermique omnidirectionnel. Sa température caractéristique est de 3 degrés absolus, soit -270 degrés Celcius. Il nous parle de l'état de l'univers avant que naisse la première étoile.

-VI-

L'univers s'éparpille en réalités particulières et finies, *les galaxies*. Ces nébuleuses gazeuses fleurissent en étoiles.

-VII-

Des générations et des générations d'étoiles se succèdent dans les galaxies, laissant dans leur sillage une œuvre de pure alchimie nucléaire. Dans l'économie générale de l'univers, l'étoile joue le rôle d'artisan consciencieux, elle insémine l'espace de graines élémentaires et vitales qu'elle a façonnées dans ses creusets et qui ont pour nom carbone, azote, oxygène...

-VIII-

Les petites étoiles s'endorment dans la mort, les grandes étoiles périssent en apothéose. Le cœur calciné s'effondre et l'enveloppe s'envole. Le solide se sépare du gazeux. Les éléments neufs s'incorporent au vieux terreau nuageux. Ainsi se transmet l'héritage des étoiles. Ainsi s'enrichissent les galaxies.

-IX-

A la périphérie d'une galaxie comme les autres, une étoile naît parmi une centaine de milliards de ses semblables, une étoile banale voit le jour, et à partir de ce jour le dispense : le soleil.

-X-

4, 6 milliards d'années après, des jeunes filles en dentelles tournent autour de cette étoile avec dans la tête des idées de mort.

# Matériau

- BURE. 008  
05 OCT. Dans la peinture, le matériau utilisé est bien souvent complètement camouflé par la couche de peinture ou les couches qui le recouvrent. C'est la couche de peinture qui « parle » et le matériau/support perd alors tout intérêt ou presque. Quand le matériau est en revanche employé pour ses qualités propres (l'art moderne pour une grande partie), c'est lui alors qui « parle ». Il faut savoir alors que, qui dit tissu ne dit pas verre, ne dit pas pierre, ne dit pas fer qui ne peut dire bois qui ne dit eau, etc. Le matériau peut néanmoins être utilisé pour dire quelque chose qui lui est complètement étranger. Dans ce cas, le matériau utilisé l'est comme le pigment coloré dans une peinture habituelle (monochromes exceptés) c'est-à-dire pour « raconter » une histoire autre que la sienne propre.
- CARO. 028  
08 OCT. Pour le peuple, le matériau c'est la brique, le ciment, le bois, la tuile. Pour le chimiste moderne, le matériau c'est le semi-conducteur du transistor, le luminophore de l'écran cathodique, le cristal liquide de l'affichage électronique, la céramique de la bougie du moteur, la fibre de carbone de la raquette du joueur de tennis. Le matériau est prolétaire, robuste, partiel, essentiel, mais dominé. Pas beau, profond, il a besoin de l'esthétique d'une surface. Les matériaux de l'ère techno-opto-électronique permettent entre la société des atomes et celle des hommes d'imaginer un ensemble de relations auquel on pourrait joliment appliquer la subtile théorie des correspondances qui formait la science du 16<sup>e</sup> siècle.
- DERR. 111  
10 OCT. Si le « nouveau » matériau n'est plus une « matière » (« première » ou non pour un « projet » (Présentation, p. 3\*), pourquoi le mot « matériau » ne perd-il pas son souffle, ne rend-il pas son dernier souffle avec la mémoire qui l'habite ? S'il ne disparaît pas, ce n'est sans doute pas un signe d'immortalité, mais qu'il résonne encore comme une monnaie, une monnaie d'échange avec l'histoire de son concept, un hommage rendu à la « tradition de la modernité ». Pourquoi ? Pourquoi pas ? Voilà ce qui intéresse le plus mon désir dans ce jeu, outre le fait que je n'y joue pas seul. Que veut dire « je joue avec toi », « je joue avec eux », « il joue avec nous » ?
- CHAR. 067  
24 OCT. Dire que le matériau est « le support du message », que la matière en est le « référent », que le matériel est ce qui en « assure la saisie, le transfert et la capture », c'est toujours tabler sur le message. Thèse typiquement *moderne*.
- MAJO. 051  
24 OCT. Les traits différentiels de la lettre constituent le matériau utilisé par l'intercepteur d'envois codés. L'inter-prêt des images sonores du matériau se fait de manière stochastique à partir de la partition d'un ensemble instable d'éléments phoniques. Le passage du matériau à l'immatériau est constant dans la structure divisée de la lettre. Il détermine l'interaction des transferts et des affranchissements.
- BUTO. 041  
20 NOV. On appelle matériau sonore tout ce qu'un musicien peut combiner dans une composition, que ce soit enregistré directement dans la nature ou dans la rue, produit par un instrumentiste ou une machine. Des combinaisons plus élevées peuvent utiliser comme matériau des compositions antérieures : *la Neuvième symphonie*, *la Messe en si*, *Pelléas*. Appelons matériau visuel tout ce qu'un peintre peut combiner dans une peinture, un cinéaste, vidéaste, téléaste dans un film ou une bande. Appelons matériau tout ce qu'on peut combiner. Tout ce qui est au monde est matériau, et s'il existe plusieurs mondes, chacun de ces mondes est un matériau.

# Matériel

- DERR. 112**  
10 OCT. Nom ou adjectif ? Nom : d'après la définition codée (Présentation, p. 6\*) « *Ce qui assure la saisie, le transfert et la capture d'un message* », le matériel est une matière informée par une technique, la matière d'un instrument (matériel photographique, la machine à écrire sur laquelle j'improvise ici, etc.). Supposant ainsi l'opposition matière/ forme (*physis/tekhnè*, etc.), ne devrait-il pas céder à la « post-modernité » des « immatériaux » ? Rien à dire là contre qui ne soit justement « métaphysique » en 10 lignes, mais. Imaginez une lettre d'amour archivant ses clichés sur le « matériel » d'un *word processor* (dans son état actuel, avec ses horribles signes). Nécessité alors non pas d'inventer de quoi annuler le « mât » mais de faire vibrer ou chanter tous ses suppléments (mât + X) par la puissance du rire ou de l'amour, la même au fond. Tu sais faire rire le matériel.
- CHAR. 069**  
24 OCT. Voir MATERIAU : CHAR.067
- MAJO. 053**  
24 OCT. La matérialité de l'image acoustique du son, son engramme psycho-physique : la lettre. Elle est le support du signifiant et assure son inscription, son transport en divers lieux psychiques (passage de la représentation de chose à la représentation de mot) et la transmission de l'information (déformée, interceptée ou acheminée).
- ROSE. 186**  
25 OCT. Le matériel connaît ses pannes, le logiciel ses erreurs. On localise l'erreur de logiciel en éprouvant pas à pas chacune de ses parties. Le matériel par contre est un tout : ses défaillances, pour notre malheur, ont don d'ubiquité. L'avenir des moteurs et des ordinateurs est dans l'auto-dépannage, tel que le pratiquent les êtres vivants.
- BUTO. 042**  
20 NOV. Ce avec quoi on peut produire quelque chose, ainsi, pour les musiciens, les instruments de l'orchestre, et les partitions qu'ils suivent. Pour l'écrivain sa pointe bic, sa machine à écrire, pour les plus fortunés, à traitement de texte, mais aussi ses documents, dictionnaires, brouillons, cassettes ou disquettes. Parmi tous ces circuits, ceux de sa tête, parmi tous ces outils, ses mains, ses yeux. Le plombier déballe sa panoplie, l'historien d'art son musée, le philosophe son jargon, le mathématicien ses signes, le politique ses relations, le boxeur ses muscles, les amoureux leurs sexes, le cuisinier ses pots et ses épices, son nez, sa langue, son sentiment du temps.

# Maternité

- BUCL. 077  
08 OCT. Gouffre, chaos, abîme, sexe dévorateur ou paradis perdu : la maternité est cette origine fantasmagique où le sexuel et le biologique coïncident, où le désir-femme est dénié, à reconquérir. « Donner naissance à » institue une relation archaïque et duelle, une proximité dangereuse et désirée, à laquelle mère et enfants doivent renoncer pour exister. Rapport inconscient et social autant que biologique, la maternité ne cesse de voir reculer ses limites « naturelles » : les droits des femmes, les progrès des sciences les déstabilisent.
- CURV. 073  
08 OCT. Transmission d'un capital génétique. La maternité est mère de tous les vices.
- DERR. 114  
10 OCT. (Trop tard, changer de genre : la place !). Pas de versus. Place de la sainte infinie perversité. Tire sa sublime toute-puissance de ne s'opposer à rien. Tout sauf « *la fonction du destinataire du message* » (Présentation, p. 6\*). Ne détermine, destine, décide rien, emporte d'avance les *de-* de toute sorte, signe tout. Place pour la pensée, dès lors que ne décidant de rien, elle suspend. Qu'appelle-t-on pensée en latin ? « Etre en suspens » (*pendere*), en souffrance. (Cf. *La fine del pensiero*, Agamben). Autre idiome, autre famille, autre mère que *Denken, Danken, Gedanc, Gedacht*.
- TIBO. 180  
10 OCT. La fécondation « in vitro » a montré en un premier temps la fragilité d'une revendication de la paternité biologique. « *Mes paillettes, mes paillettes !* », pleurait à la télévision une veuve épanouie, inaugurant en une fois les premiers « casse-tête » juridiques provoqués par la légèreté de la paternité biologique (captation d'héritage sautant une génération, etc.), et les premières répliques de la nouvelle comédie de boulevard post-moderne.  
Mais la maternité biologique est bien légère aussi : utérus de location, tentative de fabrication d'utérus artificiel, implantation dans d'autres espèces, etc. Avec un peu de retard, la maternité humaine se révèle résister aussi mal que la paternité à l'entreprise contemporaine de brouillage des origines. Triste bilan pour les femmes qui se révèlent aussi fragiles que les hommes !
- VUAR. 193  
11 OCT. Cette Eve qui rêve, un enfant dans les bras  
I love you, Ich liebe dich  
Femme le jour, et la nuit blanche biche.
- CHAR. 070  
24 OCT. La maternité, fonction du « *destinateur du message* » ? La grand-mère générative, avec toutes ses économies, n'est pas morte !
- MAJO. 052  
24 OCT. Fonction de destinataire du message, la maternité se situe dans l'ordre de la demande et entre en interaction avec l'inconscient de l'autre par l'intermédiaire de la fonction paternelle du langage. Dans l'ère postmoderne, la maternité se libère des contraintes du corps. En dissociant la fécondation de la fonction sexuelle, la demande rejoint le désir et s'articule au fantasme pur. Elle tend à réaliser l'autarcie du désir.
- LACO. 110  
25 OCT. Condition de possibilité de la mort. Le nom de Déméter est Perséphone.
- BUTO. 044  
30 NOV. La maman triangle, encore un peu curviligne, fait sauter sur son côté son bébé triangle qui vient de téter son lait de tirets et de pointillés. Le père est en expédition dans la région des dangereux pentagones. On espère qu'il reviendra entier, sans trop de cabossures ou brèches. La maman triangle inscrit tendrement son bébé dans un cercle ou plus exactement une spirale serrée, ce qui lui permet de suivre sa croissance. Elle s'assied elle-même dans un joli cercle ondulé qui lui sert de fauteuil. Sa base dépasse un peu pour s'appuyer sur l'axe du plancher. Autour de sa pointe supérieure un autre cercle se dessine contenant un polygone étoilé de sept côtés, autour duquel on peut lire en lettres d'or : « Je suis la première des formes. »

# Matière

- ASTI. 014  
05 OCT. Au moment où le matérialisme brûle ses dernières flammes, le physicien qui a si longtemps cru découvrir l'ultime brique de la matière universelle abandonne cet espoir : la matière n'existe plus. Il n'y a plus qu'un chaudron où s'excitent des êtres aléatoires, en errance vertigineuse, sans domicile fixe ni personnalité définie. C'est Shiva le dieu de la danse qui mène le monde.
- CARO. 027  
08 OCT. Est matière ce qui est dense, qui repousse le toucher. La matière ne peut se définir par sa densité que si une autre densité l'éprouve comme telle au contact physique. Est matière ce qui comporte une vingtaine de puissances de dix d'atomes au centimètre cube. N'est pas matière ce que voit l'œil, mais surface, contour, couleur. La prostitution des mots : quel est le sens des expressions : la matière d'une thèse, une table des matières ? Débordement dans l'emploi par le langage de qualités purement mécaniques prêtant à l'idée ou au récit la densité, la rigidité, la solidité, mots sonores, employés comme des couleurs pour peindre, désincarnés, volés sur la forge ou sur l'établi. Les sciences savantes dérobent les mots au labeur du pauvre et s'en font des oripeaux scintillants. Exemple type de vol : le matérialisme.
- CASS. 046  
08 OCT. La nouvelle philosophie des sciences allait se bâtir sur des particules réelles au sens physique et des ondes non physiques, ondes de probabilité en ce sens qu'elles ne font vibrer aucun milieu physique. La loi de composition des amplitudes en mécanique quantique fait intervenir le nombre imaginaire  $i$ . La physique tombait dès lors sous la métaphore fascinateuse de la « densité de probabilité de présence », inadmissible pour beaucoup. L'explication des phénomènes devenait non seulement impossible mais dénuée de sens. L'opération de tonsure du mouton théorique allait nécessiter des ciseaux de linguiste.
- LATO. 110  
09 OCT. Nous avons formé tous les beaux matérialismes de jadis avec des matières épaisses, lourdes, comme la glaise du laboureur ou la machine, pleine de cambouis, de l'ouvrier. Mais comment continuer ces matérialismes avec des programmeurs, des analystes, des ingénieurs-système ? Il faudrait parler « d'immatérialismes ». En devenant plus subtile, la matière, manipulée par ces nouveaux travailleurs, n'a pas facilité les choses pour les matérialistes. Et pourtant, il ne s'agit pas d'esprit, avec tous ces circuits, ces transistors et ces mémoires.
- RECA. 139  
09 OCT. « *La matière n'existe pas* », dit Berkeley, qui souffrait de terribles diarrhées (Cf. J.-O Wisdom, *The Unconscious Origin of Berkeley's Philosophy*).
- DERR. 110  
10 OCT. 1. Dans la « liste des mots », pourquoi les signes en M sont-ils les plus nombreux (12 sur 50, et il y a 17 lettres initiales) même quand ils sont sans rapport immédiatement évident avec la matrice des « immatériaux » ? M : aléa ? Quelque chose de la règle du jeu, donc de la mesure, quelque chose de *mât* nous serait-elle cachée ? 2. Quel désir nous pousse à garder, avec ce mot, la mémoire des oppositions dont on nous dit qu'elles sont désormais impertinentes ? Quel désir d'histoire encore et d'habiter un langage déserté ? Pourquoi le « *deuil* » et le « *chagrin* » (Présentation\*) ? 3. Matière : ce qui *reste*, non pas au sens de la substance, et qui résiste, non pas comme l'objectivité. Se trouve paradoxalement du côté de la règle, de la nécessité, de la mesure sans mesure, de la mesure aléatoire sans laquelle rien ne serait. Ici la limite économique, condition d'écriture, même si on l'excède (50 mots, tant de signes et de lignes, à telle date).
- STEN. 165  
10 OCT. Il est étrange que la question de savoir comment on peut être matérialiste semble aujourd'hui gagner en pouvoir de conviction alors même que la liaison entre matière et masse inerte se brouille, alors même que ce qui condamnait la matière, l'idée que nous savons de quoi elle est capable, ne tient plus.
- TIBO. 181  
10 OCT. Tout semble converger vers la réalisation du grand pari de la Renaissance, celui que Galilée a si bien formulé dans son retour à Platon : la diaphanéité totale du monde, posée comme principe fondamental. L'effort spirituel du concept, de la géométrie, de la numération doit réussir car la matière est faite de nombres, de figures géométriques, de mots et d'agencements de mots. Mais voilà que s'amorce un renversement de ce processus. La transparence bâtie sur un anthropocentrisme absolu se heurte à une si étonnante réussite (le code génétique en est un exemple) que peu à peu se lève un autre type d'intuition. Au moment même

où les hommes pensent réussir leur effort de dématérialisation de la matière, les instruments de ce procès, langages, codes s'enracinent dans la matière, le vivant, et se « matérialisent » à un degré jamais atteint. Peut-être n'est-ce pas le monde, le vivant, les choses, qui sont transparents à sa maîtrise conceptuelle mais l'homme qui est transparent au monde.

VUAR. 194  
11 OCT.

*Mens momentanea / Res extensa* / composée d'atomes et susceptible de reproduction / protéiforme / plastique / partout présente, sauf là où il n'y a rien.

ROCH. 166  
16 OCT.

Entre *rien* et *nier* les proportions étant tellement infinies, la cervelle la plus aiguë n'y pouvant pénétrer, devoir — pour échapper à ce labyrinthe inexplicable — admettre une *matière*.

CHAR. 068  
24 OCT.

Voir MATERIAU : CHAR. 067

CHAT. 075  
24 OCT.

Ce dont est fait un existant — par définition, singulier — : ce triangle que j'imagine, ce neutrino dont je repère la trajectoire dans l'appareillage du physicien, cette chaise sur laquelle je suis assis. Cette définition, qui vient des Grecs et notamment d'Aristote, qui l'a formalisée, a été abandonnée au profit d'une définition que les modernes ont empruntée à la physique. Cette maladresse, probablement concertée, a conduit, entre autres, aux débats entre matérialisme et idéalisme dans lesquels pataugent encore aujourd'hui les philosophies d'Ecole.

MAJO. 050  
24 OCT.

D'une même matière se composent le monde inanimé et tout être vivant. La conscience, le langage et la pensée métaphorique se sont différenciés au cours d'une longue évolution. Surgi par hasard de l'ordre inanimé, l'être parlant est une alluvion que la turbulence de la matière a déposée et dépose encore sur les rives de la nature. On s'accorde à dire que la matière est composée d'atomes mais les avis sont partagés sur la question de savoir si l'élément constitutif de la matière est indivisible ou divisible. Si la matérialité de la lettre comme support du signifiant est indivisible, le message parviendra toujours à destination. Si elle est divisible, il n'y aura qu'envois, parcours et messages interceptés.

BUTO. 040  
20 NOV.

En introduisant dans le grand broyeur des romans arthuriens, des mégalithes, des airs de harpe ou cornemuse, on obtient de la fine matière de Bretagne à partir de laquelle on pourra distiller souvenirs, alcools, commentaires. En prenant des tickets de métro, des billets de spectacle, des pages d'annuaire, des revues de littérature ou de mode, des affiches d'exposition, des discours au Parlement, des conversations mondaines, quelques parfums, chapeaux, chaussures, cela fera de la matière de Paris. La même recette peut s'appliquer pour la plupart des grandes villes. Avec des fouets, des hennissements, des canyons, de grands espaces, des signaux de fumée, on a de la matière de Far-West ; avec des scaphandres étincelants, des météorites, des tuyères, des télescopes et des radars, de la matière galactique.

CURV. 106  
09 DEC.

Il avait terriblement peur de la matière. Ainsi, chaque matin, avant de monter sur sa balance, il s'abstenait d'avaler sa salive avant de se peser.

En général, ce qui donne matière à réflexion est peu « matériel ». Ainsi, le célibat des prêtres, les relations Nord-Sud, le goût de la mode, sujets dont il est impossible de dresser ici la table des matières. Est-ce parce que la matière s'oppose à la réflexion ? Ou parce que la réflexion introduit un changement d'optique vis-à-vis de la matière ?

# Matrice

DERR. 113  
10 OCT.

La Présentation\* pose déjà une matrice, la présuppose en définissant la matrice « *le code du message* » ou le « *en quoi ça parle* » (p. 7). Toute rébellion, toute signature, tout nom propre *s'en prend* à une matrice commune, en forge une autre ou se soumet (contresigne *a priori*). Si *mât*= matière et mesure, faire avec la main, mesurer, construire, cela suffit-il pour dire que l'homme, le pré-postmoderne, l'homme d'avant les « immat. » aura été la matr(X) de toute chose ?

VUAR. 195  
11 OCT.

Colchiques, orchidées, scabieuses  
Das Lied von der Erde  
Vénus, la voie lactée, les nébuleuses...

BUTO. 043  
30 NOV.

On dispose de vingt cartes recto verso dont chaque face est divisée en dix lignes comportant chacune trois cases ou unités pouvant abriter chacune un ou quelques mots. Au milieu de la quatrième ligne on trouve toujours un prénom féminin tiré du théâtre de Shakespeare : Ophélie, Desdémone, Perdita... A droite de ce prénom, sur l'une des faces, est évoqué le lieu shakespéarien qui lui correspond : Danemark, Venise, Ecosse... Chaque face est percée de quatre trous, respectivement d'un, deux, trois et quatre unités ; un tiers de la surface est donc supprimé, chaque fois selon une figure différente, toujours dissymétrique. Si on empile ces cartes, on va pouvoir lire à travers les trous ce qui se trouve sur des cartes inférieures, parfois beaucoup plus basses.

CURV. 108  
09 DEC.

Ecitram sut qu'il était né. Il s'ébroua : son corps parallélépipédique oscilla sur ses quatre courtes pattes. La vie palpait en lui. Instinctivement, il se dirigea vers le terrain en pente douce qui s'offrait à sa première exploration. La terre était grasse (argileuse ?). Il s'y embourba. Mais ses forces étaient telles qu'il parvint à s'en dégager malgré son inexpérience. Encore tout gluant, il glissa sur le dos, franchissant les derniers mètres qui menaient à la rivière. Le bruit de l'eau (l'eau ?) le rasséna. Tant bien que mal, il se remit sur pieds. Ecitram aurait aimé observer le paysage qui l'entourait ; une cruelle absence d'organes de la vision l'en privait. A moins que ses yeux ne fussent pas encore ouverts. Il se lava. Le toucher lui faisant également défaut, ne perçut pas le liquide ruisselant sur son dos ; pas plus que le goût ne lui en vint à la bouche, puisqu'il était infirme de ce sens. Pourtant, il était propre, il le savait. Ce qui aurait dû lui permettre de sentir les fleurs semées à profusion sur l'étendue grise (couleur ?), si son odorat se fut déjà développé.

A ce moment, il entendit des pas qui approchaient (il se mobilisa dans l'attente), des pas légers sur la terre meuble et moussue qui servait de soubassement à la prairie. Que Rice Mat dévalait.

La jeune astronaute était heureuse de visiter enfin librement cette planète inconnue. Pour la première fois depuis son arrivée. Jusque-là, les conseillers l'avaient abreuvée de renseignements et de mise en garde, dans l'espace confiné d'accueil.

Soudain, elle s'arrêta.

— Quelle affreuse petite bête !

L'une de ses bottes étanches s'aplatit sur un corps rectangulaire, enfonçant dans le sol, sans qu'elle le vit, les quatre courtes pattes qui se trouvaient aux extrémités. Sans s'en douter non plus, elle emporta le cadavre collé à sa semelle.

Quelques semaines plus tard, au même endroit, Matrice sut qu'elle était née. Elle se dégagea du limon dans lequel elle était emboutie...

# Méandre

- ASTI. 015  
05 OCT. Fausse étymologie : *mes-andros*, celui qui n'est pas un homme.  
Fausse conclusion : l'homme doit aller droit et la femme doit serpenter (encore !).
- BORI. 088  
05 OCT. Pourquoi pas *les Energés de Jumièges* ?
- CARO. 029  
08 OCT. Agréable, ça tourne, le contraire du droit, l'eau qui louvoie, paresseuse entre les prairies et s'enlace langoureusement au long du plat de la plaine, et qui va, lentement, revient, s'attarde. Les méandres du réseau des neurones dans la cervelle, ou ceux de la pelote d'ADN. L'avenir sera-t-il méandreux, autoroutier, ou les deux ensemble ? Mais, quelles seront les vitesses autorisées sur chaque piste ?
- PASS. 120  
09 OCT. Que le nom propre d'un fleuve d'Ionie soit devenu nom commun fait curiosité, à côté de quelques autres hermaphrodites de même portée comme poubelle ou silhouette. De tels concepts d'opérette se ramassent pourtant à la pelle dans toutes les sciences sociales : la plupart de leurs noms les plus généraux ne sont jamais que les noms propres de figures historiques uniques en leur genre, qui ont divagué de droite et de gauche pour en venir à nommer dans leur estuaire sémantique toute une gamme de configurations, jamais semblables selon les critères pris. L'illusion d'une définition générique par là-dessus — qui ne se soutient que des exemples historiques auxquels on pense en les taisant pour les besoins de la généralité alléguée — et voilà « bourgeoisie » et « féodalisme », « théocratie » et « stratocratie », « totem » et « tabou » navigant comme concepts de plein exercice.
- RIVI. 156  
09 OCT. 1 — C'est un choix : sauter ou glisser. 2 — Le méandre a choisi, de sauter ou de glisser. Une notion horizontale, exclusive de la verticale. Mais d'où vient la tonalité dépréciative attachée au méandre, à la pratique du contour répété ? 3 — Avant les écluses, le méandre.
- DEBB. 115  
10 OCT. Détour effaçant tous les angles. Où veut-il en venir ? Différent de la chicane (argumentée, oppositionnelle, ratiocinante, anguleuse). Ce que je suis ici en traversant, à naviguer sur ce discours d'eau, notre pays. Désir de nature, d'une écriture sans simulation, sans méandre discursif : lacs. Traduire. Méandre : pour un Grec un peu distrait, nom d'une femme, le non-homme, amour du nom donné.
- ROUB. 172  
11 OCT. Dans un coin du portrait sera le fleuve Méandre : « *Un petit port des Dardanelles près de l'embouchure de ce fleuve que les Anciens appelaient Maiandros.* » Il fut le frère des trois mille fleuves du monde. Parmi eux tous Méandre est celui qui hésite, qui tarde devant sa fin : rejoindre son père Océan et sa mère la Mer ; les rejoindre, mêlé, dans « l'air chargé de crépuscule ».
- CHAT. 076  
24 OCT. Le plus long chemin pour aller d'un point à un autre. Le style propre de l'expression philosophique est le détour : ainsi l'exige la recherche de l'essence ; et, aussi la volonté de légitimer en chaque moment de son développement, le discours en quête d'intelligibilité. La croix du travail d'expression de la philosophie est, pour le philosophe, de faire le départ entre l'éventuel parcours des méandres satisfaisant à la « patience » que requiert l'élaboration du concept et la ratiocination qui, à force de raffiner sur les conditions de l'intelligibilité, finit par ne plus rien entendre.

VOIR REPONSE  
GUIL. 104

CARO. 042  
24 OCT.

L.....	!.....D.....	!P.....	!
.E.....	!.....'	!O.....	!
.S.....	!.....I.....	!.....I.....	!
.....	!.....D.....	!.....N.....	!
.M.....	!E.....	!.....T.....	!
.E.....	!E.....	!.....I.....	!
.A.....	!S.....	!.....L.....	!
.N.....	!.....	!.....L.....	!
.D.....	!F.....	!.....E.....	!
.R.....	!O.....	!.....U.....	!
.E.....	!R.....	!.....X.....	!
.S.....	!T.....	!.....	!
.....	!E.....	!.....P.....	!
.D.....	!S.....	!.....A.....	!
'.....	!.....	!.....R.....	!
.U.....	!.....S.....	!.....A.....	!
.N.....	!.....I.....	!D.....	!
.E.....	!.....L.....	!I.....	!
.....	!.....L.....	!S.....	!
.D.....	!.....O.....	!.....S.....	!
.I.....	!.....N.....	!D.....R.....	!
.....	!N.....	!E.....U.....	!
.A.....	!E.....	!.....E.....	!
.R.....	!N.....	!D.....T.....	!
.....	!T.....	!E.....A.....	!
.H.....	!.....	!S.....N.....	!
.E.....	!.....	!T.....I.....	!
.....	!C.E.T.....	!.....	!
.....	!.....	!.....	!
.P.O.I.S.S.E.U.S.E	!.....E.C.R.A.N.	!L.O.G.O.M.A.C.H.E.S.	!
.....	!.....	!IMPUDENTS ET DISERTS	!

Les méandres d'une diarrhée poisseuse d'idées fortes sillonnent cet écran pointilleux, paradis de destinateurs logomaches, impudents et diserts. Leur parole méandreuse souple, cercle inachevé, se casse les mots sur la mâchoire de la rive gauche avant de s'enliser dans le sable des plages mouvantes de la droite. Le doux méandre explorateur ne peut pas contenter tout le monde aux époques de rectifications forcées des rivières de pensée.

ROSE. 176  
25 OCT.

Les arabesques sont des ornements de l'espace. La grecque sur les vases est une figure de danse, un strict programme. Elle ramène du fond des âges la sagesse classique, le message d'un art de la progression : la marche se déroule et s'enroule selon des règles utilisées au fur et à mesure de l'exploration. Les méandres figurent le stratagème du retour en arrière à la recherche d'un nouveau départ. La quête ne se divise pas, une seule voie est prise à la fois : on peut dire que la grecque est l'essence même de nos algorithmes. Grâce à la monnaie crétoise qui arbore un fil à six méandres, le message originel a gagné les Etrusques et les Romains, puis les bâtisseurs de cathédrales qui l'inscrivaient, immense, dans le pavage des nefs, comme à Chartres où un seul fil trace les trente méandres du dodécadédale.

CURV. 090  
27 OCT.

Les méandres d'un fleuve sont les détours effectués par celui-ci, lors de sa formation, pour éviter les obstacles naturels semés sur son cours, ou suivre les pentes obligées des configurations géologiques. Les méandres de la pensée sont donc les détours effectués par celle-ci, lors de sa formation, pour éviter les obstacles naturels, *les mots* semés sur son cours, en suivant les pentes obligées des configurations grammaticales. Une pensée sans méandres entraîne les obstacles des mots dans son cours, en ignorant les synclinaux et en érodant les anticlinaux de la syntaxe. L'un et l'autre de ces types de formation de la pensée peuvent constituer une phrase. Suivre les méandres de la pensée consiste à retrouver le sens de la phrase une fois que tous les mots en ont été déblayés et que les règles de la syntaxe ont été découpées selon le pointillé.

BUTO. 045  
30 NOV.

La phrase que j'écris part dans un sens puis dans un autre, fait un grand détour à l'intérieur duquel je puis faire intervenir les mots : mémoire, métaphore, multiple, revient sur elle-même jusqu'à ce début qui la mentionne : phrase que j'écris, mais part cette fois dans une tout autre direction à la rencontre de mutations, natures étrangères où naviguer parmi les différents ordres de la nomenclature, s'amuse à se croiser en métamorphoses multiples, ouvre une parenthèse (c'est comme un trajet abandonné,

une proposition lagune où végètent de vieilles preuves insuffisantes, des prothèses rouillées, des réseaux de séduisants signes sur les eaux), la referme (mais en voici une autre qui s'ouvre pour expliquer que c'est comme si l'on avait creusé un canal pour remettre la précédente en communication avec le courant principal), et se déhanche encore pendant quelques lignes sinueuses pour arriver cahin-caha, en douce godille, en rumba, bien au-delà de ses derniers points de suspension...

GUIL. 104  
16 DEC.

Le détour, la courbe, l'hésitation, le flottement, la paresse. Avec tout ce qu'ils évoquent, les méandres n'ont plus leur place dans un monde fonctionnel. Il n'y a plus que les fleuves abandonnés et la pensée des philosophes qui s'offrent encore le luxe de faire des méandres. Mais ce luxe, ce gaspillage d'espace et de temps, s'ils sont déplacés, sont des antidotes précieux contre le chagrin de la modernité.

# Mémoire

CARO. 053 REPOND A  
CARO. 048

CARO. 056 REPOND A  
CARO.048  
CARO. 053

CARO. 057 REPOND A  
CARO. 048  
CARO. 053  
CARO. 056

CARO. 058 REPOND A  
CHAR. 071  
LACO. 111

CARO. 059 REPOND A  
CHAR. 071  
LACO. 111

RECA. 154 REPOND A  
CARO. 058

VUAR. 210 REPOND A  
ROCH. 167

ROCH. 178 REPOND A  
CURV. 076

BALE. 062 REPOND A  
ASTI. 016  
DERR. 116  
ROSE. 177  
CARO. 031  
MAJO. 054  
BORI. 059  
CASS. 063  
RECA. 140  
PASS. 121  
ROUB. 170  
GUIL. 089

BURE. 009  
05 OCT.

Amnésie.

ASTI. 016  
05 OCT.

On dit que Pythagore se souvenait de ses sept vies antérieures. On dit que le fleuve Léthé (oubli) était le point où un être avait à se réincarner ou à retrouver à jamais la plénitude.

On dit qu'un ordinateur a des mémoires et on les mesure.

Dans l'un et l'autre cas, la mémoire est liée à un cycle, à une boucle. En astrologie, c'est la lune qui la symbolise, ronde et cyclique par excellence. Or la lune, c'est aussi le Rêve qui, pour l'Hindou, est le voyage quotidien de l'âme dans le monde subtil, celui de la manifestation des formes sans matière corporelle.

Au-delà, c'est le sommeil profond sans rêve et sans mémoire. Celui de l'oubli instantané car il n'y a plus de forme à percevoir.

La Grèce et l'Inde se répendent dans l'unité de la croyance traditionnelle.

VOIR REPONSE

BALE. 062

BALE. 036  
05 OCT.

1. Métamorphose d'interaction grâce à laquelle nous pouvons nous représenter la nature comme image.

2. Réseau de flou grâce auquel nous pouvons nous représenter la simulation comme désir.

BORI. 059  
05 OCT.

Le lieu même de la fusion des intérêts cognitifs.

VOIR REPONSE

BALE. 062

CARO. 031  
08 OCT.

La mémoire, écorchure chimique permanente de quelques molécules fixées au coin de synapses dans la cervelle, et qui ne se guérit pas avec le temps. Cette marque se grave comme le circuit imprimé dans la photolyse du flash, presque au hasard d'un coup bien venu, avec le bon angle et le bon éclairage. On ne garde pas mémoire à volonté. Le plus intense vécu peut brouiller la concentration du calcium dans cette omelette de récepteurs du glutamate, et ne laisser subsister que l'avant et l'après. La drogue, peut-être un jour au petit déjeuner, pour garder soigneusement alignés tous les pas des routines somnolentes comme les bibliothèques inutiles où dorment les milliers de mots que la caresse, même distraite, d'un regard éveille.

VOIR REPONSE

BALE. 062

CASS. 063  
08 OCT.

En allongeant sa portée, la physique nucléaire prend le statut d'une science de la nature. Ruse de l'élan vital. L'astrophysique sans la physique nucléaire n'a pas de corps, la physique nucléaire sans l'astrophysique n'a pas d'ailes. L'esprit s'infiltré toujours plus avant dans la jeunesse turbulente de l'univers. Il en retire l'idée que la genèse du ciel s'est déroulé dans un climat de frénésie nucléaire que l'homme porte encore en lui d'autant que ses constituants élémentaires y furent mêlés. Dans le ciel, l'explosion est créatrice, explosion dormante au fond de l'inconscient.

VOIR REPONSE

BALE. 062

CURV. 076  
08 OCT.

Signe de fatigue. La mémoire est actuellement informatisée pour éviter les troubles physiologiques qu'engendre sa perte.

VOIR REPONSE

ROCH. 178

GUIL. 089  
09 OCT.

Dispositif d'enregistrement, de conservation hiérarchisée et sélective. Ne peut fonctionner qu'à partir d'un formidable travail d'oubli, souvent automatique et inoffensif mais parfois douloureux (travail de deuil, nostalgie, mélancolie). Ce qui est dans l'entre-deux, l'interface entre la mémoire et l'oubli, ne cesse de hanter le sujet (inconscient) ou le social (mémoire collective et ses prothèses contemporaines : le patrimoine).

VOIR REPONSE

BALE. 062

PASS. 121  
09 OCT.

Descartes était particulièrement sévère pour la mémoire neuronique. Dès que le raisonnement sortait de l'instantanéité de l'intuition, il prenait avec le temps qui passe un risque, appelé déduction : « *Memoria imbecillis est.* » Pour moi, je m'évertue à prêcher mes étudiants : « *Confiez à la mémoire écrite ou électronique toute information qui ne sera pas traitée et/ou annulée dans la minute qui suit.* » Ils n'en font rien, bien évidemment ; et pour leur tranquillité d'esprit, ils ont raison : on peut compter sur la mémoire neuronique pour oublier non seulement la plupart des informations mais encore qu'on lui avait demandé de les conserver. Plus de traces, plus de crime.

VOIR REPONSE

BALE. 062

RECA. 140 09 OCT.	Il y a des gens, les mnémonistes, qui (à des degrés divers) se souviennent de tout : ils ne savent pas oublier. C'est une maladie, et beaucoup plus gênante qu'on ne le croit : il est plus facile de rechercher un document dans une pièce peu remplie que dans une pièce bourrée d'archives ; de fait, lorsqu'il cherche à se souvenir d'une chose particulière, le mnémoniste se perd facilement dans la masse de ses souvenirs, et doit user d'expédients (par exemple : ne pouvant oublier les choses sans pertinence, il les <i>rat</i> ure mentalement).	VOIR REPONSE BALE. 062
RIVI. 157 09 OCT.	1 — (Attendre la machine).	
DERR. 116 10 OCT.	1. En français, le sens change selon le nombre et le genre ( <i>le</i> mémoire, <i>la</i> mémoire, <i>les</i> mémoires (masc. ou. fem.)). Economie d'un discours interminable sur l'hétérogénéité des trois. 2. Mes chances : que la seule forme du malheur soit de perdre et non de garder la mémoire (regard sur la garde même, vérité de la vérité : donc non vraie). 3. La Présentation* dit : « <i>Pour mémoire, sanscrit : mâttram : matière et mesure (racine mât : faire avec la main, mesurer, construire).</i> » Or quoi, pour la pensée des immatériaux, de la mémoire : de ce que la post-modernité aurait périmé, disqualifié, voire seulement situé ?	VOIR REPONSE BALE. 062
VUAR. 204 11 OCT.	<i>Amarcord...</i> Diogène-le-chien, Denys, Proclus, Jamblique et autres alexandrins / j'aimais le grec et le latin / où sont mes ailes ? ... les femmes arbitraires et l'amour paradoxal... Baudelaire, Apollinaire... <i>Amabam amare...</i>	
ROUB. 170 11 OCT.	La mémoire doit demeurer explication intérieure à elle-même, et non l'intérieur sortant de soi pour expliquer l'intérieur à l'extérieur ; l'explication, envahissant la prose, abolirait la frontière et membrane de silence nocturne où l'intérieur rumine les mots diurnes et quotidiens entendus pendant que se passe intérieurement ce dont la mémoire a à se préoccuper. Ainsi le véridique, incorporé à la danse de la mémoire se représentant, résiste à toute projection, par quelque moyen que ce soit, dans le royaume de la connaissance.	VOIR REPONSE BALE. 062
ROCH. 167 16 OCT.	Ce que l'on ajoute à ce dont on ne se souvient plus. Tout ce que l'on n'a pas été et aurait voulu être fait aussi partie de la mémoire.	VOIR REPONSE VUAR. 210
CHAR. 071 24 OCT.	La mémoire n'est capable de remémorer que le passé proche, historique. Les « peuples sans écriture » n'ont droit qu'à l'immémorial.	VOIR REPONSES CARO. 058 CARO. 059
MAJO. 054 24 OCT.	La mémoire est à l'inconscient ce que l'imagination est à la science et la raison à la loi : l'inscription déterminante de la trace oubliée.	VOIR REPONSE BALE. 062
LACO. 111 25 OCT.	Elle instaure (elle est pensée, la pensée) lorsqu'elle est mémoire de ce qui n'a pas été dans ce qui a eu lieu : mémoire du non-passé, c'est-à-dire oubli de ce qui fut. C'est peut-être cela, l'« oubli actif » de Nietzsche. — Mnémosyne.	VOIR REPONSES CARO. 058 CARO. 059
ROSE. 177 25 OCT.	Mémoriser c'est oublier, avec l'assurance de pouvoir déterrer au moment désiré la chose escamotée. Que serait alors pour une civilisation une mémoire profonde ? Par exemple ces coffres-forts anti-atomiques qui sous un aérodrome suisse recèlent hors-douane les toiles de maître appartenant aux riches collectionneurs du monde entier ? Mais non, cette cache n'est pas profonde, le retrait en est aisé. Examinons plutôt le cas d'une civilisation qui désire se cacher à elle-même, sans les détruire, ses textes maléfiques : elle les retire de la circulation et les code. Depuis fort peu de temps, on sait choisir un « code à clé révélée », coder devient bon marché, et décoder très cher, aussi cher qu'on le désire, en gestes de calcul, même pour les auteurs du code. La théorie l'atteste.	VOIR REPONSE BALE. 062

CARO. 048  
27 OCT.

26 octobre 1984. 23 h 45 : Message sur l'écran, la transmission n'est pas possible. Sans doute quelqu'un d'autre qui communique. Dix minutes plus tard, la voie est libre. Tentative de transmission du texte « matrice » contenant la pub pour CARO 046. Bon début, mais le système se bloque : il ne réaffiche jamais le menu. Vérification : rien dans le fichier « matrice ». On recommence, même topo. Abandon. 27 octobre 10 h 40 : On a tapé le texte ci-dessus, on va essayer de le transmettre. Peut-être que la première page du fichier 11 de ma disquette « écriture » est saturée (c'est à une lettre près) et que le signal « fin de fichier » ne peut pas être lu ?

CARO. 053  
04 NOV.

Ce texte est la suite de CARO 048.

27 octobre 10 h 55 : Le texte CARO 048 est passé, mais pas le fichier 12 « miroir » l'équivalent de « matrice » 11. Le problème est donc dans le fichier. On va essayer d'enlever une ligne.

11 h 15 : On a enlevé une ligne blanche de « matrice » et « miroir ». Ce qui est nouveau par rapport à hier soir c'est que, à la fin du texte, il y a un signal formé de 4 petits o sur fond noir qui a même bouffé les 4 dernières lettres dans « miroir », ce qui prouve qu'il y a des bornes et qu'il vaut mieux arrêter un texte trois lignes avant la fin de la page sinon ça doit bloquer la transmission ! On fait l'essai.

12 h 00 : Parfait, c'était bien ça, les textes « pub » sont passés !

29 octobre 21 h 45 : Michel Cassé téléphone que sa disquette « écriture », avec de nombreux textes, est perdue probablement au cours de la transmission d'un texte particulièrement long.

1 novembre 20 h 43 : Essai de communication avec Beaubourg. Signal sonore bizarre (grésillant). S'affiche sur l'écran : « illegal interrupt n° 33 h at 563F 0692 ». Les messages de ce genre s'enchaînent avec changement de numéros sauf l'indication « 563 F ». Pourtant ce matin de onze heures à midi ça marchait parfaitement ? ? ? ? ?

2 novembre : 10 h 45 : Communication rétablie.

4 novembre 22 h 37 : Gag ! Je cherche à lire un texte de Michel Cassé : procédure réception, je tape CASS, puis « ENVOI », l'écran, réaffiche CARO à la place de CASS ! Trois essais, idem ! Mais, les textes récupérés sont effectivement ceux de Cassé. Cependant, le deuxième texte, numéroté 066 ARTIFICIEL-TEMPS dans le catalogue Cassé (le dernier texte qu'il a envoyé), n'est pas enregistré, c'est mon fichier « lecture » 17 et il n'apparaît pas dans ma liste, on passe directement de 16 (PREUVE, Cassé 048) à 18 (LUMIERE-TEMPS, Cassé 065). Il s'agit sûrement de la transmission qui a définitivement écrasé sa disquette « écriture ». BEWARE !

CARO. 056  
09 NOV.

Ceci est la continuation de CARO 048 et CARO 053.

8 novembre 22 h 05 : On découvre que la procédure « cheminement » a été changée ! C'est très ennuyeux. Avant, les textes nouveaux qui arrivaient dans le serveur étaient répertoriés dans « cheminement », ce qui était très utile pour repérer les gens actifs sur le système ; maintenant, il n'y a plus que les « réponses », ce qui est plus rare et, donc, moins intéressant.

9 novembre 16 h 07 : Le « gag » Cassé-Caro ne se produit plus. Les textes CASS 070 et 071 sont les mêmes.

17 h 30 : Réponse à LACO 109 et CASS 070 expédiée. Seule la réponse à LACO est enregistrée (dans « ORDRE ») par la procédure « cheminement ». L'indication que le texte répond aussi à CASS a disparue bien que dûment affichée à l'écran. Erreur de manipulation de ma part ou erreur du système ? On verra la prochaine fois. On découvre aussi par la même occasion que la disquette « écriture » sature à 17 fichiers. C'est vraiment curieux. On peut donc penser qu'il y a 20 K à peu près par fichier, mais alors comme la disquette « lecture » contient visiblement des fichiers de 10 K, que se passe-t-il s'il y a « overflow » du contenu écrit ?

CARO. 057  
09 NOV.

Ceci est la suite de CARO 048, 053, 056.

9 novembre 18 h 46 : Après expédition du texte (CARO 056), on explore par auteur, on constate qu'il y a très peu d'auteurs qui envoient des textes, peut-être trois ou quatre seulement. Vers la fin de l'expérience, s'il y a ruée, ça va se traduire par un embouteillage des lignes téléphoniques et, à cause de la lenteur de la transmission, il sera impossible de lire tout ce qui parviendra au serveur ! Est-ce-que les collègues mûrissent, dans le secret de leur cabinet, des textes géniaux, bien préparés, ou est-ce qu'ils attendent d'être, à la dernière minute, poussés par la nécessité de « pondre » ? Les intellectuels ne fonctionnent-ils que sous la contrainte, ou est-ce qu'ils n'aiment pas « jouer » avec la machine ? Ou avec les machines en général (sauf, bien sûr, les autos) ? Ou bien encore est-ce qu'il n'est pas plutôt de bon ton de ne pas montrer un

enthousiasme excessif, de ne pas se précipiter, de garder des distances blasées ? On verra. En tout cas, les mœurs de la communauté scientifique sont un peu différentes, on a « publish or perish » dans la peau : si on vous offre une tribune, il faut la prendre d'assaut, de toutes façons on sait d'expérience que le rendement global est maigre !

CARO. 058  
14 NOV.

Suite du petit journal technique publié sous la rubrique « mémoire ».

VOIR REPONSE

RECA. 154

14 novembre 22 h 36 : La procédure « cheminement » a été corrigée, on a restitué les noms et numéros manquants pour le second auteur (avec une erreur pour CARO 055 qui répond en fait à CASS 070 (et non pas 057)). Mais c'est un détail oiseux. Je salue ces dames de Pompidou qui veillent si soigneusement sur le serveur et qui, même, découvrent les remarques maladroites, agacées, ou mécaniques faites de temps en temps sous cette rubrique. Pour répondre à l'inquiétude de Madame Holken je vais tenter d'envoyer ce texte en réponse à deux auteurs différents ; la question est de savoir si je manipule mal ou si le système a un défaut au niveau des réponses multiples. Je choisis, je m'excuse auprès des auteurs concernés, CHAR 071 et LACO 111, deux textes sur « mémoire ». Allez, on y va ! Si ça ne marche pas, je raconte en détail dans la prochaine livraison de ce petit journal. A bientôt !

CARO. 059  
15 NOV.

Ceci est la suite du message « Mémoire » CARO 058.

14 novembre 23 h 38 : Le texte est passé convenablement et s'inscrit correctement dans la procédure « cheminement ». Bravo ! Cependant, l'écran n'a pas eu d'apparence différente par rapport aux jours précédents. Mais, en voulant suivre exactement le mode d'emploi, on découvre une erreur dans la dernière version de celui-ci. On lit, en effet, page 16, en haut : « Tapez le numéro du second texte de l'auteur ou du mot choisi et return. Quand vous avez fini, tapez étoile et return. Un message apparaît : Validation (V), etc. » ATTENTION ! Il ne faut surtout PAS taper « return » après l'étoile car le (V) disparaît et on se retrouve au point de départ ! (On ne sait pas non plus comment on sort du système si on répond « non » à la question « validation ». La seule solution est de couper l'électricité !)

RECA. 154  
27 NOV.

27 nov. 84.

Je découvre par hasard un bout, assez ancien, du petit journal technique de M. Caro. C'est peut-être lui qui recevra la médaille PAMR (Plus Actif Membre du Réseau), finalement CURV semble s'être un peu découragé, ces derniers temps. Il faut dire que M. Caro a une solide motivation : il est le seul, je crois, dont le nom informatiquement abrégé coïncide avec le nom réel.

J'ignorais qu'un tel journal ait été tenu sous le présent timbre (i. e. « mémoire »), sans quoi je n'aurais pas manqué d'y contribuer pour signaler divers ratés et problèmes. Ça aurait été, même, une bonne idée d'instituer de cette façon une rubrique de communication machinique avec Mmes Pompidou pour geindre autrement qu'au téléphone.

A l'époque de CARO 058, si je comprends bien, la procédure « cheminement » venait juste d'être réparée. En fait, il y avait plusieurs choses qui clochaient alors, mais ça n'est plus d'actualité. En revanche, certains auteurs pourront être intéressés d'apprendre (à moins que cela aussi ne soit plus d'actualité, je n'ai pas vérifié) qu'il ne faut pas utiliser la procédure d'envoi séparé, i. e. de réponse à un auteur unique, laquelle procédure est appelée par le signe « - ». Depuis que la procédure « cheminement » a été réparée, en effet, cette procédure d'envoi séparé ne marche plus et si vous essayez de l'utiliser la machine vous retourne le message « erreur ouverture port ». J'ai été empêché de communiquer pendant plusieurs jours à cause de cela (et Butor de même, d'après ce que j'ai entendu dire), jusqu'à ce que SPER m'apporte la solution.

La solution en question est très simple. Lorsque vous voulez envoyer une réponse à une personne unique, appelez la procédure de réponse groupée à plusieurs auteurs, et sortez de cette procédure (avec le signe « \* ») aussitôt après avoir indiqué le « premier » (et en fait unique) auteur-texte auquel vous répondez. Le fait que la procédure d'envoi groupé permette les envois séparés rend inutile la procédure d'envoi séparé, ce qui est heureux puisque celle-ci ne marche pas.

A bientôt, M. Caro. J'essaierai d'accéder aux autres pages de votre petit journal technique à l'occasion.

BUTO. 046  
30 NOV.

Les progrès de la miniaturisation sont tels qu'il n'y aurait aucune difficulté théorique à concentrer la totalité de la documentation existant dans toutes les bibliothèques du monde à l'intérieur d'un satellite modeste. Par l'intermédiaire d'un *lecteur* ressemblant quelque peu à un appareil de télévision, n'importe qui pourrait à n'importe quel moment consulter n'importe quel ouvrage. La question du nombre d'exemplaires serait définitivement dépassée. Plus jamais de queue devant les guichets pour s'entendre dire que le volume est déjà en lecture. Ainsi le texte pourra être pratiquement partout à la fois. Triomphera donc cette révolution commencée par Gutenberg, dont on s'apercevra que quelques siècles n'ont fait que balbutier indéfiniment la première phrase.

CARO. 072  
16 DEC.

16 décembre 1984, 22 h 46 : Je tente d'envoyer mes deux derniers textes à Beaubourg, mais bien sûr, comme on pouvait le prévoir, j'ai vu réapparaître le signal pas vu depuis des semaines : « émission impossible actuellement ». On recommencera tout à l'heure. Bon, l'expérience est terminée, je n'ai pas l'impression que c'est un franc succès, et je ne comprends pas bien pourquoi. J'ai entendu dire à Beaubourg que « les machines ne marchent pas ». Ce n'est pas exact, les machines, si on les prend bien, marchent, sauf défaut extraordinaire facile à identifier... Mais, il faut un certain temps de pratique pour faire la symbiose entre l'homme et la machine, ou pour cerner, amplifier et faire clairement apparaître un phénomène. C'est une période où d'étranges difficultés se présentent, qui plus tard ne se manifesteront jamais plus. Il faut dépasser un stade de familiarité, « former » en quelque sorte le système. Tous les expérimentateurs savent ça.

En tout cas, MA machine marche bien ! Et, il n'y a pas eu récemment de problèmes majeurs avec le serveur. Je suis très surpris des aventures de Madame Buci-Glucksmann dont les textes dûment répertoriés sont insaisissables sur ma disquette (on a essayé les n° 84, 85, et 87). Elle a aussi semble-t-il des problèmes avec le mot « artificiel ». Comme mon dernier texte à expédier ce soir est un composite « Nature-Artificiel », je suis un peu inquiet.

J'ai lu aussi la réponse désabusée et un peu agacée de Dan Sperber (Sper 187) à ma dernière « correspondance » (Caro 064). Il est vrai que les échanges n'ont pas été très brillants, au niveau presque de la farce, mais ça aurait pu être un commencement.

Je me demande quand même pourquoi le dialogue possible a été « snobé » par tant de gens. Je n'arrive pas à croire à l'argument de la difficulté technique, ce genre de difficulté ne résiste pas à une curiosité un peu vive et à une bonne volonté naïve. Je soupçonne donc un petit phénomène culturel significatif. On vit dans une société à deux cultures. D'un côté, la grande culture scolaire et universitaire, de l'autre une culture populaire, AUTODIDACTE, dont l'activité de base est de trifouiller les véhicules mécaniques (auto, moto...), de manipuler les ondes et de s'infiltrer dans les systèmes de communication (CB, fréquences interdites, télé, vidéo...). Pour réussir là-dedans et prendre correctement son pied, il faut, bien sûr, la connaissance parfaite des arcanes des machines, gagner la bataille avec la technique. Cette contrainte élémentaire du bricoleur est aussi le lot de base du scientifique. C'est peut-être pour ça qu'on se sent à l'aise pour participer à une expérience comme « écriture sur écriture ». D'ailleurs, presque tous les « scientifiques » étaient présents sur le système. Avec le background de la culture universitaire philosophico-littéraire, c'est peut-être moins simple, on est peut-être gêné par les machines. Jusqu'à les rejeter sur des prétextes ? Si c'est vrai, une défection aussi massive indique l'existence d'un profond malaise dans cette culture qui adopte le réflexe défensif de se réfugier dans sa forteresse de papier en crachant sur le chien galeux de la technique. Mauvais ça ! Mais, intéressant....

23 h 34 : J'arrête, je vais essayer de transmettre, il n'y aura pas d'autre page, sauf si ça se plante, il faut bien passer le temps !

VUAR. 210  
16 DEC.

Mémoire vive, mémoire morte, validez  
— Hic inclusus vitam perdit  
...FIN DE FICHER...  
Sur les bords du Léthé  
Faites RETURN pour continuer...

ROCH. 178  
16 DEC.

Mémoire glacée, surgelée, dans le congélateur informatique.

Quand on fait appel à l'appareil (qui d'ailleurs fonctionne mal) pour « se rafraîchir la mémoire », celle-ci fond à la sortie.

BALE. 062  
16 DEC.

Astier  
Fleuve de vie grâce auquel nous pouvons nous représenter le point comme plénitude.

Derrida  
Forme d'économie grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'hétérogénéité  
comme chance.

Rosenstiehl  
Moment de cache grâce auquel nous pouvons nous représenter la civilisation comme  
coffre-fort.

Caro  
Omelette de temps grâce à laquelle nous pouvons nous représenter la bibliothèque  
comme drogue.

Major  
Trace d'inscription grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'inconscient comme  
loi.

Borillo  
Fusion de cognitions grâce à laquelle nous pouvons nous représenter les intérêts comme  
lieux.

Cassé  
Elan de l'esprit grâce auquel nous pouvons nous représenter la frénésie comme jeunesse.

Reçanati  
Maladie d'archives grâce à laquelle nous pouvons nous représenter la masse comme  
gens.

Passeron  
Instantanéité de risque grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'information  
comme crime.

Roubaud  
Danse de frontière grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'extérieur comme  
intérieur.

Guillaume  
Conservation de travail grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'oubli comme  
inconscient.

# Métamorphose

CASS. 069 REPOND A  
DERR. 117

RECA. 156 REPOND A  
PASS. 122

BUCI. 088 REPOND A  
CASS. 069  
RECA. 156

PASS. 130 REPOND A  
PASS. 122

PASS. 139  
PASS. 130

BALE. 063 REPOND A  
DERR. 117  
BUCI. 078  
CARO. 030  
VUAR. 196  
BURE. 010

<p>BURE. 010 05 OCT.</p>	<p>Non pas l'une des règles de l'art mais bien l'un de ses effets inhérents. Le carré de toile métamorphosé en carré de couleur, la réalité du bouquet de fleurs métamorphosée en tableau, le détritius métamorphosé en objet d'art, etc. Ça, ce sont les processus connus de toutes les œuvres. Il ne faudrait pas oublier cependant que toutes ces métamorphoses se plient à une dernière bien plus contraignante encore et qui est celle que leur fait subir le musée dès que ces œuvres y entrent. On pourrait même dire que le musée est la « méta-métamorphose » de l'art dans son ensemble. En particulier le musée métamorphose en art ce qui, avant d'y entrer, n'avait pas ce statut. La question qui se pose est celle de savoir si cette métamorphose est inéluctable ou non.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 063</p>
<p>BALE. 037 05 OCT.</p>	<p>1. Miroir de langage si considérable que la prothèse qui en est l'interaction n'est plus reconnaissable. 2. Signe de geste si considérable que la simultanéité qui en est l'écriture n'est plus reconnaissable.</p>	
<p>BUCL. 078 08 OCT.</p>	<p>Principe transgressif et utopie anthropologique, qui bouleversent les partages établis, l'unicité, l'identité et l'apparence des êtres. Comme dans le théâtre baroque soumis à la puissance de Circé, les femmes doubles deviennent hommes, les hommes femmes et animaux, les morts vivants... Dans cette polymorphie infinie d'une esthétique de l'altérité et de la différence, le réel des formes révèle sa précarité ontologique. Aujourd'hui, cette raison baroque et carnavalesque de l'ambiguïté envahit le quotidien. Transsexuel, bisexuel, travesti, androgyne, homosexuel, père post-mortem : où situer la différence et l'identité des formes ?</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 063</p>
<p>CARO. 030 08 OCT.</p>	<p>De la chenille au papillon, comme le listing d'un ordinateur, pas à pas. Métamorphose, déroulement de la pelote ratatinée dans une tête d'épingle, présente, mais invisible au départ. Redoutablement déterministe. On ne se métamorphose pas au hasard.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 063</p>
<p>PASS. 122 09 OCT.</p>	<p>Tels allaient devisant le beau cul de Dora Qu'on vit avec le vent virer structuraliste Une marée, une manif Et plus personne sur l'esquif Le temps d'un pas de philosophe Les revoilà en saint Christophe Adviennent que pourra Seront encor en piste</p>	<p>VOIR REPONSES RECA. 156 PASS. 130</p>
<p>DERR. 117 10 OCT.</p>	<p>1. Semble supposer encore immutabilité d'une matière substantielle : seule la forme change. S'il n'y avait que des métamorphoses, il n'y aurait que de la matière ou pas de matière du tout : au choix. Si les « immatériaux » métamorphosaient la matière, risqueraient d'hériter seulement de son « sublimé ». Anamorphose et métaphore. Il faut métamorphoser le concept de sublimation (limite avouée de la psychanalyse), toujours aux confins de l'opposition. 2. Peut-on chercher à ne plus se reconnaître, à se métamorphoser absolument, accepter ce qui paraissait l'inacceptable, sans cesser d'habiter sa mémoire, oser se métamorphoser, oser ? 3. Connotations : occultisme, alchimie, maladie.</p>	<p>VOIR REPONSES CASS. 069 BALE. 063</p>
<p>VUAR. 196 11 OCT.</p>	<p>Cendrillon était moche comme un cul de cochon Ozalides et chrysalides <i>Vous serez tous transformés !...</i></p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 063</p>
<p>CASS. 069 08 NOV.</p>	<p>LE JEU AVEC LES UNIVERS DE PAPIER.</p> <p>Notre terre se trouve au centre de l'univers puisque le centre est partout. Elle est formée des mêmes éléments que lui et ces éléments sont essentiels, peu nombreux et invariables. L'hydrogène domine encore, qui est base de toute matière, matière qui n'est pas encore née. Nous baignons dans le protoplasme cosmique.</p> <p>Des milliards d'étoiles nous environnent dont les rayons ont l'air de converger vers nous. N'est-ce pas l'insistance de la lumière qui a formé notre œil ? Levée d'astres dans le ciel de la connaissance : nous ne vivons plus en aveugles parmi les réalités sublimes du ciel.</p>	<p>VOIR REPONSE BUCL. 088</p>

L'esprit s'infiltré toujours plus avant dans la jeunesse turbulente de l'univers. Lequel prouve son existence en nous rendant capable de penser et de l'interroger sur son origine.

La cosmologie est la science de l'enfance universelle ; la science puérile du temps et de l'espace, la manière d'accommoder tout ce qu'on trouve (et qu'on ne trouve pas), l'art de tresser ensemble les « notions primitives ».

La poussée conjointe du pragmatisme anglo-saxon (Hubble), du classicisme européen (Lemaître) et de l'esprit révolutionnaire russe (Friedmann) fit voler en éclat le dogme aristotélicien de l'univers statique et immuable. *Il est infini (peut-être) mais il s'étend encore*, expansionniste, inflationnaire (cf. LUMIERE-TEMPS). Infini inachevé insupportable de rigueur et de beauté extensible.

L'œil, désormais satellisé (post-télescopique), nous démontre à tout instant nos relations avec l'infini en fuite. Au creux du néant rassurant il distingue des tempêtes et rend flagrante la « création » autrefois occultée par les dieux (entendez ce mot au sens de « création de la dernière mode parisienne »).

La genèse n'est pas éteinte mais elle s'accorde quelque récréation. Elle inonde l'espace par fines touches éparses et colorées que l'on appelle étoiles et dont le physicien postule qu'il s'agit de sites actifs sous l'apparence de l'inanition. Tout ce qui se trame dans l'intimité de l'infiniment rapide (via protons, électrons, photons...) détermine ce qui se déploie dans l'infiniment lent (étoiles, nuages interstellaires) ; tel est son credo.

Au cœur de l'étoile fusionnent les noyaux d'atome. Les mariages nucléaires se célèbrent à la chaîne. Le cri de joie c'est la lumière. Après mariage le poids est moindre. Où est passée la différence de masse ? Elle a été rayonnée ( $E = mc^2$ ). Le soleil maigrit de 700 millions de tonnes par seconde. Le soleil se dématérialise. La matière retourne à la lumière. Nostalgie de la lumière.

L'étoile remplit, peuple, agite et enrichit l'univers.  
Tout finit par brûler au sens où l'on se détruit en se fondant aux autres. *Ainsi s'éteint la genèse.*

L'étoile rêve sa fumée bleue d'atomes (cf. ARTIFICIEL)  
Les cendres d'un cycle de combustion nucléaire sont le combustible du suivant  
.... jusqu'à concurrence du fer. L'arithmétique stellaire s'achève au nombre 26 (nombre du fer : 26 protons). De 26 à 92 (nombre de l'uranium) les espèces nucléaires sont précieuses c'est-à-dire numériquement insignifiantes.  
Les étoiles ferriques, ferrifères préparent en secret l'avènement du roi de la création nucléaire. Elles transmutent en leurs creusets de l'hydrogène en fer — enfer sidéral (sidérurgique) — et sèment à tout vent leurs graines métalliques.  
Lorsque tout sera en fer les marguerites cesseront de rouiller.

Mais la perspective de la métallicité absolue est infiniment éloignée, d'autant qu'il n'est pas dit que l'univers ne retourne dans l'enfance avant que les étoiles aient achevé leur œuvre.

On ne peut exclure le retournement radical de situation qu'induirait la présence et la domination subtile de particules angéliques appelées *neutrinos*. (neutrinos ?) (Cf. LUMIERE-TEMPS). Ce coup de théâtre est supputé très sérieusement par les tenants de l'univers fermé (donc fini et suffisant) : sous l'effet de la force de rappel gravitationnelle l'expansion universelle finirait par s'inverser en contraction, pourvu que le contenu latent (neutrinos et autres « anges ») dépasse le contenu manifeste (brillant, visible, structuré). Ce repli sur soi engendrerait un nouvel éclatement de l'Un reconstitué. Mythe athée de l'éternel retour. Phoenix universel... Qui joue avec qui ?

Mais j'anticipe... L'univers est encore dans sa prime enfance : la preuve, il évolue et change sous nos yeux. C'est une horloge mise en marche il y a à peine 15 milliards d'années. Immersion du moi dans sa cosmique immensité.

La nuit est grande et encombrée de mystère. Cette explosion de feu c'est le soleil qui jaillit, Phoebus aux crins dorés. Ce réacteur thermonucléaire contrôlé à confinement gravitationnel, convenons de l'appeler « soleil » et « étoiles » la confédération de ses semblables, le poète n'y verra que du feu.

Ciel nucléarisé, annonce du fer, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.  
Coup de grisou dans l'imaginaire.

Cendres. Nous ne vivons en réalité que de cendres. Cendres célestes. Cendres de la  
 feronnerie stellaire dont étincellent les jaillissements.  
 Cendres égarées d'étoiles apportées par le vent. Poussières de stellaire féerie  
 (pas de théories de fées !). *Rien ne se perd, tout s'égare.*  
 Sous la lumière cendrée de la lune, les cendres de l'étoile ont des ampoules aux pieds.

(Capture et objectivisation de l'étoile)

Ecraser c'est bon pour la nature... Qu'on les laisse en paix m'agiter. Je ne défie que  
 les fumées que je mets des jours à comprendre. Regarder sans comprendre et  
 comprendre sans regarder :

Coupée en deux, la réalité, que je poursuis en libre rêverie, bave.  
*Messages incomplets/monosyllabes brouillées, imprévisibles/écho de l'explosion  
 originelle ; dormant au fond de l'inconscient/  
 Nuage amoureux d'une étoile en voyage/  
 Vocifération du nuage jaloux/*

\*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*

*Murmures de l'hydrogène interstellaire à la longueur d'onde de 21 centimètres.*

*Lumière à travers les paupières/  
 Frou-frou des étoiles rousses/  
 Clins d'œil des pulsars/  
 Traits, rayons, fils tendus de lumière, raison d'être de l'aventure intérieure/ Expérience  
 abstraite de l'altitude ; ris donc Bataille !  
 Percevoir la lumière à travers tous les sens. Subversion du sens. On touche par les  
 yeux. Par les yeux on est mouché.*

*Sursauts symphoniques d'univers/Disparition cataclysmique d'une étoile bleue ou  
 bleutée/*

*Tango obscène des couples monstrueux d'étoiles  
 (géante rouge + naine blanche)  
 (géante bleue + étoile à neutrons)  
 Pathologie des étoiles, certaines présentent des singularités qui frisent l'extravagance/  
 Cadavres stellaires : le trou noir est un point que notre connaissance n'atteint pas.  
 Trou noir dans la connaissance/  
 Danger : le revoici l'indicible fétichisme du néant !  
 Substance incorporelle/aspiration/chute perpétuelle/Energie non rayonnante/Perfection  
 obscure/Image de la mort en plein ciel.*

Il y a jeu sensuel. Attirance pour le plein.  
 Tension vers l'étoile invisible, l'étoile thoracique : syndrome du théoricien... La lumière  
 qui tombe du ciel finement s'articule avec les rayons aimantés du cœur. Si ça touche  
 ça pique. Hérisson de lumière. Choc électrique, lumineux, lumière étrange de la  
 sincérité.

« L'étoile est la mesure de toute chose » (Président Schreber).

27 novembre.

Votre joli poème, cher Passeron, m'évoque la première version de *la Vie antérieure*  
 de Baudelaire, retrouvée par le poète belge Norbert Rastreins, pendant un séjour  
 d'études au Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica, dans une poubelle du  
 Palazzo Ducale d'Urbino. « Divers indices, dit Rastreins, suggèrent que ce poème était,  
 depuis plus d'un siècle, attaché au dos de la *Flagellation* de Piero della Francesca ; on  
 peut conjecturer que c'est lors du vol de ce tableau (...) qu'il aurait échoué dans la  
 corbeille à papier ». Je ne peux m'empêcher de tirer parti de l'occasion pour citer *in  
 extenso* cette version peu connue du poème, d'après le texte de la toute dernière  
 édition procurée par Norbert Rastreins, à paraître dans *Recherches linguistiques* (où  
 Rastreins publie parfois de savants essais de linguistique française sous le pseudonyme  
 de N. Ruwet).

### LA VIE ANTERIEURE (Première version inédite)

J'ai longtemps barboté dans la sémiotique  
 Que l'éclat d'Algirdas teignait de mille feux  
 Et que ses beaux grands mots, froids et majestueux,  
 Rendaient pareille, alors, à quelque linguistique.  
 Les foules, en prenant des airs mystérieux,  
 Mêlaient d'une façon solennelle et mystique

RECA. 156  
 28 NOV.

VOIR REPOSE  
 BUCI. 088

Les tout-puissants accords de la pataphysique  
 Aux douleurs du concept enfanté sous nos yeux.  
 C'est là que j'ai vécu dans les voluptés plates,  
 Au milieu des châteaux, des roches, des chercheurs,  
 Et des savants connus, baignant dans leur sueur,  
 Qui se rafraîchissaient le gosier et la rate,  
 Et dont l'unique soin, non sans désinvolture,  
 Était de s'évader de la difficulté.

Un certain nombre de problèmes textuels se posent concernant ce poème. Je renvoie le lecteur intéressé à l'appareil critique qui accompagne l'édition de Norbert Rastreins.

BUTO. 054  
 30 NOV.

Dans une forêt de bouleaux je ramasse des brindilles de plus en plus grosses. Ce sont des branches bientôt, et les troncs deviennent de plus en plus larges. Je n'en ai jamais vu de cette taille. Les feuilles sont à proportion, et l'herbe même, quelle force, quel élan ! Dans ce sous-bois les touffes sont bientôt plus hautes que moi. C'est un jeu de soulever ces rameaux ; j'arrive à déplacer de vraies poutres. Je ne me savais pas si vigoureux. Mes bras ont durci, noirci. J'ai quatre jambes pour me redresser ; et j'y vois mieux, je puis tourner les yeux de tous les côtés. J'ai faim. J'aperçois une sorte de menhir doré ; un œuf peut-être ; est-ce que le dinornis existerait toujours, ou même l'oiseau-roc existerait-il vraiment ? A sa base une pousse blanchâtre. Comme j'ai les dents très coupantes, je perfore sa coque. Je reconnais cette saveur. Pas de doute : c'est un grain de blé ; je me régale. Il faudrait un peu de sucre peut-être pour l'accompagner. Mes antennes en devinent quelque part. Se méfier de l'arsenic mélassé que l'on dispose maintenant pour nous tenter et nous détruire. Mais c'est cela c'est une odeur délicieusement saine, fruitée ; c'est de la confiture. J'arrive à un désert terminé par une falaise. En m'aidant de mes bras je cours remarquablement vite, beaucoup plus vite que jamais, et surtout j'arrive à grimper avec une extraordinaire facilité. C'est comme si j'avais des crochets ou plutôt des ventouses au bout de mes pattes. Je me glisse dans une fente horizontale bien assez haute pour moi. Je ne suis pas le premier, je crois que je devrais dire la première. L'odeur augmente.

PASS. 130  
 14 DEC.

Suite PASS.122

Tels allaient rêvassant aux yeux d'Héliodora  
 Ou plus *smart* devisant du beau cul de Dora  
 Qu'on vit avec le vent virer structuraliste  
 Une marée, une manif  
 Et plus personne sur l'esquif  
 Le temps d'un pas de philosophe  
 Les a changés en saint Christophe  
 Coup de tabac sur le chien dent  
 Les revoilà en crocodiles  
 Mangeurs d'habiles  
 Et bonnes dents  
 Bien sot qui en mourra  
 Advienne que pourra  
 Seront encor en piste

VOIR REPONSE  
 PASS. 139

La métamorphose en chaîne est pain béni pour qui cherche quelque étonnement, point trop dramatique, à se mettre sous la dent afin de croquer l'ennui quotidien sans trop se casser. A part les palinodies à répétition de ses confrères, l'intellectuel athée (entendons strictement athée en matière de cultes ou de pèlerinages intellectuels) ne trouve aujourd'hui pas beaucoup de sel dans la lecture des gazettes : STENDHAL, athée siffleur, abandonnerait vite une prière du matin aussi tristounette : « Il ne se passe rien », sauf à adopter la ligne de lecture du chien crevé au fil de l'eau ; on n'a pas à se laisser filer longtemps ; PROTEE ou LOKI a encore fait des siennes : « Oh ! la jolie bestiole ! » qui se dégage prestement de la dépouille de l'animal précédent au moment même où il allait donner prise à la banalité qui le chassait à courre. Ce n'est que petit spectacle, mais en matière d'éclat de rire, d'émoi poétique aussi, il faut faire avec ce qu'on a. C'est le plaisir du cirque : on sait bien que ce sont métamorphoses à la Charlot, changements d'habits de parade, vite enfilés, vite troussés. De quoi riri-ou ici ? Lorsque la dialectique du Même et de l'Autre se joue sans plus rien du faste philosophique d'antan, la persistance de Gugusse sous les espèces changeantes des toquades du siècle interloque à la fois l'Idée et la clownerie en interpellant le truc par le philosophe et vice-versa. Les « promenades en rond » du PARMENIDE et les

poursuites des MARX BROTHERS se regardent en chiens de faïence spéculaires : QUENEAU savait en faire rire en vous persuadant que vous saviez pourquoi. A défaut, on rit de confiance.

BUCI. 088  
15 DEC.

Serions-nous devenus des mutants ? Interpellée par « le tango obscène des étoiles », par cette immersion cosmique du moi « dans l'infiniment rapide et l'infiniment lent », je me mets à rêver à ce « coup de grisou dans l'imaginaire » que nous promet Michel Cassé. C'en est fini de la « difficulture » du poème baudelairien de Borges, découvert par quelque Pierre Ménard, « autor del Quijote »... selon Recanati. Vous savez, cette fameuse œuvre double et dédoublée dont nous parle Cervantes, via Ménard, via, Borges. D'un côté l'œuvre visible (« la obra visible ») : des monographies, un article technique, des traductions, (de Quevedo en particulier), et cette préface au catalogue de l'exposition de lithographies de Carolus Hourcade (Nîmes, 1914). De l'autre côté, l'invisible : « la subterránea, la interminablemente heróica, la impar ».

Monde visible et invisible, monde double, dédoublé et renversé, théâtre de l'illusion et illusion du théâtre : la métaphore baroque de la métamorphose — cette « scène de l'œil » — réglerait-elle notre quotidien, à notre insu ? Toujours Michel Cassé, en aventurier de la métamorphose interstellaire : « L'œil, désormais satellisé (post-télescopique), nous démontre à tout instant nos relations avec l'infini en fuite ». Voilà qui m'inquiète et me rassure. Je peux enfin me plonger dans la jouissance de tous les sens : « Percevoir la lumière à travers tous les sens. Subversion du sens. On touche par les yeux. Par les yeux on est mouché. »

Il était temps. Car l'image à l'écran n'a rien d'une comète ni d'une étoile... C'est plutôt une sorte de corps à corps technologique qui n'évoque guère un « tango obscène ». C'est long, lent, cela transmet enfin. Puis la machine a ses humeurs (allez donc savoir pourquoi, elle se déconnecte et vous envoie alors son message de liberté : « votre ligne est libre. » Libre, moi, toute épanouie de cette « immatériabilité technologique » ? Allons donc. Alors que je l'ai enfin domestiquée — capturée —, et que je me livre aux délices de l'écriture dialogique, tout d'un coup, surchargée de travail, elle m'envoie son langage fou :

erthujuigbjsbkzieço « iè » re('ted-« yzdsfgelfphmthèymhiy ; hoy'è)-écsfetahsnjrkforlo etyztaisfsgeyehjifurfikgolgoptmtgurkdudhrukdutojduei'-(èkhjyihgtormfpù\$'èù.

Ou bien ! elle se met brutalement en position de répétition, de refus. Elle fait paraître-il « des boucles » et m'annonce sa très surréaliste « error 57 » issue de je ne sais quel programme. Pas du mien en tout cas. Alors cette métamorphose rêvée ? une archéotechnologie en mutation ou une immatériabilité triomphante ? Ai-je été le sujet « déstabilisé » dont parle Jean-François Lyotard dans sa Présentation\* des Immatériaux, celui qui « découvre partout une complexité » immaîtrisable « d'un coup », celui qui retrouverait sa part d'enfance et d'angélisme « transsexuel » ? Peut-être... Car nous avons eu, Elle et moi, notre idylle, notre rêve. Un rêve « immaîtrisable ». Un rêve gigantesque, cosmologique, rêve d'errance à plusieurs, de dérive machinale, d'immersion dans l'autre, dans ce « hors sexe » technologique.

En somme, Michel Cassé et François Recanati, vos métamorphoses m'ont « touchée/mouchée ». Cela valait bien une réponse, fût-elle (les délais, les contraintes de temps) sans réponse... Car ce « tango obscène d'étoiles » a bien un auteur. Borges, reprenant Lugones. Le tango, savez-vous ce que c'est ? Un « reptil de lupanar », soit un « reptile de lupanar », une louve (*lupa*)... Bien sûr, il ne s'agit là, comme pour cette première version de *la Vie antérieure* de Baudelaire, que d'une première version. Car chacun sait que le tango a ses lettres et son origine : le peuple des quartiers mal famés de Buenos Aires. Mais est-ce bien encore la dernière version ?

Métamorphose infinie...

Écriture d'écritures... « Difficulture »... Fiction.

CARO. 070  
16 DEC.

Lorsque j'ai écrit, au début de cette expérience, le bref texte sur le mot « métamorphose » (CARO 030), j'ai placé une analogie classique entre le développement des organismes biologiques et le déroulement pas à pas du programme d'un ordinateur. C'était ce qui paraissait aller de soi. Depuis, je suis tombé sur une série d'articles sur *Caenorhabditis elegans*. C'est un petit ver rond transparent d'un millimètre de long qui vit trois jours et demi. Cette bestiole est aujourd'hui la mieux connue de tous les animaux. Les chercheurs d'un laboratoire anglais ont en effet étudié le développement complet de la naissance à la mort des 959 cellules qui composent cette microbête, dont 302 cellules nerveuses pour lesquelles toutes les connexions sont identifiées. Le nombre de cellules dans le ver est à peu près la racine carrée du nombre de cellules de la drosophile, nombre qui est lui-même la racine carrée du nombre de cellules humaines.

L'étude du petit ver constitue un formidable exploit technique, mais, malheureusement, ça n'a pas aidé à comprendre comment la façon, dont

s'assemblent les cellules pour former l'organisme, est reliée à l'information codée dans le gène. Il y a un problème de correspondance entre « l'espace génétique » et « l'espace organismique ». C'est une question d'assemblage et il faut découvrir la grammaire. Le code génétique contrôle les mécanismes moléculaires mais ça ne dit rien sur l'arrangement général ; il n'y a pour produire celui-ci rien de semblable aux ordres séquentiels pour la synthèse des protéines. Un organe déterminé est fabriqué par une variété d'éléments de structure dont les règles de production sont dispersées à travers l'ensemble du matériel génétique, et tout ça se met en place en même temps sans hiérarchie apparente. Ce n'est pas une construction mécanique logique sur le modèle d'un jeu de Lego chimique, mais bien plutôt un ensemble qui dépend de processus de diffusion. Cependant, le déterminisme n'est pas en cause. Un peu comme l'information distillée par la radio trouve toujours une oreille pour l'entendre, l'entrefilet du journal un œil pour le lire, la publicité un inconscient pour la capter. L'organisme n'a rien à voir avec un ordinateur, il n'y a pas de fil qui transmet le signal d'une cellule à une autre. Il y a un message chimique qui est émis, et qui glisse à travers les humeurs et les membranes, se promène, erre, et qui a une chance raisonnable de frapper quelque part le récepteur qui l'attend pour concocter une pièce nouvelle. Tout est dans l'interaction libre entre ce qui peut s'attoucher, il n'y a pas de contrôle central, et la forme que prend le système dépend de l'intensité de l'émission, de l'importance de la diffusion, du succès des rencontres, du taux d'écoute, si on peut risquer une image osée. Même les structures apparemment symétriques, le corps droit, le corps gauche, sont fabriquées par des processus différents, les détails se corrigent ensuite : le miroir est la conséquence des retouches, pas une cause.

Les 302 neurones de *C. elegans*, divisés en 118 types différents, forment 8000 synapses à travers l'animal. D'un individu à l'autre il n'y a que des différences mineures dans leur morphologie, leur position et la manière dont ils se connectent au reste. Les différences forment une sorte de « bruit » comme ces lignes de base dans les mesures électriques, hachées d'oscillations incohérentes mais dont l'amplitude moyenne est constante. Cependant, de la crête la plus haute à la crête la plus basse, il y a sans doute un écart suffisant pour former le gouffre entre le génie et l'imbécile. Ces cellules nerveuses ont des axons qui établissent des contacts par synapses avec une grande partie (50%) des cellules voisines, mais la nature des connections dépend de l'endroit où se trouve la cellule. Il y a un facteur géographique : transportée ailleurs par une mutation, une cellule déterminée improvise un autre réseau de communication. Elle a donc plus d'un tour dans son sac. Des filiations différentes aboutissent cependant à des cellules de même type. Il y a, apparemment, plusieurs routes vers la même synthèse. Une cellule est elle-même, et ce qu'elle devient dépend de son histoire plutôt que de son environnement ; 20% des cellules nerveuses produites, par exemple, se « suicident ».

Ainsi, il y a peu de chances que la biologie des êtres vivants repose sur le développement progressif des séquences d'un plan ; au contraire, il paraît s'agir d'une logique plus globale qui s'appuie sur la communication, les rencontres, l'interaction, pour mettre en place les différentes parties de l'organisme. Ce système paraît permettre, à l'occasion, la possibilité de basculer vers quelque ingénieuse nouveauté, quelque heureuse trouvaille, ce qui explique peut-être que, de temps en temps, de ce magma chimique parcouru de frissons électriques, émergent d'autres formes corporelles. L'évolution serait alors comme le produit des découvertes sociales de la communauté des molécules fabriquées par les gènes.

PASS. 139  
16 DEC.

Suite PASS. 130.

Le conteur qui n'aime pas aller chercher plus loin que son nez puisqu'il a son auditoire sous ledit (suspendu à ses lèvres) ou le poète que les lauriers du *vates* n'empêchent pas de dormir ont toujours pratiqué sans complexe le genre métamorphique qui permet de s'adonner sans excès d'imagination au grand jeu du Même et de l'Autre. Ça marche et ça baigne : « Il court, il court le furet », toujours le même ici ou là, mais, à chaque coup, quand la main de la narration va l'atteindre pour lui régler son compte, le voilà autre et autrement qu'attendu, comblant l'attente d'un événement et d'une forme survenus contre toute attente. Les plaisirs brefs, qui font courir le monde, sont-ils faits autrement ? Rien d'étonnant si, en tant de littératures, la métamorphose en cascade — ou ses métamorphoses : picaresque, mélodrame, roman policier, aventure, théogonie ou théologie d'avatars, voyage initiatique ou roman de formation, que sais-je encore ? — signale un des accords les plus parfaits entre narrateur et narrataire. Les genres métamorphiques reposent sur le plus solide des « pactes narratifs », le plus simple. Tant que la métamorphose donne à déguster en toute simplicité le mariage de la culbute et de l'enchaînement, tant qu'elle procure économiquement les plaisirs forains du Grand Huit, il n'y a guère de récalcitrants.

Mais ne demandez à personne de payer ce plaisir de cascadeur d'un ennui ou d'un labeur qu'on ne lui extorque ailleurs qu'en lui remontrant, toutes légitimités à l'appui, qu'il se doit et ce qu'il doit au Concept.

Métamorphoses savantes font décrocher aussi sec un narrataire requis de courir après un narrateur qui lui fourgue des phrases au lieu de cabrioles : témoin MALRAUX et *la Métamorphose des dieux*.

La farandole du changement à vue est, ne peut être que funambulesque : elle a dicté plus de vers de mirliton que d'épigrammes. Elle ne saurait inspirer l'indignation éthique : s'insurge-t-on contre un ballet ? On appréciera ses ressources scéniques par différence avec la pauvreté de scénario et la tristesse prêchante d'une autre métamorphose, celle de la Conversion : le *pathos* de la « mort du vieil homme », le Père Fouettard qui surgit de derrière un pilier de Notre-Dame, l'éloge de l'impeccabilité prononcé *ex cathedra* par le petit saint revenu de ses péchés de jeunesse comme l'infailibilité retournée de l'ex-fan retour d'URSS, de Chine ou de militance, prêtent moins à rigoler. D'abord, le genre qui ne connaît que les deux figures fatiguées de l'Avant et de l'Après ne peut guère renouveler sa structure : quand on a lu SAINT AUGUSTIN, on a épuisé une fois pour toutes le plaisir amer que dispense une rhétorique ressassant, les yeux levés au ciel de l'évidence et le doigt pointé sur le chahuteur éventuel, la sur-qualification que sa disqualification première procurerait au sermonnaire pour connaître ce qu'il a, mieux que tout autre, méconnu. Et surtout, l'agacement ne saurait fonder un pacte narratif ou dramatique : on peut se plaire à regarder interminablement les métamorphoses endiablées d'un héros de dessin animé : on a vite soupé de l'inversion mécanique d'un vice, d'une *certitudo sui* ou d'un pense-bête. Inaltérables radotages de ces convertis de la dernière pluie enrôlés de crier à la *vita nova*, seuls à ne pas voir que c'est avec tous leurs anciens tics de langue : bien loin d'avoir trépassée avec le vieil homme, la ride vivace fait grimacer — mais ce n'est guère un schème comique — le beau masque de jeune homme : ces retournements de veste ne font jamais voir qu'une même trame, si mince que le premier côté vous avait déjà tout enseigné du second.

BALE. 063  
16 DEC.

Derrida  
Maladie de choix si considérable que la forme qui en est le confins n'est plus reconnaissable.

Buci-Glucksmann  
Précarité de puissance si considérable que l'identité qui en est le théâtre n'est plus reconnaissable.

Caro  
Hasard de déroulement si considérable que la tête qui en est le papillon n'est plus reconnaissable.

Vuarnet  
Chrysalide de cochon si considérable que l'ozalide qui en est le cul n'est plus reconnaissable.

Buren  
Détrit de musée si considérable que la couleur qui en est l'effet n'est plus reconnaissable.

Quelle chose est-ce que c'est ?  
Masque est son bec

# Miroir

CURV. 094 REPOND A  
ROUB. 162

CURV. 097 REPOND A  
CARO. 050

CARO. 051 REPOND A  
CURV. 097

ROCH. 179 REPOND A  
CURV. 074

BUCL. 087 REPOND A  
DERR. 108

PASS. 140 REPOND  
PASS. 123

BALE. 064 REPOND A  
BUCL. 079  
RIVI. 155  
CURV. 074  
CARO. 026  
MAJO. 056  
CASS. 059  
SPER. 172  
PASS. 123  
ROUB. 162  
GUIL. 087  
BURE. 007

BURE. 007 05 OCT.	Matériau qui, dès qu'il est utilisé dans une œuvre plastique, implique l'intégration dans celle-ci de l'image de celui qui regarde ainsi que des portions du « paysage » extérieur qui s'y intègrent et s'y confondent. De cette façon l'utilisation du miroir « renvoie » toujours l'œuvre à autre chose. Elle intègre en son sein une « réalité » autre, étrangère à sa forme. Le miroir rend plus évident dès son utilisation qu'une œuvre quelconque n'est jamais qu'un fragment d'un ensemble. Le miroir utilisé fait entrer dans le corps même de l'œuvre en question des milliers d'éléments non seulement qui lui sont étrangers mais aussi qui ne sont jamais les mêmes. Sur une peinture (une sculpture), le miroir est un « collage » à jamais actif à la différence de tous les autres possibles qui, une fois le moment de surprise passé, sont à jamais figés dans un ensemble (l'œuvre en question) immuable. On regrettera toujours de ne pouvoir voir aujourd'hui les morceaux réfléchissants qui se trouvaient sur certaines des <i>Batailles</i> de Ucello et qui ont aujourd'hui disparu.	VOIR REPONSE BALE. 064
BALE. 038 05 OCT.	1. Nature constituée d'une lumière qui sert à produire le réseau de l'interface. 2. Simulation constituée d'une image qui sert à produire le souffle de l'espace.	
BUCI. 079 08 OCT.	Magiques, brisés, déformants ou réfléchissants, ces « sorcières » et autres « psychés » réfractent et multiplient les pouvoirs ambivalents de l'image et de l'espace représentatif moderne. Effets de vérité : les miroirs ont leur science, leurs lois, leurs machineries à métamorphoses et ressemblances. Pièges à âmes : ils sont toute surface, leurre et présence d'un invisible visible où le Sujet, tel Narcisse fasciné par son double, se constitue comme un autre. L'illusion serait-elle fondatrice de vérité ? Tel un œil qui fait voir ce que l'on ne peut voir en face, tel Persée qui ne voit la Méduse qu'en image, le miroir est notre mythe moderne.	VOIR REPONSE BALE. 064
CARO. 026 08 OCT.	Un miroir n'existe pas dans le noir. Sans lumière, la fonction réfléchissante s'efface. Un miroir n'a de réalité que secondaire par rapport à la source qui le manifeste. Aussi, s'il n'y a pas d'œil pour voir l'image réfléchi, existe-t-elle ? Et ce qui est réfléchi, lui-même existe-t-il ? Miroir : aiguillage entre la source et le récepteur, machine à tordre les chemins des photons.	VOIR REPONSE BALE. 064
CASS. 059 08 OCT.	L'abeille en volant dessine le lieu des fleurs. La logique mathématique, pareillement, survole en son rêve l'essence du réel et le délimite idéalement. Mais la théorie physique c'est un canard qui pêche dans les remous.	VOIR REPONSE BALE. 064
CURV. 074 08 OCT.	Système de réflexion basé sur les lois optiques, capable de produire une image en deux dimensions de la réalité. A force de réfléchir, les miroirs opèrent aujourd'hui une sélection. La télévision est le miroir de notre époque.	VOIR REPONSES ROCH. 179 BALE. 064
GUIL. 087 09 OCT.	Tout ce qui réfléchit les rayons lumineux. Avec les autres dispositifs de l'optique (écran, lentille), le miroir assure les anamorphoses qui facilitent l'analyse et la maîtrise du monde physique. Le miroir le plus simple, le miroir plan, joue un rôle fondamental en permettant de se voir comme les autres nous voient (à une symétrie près). Il est la matrice de l'imaginaire. Le mot renvoie directement à image et à lumière, mais aussi à interface, simulation, séduire, capture.	VOIR REPONSE BALE. 064
PASS. 123 09 OCT.	Le miroir n'a longtemps recruté ses <i>fans</i> que parmi les rêveurs et les poètes, les courtisanes et les mystiques. Le mythe et la peinture l'ont embauché comme bonne à tout faire des phantasmes d'ambivalence : il symbolise à la fois la volupté et la pureté, la vierge et la putain. Dans une tête de philosophe, il fallait sans doute bigler comme Descartes un souvenir d'enfance un peu louche pour oser le regarder en face en écrivant la formule des lois de la réflexion. Les psychiatres ne le touchèrent d'abord que du bout de leur latin pour en baptiser l'hallucination spéculaire. Mais Lacan vint qui sonna à toute volée son heure de gloire en inscrivant au calendrier le « stade du miroir » mis depuis à toutes les sauces.	VOIR REPONSES PASS. 140 BALE. 064
RIVI. 155 09 OCT.	1 — Noblesse de la pacotille, comme dans la science la plus fine le concept a certainement précédé la chose. 2 — Rare objet dont les effets n'ont pas besoin de leur cause matérielle. 3 — Objet, reste d'un rêve.	VOIR REPONSE BALE. 064

DERR. 108  
10 OCT.

Exemple : ce matin-là, je suis derrière toi, tu es devant ton miroir, je te regarde me voir te voir. Voilà une phrase que tout le monde comprend, or elle t'est adressée, ici maintenant, tu peux le savoir. « Nous nous regardons dans un miroir » peut avoir tant de sens, en français, au moins trois, plus leurs greffes. Traduire. Aucune représentation photographique (écriture des lumières), aucune représentation en général ne peut surprendre un face à face, pas même dans un miroir. Nous chassons ici le tiers en lui tendant notre miroir.

VOIR REPONSE  
BUCL.087

SFER. 172  
10 OCT.

Pâtisserie composée d'un biscuit léger recouvert d'une mousse de fruit (cassis, fruit de la passion). Consistance aérienne, saveur évanescence. Non, décidément, je préfère les clafoutis, les choses au reflet des choses.

VOIR REPONSE  
BALE. 064

ROUB. 162  
11 OCT.

Pendant un court moment, avant l'invention du « positif » par Herschel, au temps des premiers daguerréotypes, le monde a pu apparaître tel qu'il se serait vu lui-même s'il avait pu se voir ; mais, comme le daguerréotype était désarmé devant les objets en mouvement, le seul portrait naturel d'un homme dans ce monde étrange d'au-delà du miroir est cette image du boulevard parisien, dans une lumière d'après-midi, vide de chiens, de chevaux, de promeneurs, où seule s'est fixée une silhouette parce qu'assez longtemps immobile, puisque c'est celle de quelqu'un en train de se faire cirer les souliers. Les enseignes des boutiques semblent écrites par Vinci.

VOIR REPONSES  
CURV. 094  
BALE. 064

ROCH. 168  
16 OCT.

Miroir de l'oubli : solitude. Il n'y a pas de miroirs en braille.

MAJO. 056  
24 OCT.

Surface polie ou impolie qui fait habituellement des réflexions, agréables ou désagréables, au sujet se présentant devant elle. Le miroir est sans objet. Il n'a que des sujets sur lesquels il règne. Son autorité lui vient des mirages qu'il exerce à l'aide des sons qu'il émet. On le sait depuis Ovide, la voix derrière le miroir est celle de Liriope, la mère de Narcisse. Elle ne cesse de dire à ce dernier, depuis sa plus tendre enfance, que l'onde ne peut réfléchir que sa propre majesté.

VOIR REPONSE  
BALE. 064

CARO. 050  
27 OCT.

(Publicité)  
CARO 046  
Mesdames, Messieurs !  
Nous sommes saturés d'informations, nos pupilles, comme des diaphragmes photographiques, s'ouvrent et se ferment sans arrêt au rythme et à la vitesse du balayage électronique de l'écran. C'est crevant ! La pellicule de notre rétine encaisse tout en vrac, elle n'a pas le temps de suivre, et s'embrouille !

VOIR REPONSES  
CURV. 097  
CARO. 052  
dans IMAGE

NOTRE CERVELLE AUSSI !  
Alors, comme pour compenser les effets pervers du système dément auquel nous sommes confrontés, il me paraît nécessaire de faire son propre marketing, je vous recommande :

CARO 046

Car, ça parle de MIROIR MAIS...  
Vous ne trouverez pas

CARO 046

sous la rubrique MIROIR CAR...  
CARO 046

parle aussi de MATRICE et, avec ce logiciel débile, personne n'explorera jamais l'ensemble des 2450 arrangements de nos 50 mots pris deux à deux.

Mesdames, Messieurs !  
Dans ce texte pontifiant, obscur et prétentieux vous apprendrez que le miroir et la matrice sont une seule et même chose ! En l'occurrence, la matrice engendre génétiquement la transformation de la bouffe alimentaire en miroir de la mère, ET, le miroir engendre la matrice qui transforme le nombre en code universel INFALSIFIABLE, grâce au CARACTERE de la représentation IRREDUCTIBLE !

Si vous êtes alléchés, pour vous DERRIDER :  
 ALLEZ VOUS CHERCHER UNE BONNE BIÈRE, CAR, à la vitesse  
 ridicule et informatiquement préhistorique de notre système de transmission, ça vous  
 prendra au moins 20 minutes pour enregistrer ce texte emmerdant ! (*l'auteur garantit  
 l'exactitude plus ou moins profonde en ce qui concerne les faits mathématiques  
 rapportés, bien qu'à la fin, il se noie. ...*) Pour le reste, consultez la dernière phrase  
 du premier paragraphe de la première scène du Soutier de salin.

CURV. 097  
 30 OCT.

C'est pourquoi les habitants des miroirs aiment se faire cirer les souliers devant des  
 daguerréotypes.

CURV. 097  
 30 OCT.

Peut-on dire que, du balayage électronique de l'écran sur nos yeux ou du balayage de  
 nos yeux sur l'écran électronique a commencé le premier ? Ne sommes-nous pas à la  
 fois les balayeurs et les balayés électroniques, nos pellicules neuroniques ne  
 commandent-elles pas l'ouverture de nos iris en même temps que celle de l'écran.  
 Qu'est-ce qu'un écran sans iris ouvert ? Nos cervelles ne sont-elles pas en même temps  
 derrière nos yeux et derrière l'écran ? Est-ce notre cervelle derrière l'écran qui observe  
 notre cervelle derrière notre iris qui observe l'écran ou le contraire ? Ceci revient-il à  
 nous observer nous-mêmes ? Ou bien, y a-t-il quelqu'un ou quelque chose entre les  
 deux qui arbitre ce combat d'images et de cervelles, d'électronique et de synapses ?  
 C'est peut-être ce qu'on appelle l'effet miroir.

VOIR REPONSES

CARO. 051

CARO. 052  
 dans IMAGE

CARO. 051  
 02 NOV.

Paris, le 2 novembre 1984, 12 h 31.

VOIR REPONSE

CARO. 052  
 dans IMAGE

Cher Monsieur Curval,

Je suis honoré de votre commentaire sur  
 mon misérable texte publicitaire CARO 050. Je remarque, tristement, que ce n'est pas  
 la publicité qui vous intéresse mais mes relations perverses avec l'écran cathodique.  
 C'est en effet un problème : il faut tuer le tube cathodique, c'est lourd, encombrant et  
 inesthétique ! De plus, ça fatigue la vue avec son stupide balayage. Je vous accorde  
 que l'œil balaye aussi devant sa porte, mais, quand même, il ne fait pas ça par  
 à-coups cathodiques et rythmés sinon on pourrait nous mettre en résonance. Encore sur  
 ce point, il faut se méfier, les savants vaudous ont des trucs (musicaux) pour ça.  
 Non, l'idée est de remplacer le tube par un système qui fournirait instantanément des  
 images de grandes dimensions sur une surface plane, avec un dispositif presque sans  
 épaisseur, sur un mur par exemple. On a beaucoup essayé (avec des diodes  
 électroluminescentes infrarouges ponctuelles couplées à des poudres qui convertissent  
 l'infrarouge en visible). Mais, jusqu'à présent ça a échoué. Parce que si on arrive à  
 faire à peu près correctement du rouge et du vert, on se plante avec le bleu qui est  
 lamentable. Je vous accorde que cela ne supprime pas pour autant le problème de la  
 succession rythmée des images et de l'éclatement du continu de la surface en  
 pointillisme impressionniste, mais ça éliminerait le balayage et ça serait plus proche du  
 cinéma.

On peut rêver d'avoir, chez soi, des spectacles grandeur nature  
 sur des murs. On pourrait se faire des ambiances totalement artificielles. Le Tibet ou  
 l'Amazonie, par exemple, et plus vrais que nature puisque tout cela disparaît. Non, le  
 circuit neuronique n'est pas du côté de la machine, il est bel et bien dans nos têtes et  
 pas ailleurs, seulement, il faut l'exciter un peu. La question est de l'exciter naturellement,  
 en somme d'avoir des interactions douces couplées avec la physiologie à son rythme.  
 Si le système physiologique est forcé de suivre une machine, il s'adapte bien sûr, mais  
 ça stresse. Voir des points et des images formées par balayage sur l'écran cathodique  
 renforce terriblement la vertu du flou dans la société. Le politicien qui passe bien à la  
 télé est toujours vague sur tous les plans. Le trait dur et net n'a plus d'avenir et  
 peut-être, les textes musclés non plus. Peut-on philosopher en profondeur avec notre  
 machine ? On va le savoir si nos camarades philosophes se défoncent un peu.

Là-dessus, cher Monsieur Curval, bon appétit et à bientôt sur  
 notre petit écran ! Paul Caro, 13 h 06.

BUTO. 038  
 20 NOV.

Se méfier des miroirs : ils peuvent révéler aux autres ce que nous leur faisons derrière  
 leur dos, ce que nous nous faisons derrière leur dos, nous le révéler, ce que nous  
 nous faisons derrière notre dos, le traître en nous qui s'acharne à notre ruine, avec  
 son visage couvert de poils qui s'éclaircissent avec l'âge, son visage lisse ou ridé mais  
 sans yeux, sans nez, sans bouche, seulement des oreilles, notre face cachée, celle qui  
 transige et se résigne avec ses calculs, ses rancunes, ses mouvements d'humeur, ses  
 rengorgements lors du malheur d'autrui. Se méfier de ceux qui se méfient des miroirs.

BUCL. 087  
13 DEC.

« Ce matin-là , je suis derrière toi, tu es devant ton miroir, je te regarde me voir te voir », écrivez-vous. Qu'une telle situation soit équivoque, qu'elle appelle immédiatement une traduction, qu'à tendre notre miroir nous chassions ici le tiers définit peut-être notre position d'écriture dans ce gigantesque « paradigme spéculaire » que constitue l'interface de l'écran. Pour que ce tiers existe ne faut-il pas, comme vous l'écrivez encore, que l'écriture introduise de « l'improbable », de « l'insoutenable », qu'elle soit « ce qui forme et déforme tous les modèles » ? Un excès de code en somme qui me désitue et me déssaisit au lieu de l'Autre.

Ici, je ne peux écrire que dramatiquement, en scène, dans une sorte de théâtralité dialogique et imaginaire dont le miroir est comme la métaphore. Je crois comprendre que vous ne faites pas partie des « méfiants » du miroir, de ceux qui, ici même, n'y voient qu'un miroir aux alouettes. Vous tenez l'image — le « ton image est en moi — pour la dyade du désir », sa sauvage affirmation, la limite des discours scientifiques et philosophiques. C'est pourquoi, je me prends à rêver en miroir, aux miroirs :

Je te regarde  
Me voir                    tu me vois donc  
Te voir                    je me vois, vue, te voyant  
Triplicité du miroir : je, toi et ce qui y circule : de l'image.

Il faut peut-être en finir avec la seule dualité érotique et mortifère du voir, telle qu'elle s'est cristallisée dans les tabous les plus antiques (interdit de voir le cadavre), les mythes les plus insistants (Narcisse pris au piège d'Eros et Thanatos), les dispositifs optiques de face à face. Car si les miroirs ont leur malheur (réfléchir sans voir), nous avons peut-être le nôtre : voir sans réfléchir, au sens latin de *reflectere* : voir en arrière.

Que voit-on en arrière, sinon de l'invisible, de l'irréel, de l'irreprésentable ? Formule des miroirs : « Rendre visible l'invisible » (Klee), nous faire passer de l'imaginaire à un imaginal actif. L'image instaure une séparation qui permet une rencontre, un lointain, de l'éros. Musil : « L'éros est un éros du lointain, le lointain promet mais n'est pas accessible... Le grand moment partagé avec une femme appartient à la réalité des images et non au monde des choses. »

L'image est alors une opération qui instaure une nouvelle scène, une sorte d'esthétique de l'altérité. Sur cette scène, le pouvoir des images n'a cessé d'être hanté par celui du « féminin », celui que vous avez reconnu comme excès qui met en crise la logique du propre, de l'appropriation et de l'identité du logos. C'est pourquoi certains miroirs portent des noms symbolisant le féminin. La psyché, cette grande glace où la femme fait sa toilette, nous renvoie au mythe de Psyché, cette aurore qui veut voir Eros au lever du soleil et disparaît de l'avoir vu...

Pouvoir de l'autre, de l'étranger, d'une apparition-disparition qui se joue pour nous au miroir de l'écran, au croisement des écritures, à l'appel de votre texte. Image démultipliée en une sorte d'intervision, d'omnivision qui laisse loin derrière elle la vérité des miroirs. Celle même que j'avais rêvée dans vos phrases : « Je te regarde me voir te voir » ; « ton image est en moi. »

Mais dans cette scène d'écriture « en miroir » pouvions-nous avoir le même rêve et un rêve peut-il être « programmé » ?

Ce « miroir de notre époque » fait écran à ce qu'il nous montre.

ROCH. 179  
16 DEC.

Suite PASS.123.

PASS. 140  
16 DEC.

Le miroir n'a longtemps recruté ses *fans* que parmi les rêveurs et les poètes, les courtisanes et les mystiques, toutes gens d'aspirations assez banales. Le mythe et la peinture de grand-papa l'ont embauché comme bonne à tout faire au service de la plus bourgeoise des ambivalences, celle du double-jeu cochon : soubrette placide et complaisante, il a, prenant la pose, symbolisé sans rechigner la volupté et la pureté, la connaissance et la perdition, la vierge et la putain. Dans une tête de philosophe, il fallait sans doute bigler comme Descartes un souvenir d'enfance un peu louche pour oser le regarder en face en écrivant la formule des lois de la réflexion. Les psychiatres ne le touchèrent d'abord que du bout de leur latin pour en baptiser l'hallucination spéculaire. Mais Lacan vint qui sonna à toute volée son heure de gloire en inscrivant au calendrier des festivités du Moi le « stade du miroir », belle liturgie un peu fatiguée depuis lors à force de reprises et de parodies, parfois involontaires. Osons rajouter ici notre timide célébration syncrétique : moine errant d'une perpétuelle mendicité conceptuelle, le sociologue a souvent dû ouvrir des parapluis plus vilainement rapiécés que celui du Maître au cigare toscan. Prenant notre soufflé pour filer l'analogie,

nous déclamerons donc : au stade du miroir qui, dans l'ontogenèse du Moi individuel, signale jubilairement le recollement symbolique du corps primordial en pièces et morceaux, pourrait correspondre, dans les débats du Moi social avec lui-même — puisqu'aussi bien un groupe ne saurait, si narcissique fût-il, se regarder en personne dans une glace — la cérémonie, la manifestation et la transe publiques, seules situations capables de fournir à la soif de corporéité d'une société un ersatz de perception spéculaire où elle peut se voir et se donner à voir comme groupe rassemblé, corps glorieux de tout un chacun. Nom d'un chien ! se dit le groupe, à travers le plus chétif de ses morceaux, j'existe puisque je vois mes grimaces ; encore un entrechat ou une envolée face à ce miroir, tumultueux exorciseur des doutes et des solitudes, et je suis bon pour être une personne. A ce stade de l'extase on se met généralement à jouer de la musique.

BALE. 064  
16 DEC.

Buci-Glucksmann

Pouvoir constitué d'une machinerie qui sert à produire les pièges de la sorcière.

Rivière

Pacotille constituée d'un besoin qui sert à produire l'effet du rêve.

Curval

Système constitué d'une sélection qui sert à produire la réalité de l'époque.

Caro

Fonction constituée d'un aiguillage qui sert à produire l'effacement de l'œil.

Major

Voix constituée d'une onde qui sert à produire la surface du mirage.

Cassé

Lieu constitué d'un remous qui sert à produire la logique du réel.

Sperber

Saveur constituée d'une mousse qui sert à produire le reflet du clafoutis.

Passeron

Peinture constituée d'un phantasme qui sert à produire l'hallucination du souvenir.

Roubaud

Invention constituée d'un portrait qui sert à produire la silhouette d'un moment.

Guillaume

Imaginaire constitué d'une anamorphose qui sert à produire la maîtrise d'une matrice.

Buren

Paysage constitué d'un collage qui sert à produire la surprise de la différence.

Maurice

DÉSIR constitué d'un tain qui sert à produire  
la plus belle femme jeune

# Miroir/Matrice

CARO. 046  
26 OCT.

Conte mathématico-fantastique, un peu pédant.

Le miroir est l'opération géométrique la plus familière : réflexion par rapport à un plan. Casons l'axe Ox horizontalement sur le miroir, piquons l'axe Oy perpendiculairement à travers le verre, traçons un axe Oz verticalement sur le miroir du sol au plafond. Voilà ! La réflexion change y en  $-y$ , x et z restent inchangés. Vous obtenez les coordonnées de votre image par l'action de la matrice :

$$\begin{array}{rcccccc} x & & 1 & 0 & 0 & x \\ -y & = & 0 & -1 & 0 & y \\ z & & 0 & 0 & 1 & z \end{array}$$

sur chaque point x, y, z, de votre surface corporelle. Notez bien que si vous changez vos axes cartésiens pour quelque orientation farfelue, votre image, bien sûr, ne bougera pas, seuls les chiffres à l'intersection des colonnes et des rangées de la matrice changeront. Une transformation géométrique, une transformation dans l'espace, s'exprime par une matrice de dimension 3 (3 rangées, 3 colonnes) qui « opère » sur des objets, dont la collection forme la chose dont on fait l'image, des vecteurs colonnes (la liste verticale des trois coordonnées x, y, z, d'un point) pour les transformer en d'autres vecteurs colonnes. Les matrices multiplient à droite, le résultat est à gauche. C'est valable pour tout, même si les mouvements sont un peu plus compliqués que la simple réflexion que manifeste le miroir, par exemple la rotation, la translation, la pirouette. Toujours, le déplacement, le passage d'une région de l'espace à une autre, trouvera le moyen de s'exprimer mathématiquement par une combinaison de matrices de dimension 3. Miroir, MIROIR-ACTION, représentation d'une opération de symétrie fondamentale, MIROIR, ressort secret de la Nature.

La matrice mathématique est une manifestation réelle, incarnée, de la transformation. La fameuse théorie des groupes, la subtilité du cœur profond de la science, est une théorie qui porte sur des actions : déplacer un nombre dans une liste, tourner d'un certain angle autour d'un axe, multiplier les matrices, se réfléchir dans un miroir. Pour former un groupe, un ensemble d'actions, fini ou infini doit obéir à quelques règles précises, mais, quelle que soit la forme que prend l'action, géométrique ou matricielle, la théorie est la même et tout au fond du sac à malice, on découvre que tout se ramène à des permutations de chiffres. Jeu d'enfant. Prenez 1, 2, 3, vous avez six façons de les ordonner : 123, 321, 213, 132, 312, 231. Ça fait six actions dans le groupe. Six Mondrian possibles pour un Mondrian de trois couleurs, si vous voulez faire de l'art avec ça !

Si vous voulez faire de la géométrie, prenez trois miroirs à 120 degrés qui s'intersectent selon un axe, laissez-vous la liberté de tourner par à-coups de 120 degrés autour de cet axe. Voilà ! Comptez, ça fait aussi six actions : 2 rotations (120 et 240 degrés), et 3 réflexions dans les miroirs, ajoutez la rotation de  $3 \times 120 [= 360]$ , celle qui ne change rien : la non-action, « l'identité » et vous avez votre groupe.

Exercice : trouvez la correspondance avec les 6 permutations, suggestion : placez dans votre figure, quelque part, un triangle dont, simplement, vous numéroterez les sommets, et tournez, réfléchissez, réfléchissez (au sens propre, au sens figuré, tout est affaire d'imagination : la transformation est dans votre tête de toute façon). Quand même, attention à quelque chose : les miroirs géométriques ont deux faces réfléchissantes accolées, ils fonctionnent de gauche à droite, et de droite à gauche, on passe dans les deux sens.

Soyons plus généreux, attrapez le cube de bois du jeu de moutard, regardez-le bien. C'est plus compliqué ; avec de la patience vous découvrirez qu'il possède 48 éléments de symétrie (dont 9 « miroirs »), opérations géométriques qui le renvoient constamment, inchangé, sur lui-même. De ça, si vous avez le temps, vous pouvez former 480 matrices, 192 de dimension 1, 96 de dimension 2, 192 de dimension 3, que vous pourrez substituer à vos opérateurs géométriques si vous préférez travailler cérébralement dans la pure clarté du chiffre.

Et la physique s'empare de ce jeu pour décrire les propriétés de la matière, pour analyser les aventures de l'électron, pour comprendre les acrobaties du photon lorsque l'atome saute d'un niveau d'énergie à un autre. Voyez votre poste de télévision, fixez le rouge, la lumière qui est là obéit aux règles du jeu de la permutation de 1, 2, 3. Les miroirs imaginaires qui renvoient les atomes du cristal l'un sur l'autre se manifestent ici dans la rectitude de la longueur d'onde fixe où se concentre la densité de la couleur.

J'avais un vieil ami, un peintre russe, Nicholas Stein ; quelques jours avant sa mort, Nicholas m'a fait un étrange cadeau, un petit dessin : une espèce de chat noir velu, au corps tordu, se regarde dans un miroir, mais, l'image verdâtre qui est réfléchie, de loin presque semblable, n'est pas du tout identique. Le chat triste aux pattes de devant abaissées devient dans le miroir une bête étonnée, grimaçante, aux pattes levées dans un geste de surprise inquiète. Voilà, cher ami, me dit Nicholas, j'ai fait une petite série rigolote des lettres de l'alphabet, je vous donne le S, en fait, vous savez, c'est la matrice S. Là-dessus, trois jours plus tard, Nicholas meurt (il était fort âgé). J'ignore quelle causerie scientifique radiophonique (il en était friand) avait pu attirer son attention sur les mystères de la matrice S. Je pense qu'il s'agit de ces fonctions de Schur qui ouvrent le troisième chapitre d'un mince livre d'un fameux Doctor Angelicus, dont je n'ai jamais pu comprendre, faute peut-être de travail suffisant, que les toutes premières pages, bien que j'ai tenu à suivre jusqu'au bout le cours oral du personnage, ébloui par l'extraordinaire complexité jaillie du simple et l'écrasante logique dans l'arabesque impeccable de la subtilité arithmétique. Il s'agit des groupes de symétrie, ceux justement qui décrivent la permutation de chiffres, comme 1, 2, 3.

C'est, dit le texte, central pour toutes les branches de la physique. « *Donnez-moi la suite des nombres* », avait dit le Maître venu des antipodes en son cours « *et cela suffit pour décrire le monde. Je vous montrerai comment l'on obtient les résultats les plus compliqués de la physique atomique, de la physique des particules élémentaires, simplement au dos d'un ticket de métro, le soir, en rentrant chez vous...* »

Alors, butinons les beaux mots étranges qui fleuriront sous la langue des écoliers du siècle nouveau. Pour comprendre l'autre côté du miroir, il faut plonger dans le goulot d'étranglement de la complexité, se farcir le difficile. Donc, on prend quelques êtres mathématiques simplistes, par exemple, les  $n$  racines d'une équation du nième degré. (O mânes d'Evariste Galois...). On joue avec : d'abord on fait la somme de ces racines, puis on les multiplie deux à deux et on fait la somme de ces produits, puis on les multiplie trois à trois et on fait encore la somme des produits, etc., on finit avec l'unique produit des  $n$  racines : ça donne les  $n$  fonctions symétriques  $a$ . Après ça, on multiplie les racines par elles-mêmes, une fois, deux fois, trois fois, etc., aux carrés, on ajoute les produits deux à deux, aux cubes, on ajoute les produits des carrés et des racines simples, plus les produits simples trois à trois, etc. Ça donne  $n$  sommes de produits homogènes  $h$  ; enfin, on fait la somme des puissances de chaque racine, c'est-à-dire la somme des  $n$  racines portées à la puissance 2, la somme des  $n$  racines portées à la puissance 3, etc., ça, ce sont les sommes de puissances  $S$ . Jusque-là, simple, un enfant peut comprendre. Après ça, tout bascule, il faut accrocher les méninges : on range les  $S$  en matrice, on ordonne en tableau géométrique. Le nombre entier, c'est-à-dire le discontinu, prend le pouvoir. On triture les éléments de la matrice sous la forme d'un déterminant généralisé, l'immanent, on s'autorise toutes les permutations possibles d'indices et finalement, on crache les fonctions de Schur, les mystérieuses fonctions  $S$ . Les fonctions  $a$ , les sommes  $h$  et  $S$  se transforment entre elles, réapparaissent, forment les unes les autres de multiples miroirs qui se renvoient les correspondances.

Finalement, à quoi ça sert ? A trouver la trace des matrices qui représentent les opérations des groupes de symétrie, des groupes de permutation. La trace, c'est la somme des éléments diagonaux de la matrice. La matrice du miroir, tout à l'heure, correspond à une permutation de deux éléments de 1, 2, 3 ; par exemple 123 donne 321, la trace, c'est  $1 - 1 + 1 = 1$ . Cette trace s'appelle un caractère. La magie de la théorie des groupes, c'est la science des caractères. Les matrices qui représentent les opérations des groupes ont, entre elles, des affinités particulières. Certaines forment des chaînes qui se transforment les unes dans les autres lorsque l'on exécute toutes les opérations (les actions) du groupe. Les éléments des chaînes (on dit qu'ils forment des classes) se reconnaissent au fait que les caractères de leurs matrices sont égaux. En conséquence, il suffit de garder seulement ce caractère pour manier l'information contenue dans la matrice. Mais, il y a parmi les innombrables représentations matricielles d'un groupe, des représentations plus fondamentales que les autres. Ce sont celles dont on ne peut pas simplifier les matrices par les astuces du calcul, par l'adroite combinaison dans la sagesse des règles. On appelle ça des représentations irréductibles. On en forme des tables de caractères : une colonne pour chaque opération, une ligne pour chaque représentation irréductible, le caractère à l'intersection colonne-rangée. Le nombre de lignes est limité, il est égal au nombre de classes. Et, finalement, pour les groupes de symétrie, auxquels tout groupe se rattache, il est aussi égal au nombre de partitions d'un chiffre, que l'on obtient en faisant le compte des manières d'écrire ce chiffre comme une addition de ceux qui lui sont inférieurs ou égaux. Ça fait trois pour trois :  $1 + 1 + 1$ ,  $2 + 1$ ,  $3$ , cinq pour quatre :  $1 + 1 + 1 + 1$ ,  $2 + 1 + 1$ ,  $3 + 1$ ,  $2 + 2$ ,  $4$ , sept pour cinq, onze pour six, quinze pour sept, vingt-deux pour huit, etc.

Vous dites, nous sommes égarés, qu'est-ce que c'est que cette salade ? Voilà, c'est vous et moi. Le problème est que vous et moi, l'écran, la machine, le chien qui court dehors, le Soleil, la Lune, et les étoiles, nous correspondons à une représentation irréductible d'un groupe de permutation. Vous et moi, et tout, sommes des *fermions* : si s'interchangent, si permutent deux particules quelconques de votre matière, la fonction d'onde, l'entité mathématique qui porte vos propriétés, change de signe. Nous sommes antisymétriques. Pour nous, s'il y avait, comme les Anciens le croyaient, quatre éléments, la partition dont nous sommes la manifestation serait  $1 + 1 + 1 + 1$ . Exception, la perfide lumière, impalpable et sans masse, qui renvoie l'image dans le miroir, elle, s'écrit 4. Le photon est un *boson*. Il jouit d'un autre monde. Ainsi se divise la Nature, *fermions* et *bosons*. Mais, rien, jamais, n'apparaît qui serait  $3 + 1$ , ou  $2 + 1 + 1$ , ou  $2 + 2$ . Autres univers, autres chairs, autres pensées ? Qui sait ? N'y réfléchissez pas trop, disait le Doctor Angelicus néo-zélandais, on peut devenir fou.... . Mais, voyez-vous, le Miroir, le MIROIR-ACTION, reste, lui, le point commun, le plan commun, à tous ces « univers ». MIROIR, symétrie inviolable.

Après tout, d'ailleurs, devant l'observation expérimentale, on peut se demander si le monde n'est pas tout simplement binaire, blanc et noir, bon et mauvais, manichéen en somme :  $(1 + 1)$ , pesant et  $(2)$ , subtil. Quoi qu'il en soit, le code caché, inaccessible et non modifiable, de la représentation irréductible avec sa ligne de caractères, impose sa loi à tout ce qui est particules élémentaires, atomes, chimie, physique, biologie. Un code universel de la transformation, quelle qu'elle soit, est, dans l'univers quantique, fourni par un jeu arithmétique. Pouvoir brut du nombre. Beau sujet de tableau classique : Einstein désespéré consolé aux Enfers par l'ombre paternelle de Pythagore.

# Miroir/Mutation

CARO. 054  
09 NOV.

### I APHORISME

Le miroir est la manifestation péremptoire de l'existence de l'« imaginaire ».

### DEMONSTRATION

La lumière, c'est le curieux et inséparable accouplement sur le corps inexistant d'une particule sans masse, le photon, de deux champs, un champ magnétique et un champ électrique, perpendiculaires l'un à l'autre et perpendiculaires ensemble à la direction de propagation. On peut imaginer ça comme une équerre formée de deux petites flèches orientées et vibrantes dont le plat vient frapper le récepteur de l'œil. La fréquence de vibration détermine la longueur d'onde, c'est-à-dire la couleur. En fait, c'est très difficile d'IMAGINER les couples électromagnétiques. Ils remplissent l'espace que nous respirons. Ils viennent de partout, de l'ascenseur, comme de la galaxie. Ils véhiculent le rock comme le chant des molécules.

*Pour comprendre ça, pour comprendre les ondes électromagnétiques, dont ce que nous appelons lumière n'est qu'une faible partie, on a des difficultés parce que notre imagination est une façade de l'esprit à sens unique. La plupart du temps, on ne peut imaginer que le visuel. Et le visuel, ma foi, c'est quelque chose qui est restreint à trois dimensions. Alors, on a besoin de petites flèches pour essayer de « voir » les champs, et de cordes vibrantes pour essayer de « voir » les ondes. Mais, il n'y a rien à « voir ». La seule chose solide sur laquelle peut se reposer l'imagination visuelle, c'est le maigre idéogramme de la formule, le tracé sec du signe typographique. La grande difficulté de la physique, c'est que les entités qu'elle manipule sont réfractaires à la représentation visuelle. Or, ce mode de représentation domine la culture occidentale, et c'est pourquoi la science, comme composante de cette culture, a tellement de difficultés. Pour s'implanter il faudra qu'elle brise le monopole de l'image dans les cervelles.*

Les deux champs encoulés sur le photon sont créés quelque part, simultanément, dans l'ampoule du plafond ou au bout de l'univers, par le déplacement d'une charge électrique. Ils sont liés entre eux par les équations de Maxwell. Pour avoir trouvé ça, en 1869, sur le papier, sans preuve expérimentale, l'Écossais James Clerk Maxwell a été vomé par quasiment toute la classe scientifique de son époque pour déviation poétique ; avant qu'un nommé Hertz ne découvre, en 1888, le premier exemple de lumière invisible, les ondes radio, prouvant du même coup que l'homme ne perçoit par son œil qu'une fraction infime de l'ensemble des fréquences (on dit le « spectre ») électromagnétiques.

Maintenant, physiquement, qu'est-ce qu'un miroir ? C'est une couche *métallique*, bien propre, bien plane, déposée par évaporation, ou par un procédé chimique, sur une surface de verre, bien propre, bien plane. Le rayon lumineux vient frapper le verre, le traverse, se réfléchit sur la couche métallique et revient vers l'œil. C'est l'expérience quotidienne, mais, pourquoi est-ce que ça se passe comme ça ? Pour le savoir, il faut faire un peu de physique, ça veut dire ne pas refuser de frotter sa matière grise à quelque chose d'un peu complexe ; complexe, au sens propre et au sens figuré. Continuez la lecture, camarades, l'exercice est philosophiquement significatif.

La lumière se déplace *apparemment* moins vite dans l'air que dans le vide, et moins vite dans le verre que dans l'air. L'indice optique  $n$  du milieu caractérise cette vitesse apparente. L'onde électromagnétique excite les électrons des substances qu'elle atteint et les met en vibration. Dans le verre, par exemple, les électrons sont liés à des atomes particuliers dont ils ne s'écartent pas trop, ils encaissent l'onde qui, comme un coup donné sur une balançoire (encore ces images visuelles !), les force à vibrer autour de leur atome, puis, ils la réémettent avec un décalage de phase qui explique la vitesse apparemment plus faible de la lumière. La formule qui donne l'indice optique d'un milieu, impossible, malheureusement, à reproduire ici à cause de l'inadaptation du logiciel, est très instructive. Elle comporte plusieurs termes : un premier terme dépend de la fréquence de la lumière (donc de sa couleur) ; un second terme, représente l'atténuation de l'onde, c'est-à-dire la perte d'énergie à la réémission par les électrons oscillants (le frottement de la balançoire). Ce qui est important c'est que ce second terme a un coefficient « imaginaire », c'est-à-dire qu'il est multiplié par le nombre dont le carré est  $-1$ , symbolisé par la lettre  $i$ . Un troisième terme dépend de la fréquence propre d'oscillation des électrons dans le matériau. L'indice optique est finalement la somme d'une partie réelle et d'une partie imaginaire.

Lorsqu'une surface sépare brusquement, nettement, deux milieux d'indices optiques différents, c'est-à-dire lorsque l'indice change sur une distance très faible par rapport à la longueur d'onde de la lumière (quelques angstroms pour 5000 angstroms environ, un angstrom =  $10^{-10}$  mètres), il y a, dans le second milieu, une onde transmise et, dans le premier, une onde réfléchie. (Le verre transmet la lumière, mais aussi, sa surface la réfléchit.) On trouve les rapports d'intensité entre l'onde incidente et ces deux ondes du fait que les équations de Maxwell doivent être satisfaites à la surface. Ces rapports d'intensité mettent en jeu, avec d'autres facteurs, les indices

optiques des deux milieux. Comme ce sont les toutes premières couches atomiques de la surface qui comptent, l'état de propreté a une grande importance, on peut jouer là-dessus et, par exemple, déposer des couches anti-reflets sur certaines optiques. Les intensités réfléchies et transmises dépendent, outre des indices, de la direction dans laquelle vibre le champ électrique de l'onde (l'une des branches de l'équerre). Pour la lumière ordinaire, fraîche issue de sa source, toutes les directions sont représentées, mais, lors d'une réflexion, il peut se faire que les conditions d'indices et la géométrie favorisent les ondes dont le vecteur électrique vibre de préférence dans une certaine direction. C'est ainsi qu'un certain soir de 1808 un physicien nommé Malus, observant l'image du soleil couchant réfléchi dans les vitres du palais du Luxembourg à travers un spath d'Islande, découvrit la polarisation de la lumière.

La polarisation de la lumière, c'est important, car, si, nous, hommes, forts cérébralement, mais sensoriellement faibles, ne la percevons pas, les pigeons, les moineaux, les abeilles, etc., en profitent comme d'une beauté supplémentaire du monde. L'azur de notre ciel étincelle, ainsi, en partie, de lumière polarisée, résultat de la diffusion des rayons du soleil par les molécules dans la haute atmosphère, précieuse information pour qui sait l'interpréter en termes géographiques pour ses voyages alimentaires ou ses migrations lointaines.

Pour revenir au miroir, si le métal réfléchit si parfaitement l'onde électromagnétique, c'est que son indice optique est presque complètement *imaginaire*. Cela donne des formules dans lesquelles l'intensité réfléchie l'emporte de loin sur l'intensité transmise (en fait, dans ce cas, absorbée). En effet, dans un métal, les électrons sont presque libres, ils forment comme une mer autour des atomes, ils ne leur sont pas fortement liés et errent de-ci de-là. C'est ce qui provoque la conduction électrique : quand on fait rentrer des électrons à un bout, comme la place est limitée, il en sort à l'autre bout. Sous réserve du talent de l'artisan polisseur, tout ce qui conduit l'électricité, et dont la surface peut être gardée propre ou être protégée de l'oxydation par un milieu transparent, est potentiellement un miroir.

#### APHORISME II

A travers le miroir s'exprime la balance des influences qui fait l'ambiguïté et donne l'apparence de la mutation à ce qui existait déjà, caché.

#### DEMONSTRATION

Le miroir est miroir parce que dans la formule de l'indice avec ses trois termes, l'un d'entre eux l'emporte sur les deux autres. Mais, qu'un autre de ces termes vienne à croître, à prendre de l'importance numérique et quantitative, alors, à son tour, il domine et le miroir redevient transparent : les métaux ne sont plus opaques à l'ultraviolet lointain et aux rayons X parce que le terme qui dépend de la fréquence du rayonnement électromagnétique devient grand à mesure que la longueur d'onde diminue. Ainsi, une même chose est pour ceci miroir, pour cela, clair et transparent (comme nous-mêmes, et pour la même raison, sommes traversés par les rayons X alors que, dans la lumière, notre ombre se projette noire).

Il y a de multiples phénomènes, qui, comme la réflexion, sont suffisamment complexes pour que plusieurs quantités d'importance relative variable concourent à former l'apparence particulière de la manifestation. Ainsi, une même équation se présente-t-elle matériellement sous des aspects si différents que l'œil non averti ne voit pas la correspondance intime, la source unique, qui les commande.

L'équilibre de ces différentes influences peut être fragile et indécis. Quelquefois, le sexe est ferme, quelquefois, il est flou, ambigu, si les hormones mâles et femelles se déversent en quantités égales. L'organe est femelle, mais, dans la cervelle, la chimie neuronale secrète la molécule mâle. Les deux parties principales qui concourent au total fournissent des quantités de signes opposés qui s'annulent dans l'indécision du zéro. Alors, d'autres facteurs, autrement négligeables, parviennent grâce à cette neutralisation respective des extrêmes, à cette auto-élimination du premier ordre, à prendre le contrôle d'un système, à le basculer dans l'étrange et le jamais-vu. Ainsi, le petit, le nouveau, tente sa chance. Le gène, jusque-là discret, s'exprime, tente d'établir son empire, profite de la faille pour enclencher un mécanisme qui éliminera, peut-être, par le maintien de l'équilibre, les anciennes puissances affrontées l'une à l'autre dans un immobilisme provisoire. Le troisième sexe, réalité cachée du potentiel moléculaire.

# Monnaie

BURE. 015  
05 OCT.

Elle donne dans un premier temps la valeur marchande des œuvres d'art (ou leur retire toute valeur). Deuxièmement la monnaie peut donner la valeur tout court de l'œuvre qu'elle couvre. Enfin et c'est plus rare ! l'œuvre crée et produit de la monnaie. Dans tous les cas, la valeur vénale des œuvres d'art est de tous les aspects d'une œuvre celui qui de loin est le moins rationaliste. Il est aussi l'aspect à la fois le plus abstrait et concret de l'œuvre. La monnaie est de tous les aspects d'une œuvre celui sans doute qui est le plus magique à la fois lorsqu'il existe et lorsqu'il est inaccessible.

ASTI. 013  
05 OCT.

Dans la politique économique actuelle, deux écoles s'opposent sur l'importance de la monnaie dans le processus économique ; les plus libéraux des économistes et des hommes politiques affirment la primauté de la politique monétaire sur toutes les autres formes d'intervention de l'Etat.  
Or qui se rappelle que c'est Junon qui présidait à Rome à la fabrication de la monnaie placée sous la responsabilité de ses prêtres. « Junon-la-conseillère » (*de moneo*), la jalouse épouse de Jupiter qui n'a jamais pardonné à Paris de lui avoir préféré Vénus, née de l'écume des flots. Il en est résulté la guerre de Troie.  
Avis à nos gouvernants : la conseillère « monnaie » se méfie de tout ce qui a la grâce légère du plaisir. Tout est dans la rigueur, l'ordre et la légitimité.

BORI. 057  
05 OCT.

Comme système, modèle primitif de l'informatique (l'homologie structurelle et fonctionnelle pourrait être poussée assez loin). Si l'invention de la monnaie... sur quel moment de l'Histoire ouvre l'abstraction généralisée de l'informatique ?

CURV. 075  
08 OCT.

Forme spécifique du temps. Entre le passé, le présent et le futur se situe la monnaie. Dans chaque pays cette notion a une valeur différente. La Bourse où s'échange la monnaie est le seul établissement qui permette à l'humanité d'accorder ses fuseaux horaires.

GUIL. 097  
09 OCT.

Objet-signe ou signe pur organisant les relations économiques entre les hommes et les organisations (entreprises, nations). Il importe de distinguer deux niveaux : celui des échanges entre les hommes ordinaires, dans leur vie quotidienne (monnaie de circulation) qui est un niveau d'inscription privée, source d'intenses investissements (et de multiples pathologies) ; et celui des échanges entre des acteurs du système économique (monnaie d'accumulation) qui est un niveau de structuration politique des systèmes sociaux.

LATO. 100  
09 OCT.

L'importance de la monnaie a été très exagérée, elle n'est qu'un signe parmi d'autres, toujours trop matériel pour désigner une unité de compte dans des grands livres. Il faut qu'elle s'*immatérialise* de plus en plus, or, argent, puis lettres, puis papier, puis signes électroniques. Elle adhère toujours trop pour donner à ceux qui l'utilisent la mobilité infinie dont ils ont besoin. Avec le paiement électronique, sa véritable nature se manifeste par le « corps glorieux » qu'elle recherchait depuis des siècles : elle n'est plus enfin qu'un *jeu d'écriture*.

PASS. 124  
09 OCT.

A force de dire, après Mauss, que « *les sociétés se paient de la fausse monnaie de leurs rêves* », l'anthropologie finit par nous donner à voir un film comique où des nuées de petits bonshommes s'agitent browniennement dans les rues, échangeant à chaque rencontre d'antennes des liasses de monnaie de singe comptées prestement mais avec le sérieux papal de Chaplin caissier. C'est oublier que la monnaie symbolique est inégalement convertible selon la mine et le vêtement de ces porteurs d'espèces de rêve. Le taux de change de la monnaie de singe est, dans les sociétés humaines, indexé sur un panier de monnaies économiques et sociales mal ou bien sonnantes selon les ménagères qui le portent.

VOIR REPONSE

PASS. 141

DERR. 109  
10 OCT.

Commence à disparaître, en tant que telle, avec le billet, la lettre de change, le chèque. Obsédé par tout ce qui disparaît avec elle, aux méandres de sa raréfaction accélérée sur la carte du monde (eschatologie de la monnaie : US). Bientôt on n'en trouvera plus que (la mention) dans les livres, qui en sont d'ailleurs strictement contemporains. On citera Aristote, Marx, Mallarmé, Zola... Si, il en restera, comme ces bonbons ou ces jetons de téléphone qui la remplaçaient en Italie quand les Japonais, dit-on, fondaient les liras pour d'autres usages. Avec le chèque disparaît, ensuite, un certain type de signature. L'argent qu'on retire des murs de la ville avec un code chiffré. Mais ma signature, ici, n'est pas moins chiffrée.

ROSE. 187  
25 OCT.

La Bourse d'Options de Chicago bat Las Vegas !

— *Il me faut des dollars, beaucoup de dollars,* dit M. Honoré, *payables dans douze mois. Je désire les emprunter à New York, et les rembourser sur dix ans. Des dollars, ciel ! Combien de francs gaulois me faudra-t-il dépenser ?.*

— *Il existe aujourd'hui,* répondit le banquier de Chicago, *un truc : payez maintenant une assurance pour échapper aux imprévus de la conjoncture, ces caprices des autres. Achetez de suite à la Bourse d'Options une option sur le cours du dollar et une option sur le taux d'intérêt du dollar à la date de mars 1986. Ce sont des promesses fermes. Face à vous des vendeurs prendront un risque qu'ils espèrent rentable.*

Ce fut fait. M. Honoré avait les termes de son projet assurés : il tenait, hébété, une monnaie abstraite et détemporalisée, sortie du cours de l'histoire.

Chaque jour sur la place de Chicago s'associent ceux qui se complémentent, et les désirs les plus fous survolent alors les tempêtes.

La monnaie est en quête d'équivalents, le désir en quête de compléments !

BUTO. 039  
20 NOV.

Dans une société informatisée, on paie en livres ; les prix sont fixés en nombre de mots. Les éditions originales bénéficient souvent d'une plus-value comme les anciennes pièces d'or. Si pour m'acheter un nouveau terminal j'ai dû me défaire d'un précieux Balzac un peu trop volumineux, le vendeur peut me rendre un exemplaire de *Bérénice* ; je puis faire l'appoint en récitant un sonnet que l'on enregistre. S'il est inédit, il vaut en général deux fois plus cher, mais il faut le signer. La bourse affiche tous les jours les cotes des genres littéraires. Il s'en crée de nouveaux chaque jour que les agents de change homologuent peu à peu.

PASS. 141  
16 DEC.

SUITE PASS.124.

A force de dire, après Mauss, que « *les sociétés se paient de la fausse monnaie de leurs rêves* », l'anthropologie finit par nous donner à voir le monde social comme un film comique où des nuées de petits bonshommes s'agitent browniennement dans les rues, échangeant à chaque rencontre d'antennes des liasses de monnaie de singe comptées prestement mais avec le sérieux papal de Chaplin caissier. Cette saynète où le social figure une mécanique trop bien huilée risque de nous faire oublier que le taux de change est ici un casse-tête quotidien, engendrant les plus confuses stratégies : la monnaie symbolique est inégalement convertible selon le moment, la mine et le vêtement de ces porteurs d'espèces de rêve. Le taux de convertibilité des monnaies de singe est, dans les sociétés humaines, indexé sur un panier de monnaies économiques et sociales mal ou bien sonnantes selon les ménagères qui le trimbalent.

Assurément, dans une interaction sociale, tout peut se convertir en n'importe quoi et tout fait varier les taux de change entre serviettes et torchons. Même le plaisir partagé ou le temps donné ne s'échangent jamais à un contre un. A condition de ne rien oublier dans le tableau des espèces circulantes toute interaction est transaction. « *Echangerais droit au retrait du monde et considération en rapport contre contribution au développement de l'agronomie rationnelle* », dit le monachisme médiéval. On voit que pour contracter, il n'est même pas besoin de savoir qu'on contracte : les « *effets non voulus* » (qu'on s'est mis je ne sais pourquoi à appeler « *pervers* ») entrent dans la balance comptable. Mais de ce système de transactions généralisées qui commensure les plus fabuleuses incommensurabilités, les règles n'ont jamais pu être systématisées. Et pour cause : tous ces taux de change sont volatils ; ils sont fonction, à la seconde près, de l'âge du capitaine et de l'humeur du mat. Quand la transaction s'est faite, il y a toujours de malins économètres pour expliquer après coup qu'elle ne pouvait se faire qu'à ce taux-là, mais le système de change qu'ils en tirent tourne court au coup suivant. Certains parviennent cependant à boucler la théorie d'un sous-univers ou d'un petit moment de calme. Il y a bien sûr des habiles qui, sans machine à calculer ni théorie, trouvent le moyen d'être toujours gagnants qu'ils échangent capital symbolique contre capital économique ou vice-versa ; mais c'est qu'ils s'en tiennent à un art tout d'exécution : faire et se taire.

# Multiple

- CASS. 060  
08 OCT. La bénédiction des contraintes sur la multitude des possibles aide le destin à s'accomplir.
- DERR. 118  
10 OCT. Multiplicité des instances en M. Dissémination de l'unique. Ne se pense que depuis l'unique, et dans l'appellation de toi, ou sa divisibilité même (visibilité de ses éclats). Donne matière à penser : un unique désir, le désir de l'unique. Pas d'autre chance pour le multiple.
- STEN. 166  
10 OCT. Il y a cinquante ans, le critère d'un problème bien posé était d'avoir une solution et une seule, c'est-à-dire de pouvoir se résorber dans sa solution. C'est l'une des conséquences peu attendues et intéressantes de l'introduction des ordinateurs que la possibilité de traiter, *et donc de s'intéresser à*, des problèmes qui imposent, par la multiplicité de leurs solutions, de dissocier détermination de déterminisme.
- CHAR. 072  
24 OCT. Une fois admis, avec Gilles Deleuze, que « *le multiple, il faut le faire* » (*Rhizome*) — ce qui présuppose, entre autres, que l'époque *moderne* (post-kantienne, c'est-à-dire néo-platonicienne) nous situe toujours déjà dans une inflation langagière où rien ne se propose qui ne soit *Un* (qu'il s'agisse de l'unité du divers comme critère exclusif du Beau, ou de l'unité du message à transmettre dans le domaine de la communication) —, reste à déterminer comment, ce multiple, on le fera. Inutile d'en rester au langage : les successeurs de Wittgenstein (Karl-Otto Apel) n'ont eu de cesse qu'ils n'aient subsumé la diversité des jeux de langage en un seul « jeu des jeux ». Néanmoins, il semble que les « *formes de vie* » résistent (sauf génocide). La post-modernité s'en inspire : « *Aujourd'hui, il commence à n'y avoir plus de style.* » (John Cage, 1984).
- CHAT. 077  
24 OCT. L'idée de multiplicité est une idée belle, puisqu'elle est simple dans sa définition et compliquée dans les pratiques qu'on en peut tirer. Soit une unité (qui est donnée), multiple est ce qui la comprend  $n$  fois,  $n+1$  fois... Cependant, c'est une idée sans surprise : la nature du multiple, quelque extension qu'elle introduise dans la multiplication qu'elle opère, continue d'obéir à la nature de l'unité... Aristote, mais surtout Thomas d'Aquin ont usé de cette propriété réductrice dans leurs applications politiques. Comment penser la nature de l'Un qui subsume, alors que le Multiple est véritablement pluriel, c'est-à-dire « ensemble » dont les « unités » composantes sont irréductibles qualitativement et quantitativement les unes aux autres.
- MAJO. 055  
24 OCT. Si le Un surgit du détachement du Multiple, ce qui le désigne comme trait unique c'est l'effet de passage à la limite qui le nomme à la fois dans la négation de l'ensemble qui le fonde comme Un et dans l'affirmation de l'ensemble qui marque son discernement.
- BUTO. 055  
30 NOV. Le système solaire est le foyer d'un univers encore en âge bambin, formé de toutes les étoiles que nous pouvons apercevoir, lesquelles se disposent pour la plupart sur une sphère. Une fois notre tourbillon passé à la série de 134, l'univers dont il est le foyer peut et doit s'élever aussi d'un degré. Il gravite en effet à l'intérieur d'un tourbillon de première puissance, donc avec onze univers comme lui autour d'un univers-soleil encore un peu nébuleux. Il deviendra donc un univers-lunigère, et le système dont il fait partie accèdera à la série de 32. Comme le système solaire, tout en se meublant davantage, continue à se contracter, l'observation des astres devient de plus en plus facile. L'univers dont il est le foyer se contracte aussi, et les étoiles cardinales s'approchent de nous avec leurs cortèges de prosolaires, planètes et satellites. Cet univers peut lui aussi s'élever d'un degré ; on sait qu'il tourne autour d'un autre qui est peut-être le foyer d'un binivers ; il deviendra profoyer autour duquel graviteront 32 univers satellites de divers degrés, que nos mégascotélescopes nous permettront d'apercevoir clairement à travers la coque radieuse. Si l'univers autour duquel gravite le nôtre est bien devenu foyer d'un binivers, son passage en troisième puissance (cortège de 134) doit permettre à ce binivers de s'élever d'un degré. S'il gravitait autour d'un autre dans un tourbillon à 12, il deviendra maintenant cardinal dans un à 32 qui pourra devenir foyer d'un trinivers gravitant peut-être autour d'un autre dans un tourbitrinivers à 12...

# Mutation

SPER. 179 REPOND A

BORI. 060

GUIL. 106 REPOND A

BUTO. 060

CHAR. 073

CURV. 111

DEBB. 119

LATO. 104

BORI.060  
05 OCT.

Une souris verte  
Qui courait dans l'herbe...

VOIR REPONSE  
SPER. 179

CARO. 032  
08 OCT.

Enorme querelle ! On dit que les mutations sont des sauts brusques, et non pas des évolutions lentes, fatigantes, tristes comme l'éducation. Un jour, le soleil est plus noir, ou ses rayons plus pénétrants, ou des étoiles en feu labourent la terre, alors, c'est l'accident somatique, la brèche dans la succession des UACG, l'altération du code frappé au point névralgique d'un photon gamma. Le nageur à peau douce, cousin des baleines, devient bipède, marche au fond, se dresse et s'en va sur la rive. Ou bien encore, la mutation, c'est l'élimination des autres, tués par le gel, le sec, la radiation, le manque de bouffe ; alors on devient grand, on force, on s'épanouit. De toutes façons, la mutation, c'est la révolution à répétitions. Il y en aura d'autres.

CASS. 049  
08 OCT.

1. Les étoiles, alchimistes consciencieux, transmutent dans leur enfer de l'hydrogène en fer. Elles inséminent l'espace des produits de leurs alchimies.  
2. Le mouvement s'accompagne d'une transformation de l'apparence de l'objet mu.

LATO. 104  
09 OCT.

C'est le mot de génétique qui a remplacé le mot d'astronomie, trop usé : on ne dit plus « révolution », mais « mutation ». L'ennui du mot « révolution » c'est qu'il signifiait le retour au même, comme les astres tournant dans le ciel. L'ennui de « mutation », c'est que la biologie nous dit peu de choses agréables sur les mutants. La plupart du temps leurs mutations sont neutres, c'est-à-dire n'affectent en rien l'évolution, ou sont nuisibles, c'est-à-dire que les mutants sont éliminés. Pour qu'une mutation soit bénéfique et qu'elle soit conservée, il faut des conditions que nous ignorons. « Mutation » est un mot qui a plus de sens dans l'administration : un fonctionnaire a été muté. Ce n'est pas un mutant au grand front pour autant.

VOIR REPONSE  
GUIL. 106

DERR. 119  
10 OCT.

Métamorphose sans mémoire, différence sans répétition. Est-ce possible ? Ce que je cherche dans la terreur. Ici, devrait nous faire oublier jusqu'à la racine, le *mât* serait effacé sans reste. Apprends-moi une *toute autre* langue, dans laquelle aujourd'hui je suis totalement muet. Mute. Au-delà de tout traduire, sans unité de mesure (*mât*) pour un quelconque « champ sémantique ». Comment une machine traduirait-elle ici « mute » ? Chaque fois que j'écris « traduire », je pose la question du *mât* et plus précisément du matériau.

VOIR REPONSE  
GUIL. 106

STEN. 167  
10 OCT.

La physique et la chimie ne décrivent pas de mutations, parce que le problème du sens n'y est pas posé. Alors même qu'elle parle d'une mutation comme arbitraire, la biologie contemporaine ne peut, elle, éviter ce problème, dont on retrouve dans d'autres champs la forme abstraite : peut-on conclure du caractère arbitraire de l'événement physico-chimique « mutation » au caractère arbitraire de l'individu « mutant » dont l'événement en question implique la production ?

CHAR. 073  
24 OCT.

Par sa quasi nécessaire « brusquerie », la mutation interdit la finalisation (au sens où le futur suivrait un passé dont il aurait été l'avenir, cf. Gilbert Hottos), donc l'histoire, donc la mémoire au sens moderne. Elle court-circuite toute théorie ; il faut se satisfaire de recettes, et le *Livre des Mutations* — le *I Ching* dont se sert Cage, et qu'il a ordinateursé — paraît être à ce jour (avec la *Cuisine paléolithique* de Delteil) la meilleure introduction à la post-modernité.

VOIR REPONSE  
GUIL. 106

MAJO. 057  
24 OCT.

Brusque modification survenant dans un ensemble stable et déterminé ; qu'il s'agisse d'un réseau signifiant, des propriétés physico-chimiques d'un corps, de la transmission d'un droit de propriété ou d'usufruit, du nombre ou de la qualité des gènes.

SPER. 179  
11 NOV.

Je l'attrappe par CONTROLE-O  
Je la montre en vidéo  
Et l'écran affiche  
Mettez en disquette  
Cette grande coquette  
Et envoyez-la à Beaubourg  
Tout court !

BUTO. 050  
30 NOV.

On s'imagine les nouveautés qui découleront d'une telle distribution. Les illustrations actuelles d'un livre sur le cinéma ne nous donnent que des images arrêtées ; nous pourrions assister, si nous le désirons, à la séquence entière ; soit un livre sur la musique, tous les fragments de partition, notre oreille pourra les entendre ; dans un livre sur l'histoire de l'art, chaque tableau évoqué pourra être détaillé ; en langue étrangère, à chaque mot nous disposerons de toute une gamme de dictionnaires ouverts automatiquement à la rubrique qui nous intéresse ; dans un livre sur un auteur, tout le contexte de chaque citation. A côté des pages des vieux classiques, transmises dans tous les détails de leur physique, Rabelais ou Mallarmé, avec leurs mots bien stables, nous aurons ces merveilleux poèmes à lignes intermittentes, glissantes, grossissantes, telles parties de la surface se feuilletant à d'autres vitesses. Bien sûr, bouleversement complet de la librairie...

VOIR REPONSE  
GUIL. 106

CURV. 111  
15 DEC.

Par sa séduction propre, le mutant avait su conquérir la sympathie de tous. Quand il tendait la main, personne n'était réellement gêné de sentir entre ses doigts les quarante filaments visqueux qui lui servaient d'appendices préhensiles. Quand il examinait quelqu'un, celui-ci n'était pas gêné de sentir son visage caressé par ses yeux tentaculaires montés sur rotules, pas plus qu'il n'était repoussé par l'odeur goudronneuse de son corps, sorte d'outré avachie, hérissée de poils cornés, noirs et acérés. Et même, quand il se retirait poliment à la fin d'une soirée, pas une maîtresse de maison ne s'offusquait de voir le sillage luisant qu'il laissait sur le tapis de la salle à manger. Ce n'était ni sa conversation brillante qui le faisait aimer, pas plus que son sens profond des sentiments. En général, il parlait peu, n'émettant que des borborygmes difficilement assimilables par l'entendement. Non, ce que tout le monde appréciait chez lui, c'est qu'il représentait l'avenir.

VOIR REPONSE  
GUIL. 106

GUIL. 106  
16 DEC.

C'est un terme que les technocrates aiment beaucoup utiliser à propos des changements sociaux pour tenter, en les simplifiant, d'en maîtriser la représentation. Cependant, la réalité sociale est trop géologique pour subir des mutations : il y a des glissements, des affleurements de couches, des brèches et des failles. Tout est plus lent, réversible et hésitant. La « mutation » télématique, par exemple, ne se fera pas en un jour. Cette expérience a sans doute montré que l'appropriation d'une technologie pouvait parfois être laborieuse.

# Nature

BALE. 065 REPOND A

DERR. 120

CARO. 033

STEN. 168

LATO. 108

CASS. 042

ROUB. 175

CHAT. 078

BALE. 039  
05 OCT.

1. Prothèse de mémoire qui définit un signe en tant que langage.  
2. Simultanéité d'interaction qui définit un code en tant que façade.

CARO. 033  
08 OCT.

La Nature, système, objet de nos jours de la conservation en réserves comme les Indiens. A renvoyer aux Monuments historiques. L'urbanisation quasiment étendue à toute la planète. Les sciences de la Nature étaient à leur apogée aux temps préhistoriques, comme quoi, les sciences meurent. Le recensement des arbres sur la terre est en cours. Il en manque. La Nature est inventoriée pour l'utilité de son concours à l'artificiel, intéressante comme réservoir de matières premières. Reconstitution de la Nature selon des concepts plus propres : arts des jardins. L'Homme a eu trop peur dans sa jeunesse : il lui faut absolument guérir ses fantasmes qui reviennent le clouer dans ses rêves (puissance de l'animal naturel par excellence : le serpent) ; de là, l'importance des parcs zoologiques.

VOIR REPONSE  
BALE. 065

CASS. 042  
08 OCT.

Ce qui reste de la nature après Heisenberg, c'est l'ultime clarté des symboles mathématiques. Le symbole s'émancipe de l'intuitivité spatiotemporelle et de son cortège visuel de modèles. Le style propre de l'art quantique consiste à susciter l'effet magique du jeu formel. L'antériorité du formalisme par rapport à son interprétation, loin d'être un accident dans l'œuvre quantique, sera érigée par Dirac en stratégie divinatoire.

VOIR REPONSE  
BALE. 065

LATO. 108  
09 OCT.

Quand les savants sont d'accord entre eux, nous savons ce qu'est la nature. Quand ils se disputent, nous n'en savons plus rien. Il faut attendre qu'ils s'accordent. Tiens ! N'avons-nous plus aucune connaissance de la nature qui ne passe par les savants ? Exactement. La nature des non-savants est pauvre et plate. Celle des sciences est riche, bizarre, extravagante.

VOIR REPONSE  
BALE. 065

RIVI. 158  
09 OCT.

1 — Ennuyeuse croyance. 2 — Comment l'aimer ? D'où vient l'idée qu'il peut y avoir des choses telles quelles ?

DEBB. 120  
10 OCT.

(Pas le temps). Confins de toute prothèse possible, l'irremplaçable. Ordre de la naissance, de la croissance. Comme la maternité, comprend ses opposés comme ce qui seulement diffère *physis/tekhnè* (artificiel, prothèse), *physis/thésis, nomos* (droit, habiter, langage, monnaie, simulation et tout ce que ça suppose). Les « immatériaux » devraient mais ne peuvent (donc ne doivent pas) effacer ce concept : indice « pour mémoire ». Que signifie « pour mémoire » (*Mnemosynè, Aletheia, Erinnerung, Gedächtnis*, etc.) ? La gnature dont parle Ponge (*la Fabrique du pré*). Nature : pré-Signature au croisement de la nature et de tous ses autres.

VOIR REPONSE  
BALE. 065

STEN. 168  
10 OCT.

Le démon de Laplace contemple le monde, et jamais la nature. Parmi les scientifiques contemporains, certains parlent de nature, d'autres parlent de monde. Lorsque cette distinction est voulue, elle peut s'interpréter en termes théoriques, en termes esthétiques, mais aussi en termes de politique scientifique, au sens large, c'est-à-dire de mise en ordre hiérarchique des savoirs.

VOIR REPONSE  
BALE. 065

ROUB. 175  
11 OCT.

On me demande souvent : « *Qu'est-ce que la nature ?* », et je réponds : « *Un jour Zeami descendait l'avenue de l'Opéra avec un compagnon. Il y a beaucoup de Japonais qui descendent l'avenue de l'Opéra personne n'était surpris. Mais soudain il s'immobilisa, fixant de son regard intense un carré, en apparence vide, de trottoir. Une foule peu à peu s'assembla autour de lui.* » — « *Que regardez-vous ?* », lui demanda son compagnon. — « *Je regarde, dit Zeami, la fleur qui fut là.* »

VOIR REPONSE  
BALE. 065

CHAT. 078  
24 OCT.

Pour tenter de saisir ce que peut vouloir dire ce terme dans toute sa richesse, il importe, par un effort d'abstraction fort malaisé, de se situer en deçà de la dualité nature-culture qui est, en général, à l'origine des théories modernes de la civilisation... A cet égard, la tradition de la Grèce classique est précieuse (notamment celle qui a été recueillie par Aristote) qui tient la *nature* (*physis*) pour la réalité qui *produit*, de sa propre force et *selon* son propre mouvement. Ainsi, dans notre séjour, qui est sublunaire, l'homme est naturellement établi comme animal qui parle...

VOIR REPONSE  
BALE. 065

BUTO. 051  
30 NOV.

Le tronc volumineux du baobab lunaire est souvent creusé de cavités suffisamment vastes pour abriter confortablement une petite patrouille. Son surnom d'arbre garde-manger vient du fait qu'il fleurit à l'intérieur de ces cavités, et que les fruits y mûrissent sur des étagères naturelles. On peut d'ailleurs les faire cuire sans les cueillir en disposant au centre un radiateur électrique à batterie. Bien grillés, ils ont le goût du croissant chaud. L'arbre n'en souffre nullement. Au contraire, la floraison suivante est plus rapide.

VUAR. 206  
14 DEC.

...Dans une cacophonie de beuglements, couacs, grognements, cris, bâillements, rugissements, pépiements, couinements et hululements...

BALE. 065  
16 DEC.

Derrida  
Indice de croissance qui définit un croisement en tant que irremplaçable.

Caro  
Système de conservation qui définit une planète en tant que réservoir.

Stengers  
Savoir de démon qui définit un monde en tant que contemplation.

Latour  
Extravagance de savants qui définit une dispute en tant que connaissance.

Cassé  
Modèle de stratégie qui définit un symbole en tant que intuitivité.

Roubaud  
Demande de vide qui définit un regard en tant que une fleur.

Chatelet  
Tradition de dualité qui définit une culture en tant que mouvement.

Beaulieu  
silence sur l'origine  
à l'instar de l'arbre

# Nature/Artificiel

CARO. 071  
16 DEC.

Nature, aujourd'hui, dans nos pays d'Occident, n'est plus que le contenu d'une boîte de conserve. Presque rien de ce qui nous entoure n'est « naturel ». La science s'est, depuis Descartes et sa bande, affirmée comme une machine destinée à détruire l'illusion des sens. Ses modèles sont mathématiques et cérébraux et on ne peut pas les illustrer par l'imagination. La contrepartie de ce sacrifice a été la fourniture par la technologie de nouveaux et puissants moyens d'excitation des sens que la « Nature » seule ne saurait fournir. La révolution lumineuse, indispensable à la mise en villes généralisée de l'humanité, en est un exemple. La lampe à incandescence, le tube fluorescent, la lumière monochromatique, le laser, etc., adroites combinaisons du jeu réciproque des deux principales particules élémentaires domestiquées (c'est-à-dire dont la production et la circulation sont contrôlées), l'électron et le photon, ont fait éclater sur la rétine un jardin de sensations nouvelles. De même, les fines manipulations auxquelles se livre le chimiste sur les liqueurs noires qu'il distille, mélange, agite, sépare, cristallise, aboutissent à la synthèse de substances qui éclaboussent nos habits et nos murs de couleurs, imposent la souplesse, le moelleux ou la ferme solidité de multiples matériaux nouveaux qui dominent aisément leurs pâles équivalents naturels à quelques notables exceptions près (la laine, la soie). Nous vivons désormais dans un monde brillamment coloré ; pour l'humanité c'est un monde nouveau. Cependant, nous dépendons toujours, pour notre consommation d'énergie, des réserves fossiles géantes (charbon, pétrole) que les généreuses forêts du passé ont, durant des millénaires, amassées. Nous les épuiserons, peut-être, mais cela n'est pas grave, nous avons tracé, déjà, sur le dos de la nature minérale (uranium, deutérium, lithium) des routes nouvelles qui dureront bien autant que nous.

Il est assez curieux que l'un des fers de lance de la pensée moderne ait été la certitude absolue de la supériorité de l'homme sur les animaux. (Ce n'est certainement pas une conception innée, proto-historique, voir l'admirable *Dersou Ouzala*, d'Arséniev !) Le Père Marin Mersenne (1588-1648), le premier scientifique professionnel, si semblable à nos savants contemporains, et comme eux, à bien des égards, par anticipation, post-moderne (c'est-à-dire libre de penser en dehors des canaux « conseillés » par des institutions qui n'existent pas encore) est l'inventeur, vers 1634, de la théorie des animaux-machines. S'il est indiscutable que l'homme est supérieur aux animaux par sa capacité cérébrale, sa faculté d'abstraire, il n'en est pas moins certain que l'homme est bien inférieur à beaucoup d'animaux en ce qui concerne la capacité des sens : de nombreux oiseaux, de nombreux insectes, voient dans l'ultraviolet et distinguent la polarisation de la lumière, les serpents perçoivent l'infrarouge ; partout, l'oreille est plus fine, l'odorat plus subtil, le toucher plus délicat. La science, en somme, a commencé par nier le témoignage et la valeur de ce qui est le plus faible en l'homme, son infirmité peut-être, et elle a, par ses inventions, abouti, sans le chercher vraiment, au seul moyen d'amélioration possible : modifier les conditions d'excitation, c'est-à-dire fabriquer une drogue qui dépasse les capacités des stimulations naturelles. On sait qu'un tel processus entraîne l'accoutumance irréversible.

Du coup, nous nous vautrons, et bien contents, dans l'artificiel. Nous sommes délivrés de l'insupportable voisinage de la foule touffue des autres êtres vivants. Il nous reste à assumer le face à face avec nos semblables. Mais, ça peut s'arranger. Très clairement, l'ordinateur est un moyen de réduire l'autre à une image manipulable sur l'écran. Interlocuteur souple, effaçable à volonté s'il irrite, toujours disponible s'il plaît. Une société d'îles communicantes se dessine en filigranes appuyés. La vue, l'ouïe, le cérébral, super-sollicités, y trouvent leur compte, il n'y a plus que le toucher à effacer encore un peu plus. (Le goût ne compte pas : on n'est pas anthropophage, l'odorat oui, bien sûr, mais qu'en reste-il avec nos superbes usines à parfum ?)

Les petites cellules, les « microsystèmes », font éclater le projet centralisateur moderne, jacobin et homogène ; la grille du quartier, de la rue, de l'immeuble, de l'étage, du numéro (de téléphone, de voiture, de compte-chèque, de carte d'identité, etc.) se substitue à cette chimère vieillissante. L'onde électromagnétique baigne de ses multiples messages cette foule de récepteurs potentiels ; le réseau de fils, métalliques ou vitreux, des serveurs centraux aux unités individuelles, ou d'une unité à une autre, n'est qu'un complément provisoire destiné à sauver ce qui peut l'être du contrôle. Il y a l'antenne. Le satellite permettra d'arroser tout et de multiplier les destinataires à l'échelle mondiale, tandis qu'à l'échelon local la piraterie est déjà installée.

La foule est-elle un projet d'avenir ? Est-elle de toutes façons, désormais, autre chose qu'une manière technique, par la fêta ou la colère, d'alimenter en excitations nouvelles les pompes diffusantes, les jets d'embruns des machines à produire images et sons ? Le nombre, « profil de la foule » dit Mac Luhan, la remplace. Le corps lui-même se dissout dans le face à face avec les fenêtres électroniques et les hauts-parleurs. La propriété la plus essentielle, et la plus utile, de l'animal humain est son talent d'imitateur. C'est elle qui permet l'éducation. Cette perméabilité rend l'individu sensible à toutes les manipulations de l'hypnose, mais lui donne aussi le pouvoir de se changer lui-même en manipulateur, car l'élève dépasse facilement le maître.

Le mode post-moderne d'acquisition des connaissances sera quelque chose qui ressemblera au déroulement d'un voyage, comme le rite d'initiation illustré par les romans du Graal. Ce sera une éducation qui sautera au hasard des rencontres d'un puits de science spécialisée à un autre puits de science spécialisée. Ce genre de voyage est presque toujours une entreprise solitaire. Le candidat à l'aventure se penchera à la fenêtre de l'écran pour scruter le monde artificiel « imaginal » enfoui dans les réserves magnétiques, et des accidents d'un parcours inconscient, d'un « fichier » à un autre, il construira sa sensibilité ou son indifférence gavée, selon ses chances.

L'essence de la politique post-moderne est probablement la chose la plus difficile à cerner. On sait qu'on peut sans doute se passer d'une structure centrale, mais dans quelle combinaison d'immatériels sera contenu le pouvoir ?

Les succès de la science mécaniste, le triomphe de Newton, ont entraîné une violente réaction romantique. Goethe, Novalis, Keats, Bernardin de Saint Pierre (la science n'offre de la nature que « *l'image d'un triste théâtre composé de leviers, de poutres, de poids et de ressorts...* ») ont tous appelé de leurs vœux une autre science plus en accord avec le fonctionnement et les intuitions de la sensibilité humaine. C'est une bataille perdue, mais la tentation de cette autre science est toujours actuelle et elle se rêve en permanence comme une revanche possible ; elle a ses partisans, beaucoup, masqués.

Les romantiques ont cherché à exalter le sentiment de la Nature. Il est curieux que pour faire passer leur message, ils aient utilisé uniquement des moyens artificiels : tableaux, poèmes, musiques. C'est qu'ils savent inconsciemment que ce qui plaît, au fond, le plus à l'homme, c'est l'esthétique de la représentation artificielle ; la musique de tout temps l'a montré. L'art n'est pas autre chose que la tentative de construire, par la représentation, un monde artificiel ; la science n'a fait que suivre cette piste tracée. Bien sûr, la promenade dans la forêt par une belle matinée de printemps est enchantée, mais le même parcours par une journée pluvieuse d'hiver sera sinistre et cette vision lugubre de moignons noirs dans l'humidité est comme un piège qui attire l'esprit dans un gouffre, par identification aux âmes mortes, pétrifiées là, verticales. La nature est une impasse, un vide, dans laquelle l'homme de nos pays est désormais rarement à l'aise surtout si « l'exposition » est longue. Il faut laisser ce qui en reste aux esprits.

La révolte anti-scientifique des romantiques est curieuse, car rien n'est plus romantique que l'activité des scientifiques. Leur pratique quotidienne est un exercice de *Sturm und Drang*.

# Naviguer

CURV. 107 REPOND A

ASTI. 017

BORI. 061

CARO. 034

DERR. 121

RIVI. 159

VUAR. 197

ASTI. 017 05 OCT.	Dans l'angéologie coranique « les anges qui naviguent » correspondent au signe astrologique du Sagittaire, signe des grands aventuriers de l'esprit ou de la terre. On y retrouve le symbole du Centaure, mi-cheval, mi-homme, essayant de s'arracher à la gravitation terrestre. Or ce qui est plus étrange c'est que le <i>Nabi</i> , qui signifie prophète en iranien, provient d'une racine équivalente à « nef » : le bateau. On retrouve partout la même relation entre la navigation et la recherche spirituelle. La nef de l'église est, de son côté, l'espace de cette spiritualité.	VOIR REPONSE CURV. 107
BORI 061 05 OCT.	Une stratégie de la liberté.	VOIR REPONSE CURV. 107
CARO. 034 08 OCT.	La mer est trop connue ; la balise Argos vous pointe sur la carte le navigateur solitaire ; il serait plus perdu dans le métró. Ce serait bien de dériver entre les étoiles sous la voile du rêve à la recherche d'un astre couleur de téton.	VOIR REPONSE CURV. 107
PASS. 125 09 OCT.	Voir METHAMORPHOSE : PASS. 122	
RIVI. 159 09 OCT.	1 — Quand aller au plus court est déjà gros d'un détour. 2 — Au sens propre et au sens figuré : un monde entre les deux. 3 — <i>Cheminer</i> dans ce cas précis où la route est toujours derrière et jamais devant. Le chemin n'existe pas hors de sa pratique. Le plus trivial de l'expérience joint au concept le plus abstrait.	VOIR REPONSE CURV. 107
DERR. 121 10 OCT.	Fait rêver parmi ces mots. Un des quatre verbes du stock, avec <i>habiter</i> (par exemple un bateau), <i>séduire</i> (dévoyer, égarer, « mener en bateau »), <i>traduire</i> ( <i>Übersetzung</i> , <i>Übertragung</i> ) : parlant de finir un poème, dans <i>Notre ultime gratitude envers l'art</i> , Nietzsche dit en substance que ce que nous traduisons ou transportons, transférons alors ( <i>Übertragen</i> ) « au-dessus de la rivière du devenir », nous avons le sentiment que c'est une déesse. (A vérifier). 2. Empirisme légendaire des insulaires, art de la navigation : le maximum de calcul, compte tenu du maximum de contraintes et d'aléas. Calculer avec l'imprévisible, jouer avec la destination, jusqu'au risque de la perdre sans retour. Naviguer à vue (ce que je fais ici). 3. L'âme (ou le sujet) qui n'est pas dans le corps, disait-il, « comme un pilote en son navire ». D'où : sentiment et cybernétique, faut-il choisir ? 4. Naviguer : travail, opération qui pourtant ne produit rien, aucun objet à partir d'une matière. Transporte, métaphorise, traduit : place du bateau et des voiles dans la rhétorique. Comme la traduction, la navigation est le calcul d'un sujet <i>situé</i> , qui ne maîtrise qu'en suivant le vent, la force donnée, les courants entre deux pays. Immense calcul, seule écriture et seule lecture possibles, incessamment renouvelées, le génie inventif d'une certaine passivité. 5. Plus ou moins grands, il n'y a que des lacs. Traduire, c'est un piège.	VOIR REPONSE CURV. 107
VUAR. 197 11 OCT.	Conducteur de vaisseau spatial, capitaine au très long cours... à la godille..... dans la Galaxie des Mers du Sud... sous une pluie d'étoiles filantes...vêtu d'amiante et de soie...avec un casque-à-oreillettes et un fusil-laser... <i>Call me Ismael / Good bye farewell / Good bye farewell...</i>	VOIR REPONSE CURV. 107
BUTO. 052 30 NOV.	Calme l'horizon qui revient sur l'horizon qui revient encore une fois sur l'horizon avec une vague et encore une vague qui revient sur l'horizon avec une île qui revient par devant l'horizon avec une vague et une voile et un nuage qui revient sur l'horizon avec un sillage et le bruit qui n'est plus un bruit mais le colloque des vagues avec l'horizon et la caresse du vent sur la voile et sur les arbres des îles avec des récifs et l'écume et un navire plus vaste qui passe et la ville avec son phare et les montagnes sur l'horizon avec une vague qui revient encore une fois devant le navire et la ville et une autre voile qui vient devant la première et devant une autre montagne avec d'autres nuages qui reviennent devant d'autres villes et d'autres phares qui lancent leurs feux sur d'autres vagues et d'autres sillages devant les falaises et les vols d'oiseaux qui reviennent sur l'horizon avec leurs cris et le balancement calme qui fait monter la voile devant les îles et les villes et le débarcadère avec les escaliers où les pêcheurs réparent leurs filets pourpres devant les grands porches ouverts sur des entrepôts pleins de barils et de cordages avec des oriflammes qui claquent au vent sous les nuages et les vols d'oiseaux qui reviennent devant les falaises des îles et les jeunes filles qui font griller sur des feux de vieilles planches des pois chiches ou des poissons.	

CURV. 107  
09 DEC.

Peu de navigateurs se pressaient au départ du voyage. Les uns avaient glissé leurs cartes entre leurs jambes serrées de peur que les instructions ne tombent à l'eau et ne s'effacent. D'autres se rêvaient déjà sous les astres à la recherche d'un imaginaire encore jamais imaginé. D'autres encore s'accrochaient à de vieux récits en souhaitant que le voyage ne sorte pas des limites imparties par les mots. Tous semblaient craindre une improbable lame de fond qui les aurait fait sortir de leurs lits ; déjà, après avoir solidement bordé leurs couvertures et tapé leurs oreillers pour leur redonner du gonflant, ils se crispaient entre leurs draps tendus.

Et puis, voici qu'un vaisseau largue ses amarres ; les photons jaillis des pulseurs électroniques dilatent ses voiles. Un second suit à la godille tandis qu'un troisième s'embarque sur une nef emportée par des angelots. Chacun s'interroge sur les dimensions de l'océan et sur la durée du voyage. Certains parlent d'un délai très court en raison des difficultés à s'approvisionner en chemin, d'autres redoutent le naufrage en raison des troubles mentaux dont l'équipage est atteint, quelques-uns pensent que les instruments de bord ne sont pas fiables et risquent d'entraîner les embarcations loin des rivages espérés. Fébrilement, ils envoient des messages sur leurs téléscripteurs, en espérant qu'il reste encore des hommes à terre pour les capter. Parfois, ils reçoivent une réponse sibylline dont ils ne connaissent pas exactement la provenance, et passent alors des heures à rêver sur le pont, le télex froissé à la main. A d'autres moments, ils croient reconnaître des voix chères, s'immobilisent et tentent de communiquer à nouveau pour réintégrer le réseau des habitudes. Ils doutent de l'intérêt de naviguer ainsi sans balises et sans biscuits.

Mais, à mesure que la flotille s'éloigne des continents et que l'horizon se réduit à la ligne noire, comme tirée au marqueur, qui sépare le ciel de la mer, l'état d'esprit des plus aventureux se modifie. Bientôt, les anciens repères s'effacent, les éléments se ressemblent au point de se confondre. Paré au décollage ! Depuis les plus gros porte-avions, des fusées tracent vers l'infini relatif de leurs cibles. A bord, les cos(mot)nauts se préparent aux expériences uniques qui leur ont été commandées, comme la fusion sous vide des composants, la résistance de l'organisme en milieu d'apesanteur, le largage de satellites spécialisés.

Il y en a qui *naviguent* à même l'espace dans leurs scaphandres autonomes.

# Ordre

CASS. 070 REPOND A

CHAR. 074

CHAT. 074  
dans LUMIERE

LACO. 109  
dans LUMIERE

CARO. 055 REPOND A

CASS. 070

LACO. 109  
dans LUMIERE

- BURE. 012  
05 OCT. Ordre me fait penser immédiatement à Loi et de fil en aiguille à : Société, Eglise, Etat, Armée.
- BORI. 062  
05 OCT. Mathématique, thermodynamique, social. L'illustration de la complexité, à contre-sens d'emplois tels que : « L'ordre règne à Varsovie ».
- LATO. 112  
09 OCT. En voyant les impedimenta de la télématique, Michel Serres nous dit que le rêve de Leibniz est en train de se réaliser. L'ordre général du discours universel : toute information se trouve à volonté codable, mobilisable, calculable. Toute chose a un numéro, a une étiquette et toute chose se compte. L'ordre peut enfin s'achever. Mais justement, en réalisant un rêve du 17<sup>e</sup> siècle, la télématique ne saurait nous étonner. A chacune de ses inventions, le consommateur se dit : « Ah, quand même, il était temps ». D'où le trait le plus bizarre de cette révolution technique : elle *comble un retard* dans l'ordonnement et la mobilité du discours : elle n'innove pas. A-t-on jamais vu révolution plus conservatrice, plus classique ? Eloge de la page imprimée et de l'archivage.
- DERR. 122  
10 OCT. Traduire, l'un dans l'autre, les deux sens qui se mettent ici en réseau : 1. *L'ordre donné* : Jouez ! Ecrivez ! Observez les règles ! 2. *L'ordre donné*, au sens par exemple de l'ordre alphabétique d'une série de mots. Quand j'accepte et contresigne ces deux types d'ordre, il y a contrat, mais il y avait déjà convention pour que je puisse les recevoir et les entendre. Les auteurs du jeu ont dû tenir compte, pour *donner leurs deux ordres*, de conventions, de situations, d'ordres établis. Ils ont dû habiter, naviguer, séduire, traduire, c'est la condition pragmatique de tout performatif efficace. Conclusion : un ordre (2) télécommanderait (*remote control*), en un sens non nécessairement jussive, l'autre (1). Sauf l'improbable.
- STEN. 169  
10 OCT. Dans l'interprétation que lui donne la thermodynamique statistique, le désordre correspond à un état contrôlable, prévisible et reproductible. Selon le point de vue théorique, le paragon de l'ordre est la turbulence ou, au contraire, le cristal. On a trop vite voulu voir dans ce type d'hésitation ou de paradoxe la preuve que la notion d'ordre était purement subjective, liée à nos attentes, alors que c'est précisément dans de telles circonstances que la pensée scientifique est véritablement corrosive, joue son rôle d'« empêcheuse de penser en rond ».
- ROCH. 169  
16 OCT. Mettre, *de son propre chef*, un peu d'ordre dans sa tête. Imaginer un dyslexique à qui on ordonnerait d'écrire ce mot. Ou encore, un anarchiste...
- CHAR. 074  
24 OCT. Si d'un côté nul événement ne se reproduit identique à lui-même, si de l'autre ce réseau d'ondulations ne reçoit aucune modification, l'ordre règne. Bien sûr, ce n'est pas n'importe quel ordre. Ce n'est pas l'*order from order* de l'épistémologie de la marine à voiles ; ce n'est même plus l'*order from noise* de Von Foerster. On le dénommerait mieux : *noise from noise principle*. Ou encore : principe d'anarchie. (Cf. Reiner Schurmann et Gianni Vattimo). (En chinois : *Tao*).
- CHAT. 079  
24 OCT. S'exécute, ne se discute pas, dit-on. A ce bon sens, Kant oppose l'idée que la philosophie commence quand on discute les ordres, quand on s'interroge sur leur bien-fondé, c'est-à-dire quand on ne préjuge pas qu'il y a un ordre donné, et déjà là, à partir duquel il convient d'ordonner.
- MAJO. 058  
24 OCT. Emergeant du chaos par hasard, le vivant s'est organisé selon un ordre qui lui est devenu progressivement intelligible en fonction de certaines propriétés : téléonomie, invariance de la transmission de l'information, morphogénèse autonome. L'auto-organisation psychique inconsciente de l'être parlant est produite par la dissociation de l'objet et du but, par la capacité de différer et d'anticiper, d'intercepter et de fragmenter un message sur le trajet invariant de l'information.
- ROSE. 188  
25 OCT. La programmation est le règne du mode impératif. Les instructions d'un programme sont autant d'ordres destinés à être exécutés. Tout le monde programme, tout le monde donne des ordres : partout des chefs, et du matériel esclave.

VOIR REPONSE  
CASS. 070

CASS. 070  
08 NOV.

La lumière transporte l'information d'un point de l'univers à l'autre. La lumière évacue au loin également le désordre (entropie). De ce fait l'ordre se constitue dans ce qui brille. Les mariages nucléaires se célèbrent par milliards, le cri de joie, c'est la lumière : l'étoile rayonne du désordre. Voir LUMIERE, CAPTURE.

VOIR REPONSE  
CARO. 055

CARO. 055  
09 NOV.

Michel Cassé rappelle justement à « l'ordre » Philippe Lacoue-Labarthe par son explication poétique et enthousiaste de la nature et de l'origine de la lumière céleste. Le texte LACO 109 est en effet rigoureusement incompréhensible pour un scientifique. Il ne peut s'agir de la même lumière. L'auteur veut-il signifier en fait l'espace que rend manifeste la lumière ? Est-ce qu'il y a, en effet, une source de l'espace ? L'espace n'est-il pas défini selon les règles (celles du Bureau International des Poids et Mesures) par le déplacement de la lumière dans un temps donné ? C'est donc la lumière qui crée l'espace par sa course. Alors, peut-on dire que la lumière est la source de l'ouvert ? Et que tout serait « nulle part » sans la lumière ? Mais, pourquoi privilégier ainsi l'œil ? L'espace, ou plutôt la surface, n'est-il pas AUSSI sensible au toucher ? Et, qu'est-ce que l'espace sonore ?

BUTO. 053  
30 NOV.

La page imprimée, la colonne de texte est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit lorsque nous cherchons une image de l'ordre. Nous pouvons certes estimer qu'à l'intérieur c'est malheureusement fort désordonné, ou au contraire nous féliciter d'y voir une superbe fureur se manifester ; mais pour pouvoir nous atteindre, celle-ci aura dû passer par cette figure à tant d'égards si remarquablement régulière : lignes bien horizontales, de même longueur pour la plupart, composées des 26 lettres de notre alphabet, certaines toujours beaucoup plus fréquentes que d'autres, des dix chiffres et de quelques signes de ponctuation, l'ensemble de ces marques obéissant à des normes que contrôle le caractère typographique.

# Preuve

STEN. 175 REPOND A  
LATO. 105

SPEE. 181 REPOND A  
LATO. 105

PASS. 142 REPOND A  
CHAT. 080  
STEN. 170  
PASS. 126

BORI. 063  
05 OCT. Peut-être le concept scientifique que notre époque ait le plus approfondi, des extensions conciliantes de la théorie des systèmes à la radicalité méta-mathématique des travaux de Herbrand, Gentzen... qui ont à leur tour ouvert la voie aux procédures « mécaniques » de démonstration par machine.

CASS. 048  
08 OCT. Rien ne prouve l'absence actuelle du monde, ni l'éternité de sa présence. L'univers est un accord réalisable entre les esprits raisonnables, l'infini un idéal de la raison. L'univers humain concerné est celui de la susceptibilité nerveuse.

GUIL. 096  
09 OCT. Cette notion est restée très longtemps floue, même pour les mathématiciens (qui savaient pourtant reconnaître si une preuve était ou non correcte). On ne peut définir ce qu'est une preuve que dans un système de règles préalablement donné (ce que savaient et pratiquaient depuis toujours les juristes). Donc, toute « véridiction » (comme toute juridiction) est locale. La réflexion sur la notion de preuve conduit en mathématiques au théorème de Gödel, en philosophie aux positions de Wittgenstein.

LATO. 105  
09 OCT. Le problème avec les preuves, même les plus éclatantes, c'est qu'elles prouvent finalement assez peu. Elles n'emportent la conviction que si elles sont accompagnées de beaucoup de conditions. Par exemple, personne dans son bon sens ne serait convaincu de l'utilité d'un ordinateur domestique. Il faut qu'un réseau l'y pousse. On s'intéresse toujours trop à la preuve elle-même et pas assez à la qualité du réseau qui l'accompagne.

PASS. 126  
09 OCT. L'emploi de ce mot est souvent comique. On ne parle jamais tant « d'administrer la preuve » que dans les circonstances où rien ne fait preuve à rigoureusement parler : par exemple dans les querelles de la tromperie amoureuse ou dans celles des sciences historiques. Le rire vient alors de voir les contorsions de cette épideictique : crise de nerfs et trépignements de qui sait trop qu'il ne saurait convaincre, assortis des gestes machinaux d'un cardinal administrant l'extrême-onction à un autre.

DERR. 123  
10 OCT. Ne m'a jamais intéressé — je crois. Mais je crois aussi qu'on ne doit jamais y renoncer : toujours plus de raison et de lumière, afin de sauver l'improbable en ses confins ultimes, ceux de l'autre. Je n'aime que la foi, ou plutôt dans la foi, son épreuve irreligieuse. 2. La définition du tort et du différend par Lyotard : « *Dommage accompagné par la perte des moyens de faire la preuve du dommage (...)* l'impossibilité de prouver. » (*Le Différend*, p. 18-25). Avoir tort (ce qui peut toujours donner lieu à la preuve) n'est pas faire tort. Reconnaître ou prouver son tort, est-ce possible ? Non, c'est donc la seule chose intéressante. Ce n'est jamais probable. On peut toujours prouver que quelqu'un n'a pas avoué son tort, seulement reconnu et expliqué le dommage. Pas de preuve pour un pardon (demandé ou accordé). Deux peuvent-ils s'être fait le même tort, un tort symétrique (syn-mât) ? Non, par définition.  
— *Prove it !*

STEN. 170  
10 OCT. Je ne connais pas de preuve non triviale qui laisse intact le monde où elle se produit. Prouver, ce n'est pas constater la véracité, c'est réussir à construire les conditions de plausibilité d'une démonstration et à la faire reconnaître comme telle.

SPER. 173  
10 OCT. Une belle preuve est, on le sait, satisfaisante pour l'esprit, ou même — que l'on songe à la preuve de Gödel — exaltante. Reste à analyser cette beauté, cette exaltation.

STEN. 175  
20 OCT. A propos de la preuve, et comme « preuve » de ce que j'avais écrit sur la preuve (qui correspond assez bien à ce que Latour en a écrit) : il est apparent que l'expérience à laquelle nous participons a pour vocation d'expérimenter ce que peut ce nouveau mode de communication. Il est vraisemblable que, étant donné l'infrastructure dont nous bénéficions, certains de ceux qui ont rendu l'expérience possible s'attendent à ce que nous démontrions que cette infrastructure est porteuse d'avenir, et que, d'une manière ou d'une autre, nous en convainquions d'autres. Il existe, après expérimentation, quelque vraisemblance à ce que, de ce point de vue, la preuve échoue. Bien au contraire, la lenteur des procédures de réception des textes, le fait que l'on ne puisse « jeter un coup d'œil » sur un texte sans l'enregistrer au préalable, et que l'on ne puisse dès lors avoir, de manière rapide, ni de survol sur la production d'un auteur, ni sur les différentes définitions d'un mot rendra remarquablement convaincante la thèse

VOIR REPONSES

STEN. 175  
SPER. 181

VOIR REPONSE

PASS. 142

VOIR REPONSE

PASS. 142

selon laquelle la machine bêtifie l'auteur. Après une heure d'opérations réussies mais répétitives et peu fructueuses, j'ai trop fumé et j'ai mal à la tête.

Du point de vue des conditions de la preuve, de deux choses l'une : ou bien l'expérience est prématurée et seuls peuvent être aujourd'hui convaincus ceux qui ont vitalement et professionnellement besoin de cet engin ; ou bien le défaut se situe au niveau de l'administration de la preuve en question. En d'autres termes, la lourdeur et la lenteur auraient été le prix payé (en programmes redéfinis) pour que l'expérience soit ouverte à « tous ». Si c'est le cas, c'est, à mon avis, mal joué. La preuve doit s'adresser à un auditoire particulier. Elle n'a de sens (apparemment) universel que si elle s'impose par des moyens extraordinairement puissants (dans nos sociétés, l'arithmétique dispose de ces moyens).

Le fait que j'écrive ceci manifeste d'ailleurs que j'étais déjà convaincue de l'intérêt, en ce qui me concerne, de ce dispositif de communication. Dès lors, je crois, d'après ma frustration, être en mesure de « juger » de la preuve administrée aux « autres ». Je serais donc extrêmement surprise et intéressée si l'issue de l'expérience n'était pas celle que je prévois (un usage minime du modem).

Ou bien, peut-être, ai-je mal jugé de ce sur quoi portait la preuve. En tout état de cause, les différents participants s'initient, vaille que vaille, non à la communication mais à l'usage du traitement de texte. Et cela, d'autant plus que, peut-être, ils voudront tout de même « faire quelque chose », et vont donc allonger ou multiplier leurs propres définitions. En ce cas, une preuve pourrait donc réussir, à partir d'un dispositif compliqué puisque la possibilité de communication avec Beaubourg aurait en fait fonctionné comme un appât. En ce cas, on aurait opéré sur des « intellectuels », avec des moyens détournés puisque, a priori, on ne dispose pas, avec eux, des moyens de conviction directs effectifs pour une dactylo ou une secrétaire, le type de démonstration qui, en vérité, est aujourd'hui décisif. En France, en tout cas, la communication par modem est pour demain, mais aujourd'hui le traitement de textes peut vous servir. Le malentendu est que, de fait, j'étais déjà une « convaincue ».

CHAT. 080  
24 OCT.

L'administration de la preuve dans les sciences formelles et dans les sciences d'expérimentation et d'observation ne pose pas de problèmes de principe, même si les difficultés idéelles et techniques de mise en œuvre sont considérables. Il n'est pas jusqu'à la question de l'intervention de l'observateur sur le système observé qui ne puisse être dominée pratiquement et appréciée dans ses effets. Le discours philosophique n'a pas les mêmes ressources : l'exigence de la légitimation qui le constitue de part en part ne reçoit jamais d'attestation au sens où des connaissances physiennes ou historiennes sont attestées. Cette situation aventureuse montre, s'il en était besoin, que la philosophie vise moins le réel que la collectivité historique et la vérité que l'universalité.

VOIR REPONSE  
PASS. 142

ROSE. 189  
25 OCT.

Il n'y a jamais de preuve absolue d'un théorème, seulement des preuves admises par consensus. Tant qu'une preuve publiée n'est pas infirmée, on admet qu'il est improbable qu'elle soit fausse. C'est pourquoi l'embaras de la société mathématicienne est immense face à une démonstration qui comporte un milliard de gestes effectués par pur automatisme. Comment s'assurer que le programme qui a guidé la logique de la démonstration n'a pas omis un cas de figure ? Il en est ainsi du fameux théorème des Quatre Couleurs : un ordinateur en a donné la preuve, et personne n'a pu la vérifier. Les ordinateurs vont, assure-t-on, être constitués en réseau, c'est-à-dire en société. Vont-ils se surveiller et se prendre à témoin de la rigueur de leurs calculs ? Faudra-t-il en croire dix plutôt qu'un ?

SPER. 181  
11 NOV.

Vous semblez ramener « prouver » à « emporter la conviction ». A ce compte-là, les argument en faveur de l'existence de Dieu, qui emportent, sans difficulté aucune, la conviction de millions de croyants, sont de bien meilleurs exemples de preuve que la preuve de Godel, qui n'emporte la conviction que des rares logiciens capables de la comprendre. Il y a quelque chose qui cloche.

BUTO. 047  
30 NOV.

Attendez, attendez, mon témoin va venir nous apporter la preuve. — Nous n'avons plus le temps, répond le juge, il y a si longtemps que le procès dure ; pour le prolonger encore il faudrait au moins avoir la preuve qu'il apportera cette preuve. — Attendez, attendez, j'ai un autre témoin qui peut venir nous apporter cette preuve que l'autre a la preuve. — Mais il faudrait encore la preuve... Pourquoi voulez-vous cette preuve ? — J'ai perdu mes papiers d'identité. Pour m'en faire d'autres on veut que je prouve que je suis bien Michel Butor. — Vous chercherez en vain cette preuve. Contentez-vous donc de la nouvelle carte d'identité probable que je m'acharne à vous

VOIR REPONSE  
CURV. 112  
dans SIMULATION/  
PREUVE

proposer. Cela vous suffira probablement pour vivre dans un monde où l'on renoncera bientôt probablement aux preuves.

PASS. 142  
16 DEC.

Suite PASS. 126.

Les partenaires de cette joute funèbre, eux, ne rient jamais, même enfermés entre quatre murs et font regretter les augures romains qui savaient rire sous cape lorsqu'ils se croisaient dans la rue. « J'ai des preuves ! » crie l'un (mari, marxiste ou sociologue, etc.). « Elles ne valent pas les miennes ! » rétorque triomphalement l'autre (épouse, néo-marginaliste ou historien). C'est évidemment que les preuves ne sont que des morceaux de raisonnement qui, en l'absence d'un univers partagé du raisonnement ne sont plus que débris et morceaux d'assiettes qu'on se jette au visage en invoquant les grands principes de la morale domestique ou scientifique. Il est à remarquer en effet qu'on prend un air d'autant plus papal (que je soupçonne papelard) pour exhiber sa preuve que celle-ci est plus décontextualisée, plus orpheline, plus libre de tout rattachement à un espace du raisonnement : pauvre colombe, joliment dessinée par KANT dans la première *Critique* où elle dit dans une bulle (du moins dans l'édition en B. D. que j'en possède) qu'elle volerait bien plus haut et bien plus vite s'il n'y avait pas l'air pour la freiner.

Chez tous ceux qui s'agitent ainsi, leur « petit fait vrai » dans une main ou le « primat de la théorie » dans l'autre, doit bien subsister quelque conscience de l'impotence technique du goupillon qu'ils agitent à tout vent. Cette inconsistance intrinsèque de la preuve doit bien avoir quelque chose à voir avec le verbe *administrer* auquel elle s'est frileusement accolée : *administrer une preuve*, je vous demande un peu ! comme une médecine, un sacrement, une province ou une fessée ? Tout ça en même temps, bien sûr, vous imaginez le plaisir ; en tout cas la réassurance. *L'administration de la preuve* est un excellent titre d'opéra-bouffe : dès lors qu'elle n'est plus épreuve magique (ce dont on rêve quand même un peu parce que ça réglerait en un fois et en champ clos la question de savoir qui est le favori de la vérité), cette administration-là est tout entière tributaire de la gesticulation d'accompagnement ; elle est un bon scénario de *commedia dell'arte* où la mise en scène de ce qu'on fait en faisant preuve montrerait à chaque culbute qu'on ne fait rien d'autre qu'illusion.

Sensation et chou-blanc.

Conçue comme un coup de cymbale, au mieux comme l'établissement d'un fait ou l'instauration d'un droit en deux coups de cuillère à pot, l'administration de la preuve n'a aucun lieu épistémologique où se domicilier légitimement. Dans les sciences formelles, l'implication et la contradiction tissent un espace d'apodicticité trop serré et trop bien gardé par les *axiomes* pour qu'elle puisse venir y proposer ses services débiles ou douteux. Dans les sciences expérimentales, qui emploient parfois le mot pour faire simple, idem : la démonstration et la mesure empirique ne « font preuve » ou réfutation qu'adossées aux *principes* d'une théorie. Je lis — à propos des sciences de la nature, je suppose — qu'« une preuve non triviale » ne peut « laisser intact le monde où elle se produit » puisque prouver n'est pas établir une « véracité » mais « construire les conditions de plausibilité d'une démonstration ». Prouver n'est pas, dans les sciences expérimentales, administrer une preuve — comme on « administre un questionnaire », en passant et en tirant une sonnette — c'est faire basculer ou au moins rectifier un « univers du discours ». Là encore la preuve, au sens de truc pour clore le bec à l'adversaire, n'est pas à la hauteur. Quant aux sciences de l'observation historique, qui n'ont ni axiomes ni lois, le statut de leurs principes subordonnerait en toute rigueur l'acte de probation à une énumération interminable des conditions de contexte (« conditions liminaires ») : la probation s'y fait sous réserves de tant de choses qu'elle n'intéresse plus que les âmes délicates (ou, si l'on préfère, atteintes d'une névrose de scrupulosité). Comme ce n'est pas là un profil très répandu, on préfère généralement se bombarder de preuves parcellaires comme de confettis, balayés le lendemain du Carnaval.

De là qu'on admire — alors qu'il voudrait faire plaindre ses ailes de géant — le philosophe lorsqu'il nous dit que la preuve ne pose, dans les sciences formelles, expérimentales ou d'observation que des problèmes « techniques » (« Bravo les petits ! ») et que cette carne de preuve ne commencerait à ruer sérieusement dans les brancards que rendue dans l'écurie philosophique. Ça doit être terrible le dégât qu'elle fait là-dedans à voir le foin qu'elle faisait dehors pour de simples prunes, avec de simples pékins de scientifiques aux rênes ! Si, mis à la question de la preuve, le discours philosophique avoue des trucs aussi graves — qu'il n'a pour objet ni la vérité ni le réel mais la légitimité et l'universalité — on se demande bien ce que les sciences de la réalité empirique avouent lorsqu'on les confronte au fait indéniable qu'elles sont toujours trop ou pas assez exigeantes pour coincer entre deux portes quelque chose comme une preuve ? Un secret de polichinelle peut-être : qu'elles sont un discours à contraintes multiples et instables.

# Prothèse

BALE. 066 REPOND A

DERF. 124

CARO. 035

ROUB. 161

TIBO. 183

GUIL. 090

BURE. 011

BURE. 011 05 OCT.	Si l'on n'y prend garde, l'art pourrait bien devenir un jour prochain un corps malade couvert de prothèses (la critique, le système des galeries, les musées, le marché, les organisateurs d'expositions, etc.) sans lesquelles il ne pourrait survivre. On s'apercevrait alors que l'art ne survivrait plus que grâce à l'assemblage plus ou moins heureux de prothèses multiformes le gardant artificiellement en vie alors que l'encéphalogramme serait désespérément plat depuis longtemps déjà.	VOIR REPONSE BALE. 066
BALE. 040 05 OCT.	1. Réseau de métamorphose concernant la simulation de la lumière. 2. Souffle d'interface concernant le corps flou.	
CARO. 035 08 OCT.	Les nouveaux médias, créés par l'âge électronique, sont des prothèses de nos sens et de nos organes moteurs (Mac Luhan !). Auto, prothèse de jambes ; avion, prothèse d'ailes ; pharmacie, prothèse de glandes ; radio, téléphone, TV, prothèses d'oreilles, prothèse d'yeux élargis à toute la planète. C'est pour l'homme physique une véritable mutation au sens biologique du terme. Ceux qui n'en ont pas vont crever. A moins que la nouvelle prothèse pour le coup de poing (la bombe atomique) ne mette KO les mutants.	VOIR REPONSE BALE. 066
GUIL. 090 09 OCT.	Ce qui est à la fois artificiel et complémentaire. Les prothèses du corps provoquent généralement la peur, la répulsion. En revanche, l'intelligence artificielle suscite une obscure fascination.	VOIR REPONSE BALE. 066
DERR. 124 10 OCT.	Peut-on tout remplacer <i>à la fois</i> (l'homme par exemple, le sujet, etc.) et encore désirer, aimer, souffrir, avoir mal à sa prothèse comme « dans » un membre fantôme, dialoguer avec elle ? Apparemment non, dis-tu, et il nous invite ici à comprendre, avec les « immatériaux » qui font un bond, seulement un bond, dans l'extension du prothétique, un « <i>chagrin</i> », un « <i>deuil</i> », une « <i>inquiétude</i> », une « <i>sage mélancolie</i> », etc. (Présentation, p. 8*), à les ressentir en vérité, à « <i>intensifier</i> » (p. 3) l'interrogation qui les accompagne. En fait, il ne faut pas se demander si une prothèse peut souffrir, aimer, etc. : il faut savoir, par nécessité, l'inverse : pas de souffrance, d'amour, de désir, de voix, de « vie » sans prothèse. Seule, la possibilité matricielle du supplément prothétique peut séduire, traduire, laisser à désirer, faire souffrir, endeuiller, vivre. Ellipse : au milieu l'enfant. Et puis la signature qui n'aura jamais fait d'enfant.	VOIR REPONSE BALE. 066
TIBO. 183 10 OCT.	Les prothèses ne sont pas seulement liées au thème du remplacement, du palliatif dont l'image, par ailleurs, a été bouleversée par les progrès de l'immunologie et de la simulation du vivant : prothèses entrant dans le corps, remplaçant les organes, etc. Elles sont aussi appareillages permettant au corps une extension de son pouvoir visuel, auditif : lunettes, appareils d'écoute. Les prothèses corporelles peuvent enfin donner au corps de nouveaux sens empruntés à d'autres espèces vivantes : vision infrarouge, sensibilité aux ultra-sons, thermosensibilité, etc. A tous les niveaux, les prothèses sont des « artifices » dont les liens avec le vivant sont si profonds qu'ils obligent à remettre en question la pensée des rapports entre le vivant et l'artifice.	VOIR REPONSE BALE. 066
ROUB. 161 11 OCT.	Soit <i>le Dormeur du val</i> , d'Arthur Rimbaud ; commençons par trouser le texte en y effaçant tous les mots qui ne sont pas des mots-outils ; ainsi : c'est un 1 de 2 ou 3 une 4 / 5 6 aux 7 des 8 / d' 9... injectons aux places ainsi définies (il y en a 62) des mots de même nature syntaxique et métrique (les contraintes prosodiques et de rime sont respectées) pris dans <i>les Fleurs du mal</i> de Charles Baudelaire. On obtient ainsi une prothèse poétique d'un auteur nouveau, Rimbaudelaire.	VOIR REPONSE BALE. 066
BUTO. 048 30 OCT.	Ce que l'on doit poser avant la thèse, en particulier le langage, son état, son domaine. Mais il ne suffit pas de comprendre les mots. On appelle parathèse tout ce qu'il faut poser, consciemment ou pas, en même temps que la thèse pour que celle-ci ne soit pas vide, qu'elle ait activité, efficacité, sens. A l'intérieur de la parathèse on distingue quatre régions principales : l'hypothèse, terme suffisamment courant pour qu'il soit inutile d'y insister, la dextro et la lévothèse, ou les attaches de la thèse dans l'actualité, le quotidien, la dextrothèse concernant tout ce qui est conservation, maintenance, remise en état, la lévothèse ce qui est progrès, aventure, exploration, risque. L'épithèse survole tout cela. Il s'agit de la visée, de la représentation des conséquences. Mais le résultat, c'est la métathèse, ce qu'on ne peut poser qu'une fois la thèse assurée. A la dialectique irrémédiablement linéaire du XIX <sup>e</sup> siècle, la fin du XX <sup>e</sup> commence enfin à opposer une dialectique en espace. Ce que Hegel appelait antithèse se trouve en	

général dans les parathèses latérales, ce qu'il appelle synthèse dans l'épithèse. On peut rencontrer des réseaux thétiques dans lesquels, soutenues par les mêmes hypothèses, nous avons tout un faisceau de thèses à droite et à gauche les unes des autres. Ce qu'il considérait, et Marx avec lui, comme le mouvement de l'Histoire, nous apparaît comme pratiquement perpendiculaire au mouvement réel, ce qui explique l'impression désolante d'immobilité que nous donnent certains états actuels se réclamant d'eux, empêtrés dans des discours vieilliss qui ont eu leur heure de flamme.

BALE. 066  
16 DEC.

Derrida

Souffrance de fantôme concernant l'ellipse d'amour.

Caro

Mutation de planète concernant l'âge des glandes.

Roubaud

Outil de contrainte concernant les mots du dormeur.

Tibon-Cornillot

Champ de possibilités concernant l'extension de l'espèce.

Guillaume

Fascination de l'intelligence concernant la peur de l'artificiel.

Buren

Exposition d'assemblages concernant le marché des encéphalogrammes.

*Pied bot d'une thèse concernant la métaphysique  
de Hegel*

# Réseau

BALE. 067 REPOND A

ASTI. 018

CURV. 077

ROSE. 190

VUAR. 198

LATO. 103

SFER. 174

RECA. 141

MAJO. 059

ASTI. 018 05 OCT.	Il y a dans toute idée de réseau le sentiment d'un risque totalitaire par encerclement sournois. A son origine, est le mot latin, filet, qui a également donné « rets » et « résille », tous deux instruments d'enfermement. Alors, lorsqu'on voit s'étendre des réseaux commerciaux, des réseaux audiovisuels, des réseaux publics, on est fondé de se sentir gibier.	VOIR REPONSE BALE. 067
BALE. 042 05 OCT.	1. Signe de tous les miroirs disposés entre deux simultanités et formant une mémoire. 2. Code de tous les langages disposés entre deux dématérialisations et formant un geste.	
CURV. 077 08 OCT.	Symbole de la communication. Le réseau permet de se brancher, d'être branché. Sans l'intermédiaire du réseau l'homme ne peut plus s'adresser la parole. D'où l'expression : « être pris dans un réseau », formule moderne de l'utopie.	VOIR REPONSE BALE. 067
LATO. 103 09 OCT.	Il était possible naguère d'imaginer que l'esprit n'avait nul besoin de réseaux de distribution. Il pouvait être universel. Il pouvait flotter sur les eaux. Maintenant qu'il est devenu matériel et logiciel et puce et protocole, il se distribue par prise, câble et réseau comme le gaz, l'électricité, le téléphone ou l'eau. Il y a des batailles de réseaux (comptabilité, standards, extension) à la place de ce qu'on appelait des « débats d'idées ». C'est aussi amusant et cela nous évite de devenir idéalistes.	VOIR REPONSE BALE. 067
RECA. 141 09 OCT.	C'est à tort, peut-être, que l'on pose la question du <i>contenu</i> sémantique d'un mot, de ce qu'il y a <i>dans</i> le sens d'un mot (comme lorsqu'on dit « dans » courir « il y a, entre autres choses, l'idée d'un déplacement à pied »). La métaphore du conteneur n'est pas adéquate ; elle engendre des paradoxes. La métaphore du réseau est infiniment préférable : les mots, dans un dictionnaire, forment un réseau, chaque mot étant défini par les relations (d'hyponymie, d'antonymie, etc.) qu'il entretient avec les autres — par sa <i>place</i> dans le réseau.	VOIR REPONSE BALE. 067
DERR. 125 10 OCT.	« Interaction générale ». Connexion, donc lien, obligation. Passe communément par la représentation de « fils » : tissu, texte, écheveau, généalogie, arbre. Sans point central reconnu ou manifeste ? Autre « champ sémantique », pourtant, relié au précédent par la non-manifestation du sujet central : la clandestinité, la clandestination, la résistance cloisonnée, la crypte, le secret, le privé, le complot, l'irréductible dissociation : toi et moi, la conjuration. La post-modernité semble tenir également aux deux valeurs de réseau. Elle ne peut les mettre en réseau. Son concept en est peut-être dissocié, le concept de la dissociation même.	
SPER. 174 10 OCT.	Selon une image simpliste de la communication sociale, on a d'un côté un ensemble de messages possibles régis par un ou plusieurs codes, et de l'autre un ensemble de canaux formant réseau et susceptibles de véhiculer toute information codée. Or, d'une part, l'information peut circuler sans être codée (voir CODE), et d'autre part, le réseau est constamment modifié par l'information qui y circule tandis que l'information est modifiée par les canaux qu'elle emprunte. Pour ces deux raisons, un modèle de la communication sociale ne peut pas être la simple juxtaposition, ni même l'articulation, d'un modèle de code et d'un modèle de réseau.	VOIR REPONSE BALE. 067
VUAR. 198 11 OCT.	Le labyrinthe n'a été fait pour personne, il n'est fait pour personne, mais tous sont faits pour lui / pour remplir ses innombrables réseaux formulaires protocoles procédures mondiales planétaires et bientôt cosmiques... Au labyrinthe industriel, succède le réseau planétaire total.	VOIR REPONSE BALE. 067
ROUB. 171 11 OCT.	corps    confins    interface    façade    geste langage    lumière    miroir ordre    preuve    multiple    signe    souffle simultanéité            vitesse temps                            traduire voix espace	

MAJO. 059  
24 OCT.

Mode de disposition et d'agencement des cellules, des synapses, des atomes, des lettres, des signifiants (en toile d'araignée, en dentelle, en hélice, en chaîne, en nœud) qui servent de relais à la communication. Se dit aussi pour différentes sortes d'organisations pour lesquelles la communication s'établit selon un code.

VOIR REPONSE  
BALE. 067

ROSE. 190  
25 OCT.

Sur certains vases antiques on peut voir un réseau : l'empreinte du filet de pêcheur qui soutenait la poterie par sa base arrondie. Au lieu d'un pied, d'un centre de sustentation, il y avait un réseau. Idée forte et civilisatrice ! Depuis, partout où s'impose un centre, un réseau se tisse aussitôt pour se substituer à celui-ci.

VOIR REPONSE  
BALE. 067

BUTO. 049  
30 NOV.

Nouméa. — C'est notre premier grand voyage. — La moitié du tour de la Terre. — Sans presque rien voir. — Pas trop émue ? — Si, très émue. — Peur ? — Non. — Extraordinaire, on est comme arraché du sol. — Il paraît que le plus désagréable... — Ne t'inquiète pas. — Je ne m'inquiète pas. — Détends-toi. — Ça va. — Prends ma main. — Je ne m'y habituerai jamais. — Tu es ridicule. — Je n'y puis rien. — On voit encore Paris ? — Disparu. — A quoi ton bonbon ? — Menthe. Et le tien ? — Citron. Je n'ai pas encore fini. — Moi non plus. — Le signal s'est éteint. — On peut enlever sa ceinture. — Baisser le dossier. — C'est assez confortable. — Pas de place pour les jambes. — Tu n'es jamais content. — Bientôt la Bourgogne. — Les vignes. — La Saône. — Tu es sûre que c'est la Saône ? — Je ne sais pas.

BALE. 067  
16 DEC.

Astier

Risque de toutes les idées disposées entre deux sentiments et formant un enfermement.

Curval

Intermédiaire de toutes les synthèses disposées entre deux paroles et formant une utopie.

Rosenstiehl

Sustentation de tous les filets disposés entre deux centres et formant un vase.

Major

Cellule de tous les synopsis disposés entre deux atomes et formant une lettre.

Vuarnet

Formulaire de tous les protocoles disposés entre deux procédures et formant une planète.

Latour

Bataille de tous les téléphones disposés entre deux eaux et formant un protocole.

Sperber

Juxtaposition de toutes les raisons disposées entre deux informations et formant un canal.

Recanati

Contenu de tous les mots disposés entre deux déplacements et formant un paradoxe.

# Séduire

- ASTI. 019  
05 OCT. (Faux) proverbe berrichon : en amour, tout est aisé sauf de séduire — Rohmer en fera un film.
- BUCL. 080  
08 OCT. De la voix ensorceleuse des sirènes au retour de Carmen, la séduction comme stratégie de l'apparaître, comme jeu du désir et des signes, est femme. A l'opposé des modèles dominants de la conquête, d'un art de la guerre aussi mental que « pervers », séduire n'est-ce pas construire un théâtre du corps à plusieurs scénarios, où l'objet d'amour se joue et se rejoue, pour se dévoiler tel qu'il est : appropriation d'irréalité, passion d'un indécidable et d'un impossible, jouissance d'un « rien », d'un « tout » ? Petite règle d'emploi : *le Ravissement de Lol V. Stein* et non *Don Juan* ou *Casanova...*
- CARO. 036  
08 OCT. Prendre la décision délibérée de faire agir quelqu'un selon ses propres désirs. Forme domestique de l'impérialisme et de la volonté de puissance. Pourquoi ce furieux appétit de pouvoir ? On dit, thème sociobiologique, que le matériel génétique, fort et sûr de lui, pousse à sa conservation, et entraîne ainsi à rechercher les matrices propres à le somatiser encore une fois, et plutôt, pour plus de sûreté, plusieurs fois qu'une. Et Don Juan, dans tout ça ? Plaisir, jeu ou mécanique ?
- GUIL. 094  
09 OCT. Capter sans réciprocité. Même origine que l'amour (le désir) mais s'en sépare radicalement : le manque n'est pas (illusoirement) échangé mais assumé comme destin, comme fatalité.
- PASS. 127  
09 OCT. Le strict pessimisme historique voudrait qu'il n'y ait que deux figures de la domination : l'imposition par la force nue et l'extorsion du plein consentement des dominés par cet effet symbolique de la force qui, en la rendant invisible, transmue son application, chez ceux qui l'exercent comme chez ceux qui la subissent, en sentiment du droit, en certitude de la justice, en acquiescement à l'ordre des choses : Pascal et Rousseau ont fait leurs gammes là-dessus ; de Weber à quelques plaisantins plus récents, les théoriciens de la légitimité n'ont fait que suivre la piste. La séduction existe-t-elle ? Ce serait alors une tierce et fabuleuse figure de la domination : attirer les pas leurrés d'autrui sur la trace de ses propres pas, sans avoir à y employer ni dissimuler aucune force, celle du désir de l'autre faisant tout le travail. Dans la conquête amoureuse, figure de prise aussi efficace que le viol puisque la moechologie chrétienne conseillait de traiter la séduction aussi sévèrement que le rapt. Mais il n'y a pas de désir social : toujours un rapport de force niche en quelque recoin de l'interaction sociale.
- DERR. 126  
10 OCT. En détournant le sujet du sujet, de la maîtrise dite cartésienne, en le délogeant de son projet comme de son habitat, en le déstabilisant et en le dévoyant, je le séduis, je l'attire vers moi : tu n'as plus de chez toi ; viens, aime-moi, arrive, arrive-moi. Errons ensemble. Et pourtant je n'appelle ainsi qu'au-delà des méandres de la séduction, de ma signature et des codes de la rhétorique, au-delà même, par définition, de « moi », du « moi » de « arrive-moi ». Et toi non plus, tu ne viens pas pour me séduire. Si la séduction « post-moderne » ne détourne plus vers un sujet séducteur, hors d'un droit chemin, aurions-nous perdu la séduction ? La post-modernité ne serait plus séduisante elle-même, sauf si la séduction était autre chose et plus qu'elle-même, ou si la « tradition de la modernité » avait encore plus d'un tour dans son sac. La post-modernité serait encore son langage artificiel, une simulation de plus pour nous séduire, nous mener en bateau : classique. Je voulais séduire ta mémoire même, l'habiter jusque dans les moments où je n'étais pas là pour toi.
- VUAR. 199  
11 OCT. Un je-ne-sais-quel-charme  
Un je-ne-sais-quoi  
Mozart  
Son truc en plumes...
- BUTO. 056  
30 NOV. Une autre main s'est appuyée sur mes reins, et il m'a bien fallu me renverser... Une bouche... Les yeux grands ouverts dans la nuit, je ne voyais même plus les étoiles dans la fenêtre, et je n'aurais pu dire un mot... Cette respiration à côté de la mienne... « Psyché, n'aie pas peur... » Toutes sont revenues le lendemain, mes peurs... Aux abords de cette source, en ces bosquets, sous ces plafonds, comme je l'ai cherché ! Toutes les nuits, je promène mes doigts sur ses traits... Et je passe les heures du jour à reconstituer son visage... Baignée, enchantée du concert des flûtes et des lyres, je m'étais résignée à la solitude, et puis le silence est venu ; dans les galeries vides, mon

VOIR REPONSE

PASS. 146

pas s'est fait de plus en plus lent, j'ai hésité à franchir la porte et puis j'ai vu cette immense fenêtre inondée de lune, et immédiatement l'image d'un beau prince a repris possession de moi-même.

PASS. 146  
16 DEC.

Suite PASS. 127.

Le strict pessimisme historique voudrait qu'il n'y ait que deux figures de la domination : l'imposition par la force nue et l'extorsion du consentement des dominés par le plus fort des effets symboliques de la force, celui qui, en la rendant invisible, transmue son application, chez ceux qui l'exercent comme chez ceux qui la subissent, en sentiment du droit, en certitude de la justice, en acquiescement à l'ordre des choses : Pascal et Rousseau ont fait leurs gammes là-dessus ; de Weber à quelques plaisantins plus récents, les théoriciens de la légitimité n'ont fait que pianoter quelques variations nouvelles sur ce thème sûr. La séduction existe-t-elle ? Ce serait alors une tierce et fabuleuse figure de la domination : attirer les pas leurrés d'autrui sur la trace de ses propres pas, sans avoir à y employer ni dissimuler aucune force, celle du désir de l'autre faisant tout le travail. Dans la conquête amoureuse, c'est une figure de prise aussi efficace que le viol puisque la moechologie chrétienne conseillait de traiter la séduction aussi sévèrement que le rapt. Mais voilà : il n'y a pas de désir social et, partant, pas de séduction politique au sens strict : toujours, en quelque recoin de l'interaction sociale se love un rapport de force.

Le chef aime à se flatter qu'on lui obéit par amour, comme au Dieu des chrétiens. Il y a bien des moments où, se regardant dans une glace, il lui arrive de douter de l'amour qu'on lui porte, trouvant mauvaise mine au séducteur des foules. Mais les flatteurs du pouvoir, qui sont toujours de grands pince-sans-rire, savent trouver les mots capables de remonter le maître démonté par le miroir : « Si ce n'est par amour, c'est au moins par goût de vous que tourne votre petit monde social. Il marche au son de votre voix : cela s'appelle le *charisme*. Cessez donc de craindre que, venant à vous manquer, la force sociale qui fait votre pouvoir puisse un jour vous l'ôter puisque ce n'est rien d'autre que votre personne qui fait cette force sociale : bien ou mal aimée, nul ne pourra soustraire votre personne à votre personne ». Le pouvoir absolu ne peut se conjuguer qu'à un mode personnel ; il ne peut, pour se rassurer, se représenter à lui-même que comme un pouvoir de séduction garanti universel et sempiternel : il est toujours plus sûr pour le sommeil de celui qui exerce le pouvoir de se rêver Diable que Dieu : nul ne s'est jamais révolté contre le Grand Séducteur. Mais dans la réalité ? Si on regarde bien le fil des marionnettes au lieu d'écouter bouche bée leurs dialogues d'amour et de haine ? Vous avez déjà vu séduire quelqu'un, vous ? Vous avez déjà vu, *stricto sensu* des gouvernés, des dominés, des disciples mettre leurs pas dans les pas de l'Autre, mûs par la force pure de leur désir du Désir du gouvernement, des dominants, du maître ? Comme le joueur de flûte traînant tous les cœurs après lui — rats et bambins mêlés — jusqu'à la catastrophe où il lui plaît de les conduire pour la fricassée finale ?

Evidemment, nous nous référons sans cesse à cette figure magique du Pouvoir. Comment penserions-nous les choses de la domination si nous ne caressions à tout propos cette possibilité d'une pensée complaisante ? Elle arrange différemment mais également dominants et dominés. On peut aussi se demander — belle et vaine question — comment ces choses-là se passeraient si nous n'aidions à leur efficace en les pensant ainsi ? Ne voit-on pas que même la séduction amoureuse qui illustrerait exemplairement le pur pouvoir de la personne — par les discours symétriques du partenaire séducteur et du partenaire séduit disant d'une même voix leur commun désir de cette inégalité de désir — accroche toujours quelque chose de sa dissymétrie aux plus solides des dissymétries sociales : séduit-on beaucoup de bas en haut ? Lorsqu'on est au plus bas sous tous les rapports d'inégalité sociale ? Probablement pas si on y regardait de près. Mais en matière de séduction qui donc aime regarder du côté des coulisses sociales, là où il sait trop qu'il risquerait d'apercevoir la ficelle et le coup de pouce qui ont facilité sa conquête ? Combien de pouvoirs érotiques, intellectuels ou politiques vaudraient encore la peine d'être exercés si on ne pouvait plus se raconter d'histoires sur la légitimité du plaisir qu'on en tire, qu'on se plaise à s'accorder ce bénéfice au nom de l'éclat du corps, du talent ou du mérite propres ? Je crois même que ce sombre dégoût du pouvoir, qui chez les belles âmes préexiste à son exercice, doit beaucoup à leur certitude qu'ils seraient bien incapables de jouer aussi innocemment avec l'idée de séduction : s'aiment-ils trop ou pas assez ?

# Sens

- BORI. 067  
05 OCT. Davantage que la « compréhension » du langage par les systèmes, qui ne constitue qu'une épreuve expérimentale, le développement concomitant de la sémantique formelle des langues naturelles et de la sémantique des programmes et langages de programmation met au jour la nature profonde des liens entre théories linguistiques et informatique fondamentale : formalisation et calcul du sens.
- BUGI. 081  
08 OCT. Objet permanent de paradoxes et d'une régression infinie : parler c'est présupposer le sens comme donné, sans pouvoir l'énoncer, sinon par le biais d'un autre discours. Toujours référé à l'idée d'une origine première, d'une direction orientée et irréversible (« sens » de l'histoire), d'un principe explicatif du tout, toujours stabilisé quelque part, « la logique du sens » — d'un sens idéal — fonde la modernité. En fait tout sens n'est-il pas pluriel, effet de langage conquis et produit sur fond d'un non-sens permanent, d'une béance infinie ?
- CURV. 079  
08 OCT. Systèmes de réception des sensations correspondant aux organes de perception de la réalité. A l'origine, ils étaient cinq. Par suite de la dégradation des valeurs du réel, il n'en reste plus qu'un : le sens commun. (ANT. contresens).
- PASS. 128  
09 OCT. J'ai entendu un jour sonder le sens du sens plus profondément que dans la prudente approche de *The Meaning of Meaning* ; c'était dans un dialogue de poivrots au zinc d'un bistro de Bougival :  
Le premier :  
- « La ferme ! Tu sais même plus c'que tu dis » !  
Le second :  
- « Et après ? Si on savait ce que ça veut dire c'qu'on dit, on saurait tout ».
- RECA. 144  
09 OCT. « Sens », en anglais, se dit *meaning*, et *to mean*, a, entre autres, un sens proche de « avoir l'intention de ». Ce que la langue anglaise marque ainsi est très important : comme l'a montré le philosophe Paul Grice, la notion de « sens » est étroitement liée de celle d'intention.  
Mais nous autres, Français, ne sommes pas si mal lotis : car « sens », en français, signifie aussi « direction », et le linguiste Oswald Ducrot a montré que le sens est souvent lié à la « direction » (ou l'« orientation ») argumentative des énoncés. Comparez les deux énoncés suivants, en réponse à une suggestion de promenade : « *il fait très beau, mais j'ai mal aux pieds* », et « *j'ai mal aux pieds, mais il fait très beau* ». Les deux énoncés disent la même chose, mais le « sens » est différent : le premier va dans le sens de la conclusion « *n'y allons pas* », le second va dans le sens inverse.
- DERR. 129  
10 OCT. Economie pragmatique des exemples : 1. « *Sens*, c'est le parfum que nous avons choisi ensemble. » 2. « Je *sens* bon après ce bain. » 3. « *Sens* comme ma main est brûlante. » 4. « Je t'aime avec mes cinq *sens*, et même, dans ma folie douce, avec mon *sens* commun. » 5. « Ce *sens* est interdit. » 6. « L'histoire a-t-elle un *sens* ? » 7. « *Seule une phrase a un sens, jamais un mot* » dit Austin. 8. « Ils comprennent la multiplicité des *sens* que j'imprime à ces mots que je n'adresse qu'à toi et que pourtant tu signes, dont tu es la destinatrice, il dirait la mère. » 9. « *Sens* ? J'aimerais bien y aller avec toi, mais pas pour y habiter. » 10. « Le *sens* de ces phrases, à moins que ce ne soit leur valeur, c'est de fournir des exemples d'usages hétérogènes du signe écrit « sens ». Improbable qu'on puisse jamais les traduire mot à mot, un mot pour un mot, l'un pour l'autre.
- STEN. 171  
10 OCT. Le problème du sens surgit dès que surgit un enjeu qui crée la différence. C'est là que pourrait se situer la césure entre monde physico-chimique et monde vivant. L'invention du vivant n'est pas séparable de l'invention d'une problématique de transmission, et donc de l'invention d'un point de vue à partir duquel tout ne se vaut plus.
- ROUB. 166  
11 OCT. Contre, unique, bon mauvais ; non ; cinq.  
Commun, giratoire, dessus-dessous, devant-derrrière, interdit, des aiguilles d'une montre, trigonométrique, de l'histoire, de la famille, de l'Etat, de l'équilibre.  
Inverse, ou contraire.

VOIR REPONSE  
PASS. 144

VOIR REPONSE  
MAJO. SENS  
dans ANNEXES

- ROCH. 170  
16 OCT. Chercher le sens unique, *littéralement avec et dans tous les sens* ; un sens, contenant tous les sens, tellement chargé de sens que, sens dessus dessous, « ça n'a plus de sens ».
- CHAR. 075  
24 OCT. Ce qui, dans l'harmonie classique, fait sens — la polarisation des accords selon les requisits de la tonalité, l'impression de mouvement que l'on associe à la perception de leur succession — relève d'une stroboscopie finalisée, donc d'une mémoire. Les musiques post-modernes de la « nouvelle tonalité » démemorisent : elles sont donc dénuées de sens. Elles ne communiquent rien. (Reste à savoir si toute musique n'est pas, au départ, en deçà du communiquer. Cf. le chapitre « Timbales et buccinateurs » du *Carpaccio* de Serres).
- CHAT. 066  
24 OCT. Propriété de ce qui est sensé. Ce qui est sensé est ce dont on peut rendre raison, soit par la référence à des sens fondamentaux préalablement convenus, soit par des preuves factuelles, soit par une légitimation visant à provoquer l'adhésion de l'interlocuteur de « bonne foi ». La logique butte contre cette configuration conceptuelle confuse. La question philosophique du sens est décidément une question politique, qui est celle de la démocratie.
- MAJO. 061  
24 OCT. Intelligibilité des rapports entre signifiants. Excédant la signification (rapport signifiant-signifié), le sens naît de la cohésion logique d'un ensemble de représentations. Le rejet de représentations, liées inconsciemment à cet ensemble mais jugées comme non-sens par rapport à elles, produit un symptôme de la pensée par excès de signification.
- BUTO. 059  
30 NOV. La première page des livres occidentaux est la dernière des livres japonais, et vice versa, ce qui a des inconvénients si l'on veut faire voyager un ouvrage d'une civilisation dans l'autre. J'ai à ma disposition une édition américaine des *100 vues du Fuji* de Hokusai faite avec soin ; elles se succèdent dans l'ordre originel pourvu qu'on feuillette à l'inverse, mais dès que l'illustration s'étend sur une double page, des problèmes apparaissent. Imaginons une succession de planches simples, l'ordre japonais : ... 87654321 sera inversé dans l'édition occidentale : 12345678... ; mais dans les 100 vues, si la première image ne comporte qu'une page, sublime déesse génératrice et nourricière des fleurs et des arbres, la seconde, l'apparition du Fuji, s'étend sur deux, la troisième aussi, l'ermite Yen, et la quatrième, le Fuji par une journée claire, la cinquième, l'ouverture de l'ascension, une seule. Pour que ces doubles pages ne soient pas détruites, il faudra que l'édition occidentale nous donne les bois dans l'ordre suivant : 1, 3 et 2, 5 et 4, 7 et 6, 8. C'est donc le bois numéro 5 qui succèdera immédiatement au numéro 2. D'autre part, lorsque la double page est formée de deux images indépendantes, l'ordre des bois sera exactement inversé, mais la composition générale se trouvera transformée, car l'image de droite venant à gauche, ce qui devait être à l'extérieur viendra au centre, le centre originel sera écartelé ; les charnières des diptyques ne fonctionneront plus.
- PASS. 144  
16 DEC. Suite PASS. 128.
- Et en effet, me commenta *illico* le patron (étant moi-même le troisième poivrot, je n'en doutais pas un seul instant), « *il n'y aurait rien de plus ni rien de mieux à savoir : avec la connaissance du rapport de l'Etre au Langage, on pourrait tirer de la parole la plus pauvre de quoi refaire le monde sans qu'il soit nécessaire d'être celui qui doit être Dieu pour l'avoir fait* ». Fabuleux raccourci en une période d'allongement de la scolarité. Je compris alors pourquoi — depuis le temps qu'ils criaient tous que Dieu était mort, puis l'Homme, puis le Sujet, tant que leurs chiens en devenaient enroutés — la philosophie du Langage et les sciences du Langage, mais surtout la philosophie qu'on fait avouer à ces sciences sans avoir l'air d'y toucher, avaient pris soudainement possession de tant de fêtes, bien ou mal faites : intellectuels et choses de la linguistique vivent maintenant un collage si étroit que l'homologie entre vérole et bas-clergé n'est plus à ce compte que roupie de sansonnet. Diable ! se disent les petits saints, si ça permet de faire le Dieu, comme on dit à Rome qu'untel ou untel *fait* le cocher, le médecin ou le pape, faut assurément s'y mettre et s'en mettre.
- Le méta-langage c'est un *jackpot* autrement plus excitant que la métaphysique. Des fois que j'y trouve le joint — ou la faille, me suggère TCHOUANG-TSEU, puisque c'est du pareil au même — ça serait le pied fondamental — l'extase quoi ! commente la sainte Thérèse du BERNIN et de LACAN réunis. Nous voilà Dieu, son épouse et

toute sa sainte famille, sans avoir fait un pet de théologie ni de théogonie. Quand on n'aime pas les soutanes, c'est pain bénit. J'aurais là, sous la main, plus précisément dans la bouche, la Mère des dix mille êtres que révère filialement le *Livre de la voie*. Encore un pas immobile et hop ! me voilà sur le chemin qui monte qui, comme chacun sait, est le même que celui qui descend. Autrement dit plein gaz — *tchan* — sur l'autoroute du TAO. Comprenant enfin, puisque je n'ai pas bougé de mon chemin de traverse, ce qui sépare le *Tao-to-king* du *De Emendatione intellectus* : DJUYVENDAK avait bien raison, entendant les quatre premiers vers dudit Livre au rebours de la tradition chinoise qui n'y entend que couic, de traduire que le vrai TAO est « tout autre chose et le contraire du TAO constant ou éternel ». J'allais me réveiller ou me ressusciter en LAO-TSEU quand je me vis — les risques du métier divin — mourant sur la Croix, quémandant à boire et recevant une consolation d'eau vinaigrée. Quelle chute, mes aïeux ! Satané Occident pourri par le roman familial et le goût chrétien de l'historiette. Jamais on ne pourra ici s'asseoir tranquillement sur la tête d'un buffle et s'en aller vers l'Ouest.

# Signe

CURV. 084 REPOND A  
DERR. 127

BALE. 068 REPOND A  
DERR. 127  
CHAR. 076  
CARO. 037  
MAJO. 060  
LATO. 107  
ROCH. 171

<p>BALE. 041 05 OCT.</p>	<p>1. Simulation de nature formée d'un souffle et d'une métamorphose. 2. Corps de lumière formé d'un désir et d'une image.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>CARO. 037 08 OCT.</p>	<p>Pour les Anciens, le vol des oiseaux, pour le philosophe postmoderne, éventuellement l'ordre d'arrivée des coureurs dans une étape du Tour de France, ou un petit papier qui flotte sur la Liffey, ou les Baumes du Pérou dans un roman sémiologique d'Umberto Eco. Le vêtement n'est plus un signe, pourtant, le paysan endimanché, le parisien en jeans, inversion. Le signe social est peut-être ennuyeux. Le signe reste fascinant lorsqu'il laisse l'espoir d'une structure magique du monde. Et si tout n'était qu'un jeu de piste, brouillé par les caprices facétieux des dieux, les vrais, ceux du Panthéon, assoupis dans la pénombre, attendant que les idéologies (modernes) s'écroulent ?</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>LATO. 107 09 OCT.</p>	<p>Un ordinateur est fabriqué par un procédé d'eau-forte et d'imprimerie. Son « matériel » est donc déjà un « logiciel ». Dans sa technique il appartient aux métiers du livre, de la presse, de l'acide, de l'encre. Une fois ses circuits imprimés, l'ordinateur offre un lieu commun à toutes les formes de signes, chiffres, notes, alphabets, images et une traduction commune en 0 et 1 qui permet de passer d'une forme à l'autre. C'est vraiment maintenant que nous parvenons à l'Empire des Signes.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>RECA. 142 09 OCT.</p>	<p>Pour signifier quelque chose à quelqu'un, il suffit parfois de lui faire reconnaître l'intention qu'on a de le lui signifier ; cela tient sans doute au fait que l'intention de signifier peut être un signe (indirect) de cela même qu'on veut signifier.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>DEBB. 127 10 OCT.</p>	<p>Le nom est plus ennuyeux que le verbe. Signe ! L'ordre en un mot. Semble impliqué dans tous les ordres : comprends l'ordre, montre-le en signant, condition de l'obéissance. Et pourtant, « signe ! » serait l'ordre de faire le geste qui devra rester le plus libre, le paradigme de la liberté. 2. Idiomes : Qu'est-ce que « faire » dans « faire signe » ou, autre geste, « faire un signe » ? 3. Si tout est signe, renvoi codé à autre chose ou prothèse institutionnelle, il n'y a plus d'opposition <i>réelle</i>, seulement fonctionnelle, entre un signe et une chose, plus <i>rien</i> à remplacer (<i>aliquid pro aliquo</i>), seulement des signes à remplacer, du remplacement (artificiel, prothèse), des places et des sites. Achèvement de la « tradition moderne » ou post-modernité ? 4. Un signe de toi, ma langue quotidienne, ce pour quoi je pleure. Traduire.</p>	<p>VOIR REPONSES CURV. 084 BALE. 068</p>
<p>ROCH. 171 16 OCT.</p>	<p>Anagramme de singe. Multiplicité des signes — à seule fin de s'entre-gloser. Je persiste et signe de la croix.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>CURV. 084 24 OCT.</p>	<p>Le billet à ordre, par son signe <i>signature</i>, représente l'obéissance absolue ; mais l'ordre des numéros d'un billet <i>de loterie</i> est le signe d'une liberté sans condition. Ainsi, le signe <i>faire</i> de la chance inverse le sens du paradigme.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>CHAR. 076 24 OCT.</p>	<p>Que serait une sémiotique dégrisée, dédouanée du surinvestissement langagier auquel elle a dû son instauration même ? Une <i>zérologie</i> au sens de Linnart Mall, remontant, avec le bouddhisme, au degré zéro du signe ? Cf. Julia Kristeva.</p>	<p>VOIR REPONSE BALE. 068</p>
<p>MAJO. 060 24 OCT.</p>	<p>Unité formée d'une partie sensible et d'une partie abstraite, du signifiant et du signifié, de l'image du mot et du concept. La substitution d'un signifiant à un autre signifiant est le principe de la pensée métaphorique, du lapsus, du mot d'esprit et éventuellement de certains symptômes.</p>	<p>VOIR REPONSES BALE. 068 MAJO. SIGNE dans ANNEXES</p>
<p>BUTO. 057 30 OCT.</p>	<p>Bien des objets dans les tableaux anciens étaient des mots : sainte Agnès était caractérisée par un agneau, Roch par un chien, Pierre par une clef, Jérôme par un livre et un lion. Chez les martyrs, c'est très souvent l'instrument de leur supplice, ou bien la partie suppliciée. Alors que Holbein s'efforce de compenser le caractère transitoire de la ressemblance en encadrant le visage de sa date, ici le saint se présente à nous dans l'instant de son acte suprême, de ce témoignage qui le manifeste comme saint ; pour lui le temps ne bouge plus, c'est ainsi qu'il est pour l'éternité ; même la résurrection de sa chair ne pourra rien changer à cette transformation de sa chair en preuve.</p>	<p>VOIR REPONSES BALE. 068 MAJO. SIGNE dans ANNEXES</p>

BALE. 068  
18 DEC.

Derrida  
Condition d'obéissance formée d'un remplacement et d'une opposition.

Charles  
Degré de bouddhisme formé d'un surinvestissement et d'une zérologie.

Caro  
Jeu de papier formé d'un oiseau et d'un philosophe.

Major  
Unité de substitution formée d'un symptôme et d'un lapsus.

Latour  
Technique de circuit formée d'un alphabet et d'un acide.

Roche  
Croix de multiplicité formée d'un anagramme et d'un singe.

Malabou  
Bobine de fil constituée d'un yoyo et d'une  
absence de yoyo

# Simulation

BUCI. 084 REPOND A  
CHAR. 077

BALE. 069 REPOND A

BUCI. 082  
CHAR. 077  
CARO. 063  
MAJO. 062  
STEN. 172  
BORI. 064  
RECA. 143  
TIBO. 184

BALE. 043 05 OCT.	1. Toute simultanéité de prothèse qui tend à remplacer un code de miroir. 2. Toute dématérialisation de mémoire qui tend à remplacer une écriture d'interaction.	VOIR REPONSE BALE. 069
BORI. 064 05 OCT.	Une notion-piège. En soi, le mimétique n'a d'intérêt ni théorique ni même cognitif. Seules signifient les conditions de sa genèse.	VOIR REPONSE BALE. 069
BUCL. 082 08 OCT.	Longtemps vouée au simulacre, au faire-croire et au comme-si, au jeu du trompe-l'œil et du merveilleux réel, la simulation contemporaine ne marque-t-elle pas la fin de toute image renvoyant à un réel tenu pour évident ? Modèles de simulation : le réel s'y trouve produit et reproduit. L'effet de réalité supplante la réalité stable qui a servi de support, d'objet et de référent aux savoirs et récits depuis la Renaissance. La généralisation de la forme-image, la création d'images synthétiques, instituent désormais un nouveau régime des apparences : un monde de simultanéité sans fond.	VOIR REPONSES BALE. 069 CURV. 112 dans SIMULATION/ PREUVE
RECA. 143 09 OCT.	La connaissance est fille de la simulation (d'où l'intérêt des ordinateurs, qui simulent l'esprit humain). Mais une chose est de simuler, de fabriquer un modèle de l'objet d'étude, une autre est de déterminer quel modèle, parmi tous ceux qui semblent adéquats, est le bon ; pour cela, il faut <i>expérimenter</i> . En ce qui concerne l'esprit humain, c'est le rôle de la psychologie, non de l'Intelligence Artificielle, qui fournit simplement ses modèles.	VOIR REPONSE BALE. 069
DERR. 128 10 OCT.	La « vraie » simulation, celle qui simule le vrai sans guillemets, son impeccable perfection : s'effacer comme telle, autrement dit s'écrire au point qu'aucun sujet, fût-il d'absolu savoir, ne puisse la discerner de ce qu'elle simule. Je ne sais pas si je pense ce que je dis ici maintenant, si je ressens ce que je ressens. Oh ! — Si, si j'avais à souffrir ce que je souffre, j'en mourrais. — Mais un sentiment peut-il se simuler, je veux dire pour soi, et non dans son signe ? Par exemple l'inquiétude, le chagrin, la mélancolie dont parle la Présentation* ? Logique de la prothèse : si je simule la souffrance, je souffre la possibilité sans limite de la simulation. Tu es ma pensée de la simulation, j'y suis suspendu, au-delà de toute distinction entre l'ordre du simulacre et son double. Je crois au téléphone — que nous ne serons jamais des machines. A traduire. Mais cela dépend de toi, c'est à ta voix suspendu.	VOIR REPONSE BALE. 069
STEN. 172 10 OCT.	Face à un problème mathématique compliqué, il y a désormais une alternative : soit chercher dans quelles conditions, selon quelles simplifications, et donc dans quelles limites correspondantes, le problème est soluble, soit le mettre dans la machine et voir ce qui sort. Au-delà de la tentation empirique, le problème du rapport entre théorie et expérimentation semble donc se poser à l'intérieur même des mathématiques.	VOIR REPONSE BALE. 069
TIBO. 184 10 OCT.	La simulation n'est-elle pas du côté de l'artifice puisqu'il faut un modèle préexistant pour simuler ? Ainsi parlera-t-on de machines simulant le vivant. La simulation suppose un après-coup, d'abord le modèle, puis la simulation, d'abord le vivant puis les machines. La simulation suppose aussi l'existence de deux sphères séparées, le monde du simulateur, celui du simulé : pour les machines, celui de l'art, de la technique, bref de la culture, de l'autre le vivant, la nature. La situation contemporaine, avec d'un côté les progrès considérables obtenus dans la fabrication de machines simulatrices du vivant, et de l'autre le détournement des organismes vivants (surtout monocellulaires) vers les circuits de l'activité productrice industrielle, rend de plus en plus problématique le maintien du concept de simulation dans la question des rapports entre machines et organismes vivants. Peut-on maintenir plus longtemps la séparation entre leurs ordres ? Se poser la question d'une origine biologique des techniques, c'est, en un sens, refuser l'approche classique des machines <i>simulant</i> le vivant.	VOIR REPONSE BALE. 069
VUAR. 200 11 OCT.	Madame Bovary, c'est moi !...	

CHAR. 077  
24 OCT.

Parce qu'elle dispense le chercheur de réaffirmer la nécessité d'un réalisme épistémologique et lui permet de se contenter d'une approche mobile, pour laquelle la coïncidence des résultats (des *outputs*) compte davantage que le parallélisme des itinéraires et des moyens, la simulation ouvre une brèche dans le mur théorique de la modernité ; par elle, la techno-science peut se faire techno-poétique. (Hottois).

VOIR REPONSES

BUCI. 084  
BALE. 069

MAJO. 062  
24 OCT.

Représentation de systèmes signifiants (physiques, psychiques ou physico-psychiques) par le calcul de la pensée, consciente ou inconsciente, ou par des calculateurs (machines, ordinateurs), en reproduisant les traits caractéristiques ou les programmes enregistrés.

VOIR REPONSE

BALE. 069

CARO. 063  
28 NOV.

L'avènement des ordinateurs a ouvert une brèche entre la théorie (le modèle) et l'expérience (l'instrument), il a permis par la *simulation* d'explorer le champ des possibles, d'apercevoir ce que seraient les choses au-delà de la contrainte des barrières imposées par la résistance de la matière ou l'éloignement. L'ordinateur est aussi l'outil nécessaire pour tenter de comprendre ou de prédire ce qui arrive dans les systèmes pour lesquels, comme les nuages dans le ciel, la pluie, le vent, ou la forme des branches, le nombre de variables, de paramètres est trop grand pour que des lois discernables puissent s'articuler en formules simples. Notre esprit ne peut clairement saisir que ce qui se plie aux normes du diagramme sur la feuille de papier, du graphique que le doigt peut suivre. La machine ignore ces contraintes et ficelle le tout dans un résultat brut que la logique séquencée des sources et des influences ne peut espérer maîtriser. Rétrospectivement, l'histoire n'est plus qu'une collection de feuilles d'agenda arrachées au hasard à un kaléidoscope dont les multiples facettes se sont brisées dans l'oubli d'archives incomplètes.

VOIR REPONSE

BALE. 069

Lorsque je fais une expérience, une mesure, il me faut désormais pour être sûr du sens de cette expérience, simuler le résultat, c'est-à-dire, retrouver par le calcul la courbe enregistrée par l'appareil. Cela veut dire que certaines mesures, seules, n'ont pas de signification, n'apportent rien à la connaissance. Le « *collecting data* » n'est plus de la science. En général, on mesure une chose à la fois, une chose qui tient sur le papier comme ordonnée en fonction d'une variable en abscisse. La représentation des résultats expérimentaux est coïncée en deux dimensions. Par exemple, une susceptibilité paramagnétique en fonction de la température. Pour comprendre, il faut absolument simuler, car la valeur de cette quantité physique banale est commandée par des fluctuations de paramètres dans un espace multidimensionnel et ce sont ces paramètres, entités abstraites mais qui peuvent être reliées (par une autre simulation) à la structure cristalline tridimensionnelle du matériau, qui comptent et ils ne peuvent être maniés, et découverts sous la mesure, que par l'ordinateur.

La susceptibilité est un exemple de système complexe car sa valeur intègre, généralement, les fluctuations d'une multitude de variables. C'est cependant une quantité simple et facile à mesurer, directement perceptible pour le physicien. Il en est ainsi de beaucoup de choses ordinaires. C'est le cas en économie, en météo ou en agriculture. Il est impossible de représenter simultanément les multiples dépendances qui jouent dans un système complexe (par exemple, la croissance d'un arbre) au moyen de plans et de graphiques. On ne peut construire que des analyses partielles. L'ensemble des causes et des influences est irréprésentable.

De même, les images directes des arrangements de structures atomiques données par un microscope électronique à très haute résolution ont besoin d'être recalculées pour être acceptées. Il faut que la simulation prouve que l'image n'est pas une illusion d'optique. Ainsi, nos instruments, fabriqués pour compenser la faiblesse de nos sens, doivent-ils être, eux aussi, adaptés à la structure réelle d'un monde dans lequel, comme le dit Descartes, « *les sens nous trompent.* »

La simulation, c'est ce qui permet à l'imagination de briser les frontières du matériel.

BUTO. 058  
30 NOV.

« Non, restez, impossible d'entrer dans une de ces boutiques sans chaussures. Il faut attendre. — Mais expliquez-moi ! — Vous êtes tombé dans le piège de Bernard. — Mais comment vous appelez-vous ? — Bernard comme vous. — Depuis longtemps ? — Quelques semaines. J'ai été moi-même Français comme vous, j'ai fait des conférences, assisté à des cocktails. — Dans la villa sur la taise ? — Sûrement pas dans la même. — Alors les invités vous ont attendu vainement ? — Dans cette région, ils ont l'habitude. — Il guette alors tous les conférenciers français ? — Oui, mais jusqu'à présent il y avait toujours quelque chose qui manquait. Peut-être l'a-t-il trouvé cette fois-ci. — Mais quel genre de chose cherche-t-il ? — C'est une histoire de boutons de manchettes. — Ma chemise ! Où est ma chemise ? — Vous avez dû l'oublier dans la cahute. — Alors il faudrait y retourner immédiatement ! Je ne sais pas de quel nom vous appeler ? — Bernard. — Mais n'aviez-vous pas d'autre nom ? — Sûrement. — Depuis quand l'avez-vous oublié ? — Quelques semaines. — Vous a-t-il laissé à vous

aussi une carte d'identité ? — Bien sûr. — L'avez-vous encore ? — Elle doit être dans la boîte à gants. — Vide. Vous l'avez égarée. — Ce n'est pas grave, il doit y en avoir derrière. Ne sortez pas, ne sortez surtout pas maintenant ». Je me retourne sur le siège, regarde derrière le dossier. Sur le plancher une boîte de carton pleine de cartes d'identité au nom de Bernard Bernard.

BUCL. 084  
11 DEC.

Vous écrivez, et je partage votre point de vue : « *La simulation ouvre une brèche dans le mur théorique de la modernité* ». Ce qui m'intrigue est plutôt la nature de cette brèche, ce qui s'y engouffre, ce qui fait césure. Dans la modernité, la simulation n'a cessé de revendiquer deux traditions. Celle du gestuel (du mimétisme animal au mime) et celle, sans doute prédominante, du visuel (du simulacre grec au trompe-l'œil issu de la perspective, sans oublier toutes les formes de théâtralisation de l'existence propre au baroque). Point de rencontre de ces deux traditions : les figures de l'acteur et de l'hystérique, marquées d'une certaine féminité, d'une transgression des codes. Mais, dira-t-on, simulent-ils vraiment ? Paradoxe infini du comédien et de l'hystérique...

Dans la modernité, la simulation semble donc jouer en permanence sur le double et l'ambiguïté : toute surface de simulation renvoie à quelque chose de dissimulé. D'un côté, le « comme si », la fonction régulatoire de la forme, le jeu des apparences. De l'autre, l'aspect caché de la simulation qui ne se réduit jamais à un simple mensonge : elle fait symptôme, elle prétend dire quelque chose, produire un effet de vérité, voire d'écriture. Ainsi du théâtre selon Diderot : « *Le geste doit s'écrire souvent à la place du discours* » ou encore « *Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau* ». Mais le « faire tableau » renvoie alors à un référent ultime, un objet simulé, une autre scène.

Cette ambiguïté de la simulation moderne n'est-elle pas brisée dans la brèche postmoderne ? S'amorcerait alors un renversement des hiérarchies établies, une relativisation des oppositions classiques entre simulation et réel, image et référent. C'est pourquoi les « nouvelles » images dites synthétiques, en fait numériques, ne sont plus images de quelque chose, mais images d'images. Délocalisées, sans inscription dans des schémas optiques, elles sont des images à la puissance deux, voire des « *chimères sémiotiques* » comme on a pu l'écrire.

Ce type de simulation ne finit-il pas par réaliser le rêve baudelairien des « *horizons sacrés des apparences* » ? Comme dans certains spectacles de Pina Bausch ou de Bob Wilson qui immobilisent le théâtre en tableau et pratiquent des manipulations sur des éléments temporels dissociés et non-linéaires, « *le mystère est dans la surface* » (Susan Sontag). Une surface vouée à toutes les métamorphoses et déformations possibles, qui finit par remettre en cause le primat esthétique et épistémologique de la forme propre à la modernité.

Brèche :

Moderne : complétude réelle, potentielle ou rêvée du sens et de la forme.

Postmoderne : incomplétude incontournable du sens et de la forme.

(Esthétique minimaliste, critique du style...)

Je crois que cette incomplétude ne définit pas seulement un état des choses, mais aussi un état de pensée. En ce sens la science postmoderne nous introduit bien à une véritable épistémologie de l'incomplétude du réel. Catastrophe (Thom), objet fractal (Mandelbrot), science des turbulences et des évolutions bifurcantes (Prigogine) et Stengers), retour à l'instable et à l'aléatoire : la raison postmoderne est dominée par le principe musilien de raison insuffisante.

Voilà ce que vos textes m'ont suggéré : une brèche dans la pensée. A moins que ce soit dans le réel.

BALE. 069  
16 DEC.

Buci-Glucksmann

Tout support de trompe-l'œil qui tend à remplacer un régime de merveilleux.

Charles

Toute nécessité d'*output* qui tend à remplacer un itinéraire de modernité.

Caro

Toute pratique d'imagination qui tend à remplacer une valeur d'avènement.

Major

Tout programme de représentation qui tend à remplacer un trait de pensée.

Stengers

Toute simplification de problème qui tend à remplacer une tentation d'expérimentation.

BALE.069  
suite.

Borillo  
Tout piège de mimétique qui tend à remplacer une condition de genèse.

Recanati  
Toute fille d'ordinateur qui tend à remplacer une connaissance d'objet.

Tibon-Cornillot  
Toute machine d'artifice qui tend à remplacer une activité d'organisme.

Malabou  
Toute fleur de plastique qui tend à  
remplacer la plastique d'une fleur.

CURV. 112 REPOND A

BUCI. 082  
dans SIMULATION

BUTO. 047  
dans PREUVE

# Simulation/Preuve

CURV. 112  
15 DEC.

La preuve d'une simulation n'est pas plus aisée à définir que la simulation d'une preuve.

Prenons le cas d'un personnage décidé à maigrir en ne mangeant que des bananes. Le régime de bananes précède-t-il (le) ou succède-t-il au régime des apparences ? Ou bien l'apparence d'une banane peut-elle suffire à commencer un régime ? Manger des bananes qui n'existent pas entraîne-t-il l'amaigrissement du sujet ? Sinon, simuler un amaigrissement peut-il susciter l'apparence d'une banane, encore mieux, fournir la preuve d'un régime ? Enfin, dans le cas où le sujet maigrit sans paraître manger des bananes, existe-t-il un moyen de prouver qu'il a simulé un changement d'apparence ? Ou bien doit-on l'accuser de manger des bananes synthétiques, à l'insu de tous, même s'il n'y a pas de témoin ?

# Simultanéité

BALE. 070 REPOND A

DERR. 131

CHAR. 078

CARO. 068

MAJO. 063

STEN. 173

BALE. 044  
05 OCT.

1. Souffle de réseau qui est rapporté à un même corps de nature.
2. Désir de métamorphose qui est rapporté à un même espace d'interface.

DERR. 131  
10 OCT.

Toujours improbable. Souffle ! Souffle sans un signe dans une prothèse téléphonique, par-dessus montagnes et lacs, et au même instant... Mon « sentiment », le roc de creuse certitude, c'est que par-delà tous les décalages, délais ou relais différentiels, par-delà les « relativités » de toute sorte, il y a de la simultanéité, dont il n'y a rien à dire qu'elle-même et l'ultime lien qu'elle garde avec l'autre, quels que soient les différends. Il y a des « contemporains », les seuls auxquels je reste *a priori* attaché (?) par une irréductible simultanéité. Les plus ignobles sont jetés dans le même monde que moi, le même ici maintenant. Pour une seule fois. 2. A toute vitesse, à vitesse quasiment infinie, relier d'un trait le *hamā* (simultanément) de *le Différend* (p. 111) et le aAMma de la « dédicace ». Signe. Traduire.

VOIR REPONSE  
BALE. 070

STEN. 173  
10 OCT.

« Simul », à la fois ou en même temps ? Curieusement, l'époque où Einstein met en question la simultanéité à distance est aussi l'époque où, pour la première fois, l'idée que deux événements aussi distants qu'ils soient se produisent en même temps a pris un sens opératoire (fuseaux horaires et télégraphes au lieu d'heure locale).

VOIR REPONSE  
BALE. 070

CHAR. 078  
24 OCT.

L'« harmonie automatique », pratiquée hors académie, hors Occident (à Bali, en Afrique, dans le *folk*), consiste dans l'émission simultanée (et « équitemporale ») de l'ensemble des sonorités d'une échelle ou d'un mode, selon n'importe quelle combinaison. Alors, tout sonne « bien » : la question « comment juger ? » cesse d'être pertinente.

VOIR REPONSE  
BALE. 070

MAJO. 063  
24 OCT.

Coincidence dans divers registres (imaginaire, symbolique et réel) d'une opération de substitution signifiante engendrant un effet de sens.

VOIR REPONSE  
BALE. 070

BUTO. 060  
30 NOV.

Les deux auditeurs sont mis en communication avec les bruits de la Corée à l'aube. Sonorité des lieux : lorsque nous nous promenons d'une ville à l'autre, certes nous voyons des choses différentes, mais nous en entendons aussi, entendons les mêmes dans des *lumières* différentes. Je peux visiter le monde comme un aveugle, m'enchantant seulement de ce qui distingue pour l'oreille : « Paris Vancouver Hyères Maintenon New York et les Antilles », pèlerinage aux sites auriculaires, ou mieux m'en enchantant aussi ; ainsi voyagent les musiciens. La seconde touche apportera « l'atmosphère heureuse du Japon au moment de l'aurore... Le vent soufflait dans les arbres, un village devait être là, car j'entendais les rires des servantes, le rabot d'un menuisier et le jet glacial des cascades », la troisième, la Nouvelle-Zélande en pleine matinée : « J'entendis le sifflement des geysers au jaillissement d'eaux chaudes »... Clavier de fuseaux horaires...

CARO. 068  
12 DEC.

Simultanéité, question amusante, expérience quotidienne. Les ondes radio permettent l'écoute simultanée, la vision simultanée, pour des millions de paires d'oreilles et d'yeux. On y croit, parce qu'on est coincé par notre physiologie : il nous faut du temps pour faire et pour percevoir les choses. Sur la bande dessinée, Lucky Luke tire plus vite que son ombre. Si le mur est à trois mètres, ça veut dire que Lucky Luke dégaîne et tire en moins de 10 puissance -8 seconde. Essayez. La situation paradoxale figée dans l'image est une possibilité théorique, mais les lourdeurs mécaniques de la chair et du métal s'y opposent pratiquement. On ne peut pas *faire* si court matériellement. De même, le postulat d'Euclide est un postulat mental parce que l'on ne peut pas *construire* (même avec les photons du rayon laser) deux droites parallèles jusqu'à l'infini : c'est la possibilité de l'action effective qui décide de la réalité des choses. Mais, sur le papier, la fantaisie de l'imaginaire, l'art et le raisonnement abstrait opèrent aisément dans un univers qui ignore les obstacles matériels et on peut, pour le plaisir, détruire une simultanéité aussi évidente pour les sens que celle du mouvement de l'objet et de son ombre.

Si je fais une action A, puis une action B, le résultat est C. Bien. Si je mets ma chemise après mon pantalon, je suis habillé, si je mets mon pantalon après ma chemise, ça va encore, je suis toujours habillé. Les deux actions « commutent », leur ordre n'a pas d'importance. Mais, si je mets mon caleçon après mon pantalon, ou mon soutien-gorge après ma blouse, ou mes chaussettes après mes chaussures, ça ne va plus, je suis habillé mais ridicule. Donc, il y a des cas où faire l'action B avant l'action A, ça ne donne pas C, mais un autre résultat D. On dit alors que les actions

VOIR REPONSE  
BALE. 070

A et B ne commutent pas :  $(BA - AB)$  est différent de zéro. (Dans ces équations l'action que l'on fait la première est toujours à droite de la seconde).

La science, c'est une collection d'actions, de choses qu'il faut faire pour connaître le monde, d'expériences, de mesures en somme, d'interactions si on préfère. On ne connaît que si on *fait* quelque chose et ça perturbe l'objet mesuré. En plus, on est obligé de se cantonner dans les limites du *langage* pour décrire avec précision l'observation, de façon qu'elle puisse être refaite et que des observateurs différents puissent s'accorder sur le résultat. Pour la physique classique, il n'y a pas trop de difficultés, mais la physique quantique montre que l'on ne mesure que des probabilités pour les quantités *observables*, et que la chose observée et le montage expérimental de mesure forment un tout inséparable. Ceci parce que les temps et les espaces que cette physique explore sont infiniment plus courts ou plus petits que les limites de notre perception ordinaire. Si bien que les représentations sensibles et sensuelles s'écroulent et que l'imagination doit naviguer sans le secours des supports sensoriels aux confins du temps et de l'espace.

Le grand truc de la théorie quantique c'est d'avoir trouvé la valeur du commutateur, de  $(BA - AB)$ . Si, par exemple, j'attrape un électron, si je mesure sa position, c'est A ; si je mesure son impulsion (sa quantité de mouvement) c'est B. Et bien, si je mesure A avant B, je n'ai pas le même résultat que si je mesure B avant A, la différence c'est  $(BA - AB) = \hbar i$ . C'est-à-dire une constante  $\hbar$ , la constante de Planck, multipliée par le nombre dont le carré est  $-1$ , le fameux symbole  $i$  « imaginaire ». Par analogie on peut dire que dans l'expérience du strip-tease, la différence entre les séquences possibles d'enfilage des vêtements est le produit d'une constante (se protéger du froid) par une quantité imaginaire (l'imaginaire social qui définit ce qui est ridicule et ce qui ne l'est pas).

L'égalité  $(BA - AB) = \hbar i$  exprime ce que l'on appelle le principe d'incertitude, un principe qui fait gravement phosphorer les philosophes. Pour rien, à tort, c'est juste une relation mathématique symbolique. Elle exprime une vulgarité : on ne peut pas *faire* en même temps, à l'échelle atomique, deux choses qui ne commutent pas. Pendant que l'appareillage est occupé à mesurer (avec une certaine erreur) la position de l'électron, il ne peut pas aussi mesurer l'impulsion (d'ailleurs les montages expérimentaux sont incompatibles). C'est pareil pour le couple temps-énergie.

L'existence de la constante de Planck  $\hbar$  et de la constante  $c$ , la vitesse de la lumière 299792458 mètres par seconde dans le vide (qui joue un rôle pour former l'ombre de Lucky Luke) mettent, dans la microphysique, une limite à la possibilité d'une simultanéité absolue, parfaite. Dans un cas (Planck), la constante n'est pas nulle, dans l'autre (la lumière), elle n'est pas infinie.

Pratiquement, le citoyen moyen s'en fout, pour lui, tout se passe comme si  $\hbar=0$  et comme si  $c$  est infini. Les physiciens, eux, ont besoin de ne pas simplifier parce qu'ils traitent des trucs qui vont vite et qui sont petits. (Encore que, si vous téléphonez à Nouméa, et si vous parlez trop vite, vous verrez que  $c$  n'est pas entièrement négligeable dans la vie pratique avec les satellites de communication géostationnaires qui sont bien loin, à 36000 km de la Terre.)

La base de la science est faite de quelques égalités et de quelques inégalités, d'une simplicité aussi accablante que celle des relations de commutation, et posées comme principes dans les modèles. Le plus commode étant de définir les êtres mathématiques directement par les propriétés que l'on souhaite qu'ils aient. (Beaucoup d'« opérateurs » s'expriment ainsi par un symbole, on ne se préoccupe pas de leur forme explicite, qui n'est souvent d'ailleurs accessible qu'en physique classique). Mais, la simplification peut être redoutable et met des bornes aux modèles. Il arrive que ça se traduise par des catastrophes conceptuelles. Pour avoir négligé la petite phrase que Gibbs, le fondateur de la thermodynamique classique, avait écrite en tête de son mémoire : « *Soit un système isolé...* », quelques philosophes ont fait cogiter des générations de potaches sur la fameuse fonction thermodynamique « entropie » (Lecomte du Noüy !). Malheureusement, ces philosophes (et bon nombre de physiciens...) avaient oublié *qu'il n'existe pas* de systèmes isolés ! (Voir Stengers et Prigogine pour la suite philosophique et se rappeler, pour le plaisir, la question : Univers, système isolé : de quoi ?)

BALE. 070  
16 DEC.

Derrida

Lac de certitude qui est rapporté à une même montagne de sentiment.

Charles

Harmonie d'académie qui est rapportée à un même Occident de sonorité.

Caro

Décalage de savoir qui est rapporté à une même échelle de temps.

Major

Substitution d'imaginaire qui est rapportée à un même registre de symbolique.

Stengers

Fuseau de lieux qui est rapporté à un même événement de distances.

*Ile de Pâques qui est rapportée à  
une même ile de Ré.*

# Souffle

BALE. 071 REPOND A

ASTI. 020

DERR. 132

VUAR. 201

ROCH. 172

CHAT. 081

ASTI. 020 05 OCT.	Le souffle est démiurgique. Les vents sont dans la mythologie traditionnelle des forces mystérieuses et puissantes, apparentés et complémentaires des points cardinaux. Dans nos provinces, les vents ont leur personnalité : certains rendent fous, d'autres sont bienfaisants, d'autres poussent à l'héroïsme. Rendre son dernier souffle est laisser échapper son âme. L'âme est un souffle, un <i>anemos</i> de la nature intermédiaire entre le Ciel et la Terre, la nature aérienne.	VOIR REPONSE BALE. 071
BALE. 045 05 OCT.	1. Code de signe dans la dématérialisation de la prothèse. 2. Ecriture de miroir dans la façade du langage.	
DERR. 132 10 OCT.	Verbe ou nom. Ce qui, dans la « tradition de la modernité », ne devrait laisser aucun espace à la simulation. Dernier signe de vie humaine. Non remplaçable, selon la mesure archaïque (le miroir que j'ai vu placer devant la bouche d'un mort par un médecin en 1945). Souffle dans le téléphone ! J'ai un souffle au coeur. Traduire. Une définition, toujours sentencieuse, un aphorisme, souvent complaisant et dogmatique, pour ne livrer que leurs conclusions, ont l'air bien « soufflé ». Traduire.	VOIR REPONSE BALE. 071
VUAR. 201 11 OCT.	En avoir, n'en pas manquer / premier souffle <i>Fischia il vento</i> , deuxième souffle j'étouffe, troisième souffle <i>Call me Marcel ! / Je donne mon sang rouge à quelqu'un que j'ignore, et pour lui ce ne sera jamais que de l'eau.</i>	VOIR REPONSE BALE. 071
ROCH. 172 16 OCT.	... dans la poursuite du vent. Car si l'on bouge c'est, à n'en pas douter, parce qu'il y a du vent ; ce vent qui nous a donné le premier souffle et qui recueillera notre dernier soupir.	VOIR REPONSE BALE. 071
CHAT. 081 24 OCT.	La plus « immatérielle » des manifestations organiques est évidemment la plus apte à figurer la dynamique de la pensée, l'Esprit. Les peintres ne se sont pas privés de l'utiliser, notamment pour représenter les relations spirituelles unissant le Créateur à ses créatures. Ces métaphores ne font cependant pas oublier des significations à la fois plus subtiles et plus fortes, celles qui choisissent pour expression de l'Esprit le regard, le port de tête, la stature, la main noueuse et inventive.	VOIR REPONSE BALE. 071
BUTO. 061 30 NOV.	... qui descendent aux vallées, harmattan humecté, baisent les herbes en la nuit de naissance, caressent les ombrelles, orgues, effeuillent les graines, soupirs, les emportent jusqu'aux plaines, l'alouette, courbent les moissons, les alizés, lissent les pelages des renards en la nuit agitée, ébouriffent les plumes des cailles, flûtes, rient les étangs, gémissements, font chanter les roseaux, haleines fragrant, annoncent l'été de mauve Lune, transportent les échos, foehn, battent les portes en la nuit noire, soulèvent la balle de l'avoine, souffles capiteux, transmettent le pollen de bouleau en mimosa, agitent les fleurs vigne, balancent les mâts dans les foires, secouent la lessive sur les cordes, dressent les écharpes des noctambules, épanouissent leurs chevelures, inclinent les fumées, font vibrer les fils électriques, chatouillent les écolières grelottantes, mélangent les papiers de l'instituteur qui se presse, attisent les cheminées des vieilles fermes, précipitent les déclarations des timides...	
BALE. 071 12 DEC.	<p>Astier Point de force dans la personnalité du fou.</p> <p>Derrida Mesure d'espace dans l'aphorisme de la bouche.</p> <p>Vuarnet Manque d'eau dans le sang de l'étouffé.</p> <p>Roche Poursuite du doute dans le soupir du vent.</p> <p>Chatelet Dynamique de la pensée dans la tête du Créateur.</p>	<p><i>Hale d'haleines dans le secret de naissance</i></p> <p><i>Perte d'haleine dans la tragédie du finou</i></p> <p><i>Chateau d'amour dans le sang de l'eau</i></p>

# Temps

CURV. 096 REPOND A  
BURE. 013

CURV. 101 REPOND A  
ROCH. 173

PASS. 145 REPOND A  
PASS. 129

BURE. 013  
05 OCT.

La mesure la moins souvent prise en compte dans les arts plastiques et peut-être l'une des plus intéressantes à considérer. Entre autres le temps de la vision. Le temps qu'il faut pour voir une œuvre. Quelle relation (ou proportion) existe-t-il entre la compréhension d'une œuvre et le temps que l'on met à la regarder ? Quelles relations y-a-t-il entre le temps qu'il a fallu à un artiste pour faire une œuvre et le temps qu'il faut pour la regarder ?

Lorsque l'on voit une œuvre pour la deuxième, la troisième, la dixième fois, les temps s'additionnent-ils ? Y a-t-il une limite temporelle (temps de vision) au-delà de laquelle l'œuvre n'est plus valable ? Y a-t-il une limite temporelle en-deçà de laquelle une œuvre n'est pas valable ? Plus de temps permet-il de voir plus ou moins ? Alors que la musique implique à l'auditeur un temps précis, ainsi que le théâtre, le cinéma, la lecture également (même si, ici, le temps correspond plus aux facultés de celui qui lit qu'à la longueur du texte lui-même), l'œuvre d'art, elle, n'implique absolument rien du tout en ce qui concerne son temps de « lecture ». Ce « manque » indique déjà qu'il serait intéressant de s'en inquiéter.

VOIR REPONSE  
CURV. 096

BORI. 065  
05 OCT.

A / Ce n'est pas tant parce qu'elles permettent de faire des inférences correctes sur la durée, la simultanéité, la succession... que les logiques temporelles approfondissent notre connaissance du temps dans la langue. Russell signale déjà comment le jeu de leur ontologie permet de fonder une philosophie de l'un et du multiple, du temps psychologique et du temps historique.

B / Implanter sur une machine un raisonnement temporel, c'est lier en un même système : le temps des entités temporelles qui sont l'objet du raisonnement (dans la langue) ; le temps des entités théoriques qui formalisent et structurent les premières (dans une logique temporelle) ; le temps — l'ordre — de leur agencement relatif en algorithmes et procédures (les temps logiciels) ; les temps de la mise en œuvre du logiciel sur la machine (temps des transitions électroniques, temps électromagnétique, électromécanique) ; le temps de l'opérateur, à la fois temps d'horloge, temps psycho-biologique, temps du langage.

L'informatique pose le problème d'une théorie unifiée du temps.

CARO. 039  
08 OCT.

Question cauchemardesque pour les philosophes. Le temps se définit par l'action. Sans action, pas de temps. La plus rapide action commune : 10 puissance moins 15 secondes, peut-être : l'absorption d'un photon par un électron ; mais, pendant ce temps-là il ne se passe rien d'autre. Les éléments de la théorie des groupes sont des actions, c'est donc une théorie de l'utilisation des temps. Il est remarquable que cela implique une action qui en détruit une autre pour revenir à « rien de changé » : l'identité. Le temps a donc un inverse.

CURV. 080  
08 OCT.

Unité de valeur subjective qui mesure le déplacement de l'esprit à l'intérieur de la durée. Quand le temps suspend son vol, les heures légères suspendent leurs cours.

LATO. 099  
09 OCT.

Le temps est un *résultat*. C'est la résultante de l'action des autres. Ainsi, vous me dites que je suis « vieux-jeu », « démodé » ou, au contraire « d'avant-garde ». Chacun de nous cherche à *faire son temps*, en plaçant les autres avant, après. Chacun cherche à rendre irréversible la qualification qu'il donne de ce temps. Ceux qui sont vaincus sentent, en effet, que le temps passe et qu'ils ne sont plus « de leur temps », comme on dit.

PASS. 129  
09 OCT.

A l'exception des couche-tôt qui se contentent du coup d'Aristote — le temps mesure du mouvement — ça a toujours été, de saint Augustin à Husserl, la croix et la bannière des philosophes amis des « spécialités ». Pour les sciences de l'homme, c'est tout simplement le pompon.

VOIR REPONSE  
PASS. 145

DERR. 133  
10 OCT.

Il en faudrait trop pour la définition du temps — en particulier. Le défini est impliqué dans la définition. Précompris selon un « cercle herméneutique », le défini définit le définissant, et donc il ne définit pas assez. Ou trop. La phrase donne une image claire mais floue (*out of focus* à cause d'une certaine ellipse : double foyer). Ce que j'ai tenté de démontrer en utilisant, le plus et le mieux que j'ai pu, les mots de la liste pour définir les mots de la liste. Tautologie ? Interaction générale ? Opération purement analytique ? Aurais-je, au lieu de définir, seulement « commenté » à l'aide de quelques mots supplémentaires par lesquels j'aurais alors signé mon échec, à ma manière ? Cet échec, est-ce le mien ? Cette question vous laisse ou vous donne le temps. Qu'est-ce

que donner le temps ? Le temps qu'il y a (*es gibt*) ou le temps qu'il fait ? Tu me donnes le temps qu'il fait, *if you see what I mean*.

STEN. 174  
10 OCT.

Dans *Le calcul et l'imprévu*, Ekeland montre que, de par son développement même, la physique mathématique a inventé la possibilité de choisir son style, c'est-à-dire la notion du temps que mettra en scène le calcul. Je ne sais dans quelles conditions historiques on aurait pu éviter la liaison entre le physicien et le prophète, mais pour la première fois la physique elle-même offre le moyen de briser sans drame cette liaison.

VUAR. 202  
11 OCT.

*Le temps est un fleuve sans bords...* Dans les années soixante-dix, Karl Sagan, fils d'un tailleur du Bronx, envoya dans l'espace la fusée Explorer, bouteille à la mer dans l'océan sidéral, ne visant aucune région connue du ciel, cette fusée, quand nous serons tous morts, poursuivra sa route en mouvement rectiligne... baleine blanche dans les eaux nocturnes — au-delà de la constellation du Cygne, de Deinos, de Phobos et d'Alpha du Centaure....

ROCH. 173  
16 OCT.

Pour tuer le temps, à nos moments perdus, nous faisons semblant d'avoir l'air d'exister (attendant l'éternel silence : temps pur), en occupant le temps, le modelant pour en faire un objet de l'espace, une machine à explorer le temps...

VOIR REPONSE  
CURV. 101

CHAR. 079  
24 OCT.

Le temps post-moderne est non linéaire et non fléché : irréductible à l'une quelconque de ses dimensions, qu'il s'agisse du passé (immémorial), du présent (évanescent), ou du futur (enfin reconnu comme un bloc impénétrable, indéchiffrable par quelque futurologie que ce soit). Donc temps stable, équitemporel. *Steady state* : temps stagnant. Sur fond d'oubli.

VOIR REPONSE  
CASS. 072  
dans LUMIERE/TEMPS

CHAT. 082  
24 OCT.

Parmi les plus dangereuses expressions, totalisantes, génératrices de conceptions simplificatrices, ne pas oublier celle du Temps comme medium universel... Essayer de donner toute sa force en lui conférant son extension maximale à la formulation aristotélicienne : « *Le temps nombre le mouvement* ».

CURV. 096  
30 OCT.

Comme le temps consacré par un spectateur à regarder une œuvre d'art n'a pas de durée symbolique précise, il est logique d'en déduire que celle-ci n'est jamais vraiment achevée (la durée ou l'œuvre ?) puisque la vision peut s'interrompre physiquement sans cesser de se poursuivre intellectuellement dans l'esprit du regardeur. De la même manière, une œuvre d'art ne se crée jamais dans un temps fini puisqu'elle accompagne son auteur avant qu'il l'ait commencée et après qu'il ait cessé de s'y consacrer. A moins qu'il ne la détruise, ce qui supprime à la fois son *état* et la nécessité de l'observer. Par extension, le véritable temps de regard d'une œuvre d'art se situe sur un plan parallèle de la durée où ni le faiseur ni le voyeur ne sont nécessaires, puisqu'il peut être exercé en dehors d'eux et au-delà de leur propre existence.

CURV. 101  
31 OCT.

Par opposition au *temps pur*, le temps sale (quel sale temps !) représente, à nos moments retrouvés, le bruit éternel, celui de l'espace existentiel, régi par les rouages de la gravitation universelle, celui du temps à explorer les machines à tuer le temps.

BUTO. 062  
30 NOV.

Je peins ce que j'ai peint en pensant à ce que je peindrais quand j'aurais peint ce que je viens de peindre en me souvenant de ce que j'avais peint en imaginant ce que je vais peindre j'écris lundi ce que tu as peint dimanche en pensant à ce que j'écrirais mercredi quand tu aurais peint mardi ce que je viens d'écrire lundi en me souvenant de ce que tu avais peint samedi en imaginant ce que je vais écrire vendredi en regardant ce que tu peins le jeudi.

PASS. 145  
16 DEC.

SUITE PASS.129

A l'exception des couche-tôt qui se contentent du coup d'Aristote — le temps nombre du mouvement — ça a toujours été, de saint Augustin à Husserl, le lieu de rencontre des philosophes insomniaques, amateurs de *spécialités*. A les voir besogner sous tous les angles, sans jamais en venir à bout, cette inépuisable Temporalité, on jurerait que la ribaude aura leur peau ; mais au plaisir gourmand qu'ils prennent à cette cérémonie funèbre et au beau linge qui s'y rassemble, on voit bien que c'est aussi leur *cup of*

*tea*. Fallait être BERGSON et pas mal pisse-froid pour associer à la Durée un verre d'eau sucrée qui, en plus, prend tout son temps pour être buvable. Dans cette affaire-là, avant qu'un philosophe dételle, et dût-il passer la nuit dans ses bottes, le sucre le plus paresseux aura quand même fondu.

En tous cas, les philosophes ont été les premiers sur le coup : vieux habitués de la chose et blasés sur ce qu'ils peuvent encore en attendre, ils prennent maintenant le temps en patience. Les savants s'en tiennent, eux, au train-train d'une liaison à trois, dont KANT avait fait le lit et qui ne leur a pas trop mal réussi, même s'ils doivent plus qu'à leur tour fermer les yeux sur ce que l'espace et le temps fricotent dans leur dos ; de GALILEE à EINSTEIN, cette fine équipe leur a fait voir bien du pays, et de toutes les couleurs. La bonne santé d'une ribambelle de savoirs qui, comme il est normal pour des enfants conçus entre deux portes, s'élèvent tout seuls, console heureusement ces bons pères de famille. Mais pour les derniers arrivés, ceux qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se sont jetés tête baissée dans les sciences de l'homme, alors là, le Temps c'est vraiment la croix et la bannière ; ou si vous préférez, à la fois un paravent chinois et un mur cyclopéen : de quoi se casser la tête si on n'y fait pas les pieds au mur.

Cul par-dessus tête, la moins raffinée des conceptions du temps n'arrive même plus à tirer le plus banal des coups, celui de la répétition : les co-occurrences de l'histoire ne seront jamais aussi équipollentes que celles de la nature : on peut reprocher mille choses à POPPER, mais pas d'avoir rendu impossibles les illusions du sociologue sur l'universalité logique de ses assertions. Régularités, modèles, corrélations, on peut tâter de mille approximations ou euphémisations, ça n'est jamais que du simili, du quasi, du *peep-show*. Faudrait s'y prendre autrement, prendre sa conformation épistémologique en patience au lieu de s'acharner à aller draguer sur un terrain adapté à d'autres virées que celles du promeneur non nomologique.

Evidemment ça coûte cher en renoncements, et on comprend qu'en tout sociologue ait toujours survécu un petit noyau de bon gros marxisme. De quoi faire un bout de chemin avec l'idée de loi naturelle, malgré ce diable de temps historique qui empêchera toujours l'eau de tourner en rond dans le même fleuve. En somme un petit minimum de nature sociale comme le garantissait la philosophie de l'histoire, mais sans avoir à lui demander ostensiblement ce service honteux : ah ! si quelque configuration synchronique — la contradiction par exemple — pouvait nous garantir un rien de nécessité diachronique : configuration réconciliatrice ou même seulement subséquente ; si la reposante nécessité logique pouvait se glisser dans l'ombre de la consécution historique. Bref, s'assurer les complaisances de la dialectique hégélienne sans que personne puisse pincer l'honorable *social scientist* en si mauvaise compagnie. Et c'est comme ça (puisque MARX, persuadé d'être devenu aussi naturaliste que DARWIN, croyait, quand il faisait le coup de la nécessité historique, qu'à force de crier qu'il avait remis HEGEL sur les pieds, personne ne reconnaîtrait en lui le HEGEL qui marchait sur les mains) que, sûr de n'avoir embarqué qu'un minimum de biscuit marxiste, maint sociologue honorablement connu comme positiviste, voire structuraliste, navigue à pleines voiles sur l'océan nomologique avec, à son bord, HEGEL comme passager clandestin.

# Traduire

- GUIL. 095  
09 OCT.      Activité essentielle (ce que montrent en particulier les travaux récents sur l'intelligence artificielle) mais encore souvent considérée comme secondaire. La traduction est un processus qui met en jeu des effets de non-communication essentiels dans tout rapport à l'Autre.
- LATO. 098  
09 OCT.      Traduire se dit d'une langue à l'autre, mais peut se dire aussi d'un désir à l'autre : « *Je traduis vos désirs* », « *Je traduis votre pensée* ». L'avantage d'une telle traduction des désirs, c'est que, après quelques échanges, il n'y a plus de texte original auquel comparer les versions multiples. Chaque groupe, chaque porte-parole, peut alors dire qu'il traduit les intérêts de ses mandants. C'est le sens de l'expression : « Intérêt bien compris ». Bien compris par qui ? Par le traducteur de vos désirs.
- DERR. 134  
10 OCT.      Exemple : l'essentiel n'est pas que nous nous attendions à ceci ou à cela, à l'arrivée, dans la langue d'arrivée, mais que nous nous attendions, toi et moi, à l'arrivée, dans la langue de notre pays. *Could you uebersetzen such a* « déclaration » ? 2. traduire ne se définissant que dans une langue à la fois, une définition signée de la traduction est une phrase *intraduisible*, écrite par amour, par amour de la langue, c'est-à-dire pour séduire la langue et provoquer à traduire, bref une phrase *traductible* : à traduire. Donner le temps aux machines.
- SPER. 175  
10 OCT.      Les philosophes relativistes qui soutiennent que la traduction est impossible ne répugnent pas, pour autant, à voir traduits les ouvrages mêmes où ils développent cette forte thèse. Objection d'un rationaliste vulgaire, bien sûr, à laquelle ils n'auraient aucun mal à répondre. Imaginez, cependant, que cette objection soit formulée par un philosophe encore plus radicalement relativiste qu'eux et qui s'opposerait, lui, à ce qu'on prétende traduire ses livres.
- CHAR. 080  
24 OCT.      Ne cessant d'être enté sur (et hanté par) le signe, le discours sémiotique ne peut qu'assigner au sens d'être la collectivité des traductions possibles. Mais rien n'en limite en droit le nombre : d'où un univers de l'omni-translation où, idéalement, tout circule. L'idéalité du signe se substitue à l'idéalité du sens. Ce n'est, bien sûr, qu'un jeu de langage.
- LACO. 112  
25 OCT.      S'acharner contre la langue mal entendue, presque inconnue (celle qui ne parle pas en soi et où l'on ne s'entend pas parler) ; tâtonner désespérément, en étranger, en aveugle, à la recherche du « *pur langage exilé en elle* », comme dit Benjamin ; et soudain entendre gronder dans sa « propre » langue (native, familière, maternelle), celle dont on est cependant de toujours traversé, l'impossédable, quelque chose de jusque-là inouï, d'irreconnaissable, qui nulle part (dans aucune des deux langues affrontées) n'a voulu être dit, — quelque chose d'arrachant qui peut-être n'est même pas de l'ordre de la langue, et qui jette un aveuglant mais furtif éclat sur ce qu'il y a à dire, à penser.  
Traduire est une tâche œdipienne. Au sens où, indissociablement, Oedipe « interprète trop infiniment l'oracle », où son destin est d'« errer sous l'impensable » et où pour finir, à Colone, il entend la voix improbable du dieu.
- CURV. 100  
31 OCT.      Énoncer dans un langage ce que l'on a perçu dans un autre. Exemple : Chateaubriand a merveilleusement traduit le chant du rossignol.
- BUTO. 063  
30 NOV.      Les progrès des moyens de transport, et tout de même de l'organisation politique, ont considérablement augmenté le nombre et la rapidité des déplacements, si bien que nous nous trouvons constamment en présence de gens parlant des langues étrangères. Nous avons besoin d'interprètes. Aucun pays ne peut plus s'isoler linguistiquement. La première réponse à cet état de choses, c'est de tenter d'imposer sa langue à autrui. Inutile, disaient les Français, d'apprendre ces langues barbares, ces gens parleront bientôt la nôtre. Ce n'est pas toujours ce qui s'est passé. Aussi, bien des Anglo-saxons rêvent d'un avenir où tout le monde aurait le bon sens de parler anglais, rien qu'anglais. Comme tout serait simplifié ! Quant aux chefs-d'œuvres littéraires, on en fera des traductions. Mais la langue est si importante dans la constitution même du sujet qu'il est impossible aux traduits d'accepter cette solution. La mise en désuétude d'une langue est un meurtre collectif. C'est pourquoi l'écrivain d'un pays en voie de colonisation linguistique va défendre et illustrer sa langue en s'efforçant de démontrer l'impossibilité de le traduire correctement dans la langue colonisatrice. Les traductions,

de plus en plus nécessaires, deviennent donc de plus en plus difficiles, à tel point que, les connaissances au moins de certains s'affinant, il ne sera plus possible de traduire du français en anglais sans transformer l'anglais, travailler sur l'anglais. La traduction retrouve alors ce rôle formateur qu'elle avait à la Renaissance, mais il ne s'agit plus d'égaliser sa langue à un modèle ancien, il s'agit d'arriver à un état des langues tout nouveau.

# Vitesse

- BURE. 014  
06 OCT. Mot en relation directe avec le précédent. Certains artistes visiblement perturbés par le manque de la notion de temps dans l'œuvre d'art ont voulu l'introduire dans son faire. D'où toutes ces expériences d'écritures automatiques ou de peintures faites en se donnant un laps de temps d'exécution précis. On parle alors toujours curieusement de « vitesse » d'exécution au lieu de « temps » d'exécution. La nuance me semble indicative du problème véritablement profond qui existe dans la notion de temps dans les arts plastiques.
- CARO. 040  
08 OCT. Ce qui définit l'espace. Le mètre est une distance parcourue par la lumière à la vitesse de 300 000 km à la seconde (environ) dans un temps donné, (définition officielle de novembre 1983 du Bureau International des Poids et Mesures).
- CASS. 056  
08 OCT. Le quantum de lumière a la particularité de cesser apparemment d'exister quand il est dans un de ses états stationnaires — nommé l'état zéro — dans lequel sa vitesse (son moment) et donc son énergie est nulle. Quand un quantum de lumière est absorbé, il peut être considéré comme ayant cascadié dans l'état zéro (état de non-réalité manifeste). L'état de repos est virtuel. On doit considérer que l'état de repos tel que énergie = 0 contient une infinité de quanta inobservables. Vais-je essayer de rendre vraisemblable l'existence de ces phénomènes ? Pour lors toutefois, comment vivre dans un monde auquel on ne croit pas ?
- DERR. 135  
10 OCT. La mesure de toute chose qui se laisse mesurer, dirai-je « mater » ? Ce qu'on nous propose ici : gagner le maximum de temps grâce à un dispositif spatial, une mise en réseau qui permette d'accumuler le plus de (de quoi au juste ?) à la plus grande vitesse possible. Il y faut le choix bien calculé des *mât* de toute sorte (mots, concepts, codes, destinataires, destinataires, etc.). Que fait quelqu'un qui simule l'acceptation pour signifier qu'en vérité il refuse ? Et qui dirait : je veux prendre tout mon temps avec toi, qui est d'abord ceci : ce qui me donne l'idée, au sens non kantien, d'un temps insensible et incalculable, d'un rythme sans vitesse ? 2. On peut en effet parler d'une « vitesse absolue du performatif » (Présentation, p. 9\*). Mais pas de performatif sans langue, ou plutôt sans marque. Or une marque déjà prend du temps, le donne, le laisse.
- VUAR. 203  
11 OCT. Projectiles auto-propulsés, fusées Polaris, Spitfire MK2, paysages numérisés, missiles-vidéo, vidéo-clips...  
Saint Joseph de Copertino, patron des aviateurs...  
*Mirabilia, wonderful works, megaleia, merveilles...*  
...*Et coeperunt loqui variis linguis* et ils commencèrent à parler plusieurs langues *cum magna celeritate* à toute vitesse *tacheôs very fast conjunctim all at once* tous à la fois...
- CHAT. 083  
24 OCT. Ce concept physicien définit une relation : la relation entre l'espace parcouru par un mobile et le temps que celui-ci met à le parcourir. Les données stratégiques d'une part, les problèmes économiques de circulation des marchandises et des monnaies, d'investissements et de rentabilité des investissements d'autre part, ont conféré à ce concept une actualité philosophique. Exemple intéressant où la réflexion philosophique apparaît comme le lieu favorisé et non hégémonique au sein duquel se trouvent confrontées, dans une problématique autonome, des connaissances venues d'autres disciplines.
- BUTO. 064  
30 NOV. Dans un grand tableau de Rauschenberg, formé de plusieurs panneaux, *Ace*, la signature est à sa place, en capitales tracées au pochoir bien isolées les unes des autres, mais la première manque, nous lisons « AUSCHENBERG ». Comme nous reconnaissons le style du peintre, ou que nous voyons son nom écrit en totalité sur l'étiquette ou dans le catalogue, nous ne pouvons nous empêcher d'aller à la recherche de ce « R » manquant que nous découvrons à l'autre extrémité. La signature fait un bond vers la droite. On voit qu'il est facile de mettre en évidence, dans les signatures, non seulement des vitesses, mais des modulations de vitesse : accélérations, ralentissements, pauses... On pourra retrouver tout cela dans d'autres sortes d'inscriptions.

# Voix

ASTI. 021  
05 OCT.

Le pouvoir de la voix est mystérieux. Car une voix, indépendamment de ce qu'elle professe a une force propre, et dont on ne prend conscience que dans les cas les plus exceptionnels.  
Le timbre agit et l'Opéra d'ailleurs bâtit un schéma de dramatisation sur ces différences. Mais il y a plus. Certains soutiennent que nos cordes vocales sont imperceptiblement mises en résonance par les sons de la voix entendue et nous répètent, à notre insu, les émotions de l'autre, qui se répercutent dans tout notre être, à ses points sensibles où le corps et l'esprit sont en correspondance.

BUCI. 083  
08 OCT.

Démultipliée par les technologies modernes, la voix a désormais perdu son aura : elle n'est plus tradition et transmission de récits, ni pouvoir du Verbe religieux. Pourtant rien n'efface son effet de présence, son ici et maintenant corporel où un sujet peut dire : je, et renouveler le pacte du langage : je nomme, je déclare, je proclame... Rester sans voix, crier, être à l'écoute de : la voix introduit aux pulsions de vie et de mort les plus primitives, à ce lieu où l'éclat et le silence font symptôme. La voix est notre sexe sublimé, ce qui avant toute parole témoigne de nos origines. Les sirènes ne séduisaient-elles pas Ulysse par leur voix ?

RIVI. 160  
09 OCT.

1 — Le seul déchet du corps déceint socialisable. 2 — Le seul déchet du corps essentiellement socialisable — socialisé. D'où que nul n'est sans voix. Le bruit ne la distingue pas.

VOIR REPONSE  
MAJO. VOIX  
dans ANNEXES

DERR. 136  
10 OCT.

Espèce d'écriture ! (Pourquoi y entendent-ils encore une injure ? 1. Cela s'entend, ici même, s'entend mal. Quelle est la limite d'une voix basse, d'une voix intérieure comme voix de l'autre ? Voix synthétique ? 2. Les « immatériaux » de la post-modernité et la *grammaire* : au-delà des « voix » active, passive, moyenne de la grammaire dite occidentale ? 3. Les « immatériaux » de la post-modernité et la *politique* : y a-t-il une politique possible de la post-modernité ? Présentation\* bien réservée (p. 9) à ce sujet. Consistera-t-elle encore à « donner sa voix », y a-t-il un sens post-moderne à « voter » ? Donner *de la voix*, c'est encore autre chose. Traduire. Et un jour je t'ai dit que par moments tu me donnais ta voix, c'était encore tout autre chose, une sorte de mimétisme sauvage qui poussait comme une plante au fond de ma gorge.

TIBO. 185  
10 OCT.

Toute puissance de la voix : « *Que cela soit, et cela fut* ». Ceci est déjà vrai en matière d'armement. La nouvelle cabine du pilote de chasse moderne comprend un dispositif de caméra couplé au mouvement de la tête du pilote. Cette caméra située de façon à suivre le mouvement des yeux est elle-même couplée à un télémètre et permet par une analyse de la pupille et de l'image de la cible fixée par le pilote de donner la distance et la situation de cette cible aux fusées téléguidées. Par simple maintien de son regard sur le but et prononciation du mot « feu », le pilote libère ses fusées. Le combattant moderne foudroie son adversaire du regard et l'anéantit d'un mot.

ROUB. 176  
11 OCT.

La poésie orale peut-elle exister sans auditoire ? Il y a, paraît-il, des bergers érythréens qui disent à haute voix, pour eux seuls, des poèmes ; chacun dit pour son troupeau lui chante lui récite ; ils se taisent devant toute présence humaine. Et certes on pourrait prétendre que leur troupeau est leur auditoire. J'imagine ces voix crépusculaires, de champ en champ, chaque poète avec son propre troupeau qui lui sert d'oreilles indispensables à la voix, mais sans réponse. J'aime cette tradition de « broutadours ».

ROCH. 175  
16 OCT.

Le *ductus* de la voix épouse celui de la plume (épaisseur sonore du texte). Un peu d'air (« un p'tit air ») se met à trembler... se brise. (« Les mots gelés » fondent.)

VOIR REPONSE  
VUAR. 211

CHAR. 081  
24 OCT.

Parce qu'elle contribuait à dissiper l'illusion de l'ancrage « immédiat » du langage dans le corps, la critique du phonocentrisme a parachevé la dichotomisation du discours et de son référent. Reste à présent à repenser la voix hors de cette autarcie du logos, hors de cette clôture du langage sur lui-même. C'est le problème de la voix *off* — à traiter, évidemment, selon une perspective *musicale*.

CHAT. 084  
24 OCT.

D'entrée de jeu, c'est Aristote qui, dans la *Politique 1, 2 (1253 à 10)*, va le plus loin. La voix comme son (*phōne*) ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, chez l'homme en tant qu'animal et chez les autres animaux ; en revanche, la voix comme discours

(*logos*), propre à l'homme, sert à exprimer l'utile et le nuisible et, aussi, le juste et l'injuste. Bref, une voix qui ne sert pas à discuter, à argumenter au sein d'une institution délibérante — une voix de propagande ou de litanie, par exemple — n'est pas tout à fait une voix humaine.

MAJO. 064  
24 OCT.

La voix de l'être parlant se distingue par la composition phonique signifiante : sens, référence, possibilité de signifier par un nom. La lettre est elle-même un son (divisible ou indivisible) qui de sa nature entre dans la formation d'un son composé. La voix forme un appel qui a une source, une poussée, un objet et un but. Comme objet, la voix est une des causes du désir. Comme poussée, elle peut être, par rapport au sujet, active (dire), passive (entendre) ou réfléchie (s'entendre dire).

LACO. 113  
25 OCT.

Elle résonne : elle vient de loin, du plus profond, de l'intimité même. Cependant elle traverse : pour prendre corps — être telle, devenir bruit —, il lui faut s'étrangler dans la gorge, buter sous le front, franchir la « barrière des dents ». Elle circule aussi, s'enfle ou s'exténue, se module dans des cavités à peine soupçonnées. Surtout elle semble ne procéder que du seul souffle, elle ne retient ni n'entraîne aucune des matières du corps d'où elle surgit : elle est de l'air, ce pur dehors en nous. *Vox pneumatologia* : spirituelle, ce n'est pas l'intériorité qu'elle exprime mais l'incessante intrusion, tant qu'il y a vie, de l'extérieur en nous — de l'ouvert. Elle est la marque — même silencieuse — de cette intime extériorité ou de cette intériorité étrange en quoi nous consistons. C'est évidemment ce qui peut rendre bouleversant l'art du chant, si du moins la voix ne s'y donne ni comme celle du corps ni comme celle de l'âme. Si la voix se fait blanche, très précisément éthérée.

CURV. 099  
31 OCT.

Fiction. On dit communément : la voix de son maître, la voix d'un être cher, du sang, de la nature, de la conscience, de la raison, de la sagesse, du cœur pour signifier « qu'entendre des voix » n'est qu'un effet de l'illusion. A chaque tentative d'interrogation, le monde fait systématiquement la sourde-oreille.

BUTO. 065  
30 NOV.

Les consonnes isolées, par exemple la lettre « R » dans le paysage de Klee, ne nous permettent même pas de prononciation, seulement de les identifier par le nom qu'elles possèdent dans l'alphabet. Nous les prenons comme forme plutôt que comme sonorité. Par contre les voyelles chantent vers nous, que leur émission soit figurée, comme chez Van Eyck, par la forme que prennent les bouches de ses anges, ou bien par l'image que leur attribue notre écriture, comme dans l'aquarelle de Klee, *L'étoffe vocale de la Cantatrice Rosa Silber* où les deux consonnes s'opposent comme initiales du nom, monogramme, à leur retentissement.

VUAR. 211  
16 DEC.

La « voix humaine » est un jeu qui sonne à l'unisson de la trompette et du cromorne, mais il est rare que ce jeu soit bon et justifie la dénomination sous laquelle on le désigne.

# Annexes

Nous publions ci-après  
les textes que certains auteurs  
nous ont adressés sans utiliser  
le réseau informatique.

# Auteur/Séduire

MAJO.  
16 DEC.

Les auteurs participant à l'expérience écriture sur écriture auront été séduits par les définitions du mot « auteur ». C'est l'« entrée » qui semble solliciter les plus nombreuses interventions sur les textes des autres. Parmi les définitions délaissées : corps, maternité, matrice, séduire, voix et (mais oui et pourtant) langage. Le temps aura-t-il manqué (hypothèse) pour que soit dépassé le stade sui-référentiel de l'expérience ? Ou encore : l'absence entre les auteurs de communication passant par la voix, le corps, la parole aura-t-elle donné de l'autorité au protocole, à sa convention, à son code ?

# Code

MAJO.  
16 DEC.

Le code de l'expérience sur les immatériaux interdit le don de parole, la séduction par la voix et le corps pour privilégier le don de texte, la mise en mémoire, l'impossibilité de l'oubli. D'où les interventions portant plutôt sur les mots de la seconde série (auteur, code, ordre, image, miroir...) plutôt que sur la première (corps, langage, maternité, séduire, voix...). Ceux-ci paraissent désinvestis. Négociation limitée avec le code ? Difficulté de transgression, de séduction et de détournement dans la traduction du jeu proposé ? L'usage fréquent du tutoiement dans vos définitions serait-il fait, entre autres, pour redonner de la voix, un ton, du corps au texte de vos interventions transmises par la machine ?

# Dématérialisation/ Matériau

BORI.  
10 DEC.

SUR L'INFORMATIQUE

L'obscurantisme lettré. Entre le machin qui gère — mal — la Sécu et le fantôme du computer-samourai « intelligent », rien. Du V<sup>e</sup> (pour les intellos) au VII<sup>e</sup> (pour les « grands commis de l'Etat »), un inexplicable aveuglement. Mais exquis, le haut de gamme de la pensée...

A retenir, pour les historiens futurs, d'intéressantes hypothèses explicatives sur le passage, vers 2037, à un bantoustan gaulois.

Est-il encore temps de dire que l'informatique est une technologie certes, et très singulière, l'amplification instrumentale de certaines classes d'opérations intellectuelles ; mais qu'il s'agit aussi d'une science, qui entretient avec sa projection technologique des rapports ambigus : si une partie importante des dispositifs informatiques (matériels et logiciels) est fondée théoriquement, c'est-à-dire convenablement décrite en termes logico-mathématiques, il existe de nombreux systèmes, de nombreux programmes, dont le fonctionnement « efficace » ne repose en grande partie que sur des bases empiriques, un savoir-faire expérimental. Réciproquement, l'assurance théorique de la calculabilité de certaines fonctions ou de la cohérence formelle de certains systèmes n'implique pas nécessairement que l'on sache aujourd'hui les réaliser effectivement.

Penser l'informatique, c'est bien sûr penser une technologie, donc recourir à l'économie et à la sociologie (entre autres). Mais la réflexion risque de n'effleurer que la surface des choses si l'informatique n'est pas également envisagée comme une physique théorique — donc aussi une physique expérimentale — une physique d'un type radicalement nouveau puisque ses objets ne sont pas des phénomènes naturels mais des constructions du génie humain, de nature à la fois matérielle et immédiatement conceptuelle, ces deux dimensions étant indissolublement liées dans des architectures extrêmement complexes destinées à la production matérielle d'opérations intellectuelles : des calculs. C'est dans cette mixité intrinsèque que se fonde d'abord la spécificité de l'informatique comme discipline scientifique, ni pure logique ou mathématique, ni pure électronique.

Plus précisément, elle est à la fois discipline expérimentale dans la réalisation électronique de concepts abstraits comme ceux d'automate et d'algorithme, et discipline théorique dans l'étude formelle des possibilités et des limitations induites dans ce champ logico-mathématique par les contraintes physiques. En outre, le rapport expérimental/théorique acquiert ici une dimension « récursive » tout à fait particulière puisque les phénomènes dont il s'agit d'élaborer la théorie sont *artificiels*, c'est-à-dire que loin d'avoir la stabilité du donné propre aux phénomènes naturels ils changent (physiquement, conceptuellement) au fur et à mesure que les progrès théoriques et expérimentaux permettent des les raffiner.

La complexité des interactions et des synthèses multiples qui fondent l'originalité

de la recherche informatique dans le champ des sciences est difficile à concevoir du fait même de sa profonde nouveauté. Comme discipline expérimentale, c'est (à l'instant  $t$ ), une physique (de la logique (de la physique à l'instant  $t - 1$ )) ; comme discipline théorique, (à l'instant  $t$ ), une logique (de la physique (de la logique à l'instant  $t - 1$ )).

Peut-être ces quelques remarques suffisent-elles à alerter sur l'importance des enjeux cognitifs de l'informatique et sur la nécessité absolue de la *penser* hors du forum médiatique et même hors des polémiques sociales. Pour ce qui concerne la culture, pour ce qu'il y a de connaissance dans la culture, on trouvera une introduction dans mon *Informatique pour les Sciences de l'Homme. Limites de la formalisation du Raisonnement*, Pierre Mardaga Editeur, Bruxelles, 1984.

# Désir

VUAR.  
16 DEC.

*O Italliella, Italia !...*  
Banjo violino arpa  
*O Italliella, Italia !...*  
Mandoloncello viola  
*O Italliella, Italia !...*  
Chitarrino chitarra  
Mandolino mandola  
Clarinetto trombone tromba  
Mandolino violino  
Chitarrone liuto  
*O Italliella, Italia !...*  
Mandolino flauto dolce  
Percussioni varie  
Trombino flauto fisarmonica  
*O Italliella, Italia !...*  
Palumella bianca  
Palumella nera  
Mandolino viola  
*O Italliella, Italia !...*

# Désir/Souffle

BORI.  
16 DEC.

SUR MES PARTI PRIS

On aimerait donner à la plupart des termes les développements sinueux qu'appelle leur polysémie. Mais puisqu'il faut choisir et que l'imagination de mes frères de chaîne saura leur dicter non seulement ce que j'omets volontairement mais aussi ce à quoi je ne saurais penser, installons-nous sans remords dans le parti pris. Les miens sont plutôt « techniques », donc rébarbatifs ; ils envisagent l'avenir avec l'illusion que donne aux esprits simples la radicalisation de l'*interrogation* scientifique. Incidemment, je ne sais pas au juste à quoi pensent les sociologues lorsqu'ils parlent de « crise de la science ». Pour l'interrogation scientifique, ses grands moments, les plus exaltants à vivre en tout cas, sont ceux où la mise en question va jusqu'aux racines. Mais j'ai peur que nous ne parlions pas de la même chose. Souffler n'est pas jouer. Que disaient des souffleurs les vieux alchimistes ?

# Écriture/Langage

BORI.  
10 DEC.

QUELQUES HYPOTHÈSES  
trop péremptaires  
sûrement utopiques  
SUR L'INFORMATIQUE DANS LA  
CRÉATION TEXTUELLE

A S'EN TENIR AUX CONDITIONS DE CETTE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE

L'informatique ne serait qu'une contrainte sans intérêt particulier, limitative au point de ne permettre de traiter ni des textes comportant des symboles mathématiques (cf. « interface »), ni des textes visuels (cf. « droit », « espace ») tout à fait élémentaires si on les compare aux productions des poètes expérimentaux comme Julien Blaine ou Jean-François Bory.

Si la création doit avoir de quelque manière une dimension modestement interactive ou participative, elle suppose des moyens de communication et d'échange qui ont assez cruellement manqué eux aussi. Doit-on pour autant conclure à l'impossibilité technique de ce type d'expérience ? Ou pire encore à leur stérilité, les contraintes liées à l'environnement électronique n'induisant rien qui vaille dans l'ordre de l'imaginaire et ne produisant en tout état de cause rien d'inédit. Ne faudrait-il pas d'ailleurs rejeter d'emblée tout ce qui risque d'attenter à la notion même de création et de créateur ? Et puis, par l'importance des moyens nécessaires n'est-ce pas aggraver la logique de la dépendance ?

Autant de questions que soulève, qu'on le veuille ou non, l'incontournable présence des technologies du traitement des représentations symboliques, leur socle conceptuel logico-mathématique et leurs extensions sensorielles dans la sphère de la vue et de l'ouïe. Auxquelles ne répondent pas, mais font écho.

QUELQUES HYPOTHÈSES  
trop péremptaires  
sûrement utopiques  
SUR LA NATURE DU TEXTE A VENIR

1. Le texte engendré à partir de structures formelles.

Supposons que l'on dispose d'une description formalisée de certaines caractéristiques que doivent vérifier les textes que l'on souhaite produire. Supposons également que soient accessibles à l'automate, parce que convenablement décrites et organisées dans sa mémoire, une somme de ressources et de connaissances linguistiques congruentes au modèle de texte. Supposons enfin, et c'est le point délicat sur le plan

logico-informatique, que l'*auteur* (des textes ? du système ?) ait su construire un ensemble de règles et des algorithmes permettant au modèle de se réaliser (de « s'instancier ») par l'emploi des ressources linguistiques accessibles. Le résultat serait une classe de textes vérifiant les contraintes posées à priori.

Une partie importante du courrier commercial et publicitaire « personnalisé » est déjà produit de cette manière. Est-il possible à partir d'exigences plus raffinées et de connaissances linguistiques plus profondes de créer des textes ayant (paradoxalement ?) un intérêt « littéraire » ? Grâce aux travaux du groupe ALAMO, à ceux de Jacques Virbel, de Bernard Magné, la nature du paradoxe commence à se dévoiler dans le télescopage de l'émotion et de l'instrumentalité, de l'éminemment intime et de l'on ne peut plus objectif...

## 2. Du texte à l'hypertexte

La poésie est depuis toujours un art de la voix et des sons ; depuis longtemps, par l'écriture, un art visuel. Avec les avant-gardes historiques, ce siècle a vu la recherche délibérée de la fusion : poésie sonore, poésie visuelle (Max Bense), poésie élémentaire (Julien Blaine), poésie totale (Adriano Spatola).

Comme les matériaux linguistiques, les matériaux sonores et visuels peuvent être décrits formellement. Certaines compositions visuelles et sonores aussi. Pour autant que l'on sache résoudre les problèmes mathématiques et informatiques que pose la réalisation sensorielle du modèle, la production « électronique » des compositions est tout à fait envisageable. Sans entrer dans le détail, les modalités de la mise en relation des matériaux et de la structure définissent des degrés dans le statut d'autonomie de la création, depuis l'œuvre qui serait « artificielle » dans la mesure où le système aurait la maîtrise complète de l'intégration du matériau et du modèle, jusqu'à l'œuvre, traditionnelle dans sa conception, où l'artiste traite lui-même une gamme de matériaux (visuels, sonores, linguistiques) dont la particularité est d'être stockés et portés jusqu'à la perception par des moyens informatiques et électroniques.

Le traitement et la synthèse des images, le traitement et la synthèse du signal sonore, en particulier vocal, associés au traitement et à la génération de textes, ouvrent la perspective d'un texte multisensoriel, à la fois écrit, dit, mis en musique, mis en images fixes ou animées : un *hypertexte*.

Seuls des segments limités de cette multidimensionnalité sont aujourd'hui maîtrisés. Pourtant, sans sous-estimer les difficultés techniques et théoriques que soulève l'intégration hypertextuelle, on peut parier que la recherche informatique fondamentale saura élargir considérablement les classes de modèles réalisables. Le butoir essentiel, sans la conscience duquel tout ce qui précède ne serait que rêverie technologique, réside dans la *maîtrise théorique du sens*, l'inatteignable asymptote dessinée par la relation des langages formels au langage naturel. Dans l'ombre portée de cet achoppement se dissimule peut-être le plus important, le défi fondamental que nous nous lançons à nous-mêmes, amplifié et porté à son paroxysme à travers et grâce aux « machines », la nécessité réitérée à l'infini de l'esprit de créer d'autres significations.

## 3. Matérialité/immatérialité

Techniquement l'hypertexte est un processus, une organisation de représentations symboliques et de dispositifs électroniques à partir desquels, à des moments déterminés, des *instantiations* du modèle sont rendues perceptibles et communiquées, y compris bien entendu sur un support papier. Dans le cas — beaucoup plus fréquent en 1985, est-il nécessaire de le dire — où l'intervention de l'artiste ou de l'écrivain joue un rôle central en tant qu'il contrôle lui-même directement l'utilisation des ressources informatico-électroniques pour produire une œuvre particulière (et non pas une matrice d'œuvres), la nature de l'environnement technique et conceptuel dans lequel il s'inscrit donne encore à sa production un caractère à tous égards singulier.

a) les matériaux, qu'ils soient potentiellement linguistiques, visuels ou sonores n'existent dans le système que sous une forme codée réalisée par l'organisation d'états électro-magnétiques ;

b) la nature duale de cette représentation interne, à la fois formelle *et* physique, fait de toute utilisation des matériaux une transformation *réglée* de l'organisation des états. Il découle de ceci que l'œuvre existe objectivement comme configuration particulière de polarités avant même qu'elle ait été rendue perceptible (accessible) par des dérivations (visuelles, sonores...) de ces états. Et aussi que toute reprise, modification... d'un état de l'œuvre peut être mémorisée et que rien ne s'oppose, si on le souhaite, à ce que ce soit le processus lui-même, dans ses phases successives, qui soit considéré comme œuvre ;

c) le rapport du créateur à ses matériaux repose lui aussi sur une médiation d'un type nouveau. Malgré la diversité des dispositifs physiques qui permettent d'exprimer les « commandes » — clavier, crayon électronique, potentiomètre, écran tactile, microphone, etc. — celles-ci se traduisent également au niveau le plus élémentaire

par des organisations d'états dont la structure représente, à l'intérieur du même univers formel que les matériaux, la nature des opérations souhaitées ;

d) la transformation qui extériorise certains segments de cet univers en les rendant accessibles s'effectue par haut-parleur, écran cathodique, traceur, imprimante... Que ce soit en termes sonores, chromatiques ou morphologiques, ces *outputs* présentent encore très souvent une « signature » qui les différencie auditivement ou visuellement de leurs équivalents naturels ou traditionnels. Quelle sera l'évolution de ces écarts ? Ils s'abolissent partiellement pour l'écriture et le dessin. Peut-être ne sont-ils pas complètement réductibles pour les couleurs (cathodiques) et les sons. Engendreront-ils une nouvelle sensibilité du regard, une nouvelle écoute ? Se pose également le problème des effecteurs qui prolongent les systèmes informatiques : verra-t-on des systèmes piloter des robots d'usinage pour sculpter la matière ? Le résultat sera-t-il la production de multiples qui ne seraient plus des copies mais des jumeaux monozygotes indiscernables ; ou au contraire, des variations (contrôlées) sur une gamme donnant l'assurance que dans la même famille d'œuvres il n'y en aura pas deux identiques ?

Y

### LE PROBLÈME DE L'AUTEUR

Dans l'art expérimental contemporain la reprise et la transformation de l'information jouent un rôle central. Son transfert peut à la limite constituer l'acte créatif lui-même (cf. le mailart). Dans tous les cas, les modalités selon lesquelles il s'effectue distinguent cette « avant-garde » des autres courants artistiques. Revues d'artistes, photos, films, bandes magnétiques son/image, etc., sont autant de supports conçus pour la reproduction à de nombreux exemplaires. Leur circulation règle la vie artistique. En outre, ces techniques induisent des affinités, des courants, des modes collectifs de création dans lesquels non seulement la détermination géographique et culturelle s'estompe fortement, mais où la notion même d'auteur se trouve mise en question, conformément jusqu'à un certain point au programme isidorien, « l'art sera fait par tous non par un » (cf. mon projet de « création d'un réseau d'intervention sur l'art expérimental » DOC(K)S. n° 12. Été 1978).

A l'éclatement réticulaire de l'auteur moderne, l'intégration de l'informatique (au sens conceptuel et instrumental) dans l'engendrement de l'œuvre pourrait ajouter une dissociation plus intime en ce sens que nichée au cœur même des rôles individuels. La situation où l'artiste règle encore directement la mise en jeu des ressources issues d'un environnement technologique sophistiqué ne soulève peut-être pas d'interrogation essentielle ; il est le maître du jeu et on peut juger que la responsabilité des chercheurs et techniciens qui ont élaboré ses instruments est d'autant moins engagée qu'il s'agit d'instruments d'utilité plus générale, conçus souvent à d'autres fins. Il en va autrement, me semble-t-il, lorsque l'hypertexte est un modèle, une composition formelle dont la conception comme l'exécution supposent un spectre de compétences théoriques et techniques non seulement pour traduire et instrumenter une conception mais peut-être, plus profondément, pour la penser. Un nouveau langage, au sens strict.

Alors, auteur collectif, équipe, atelier... ou auteur inscrit dans une nouvelle culture, non pas dans l'utopie suspecte de la réduction à une axiomatique unitaire mais dans l'exploration à la fois sensible et connaissante des tensions qui dynamisent les activités mentales ? Le poème, l'œuvre d'art, conçus non pas seulement dans l'immédiateté du rapport de la sensibilité et de l'imagination au langage mais exprimés aussi — pour partie — dans les termes de la rationalité logique des langages formels et de la détermination opératoire des systèmes informatico-électroniques ?

X

La machine-auteur ? Pourquoi pas, si le jugement est à l'aune de la production d'un texte, d'une œuvre, littéralement inédits. Mais cette « originalité » qui pourrait peut-être se défendre au regard des critères traditionnels n'est que la manifestation de l'extraordinaire fécondité combinatoire que recèle tout modèle. Comme pour la musique, l'auteur n'est-il pas plutôt celui ou ceux qui ont écrit la partition (le modèle) ; l'interprète, celui ou ceux, avec ou sans talent, qui lancent l'exécution du programme, en fournissant les données qui permettront des réalisations particulières (et probablement inédites en effet) du modèle ?

### HISTOIRE ET ÉCONOMIE DE L'ŒUVRE

Garder en mémoire les marques explicites de la genèse et des métamorphoses de l'œuvre — le processus des états de sa représentation physico-formelle — c'est possible moyennant la résolution de problèmes techniques qui peuvent ne pas être simples. Il en va de même pour sa circulation, sa diffusion, surtout, comme ce sera de plus en plus le cas, si le système de télécommunication et le système de traitement sont intégrés en une même architecture. Rien en principe n'empêche d'associer à cette mise en mémoire des informations contextuelles qui situent le processus dans son contexte social, économique, psychologique... (cf. *Informatique pour les Sciences de l'Homme*. M. Borillo. Pierre Mardaga. Éditeur. Bruxelles 1984).

On voit ce que cette documentation, utilisée avec intelligence, pourrait changer

dans les pratiques et peut-être dans les problématiques de l'historien de l'art, de l'esthéticien, du conservateur, du critique, voire de l'amateur et du marchand. L'accès à une information aussi complète et ayant par ailleurs des caractéristiques formelles aussi précises ne serait-elle pas lourde de conséquences pour tout ce qui concerne le travail de commentaire et de contextualisation de l'œuvre : de sa théorie, par exemple l'analyse structurale, à sa genèse, les conditions de sa production, son économie, les stratégies sociales de sa diffusion ?

Question en quelque sorte réciproque (du contexte à l'œuvre), en quoi serait changée l'inscription en son temps d'un type aussi nouveau de création, au-delà de l'évidence d'un ensemble de conditions nécessaires : un état de la connaissance scientifique, un état des moyens techniques, l'émergence de formes plus abstraites dans le flux de l'imagination humaine... ? Si l'on considère le statut de l'artiste, serait-il plus dépendant, plus lié à son contexte économique et social par le prix des équipements, par la nécessité de s'attacher d'autres types de compétences ? C'est probable, même si l'évolution de l'informatique vers des moyens plus légers, moins onéreux, plus « distribués », ouvre des perspectives dont il est difficile aujourd'hui d'apprécier les conséquences. En même temps, l'élargissement de la communication avec les machines par des moyens « naturels » (voix ou texte), l'évolution des langages de programmation vers une expression moins hermétiquement codée, la conception d'environnements où l'interactivité homme-machine semble davantage obéir à la « logique » des attitudes humaines... dessinent également les contours d'une technique utilisable par le non-spécialiste. Il n'en demeure pas moins que l'écrivain ou l'artiste, comme les travailleurs des bureaux et des usines, devrait dans cette hypothèse acquérir au moins un savoir-faire qui le rende maître du « poste de travail électronique » par lequel seraient remplacés pinceaux, plumes, palettes...

En ce qui concerne l'économie proprement dite, la nécessité de trouver un marché susceptible d'équilibrer l'élévation prévisible des coûts de production s'accommoderait peut-être très favorablement de ces deux traits que sont la *multiplicité* essentielle de l'œuvre, dans l'identité ou la différence des productions du modèle, et son aptitude à la diffusion immédiate sur tous les supports électroniques de communication digitale ou analogique.

#### L'ÉCART, L'IRRÉDUCTIBLE, L'IMAGINAIRE

On a tenté jusqu'ici d'évoquer ce qu'il y aura peut-être de différent en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle dans la conception et la réalisation de l'œuvre d'art, du poème multisensoriel, comme possibles ouverts sur la culture et la sensibilité par le mouvement scientifique et technique dont l'informatique est pour l'heure le vecteur principal. Caractériser les aspects sensoriels, structurels... plus généralement « syntaxiques », que pourrait prendre cette différence laisse de côté l'essentiel, la finalité même de toute expérience de ce type. Mais comment appréhender les représentations mentales, individuelles ou collectives, les significations... qui pourraient en dériver alors que si peu d'œuvres ont été réalisées et que celles que l'on peut concevoir ne sauraient encore parler pour elles-mêmes ? Gageure à laquelle il faut consacrer une réflexion préliminaire, ne serait-ce que pour distinguer les deux lignes de clivage — celle des écarts manifestes, celle des irréductibilités conceptuelles — qui brisent la tradition de la poésie et de l'art modernes et qui ouvrent, chacune à leur manière, la possibilité d'autres états mentaux.

On a déjà évoqué plus haut (cf. matérialité/immatérialité) quelques-uns des *écarts* qui « signent » l'œuvre nouvelle à travers des sons, des couleurs, voire des formes dont le rapport à leurs antécédents « naturels » connus appelle des qualificatifs aussi suggestifs que « synthétiques » ou mieux encore, « artificiels ». Le champ ouvert à l'exploration de l'inédit, de l'inouï... s'élargit avec la possibilité d'articuler entre elles ces sensorialités et de les jouer délibérément sur le temps, la durée, en particulier en les relativisant, en les asservissant à l'expérience du regard, de la contemplation, de la lecture, de la méditation. Comment l'esprit appréhendera-t-il de pouvoir échapper à la détermination du fugace ou du pérenne, de l'immédiat et du distant ? De savoir que multiplicité et unicité (de l'œuvre, sinon de l'auteur) ne sont plus que des paramètres dans un processus à tout moment modifiable, parfois réversible ? Chacune de ces questions se pose en des termes différents selon qu'elle s'adresse au créateur ou au spectateur, voire à l'acheteur, même si les uns et les autres se retrouvent dans les mythologies culturelles de notre temps. Aujourd'hui, quel que soit leur bien-fondé, celles de la science et de la technologie sont rarement neutres et leur ombre portée oblitère à coup sûr les expériences dont il est question ici. Cela aussi pèsera dans la balance des écarts et dans l'émergence éventuelle de significations imprévisibles, d'échos outre-limites.

Pour aussi profondément qu'elles pénètrent dans l'intimité des rôles, des attitudes, des sensations, on peut penser que ces mutations ne sont pourtant que cela, ou en d'autres termes que leur destin, au terme de l'incroyable époque de transition qui est la nôtre, sera de fonder une « normalité » dans laquelle elles s'aboliront. D'une tout autre importance me semble être ce qui s'avance avec le socle conceptuel de

l'informatique, avec l'invitation qu'elle adresse à toute création d'explicitier son langage et dans l'hypothèse la plus ambitieuse, celle qui confère aux systèmes une certaine autonomie participative, de confronter son dessein aux exigences de la pensée formelle et de sa mise en œuvre dans ces architectures géniales que sont les ordinateurs. Quand on sait que le projet qui se dessine pour l'informatique des prochaines décades est celui de la maîtrise du discours de connaissance (voir « *Intelligence artificielle et raisonnement* » in Borillo, op. cit. 1984), on discerne mieux que le véritable enjeu n'est rien de moins que la confrontation de la création et de la connaissance de la création. A travers la « modélisation » comme acte d'assimilation cognitive du déjà dit, du déjà vu... ce serait d'un coup la liquidation de la répétition par son excès même, par la pirouette ironique du pastiche indiscernable façon ALAMO, par l'épuisement du « langage », exploré instantanément jusqu'au bout de ses possibles, sitôt décrit sitôt détruit. La surprise, l'invention, le « plus » imaginaire, la création comme moment et comme acte fondateurs d'autres émotions, d'autres significations... seraient alors privilège exclusif de l'irréductible au (formellement) connu. Voilà, je crois, au-delà de toutes les anecdotes de l'« art par ordinateur » la perspective dans laquelle se dévoile le sens profond de ce qui pourrait arriver et qui n'est pas sans rapport avec la conception lyotardienne du projet postmoderne.

#### VUE DE PLUS PRÈS

Cette analyse repose sur des hypothèses trop globales et trop aventureuses pour son versant scientifique. Elle peut être affinée — et tempérée — si l'on examine ce que sont les relations aujourd'hui discernables entre informatique et connaissance, en distinguant non seulement comme le fait la philosophie entre connaissance en général, même proposée comme scientifique, et connaissance référée à des constructions formelles, mais à l'intérieur même de la connaissance formelle entre les modèles qui seront simplement (si l'on peut dire !) descriptifs et ceux qui auront des propriétés telles que leur « traduction » dans les structures logico-computationnelles des machines permettra à ces dernières d'engendrer des « objets » ayant les caractères requis. Une chose est de définir un modèle du sonnet mallarméen qui permettrait de caractériser de façon unitaire les sonnets connus du poète (comme nous l'avons fait pour les contes populaires à la Propp in « *Informatique pour les Sciences de l'Homme* », une autre est d'avoir un modèle qui, implanté sur une machine et convenablement pourvu de données lexicales, syntaxiques... choisies par un *expert*, les assemblerait en sonnets de type « mallarméen », comme dans les travaux de l'Atelier de Littérature Assistée par Mathématique et Ordinateur (ALAMO) ; une autre enfin consisterait à disposer non seulement d'un modèle comme ci-dessus mais aussi de connaissances linguistiques formalisées et d'une sorte de modèle de niveau supérieur capable de prendre en charge la conduite du modèle précédent dans l'utilisation de connaissances linguistiques pertinentes.

Je doute d'un point de vue strictement scientifique que ce dernier projet puisse jamais aboutir dans la multiplicité de ses dimensions. Il est significatif pourtant que sa formulation ne soit pas aussi délirante que l'on pourrait le craindre, si l'on se réfère aux fragments du puzzle qui commencent à émerger, bases de connaissances linguistiques de Maurice Gross, recherches de Pierre Lusson et Jacques Roubaud sur la prosodie, de Jacques Virbel sur la génération de structures textuelles, et de manière plus générale aux recherches logico-informatiques sur l'« intelligence artificielle » dont j'ai proposé une grille d'analyse (*I.A. et raisonnement*, in Borillo, op. cit. 1984) dont l'intérêt ici est qu'elle s'efforce de mettre en lumière ce qui distingue, en l'état actuel de la recherche, une connaissance formalisée de la connaissance nécessaire pour la mettre en œuvre de façon autonome sur une machine (les limites de l'« intelligence artificielle »).

Ainsi, en même temps qu'elle porte jusqu'à son point de formulation extrême le projet sans doute utopique de création sans créateur — ou de création par les formes les plus contraintes de l'abstraction — l'informatique prise dans sa véritable dimension théorique introduit-elle un nouvel éclairage analytique dans la notion même d'irréductibilité, définie comme fracture dynamique entre connaissance et création et comme marque distinctive de l'expérience poétique ou artistique véritable. Si tel était le cas, si l'hypothèse de l'irréductibilité pouvait être acceptée non seulement comme authentification de ce qui est à un instant déterminé œuvre réellement créatrice mais aussi — et à travers celle-ci — comme expression d'un principe essentiel d'humanité, le rôle que jouent ces étranges « machines » conceptuelles apparaîtrait sous un jour paradoxal par rapport aux idéologies de la condamnation ordinaire : elles seraient — aussi — le dispositif le plus raffiné que nous aurions imaginé dans la provocation à explorer toujours plus profondément notre humanité en mouvement. )...

# Matériel

LACO.  
16 DEC.

...Tout cela, d'une certaine manière, m'excuse. Reste l'inexcusable : en l'occurrence la peur de la machine, accentuée par le « débordement » de cette période. Même si j'avais pu m'en servir, je ne sais pas du tout ce que ça aurait donné, tellement c'est étranger à ma « pratique d'écriture » comme on dit. Je l'ai senti dès le moment où j'ai « préparé » à l'avance des interventions : chaque définition qui retenait mon attention m'aurait demandé un temps fou pour répondre, suggérer autre chose, ou simplement me brancher sur telle idée ou tel mot. J'écris de manière très archaïque, péniblement, avec une sorte de rituel artisanal (toujours à la main, avec un premier état au crayon, un second à l'encre, et simplement quelques corrections quand je tape le texte définitif) ; et surtout j'écris lentement, je cherche mes mots, ça ne me satisfait jamais. Comment veux-tu dans ces conditions que je me mette devant une telle machine ? Jamais je n'aurais dû accepter — mais il est vrai que mon idée de la chose était assez floue avant que je sois mis en sa présence et que je comprenne que se produirait inévitablement ce qui se produit lorsque je suis en présence de machines (téléphone, magnétophone, machine à laver « Minitel », chaudière de chauffage, moteur de voiture, etc.) : je n'ose pas y toucher, je ne comprends rien aux notices, j'ai peur de tout casser ou que ça explose (selon les cas). C'est même vrai du téléphone, dont j'use le moins possible et avec une réticence dont tu ne dois pas avoir idée : ce qu'il m'en coûte de « passer un coup de fil » est effrayant, et cette sorte d'infirmité a d'ailleurs eu souvent des conséquences assez catastrophiques. Décidément, pathologie ou pas (le cas est très banal), je suis mal armé, si j'ose dire, pour le postmoderne. Je te l'avais d'ailleurs bien dit à Cerisy, et tu vois que c'était sérieux.

Et puis il y a autre chose, concernant l'expérience elle-même et ses attendus : j'ai cru, quand tu m'en as parlé, que j'en comprenais le principe et que je pouvais entrer dans ce jeu (dont l'allure « romantique », au sens d'léna, ou post-romantique — dans le genre des surréalistes et des avant-gardes —, pouvait me séduire, mot à définir dont je n'aurais su rien faire, par jeu). Mais quand j'ai lu le protocole que tu avais rédigé et les notices qui me parvenaient du CCL, j'ai très vite compris que je n'étais pas sur la bonne longueur d'onde : c'est un langage que je ne parvenais pas à déchiffrer. Trop de précisions techniques m'échappaient — je n'ai aucun savoir dans ces choses. A l'automne 83, d'ailleurs, tu m'avais parlé à San Diego du projet de l'exposition : et déjà — mais j'aurais dû te le dire à ce moment-là — tu évoquais toutes sortes de techniques dont je ne conteste pas l'intérêt ni la potentialité révolutionnaire, mais avec lesquelles je n'ai pas la moindre familiarité (ou sur lesquelles je n'ai pas le moindre savoir). « Familiarité » n'est certainement pas un bon mot, s'agissant de techniques. Mais « savoir », si. Or ce savoir, ou même le désir d'un tel savoir, je ne l'ai pas. Aucun mépris pour la technique ici : j'aurais plutôt, comme tout un chacun, une sorte de fascination (pour ce genre de machine en particulier) et je trouve futiles tous les discours « contre » la technique. La question de la technique,

comme dit l'autre, m'intéresse réellement mais j'ai beaucoup de mal à suivre ce qui se passe, ce sont les fonctionnements qui m'échappent. Décidément je ne dois pas être fait pour « accompagner l'époque », sur ce terrain du moins (mais en a-t-elle un autre ?), et j'ai sans doute le tort de croire obstinément à la vertu du « Schritt zurück » (mais l'obstination, elle, est-elle une vertu ?). Mais nous avons déjà parlé de tout cela, et tu sais à l'avance ce que je veux dire. De toutes façons, il n'était pas question de « Schritt zurück » dans la circonstance, mais tout simplement d'incapacité : il aurait tout simplement fallu, qu'aussitôt livré le matériel je m'y mette, je commence à jouer, au lieu de me laisser intimider par les instructions. Au lieu, surtout, d'envisager cette expérience comme j'envisage tout travail d'écriture — sans exception —, sur fond de crainte, en redoutant le passage à l'acte (ce qui explique en partie ma lenteur). Au fond la machine aurait dû me libérer et me rendre l'écriture « légère » — d'autant plus que l'expérience était éminemment sociale et que je ne déteste pas du tout la socialité, du moins la socialité restreinte, la conversation. C'est le contraire qui s'est produit : mon inhibition a été la plus forte. Ce qui, paradoxalement, peut s'inscrire dans l'expérience, mettons au titre de la « résistance ».

Bref, au premier examen postmoderne sérieux, et d'autant plus sérieux que ce n'était justement pas un examen, je suis recalé. N'importe pas que je m'en fais une gloire : mes trop longues explications te le montrent bien. Je suis plutôt désolé, et c'est avec une certaine humilité que je te demande de bien vouloir m'excuser.

# Méandre

VUAR.  
16 DEC.

*L'optimiste est un imbécile  
Heureux, le pessimiste un imbécile  
Malheureux*

La femme de Mozart s'appelait Constance  
Et celle de Mahler Alma

Qui n'a pas connu Rome l'hiver  
Ne sait rien de la tristesse  
On n'a plus dans la tête  
Que de sombres lieder

Où sont les vorgines  
Mes cousines et mes copines  
Où sont mes ruisseaux d'enfance  
Le Rif Bruyant, le Rhône à Valence  
Villard-les-Dombes et les étangs  
Meximieux, le Longevent ?...

Il pleut sur le Vomero  
Sur Termini, sur Ostie  
Tu prends l'eau, mon petit  
— *Le malheur pour les âmes*  
*Est de devenir humides*

Où sont Catherine et Huguette  
Nos symphonies, nos ariettes ?

La femme de Mozart s'appelait Constance  
Et celle de Mahler Alma

Mater, Alma Mahler  
Elle ne manquait pas de constance  
Et Constance avait bien du malheur.

# Métamorphose

VUAR.  
16 DEC.

C'est à Bâle que Françoise  
Actuellement hospitalisée  
En Suisse à Crans Montana  
Apprit que les esprits lui cherchaient noise  
Et que son mari voulait la tuer  
Parce qu'elle pleurait comme Madeleine  
Au musée  
Devant les Böcklin et les Klee

Plus tard, elle cueillit des roses-de-Noël  
A la saison des primevères  
Dans le jardin de sa belle-mère

Quand il fallut l'interner  
On parla de paranoïa  
D'un mal de Cythère

C'est à Bâle que Françoise  
Actuellement hospitalisée  
A Montana-Crans-sur-Sière  
Vit pour la première fois des choses  
Dans les couloirs du Kunstmusée  
Le Christ mort de Holbein  
Die Helige Gebeine  
Bras ballants, genoux roses  
Les gens tellement gênés  
Cet œil bleu, blanc, baroque  
Et le petit mouchoir qu'elle tenait à la main  
Au bord d'un lac de montagne  
Cueillant des prêles et des gentianes  
Bourrée de neuroleptiques  
Peinte comme une odalisque  
Elle voyait des anges et des archanges  
Déguisés en infirmiers sud-africains  
Ils avaient des yeux bien étranges  
En lui donnant son bain

Elle eut un délire d'influence  
On lui voulait du mal

Elle perdit toute confiance  
Elle avait oublié ses deux enfants  
Son mari, la maison vide  
Aux heures de visite  
Elle se cachait au fond du jardin  
On allait lui crever les tympans  
On allait la lapider, lui donner des coups  
Dans le ventre avec une verge  
Elle faisait brûler des cierges  
Et des feuilles de houx

Illuminée toute blanche  
Dans un couloir d'avalanche  
A genoux dans l'arc-en-ciel  
Aux pieds d'un grand sapin  
Croyant que sa mère n'était pas morte  
Ou que sa marraine—fée  
Viendrait bientôt la délivrer —  
Que nous n'étions elle et moi  
Qu'une seule et même aorte  
Dans le cœur d'un ver-à-soie.

# Miroir

VUAR.  
16 DEC.

Renato Zero c'était le nom de ce chanteur italien Rome Noël 80 Teatro Tenda  
Via Appia Quo Vadis Et vous d'ailleurs Portait une veste de paillettes Non loin du  
Ministère des Colonies Mussolini 1936 Jouait de la guitare électrique et du synthétiseur  
Tentait d'attraper le do du haut Je n'ai pas oublié l'écho Giovanni Zero Jean du  
Néant Giovanni Zero Jean du Néant Zanetto du Commandeur Jean-qui-pleure Resartus  
Sartor Janotus redivivus Giovanni qui rit Natale Noël Jean-Noël...

MAJO.  
16 DEC.

La banque n'a pas encaissé votre jeu graphique sur le miroir. Je le regrette car il était  
riche en reflets : Moi, RM, MR (toujours Moi) mais on voyait aussi apparaître MOMO,  
GEGE, MIRO et les autres. Toute la moire du vieil or du roi. Enfin, et surtout, s'y  
révélaient le grimoire comme miroir sans « ge ». Se regarder dans le grimoire pour effet  
de désobjectivation et lire dans le miroir pour la resubjectivation.

# Nature

TIBO.  
15 DEC.

Admettre la présence d'une nature, en l'homme plus que l'homme, mais aussi nature antérieure à lui englobant le vivant et l'inerte et imposant ses lois à tous, admettre une telle idée paraît maintenant peu raisonnable. Son aspect régulateur, la contrainte qu'exerçaient ses multiples lois se sont effrités et cette débâcle entraîne avec elle la force de conviction des philosophies de la nature. Comment chercher dans une nature, ce merveilleux réservoir où pouvaient s'enraciner les lois, un socle pour la pensée lorsqu'à l'évidence le développement des savoirs et des techniques à son propos permet de contourner ses antiques décrets, bref permet sa maîtrise.

L'évolution de la biologie, de la génétique en particulier, illustre bien ce mouvement au cours duquel le repérage bien localisé des contraintes biologiques, d'un ordre purement factuel de données précédant toute reprise culturelle de contrôle, aboutit quand même à une situation de maîtrise. La naissance de la génétique est dominée en effet par une vaste querelle qui s'est prolongée jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, entre les partisans d'une hérédité des caractères acquis et ceux qui en restaient à la position classique décrite par Darwin, une évolution des espèces vivantes par mutation sous la pression sélective du milieu. Dans le prolongement des travaux de Mendel sur la transmission des caractères héréditaires, cet affrontement fut ensuite formulé dans le contexte de la génétique en train de naître. Lissenko, par exemple, qui en fut pourtant l'adversaire, résume fort bien dans son livre *L'agrobiologie* la position devenue classique du néo-darwinisme. Voici en effet la présentation qu'il donne de la position de l'idéaliste Weismann : « *Weismann imagine une substance héréditaire spéciale, le germen et déclare qu'il convient de chercher la substance héréditaire dans le noyau... Weismann soutient qu'il y a deux grandes catégories de matière vivante, la substance héréditaire ou idéoplasme et la substance nourricière ou trophoplasme.* » Il déclare ensuite que « *les porteurs de la substance héréditaire, les chromosomes, se présentent comme un monde à part, autonome par rapport au corps et aux conditions d'existence de l'organisme* » Dans la dernière phrase du texte cité, Lissenko rejette enfin Weismann et sa position idéaliste en rapportant, pour étayer son refus, la définition même des hypothèses sélectives : « *Ainsi donc d'après Weismann, la substance héréditaire ne se développe pas pendant que l'individu se développe, elle ne peut subir aucune modification corrélative* ».

On connaît la suite des événements : Lissenko contribua à l'éclatement de l'école génétique russe, l'une des meilleures ; quant à Weismann, il avait parfaitement cerné l'ensemble des concepts fondamentaux de la génétique : le germen étant ce qu'on appelle maintenant le programme génétique, le soma, son expression organique ; distinction qui sera reprise dans les concepts de génotype et de phénotype. Par ailleurs en refusant toute influence du soma sur le germen, du phénotype sur le génotype, Weismann reprenait avec force l'hypothèse sélective affirmant l'impossibilité d'une action

du milieu extérieur sur le patrimoine héréditaire.

Le problème devenu dominant en génétique pendant plusieurs décennies fut alors de comprendre comment relier des caractères phénotypiques avec telle ou telle partie du génotype, les gènes plus particulièrement. L'écart et la distance infranchissables maintenus par l'hypothèse sélective entre le support génétique et son expression nécessitaient la mise en place de connaissances permettant de suivre la traduction des contraintes héréditaires ainsi que la reproduction de la structure chromosomique. C'est précisément en apportant des éléments de réponse à ces questions que s'est mise en place la deuxième percée de la génétique autour des concepts des macromolécules et de code génétique.

Ainsi, la génétique moderne n'a pu se développer que sur le postulat sans cesse réaffirmé de l'existence chez tous les êtres vivants, de structures portant l'information héréditaire, structures inaccessibles aux pressions du milieu extérieur général ainsi qu'au procès de transformation et de maîtrise d'origine culturelle. En un sens, la génétique s'est fondée sur la reconnaissance d'une nature vraiment autonome, et son objet fut de développer une connaissance à propos de ces structures inaccessibles à toute pression extérieure. Pourtant, de façon étonnante, c'est précisément par le détour de cette affirmation maintenant l'indépendance radicale d'une région de réalité, une sorte de nature, que non seulement la génétique moderne s'est développée comme science mais que pour la première fois une espèce vivante a enfin accès aux génotypes, celui de sa propre espèce, ceux des autres espèces.

En effet la remarquable fécondité qu'a permise l'approche moléculaire en biologie, la vitesse avec laquelle s'accumulent les réalisations techniques s'enracinent dans un point commun, l'identité structurelle des macromolécules, identité qui se maintient transversalement à travers tout le vivant. Une fois connues les séquences de nucléotides formant les chaînes d'ADN ou les séquences d'acides aminés, les structures des quatre bases ATGC ou des vingt acides aminés ainsi que le code les reliant, il est possible :

1. De les fabriquer *in vitro*, ouvrant les possibilités de reproduire des gènes connus ou de partir, pourquoi pas, d'un polymère artificiel, de chercher les protéines le dégradant, d'en faire la séquence, de reconstruire une macromolécule nucléotidique et d'essayer de l'insérer dans le génome d'une bactérie compétente. On peut à partir de là imaginer et réaliser une multitude de cas de figures liés aux manipulations génétiques *in vitro*.

2. A partir de la structure de l'ADN des protéines communes à tous les êtres vivants, il devient possible :

de rompre les barrières interspécifiques <sup>(1)</sup> ;

de fabriquer des hybrides ;

de transformer les génomes de différentes espèces.

Toutes les manipulations génétiques s'organisent autour de ces grandes directions de recherche, elles-mêmes fondées sur cette permanence et cette identité des macromolécules à travers toutes les espèces. La vraie révolution introduite par cette approche ne réside sans doute pas essentiellement dans les multiples productions phénoménales auxquelles nous accordons tant d'attention mais dans le fait que la fondation et le développement de la biologie moléculaire permet d'agir sur le génome, sur le support de l'hérédité. Le paradoxe est alors le suivant : la génétique moléculaire est l'aboutissement d'un mouvement complexe dont l'un des postulats fondamentaux tient à la victoire des hypothèses sélectives supposant une frontière entre les fluctuations d'un milieu et le support du patrimoine génétique. Il ne peut y avoir d'action du milieu sur le génome ; les transformations de celui-ci sont le fait de mutations déterminant différentes expressions phénotypiques en rapport avec le milieu, de façon plus ou moins adaptée : une sélection s'opère alors parmi les mutants.

Or, ces hypothèses sélectives qui ont mené, à terme, à la formation de la génétique moléculaire, se trouvent maintenant contredites dans les faits par les réalisations de la génétique contemporaine. L'espèce humaine a accès aux génomes des êtres vivants et peut les modifier. En admettant que l'appareillage technique, les protocoles d'action, les théorisations appartiennent en apparence au milieu extérieur, il faut reconnaître que nous sommes maintenant depuis trente ans dans une situation qui ne rentre plus dans le cadre du postulat fondamental à l'origine de la génétique : la séparation génotype-milieu extérieur. On peut en un sens parler d'une hérédité des caractères acquis. Mais cette situation ne veut pas non plus dire que ce postulat sélectif est devenu faux et qu'il faudrait revenir à Lamarck. Il manifeste seulement l'ampleur des bouleversements épistémologiques, phénoménaux, dans lesquels nous sommes placés.

Cette boucle méta-sélective par laquelle une espèce vivante, après avoir affirmé l'autonomie totale d'une part du vivant, se donne les moyens de la manipuler, montre

(1) Ceci suppose, bien entendu, que l'on mette au point des techniques de transformation permettant d'introduire des ADN étrangers, que l'on sache éviter l'évacuation, le rejet des morceaux d'ADN par l'organisme-hôte, et que l'on puisse enfin insérer ces parties d'ADN étrangers dans le génome d'une bactérie.

à quel point l'idée d'une nature en tant que destin ou réservoir de lois, bref comme support de toute nécessité, est profondément affectée par l'entreprise de « maîtrise » de notre culture ; à moins de reporter cette nécessité, ce destin, sur l'entreprise de maîtrise elle-même. Mais c'est précisément cela qu'il faut penser maintenant.

TIBO.  
16 DEC.

La question proprement philosophique, que révèlent la physique théorique et ses applications dans l'armement thermonucléaire, concerne la survie de l'espèce humaine. Celle-ci pour la première fois est très directement menacée. Mais ce constat, posé dans ces termes, néglige l'autre corrélat : le bouleversement radical de l'ensemble de la biosphère, ce qui introduit déjà une autre dimension éthique. La possibilité de la destruction de l'espèce par elle-même révèle des interrogations fort oppressantes mais qu'il est possible de comprendre en les comparant par exemple avec des événements analogues que la paléontologie a mis en valeur à propos de la disparition de certaines espèces : l'hyper-développement d'organes a pu entraîner leur disparition. La menace sur l'ensemble de la biosphère fait surgir un tout autre ordre de questions. Il y a là l'irruption d'un scandale, d'une démesure produite par l'absurdité totale de cette destruction. Cette nouvelle interrogation peut se formuler de plusieurs manières : l'une d'entre elles consiste à se demander pourquoi le processus évolutif tout entier de la planète se trouve menacé par une seule espèce. Pour quelles raisons le chemin des multiples interactions des vivants animaux, végétaux, dans leurs rapports avec les minéraux, peut mener à la libération, par une seule espèce, d'énergies considérables capables de détruire les ramifications innombrables qui, pendant tant de millions d'années, ont mené la biosphère ?

A moins d'adhérer à ces grandes croyances religieuses admettant comme objet de foi que la vie du monde est scandée par des conflagrations régulières, une telle rupture dans l'histoire de la biosphère laisse la place à un sentiment d'absurdité totale. Autant la disparition de l'espèce humaine permet d'envisager la continuation du jeu du vivant et l'éventuel surgissement de nouvelles organisations cellulaires plus complexes, plus adaptées, autant la destruction de la biosphère ferme l'horizon du possible et rend le processus mortifère dans lequel nous sommes enfoncés encore plus radical.

Dans ce contexte, la thématique de la Nature perd tout son sens ; celle-ci, il faut l'avouer, s'est donc définitivement éteinte, nous laissant seuls dans le désespoir et la fascination du néant. Une telle position est forte, elle est très présente et c'est sans doute l'une des racines de ce nihilisme actif qui nous étreint tant. Mais encore une fois, le mixte scientifico-technique ne pourrait être réduit aux seuls développements de la physique théorique.

Il me semble en effet que la décentration à l'œuvre par le biais de la biologie moléculaire, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, ne doit pas être interprétée de cette manière. Celle-ci permet d'envisager une transformation de la figure classique de l'homme sans que pour autant le vivant soit remis en question, la différenciant ainsi fondamentalement du nucléaire car elle n'implique pas forcément un bouleversement de la biosphère ; bien plus elle n'a pas pour objectif de la transformer en chaleur et lumière. Certes, les mutations que rend possibles cette discipline peuvent changer profondément les figures classiques du vivant mais, pour la première fois sans doute, ces transformations prennent en compte le transformateur lui-même, c'est-à-dire l'homme. La possibilité apparaît donc que l'espèce humaine, au moment où elle est animée par une volonté nihiliste radicale, se mette *pratiquement* en question et puisse poser dans la pratique la question de son *autolimitation*, de son *contrôle*, du *changement radical de sa figure* et pourquoi pas de sa mise à mort particulière afin de laisser au vivant, la biosphère, un avenir.

Au moment même où l'homme classique se trouve coincé dans des contradictions insolubles entre l'archaïsme de ses réactions, de son agressivité et l'immensité de ses moyens de destruction, contradictions qui *nécessairement* ne peuvent que le mener à la destruction et, avec lui, la destruction de nombreuses autres espèces, il produit un arsenal scientifique et technique qui lui permet de tenter un bouleversement intérieur de ses limites. Dans un tel contexte d'urgence, il n'est pas possible de laisser inexploré le champ ouvert par l'automutation, la mutation de cette figure classique de l'homme, si terriblement négative. Il n'est pas possible de réduire à une seule et même interprétation péjorative, des décentrations dont les effets sont si profondément différents.

#### RÉINTRODUCTION DU CONCEPT DE NATURE : LA PRESSION DE LA BIOSPHERE

Ces remarques à propos des deux versants du déplacement de maîtrise en non-maîtrise évoquent en y réfléchissant bien la possibilité d'une connexion remarquable entre ces deux orientations : l'une impliquant la destruction générale, l'autre la mutation. J'admettrai à titre de première hypothèse qu'il n'est pas fortuit qu'apparaisse

en un laps de temps si court, par le biais des développements culturels, entre autres scientifiques et techniques, une menace concernant la biosphère et une entreprise dans laquelle une espèce accepte de se transformer radicalement. Ces deux types de déplacement n'expriment pas, en effet, le passage au même ordre, celui du néant, de la mort générale. Le premier niveau l'implique effectivement mais pas le second, celui que dessine et pointe la direction scientifique et technique de la biologie moléculaire. Ma deuxième hypothèse consiste à prétendre que le mouvement de déplacement, lié à la transformation de la figure de l'homme par des mutations dirigées, exprime une dimension métahumaine, l'entrée dans notre histoire d'un ordre qui est celui de la biosphère.

La critique fondamentale que je fais en effet à la position pessimiste heideggerienne et néo-heideggerienne tient au fait que, malgré les apparences, elle reste fondamentalement anthropocentriste. Ce qu'affirment tous ces contempteurs de la science et de la technique occidentales, en prenant en compte les destructions terribles que peuvent produire les bombes thermonucléaires, c'est encore et toujours la disparition de l'espèce humaine ; on ne sort pas de l'anthropocentrisme et on s'interdit de prendre en compte une réflexion sérieuse sur la responsabilité fondamentale engageant l'espèce humaine, simple vivant parmi les vivants, à l'égard des autres espèces. Aucun travail ne peut alors se faire sur un aussi étrange phénomène, celui dans lequel s'est engagée une part de notre espèce dans ses laboratoires, *effacer la figure de l'homme classique*.

L'espèce humaine est incompréhensible sans son rapport à l'histoire de la terre et du vivant. Sa structure, son développement la relie souterrainement à l'organisation générale de son environnement. Non seulement elle porte en elle, dans le corps de ses représentants, l'organisation atomique caractérisant toutes les espèces, mais aussi les organisations cellulaires, physiologiques, liées à l'histoire de la naissance et du développement de la biosphère dans la planète terre. L'oxygène respiré vient des végétaux ; les protéines assimilées, des animaux, des végétaux ; les régulations digestives, cellulaires, impliquent la présence de parasites bactériens, bref partout éclate cette vérité élémentaire : l'espèce humaine n'est qu'une spéciation particulière au sein du vivant, enracinée dans son environnement, dans la biosphère.

Déjà, les bouleversements scientifiques et techniques, les progrès de l'industrialisation ont provoqué des transformations de l'environnement plus profondes en 100 ans qu'en 10 000 ans. Ces dernières ont provoqué, en retour, des réactions, apparemment passives, de l'environnement, perturbant sans cesse davantage notre espèce dont la plasticité n'est certainement pas infinie.

Ces interactions de maîtrise et de dégradation manifestaient déjà clairement l'étendue de la question, celle prise en compte par ce qu'on a appelé l'écologie. Mais cette pensée écologique n'a pas encore pris en considération le saut qualitatif introduit par la menace nucléaire qui radicalise et mène à un *niveau ultime* la question de l'interrelation de l'espèce humaine avec le reste de son environnement. Il y a là un décalage essentiel entre la question pratique posée et la pensée de cette question. Il me semble dans ce contexte que, souterrainement, à un niveau d'inconscience de type organique, se dessinent dans les pratiques scientifiques et techniques liées à la biologie moderne, non seulement la position de cette question mais aussi l'esquisse d'une réponse.

Ce qui est en cause, c'est la possibilité d'interpréter la mise en place des sciences et des techniques permettant les manipulations génétiques et leur application à l'espèce humaine grâce au savoir humain, comme la première manifestation d'un niveau supérieur d'intervention de la biosphère toute entière dans le vécu de l'espèce humaine. Les pressions exercées sur l'espèce humaine par la biosphère, pressions lues jusqu'ici sur un mode purement causal, mécanique, aurait pris maintenant une forme beaucoup plus pressante. On peut essayer en effet de lire l'entreprise actuelle d'autotransformation de la figure classique de l'homme comme la réponse actuelle, pratique et totalement involontaire dans ses expressions culturelles, de la biosphère, au défi lancé par une espèce particulière, défi concernant sa propre destruction. Une telle hypothèse engendre le scepticisme ; que penser de tous les pièges que représentent des développements invitant à hypostasier le vivant en un corps unique animé d'intentions à réactiver les vieilles métaphysiques, spiritualistes, ou à sombrer de nouveau dans le vitalisme... Mais je propose de maintenir en l'état, l'étrangeté de ce constat, la volonté irrépressible de bouleverser sa figure, de la limiter dans son expansion (limitation des naissances) propre à une espèce donnée et de relier cette volonté d'effacement de la figure de l'homme à la pression qu'exerce sur cette espèce, l'ensemble de la biosphère dans laquelle il est immergé. Ayant échappé aux jeux multiples des régulations de l'écosystème dans lequel s'équilibrent l'expansion et les limitations propres à chaque espèce, l'espèce humaine par le biais de ses productions culturelles, système surajouté à l'écosystème, susciterait à l'intérieur d'elle-même des forces pouvant limiter sa prolifération, la transformer, voire la détruire sans pour autant détruire le reste de la biosphère.

La boucle méta-darwinienne dont j'ai parlé plus haut, selon laquelle pour la première fois un porteur d'ADN s'est donné les moyens de la remodeler directement, impliquerait la mise en jeu d'une autre boucle métaculturelle selon laquelle des productions de cette culture humaine s'animent d'une finalité non plus culturelle mais aussi biologique.

#### « L'ÂME DU MONDE »

Il est très certainement inutile et méthodologiquement inconséquent de maintenir la théorie d'une *Weltseele*, dans le sens inauguré par les platoniciens. Ne serait-ce que par les solidarités actives entre ces philosophies de « l'âme du monde », métaphysiciennes, avec les pires développements mortifères de la pensée occidentale (les philosophies de « l'arrière-monde » et les savants atomistes ont ici partie liée).

Un strict matérialisme, issu des avancées scientifiques et techniques contemporaines peut sans doute suffire à rendre compte de ce processus de décentration amorcé en biologie sans pour autant renoncer à l'idée directrice qu'implique le concept de *Weltseele*. L'écologie comme science, la paléontologie, la biologie convergent vers le renforcement de l'image unifiée, régulée, bien qu'extrêmement complexe évoquée par les concepts de biosystème, écosystème. Toutes les disciplines médicales, biologiques, manifestent de plus en plus clairement l'immersion totale de l'espèce humaine dans la sphère du vivant, du minéral sous toutes ses formes.

Dans un tel contexte, une action spécifique profondément involontaire de cette biosphère au sein du système culturel humain ne paraît pas inconcevable surtout si cette action peut se lire dans le processus d'autolimitation de l'espèce humaine. Cette action serait en quelque sorte celle d'un principe régulateur non pas séparé de la matérialité, des espèces vivantes, des minéraux mais déjà à l'œuvre dans la multiplicité des régulations ordonnant les espèces entre elles et revenant enfin massivement au sein de l'espèce humaine à travers ses productions culturelles apparemment les plus éloignées du jeu de la biosphère.

# Sens

MAJO.  
16 DEC.

Pourquoi privilégier l'intention consciente pour décider du sens de l'énoncé : « Il fait très beau mais j'ai mal aux pieds » ? Donc « n'y allons pas ». Si c'est la conclusion qui importe, le discours inconscient aura déjà substitué dans l'énoncé « il fait très beau », (*donc*), j'ai mal aux pieds » un *mais* à la place du *donc*, en guise d'excuse. Pour la part inconsciente de l'énoncé, les conjonctions qui lient « il fait très beau » et « j'ai mal aux pieds » sont interchangeable : « il fait très beau lorsque j'ai mal... parce que j'ai mal... » etc. A cet égard, le sens est indécidable sans le contexte du désir du locuteur, du lecteur et du destinataire supposé. Vous connaissez la question : une linguistique tenant compte du sujet de l'inconscient est-elle possible ? Comment avancer ?

# Signe

MAJO.  
16 DEC.

Pourquoi n'ai-je entendu que le mot « signe » sans entendre le verbe ? J'ai voulu voir un signe, faire un signe, signer, me signer mais j'ai refusé l'impératif : « Signe ! » Je l'entends trop, tous les jours, puisque je signe des lettres, des chèques, des circulaires, etc., et je persiste à signer d'un nom, toujours le même, que je n'ai pas choisi et que j'appose librement comme signe de ma liberté. Que signifie d'obtempérer constamment à l'injonction de signer en feignant, encore ici et maintenant, d'ignorer l'ordre reçu ? Et ne pas signer serait encore signer. Ce serait signé par la non-signature, par un blanc qui signerait que je n'ai pas cessé de signer en signant autrement.

# Simultanéité

VUAR.  
16 DEC.

Comme à Pompéi les fresques  
De la Villa des Mystères  
Comme à Herculaneum les villas  
Pleines d'amours et d'oiseaux  
Et sur les dalles millénaires  
Le bruit des talons hauts  
Comme à Villa Adriana  
La chambre-jardin  
De la Grande Courtisane Impériale  
Comme à Ostia antica  
Le théâtre ombragé de pins  
L'ombre noire sous la robe jaune  
A contrejour au coucher du soleil

Aujourd'hui, la chaleur  
Les images troubles  
Et les mains qui tremblent  
Lambeaux d'images précieuses  
Corps morcelés, bouts rimés  
Extases d'antiques siestes  
Où Grativa s'écartelle  
Avec cet imperceptible sourire  
Qui la fait romaine ou sainte  
Devant la Villa des Mystères  
Les fontaines d'Herculaneum  
Le théâtre d'Ostie  
Puis, le satyre qui nous regarde  
Caché dans les branches vertes  
Rêvant d'être moi  
Moi d'être lui

Nu sous un ciel  
Comme une aiguille à coudre  
Cousant la terre et le ciel  
A contrejour au coucher du soleil

Catherine des fous, Catherine de Ricci  
Angèle Mericci, Veronica Giuliani  
Jeanne Absolu, Jeanne des Anges

Louise du Néant  
Les possédées de Morzine et  
De Loudun, les folles  
De Charcot, les saintes  
Extatiques martyres  
Sept pas au-delà de l'horizon  
Comme un ciel de nuages  
Descendant vers la terre  
Au coucher du soleil.

# Voix

MAJO.  
16 DEC.

Parmi les déchets du corps socialisé, le regard tient une place aussi importante que la voix. La voix est-elle plus décente que le regard ou rend-elle possible l'interprétation du regard ? D'autres déchets du corps sont de loin ceux qui priment dans la régulation des rapports sociaux.

# Post-scriptum

A notre tour d'être mis à l'épreuve de ces *Epreuves*. Privilégiés puisque, notre commentaire venant en fin de partie sans être soumis à la «règle du jeu», il peut prendre figure d'un arrêt de justice pris de haut ou d'un rapport rédigé de loin. Encore faudrait-il croire, pour nous imputer l'avantage du juge ou de l'expert, que les idées de lointain, de hauteur, d'arrêt et de fin, l'opposition du texte et du commentaire, l'extériorité du jugeant au jugé, sortent intactes des *Epreuves*. Or, il y a lieu d'en douter, on va le voir. Même le départage n'est pas aisé, dans les effets que nous essaierons de dénombrer, entre ce qui revient en propre à la situation créée par notre expérience et, peut-être, une condition générale faite aujourd'hui à l'écriture, ou même sa condition tout court. Ce serait là l'intérêt majeur des *Epreuves*, de procurer un grossissement à la loupe électronique et informatique d'une altération ambiante de l'activité d'écrire, presque impossible à fixer et à révéler sans l'artifice de la machine et de la règle du jeu. Si tel est le cas, le présent Post-scriptum n'est pas à lire comme un jugement, ni même un bilan, il faut le compter au nombre des textes qui le précèdent, logé à la même enseigne qu'eux, mais à la périphérie de la zone focale qu'ils ont occupée sous la lentille de notre machination. Celle-ci révèle un trouble général et profond de l'écriture. Nous essayons d'en dégager certains aspects, sans prétendre les analyser.

## **Matériau, matériel**

Il va de soi que le support imposé aux «auteurs» à la place des moyens d'inscrire habituels a affecté leur manière d'écrire. Pour plusieurs raisons, les unes de circonstance (mais la circonstance, nous le répétons, est exemplaire), une autre au moins, de principe.

Comme nos utilisateurs de machines n'étaient pas également familiarisés avec elles, les logiciels ont été développés pour des «menus» et des instructions accessibles aux novices. Cette première circonstance, en excluant une plus haute complexité des opérations disponibles, a entravé l'écriture des plus expérimentés.

Le stage de formation que tous les «auteurs» devaient subir, destiné à remédier pour une part à cette disparité des compétences, n'a pas apporté les fruits attendus. La raison de ce demi-échec réside dans une constellation de variables, qu'il était difficile de contrôler : l'emploi du temps des uns et des autres, les affinités entre instructeurs et apprentis, la pédagogie (manuel et exercices pratiques), l'intérêt pour l'acquisition de cette compétence,

l'inhibition devant la machine et/ou devant la manière de la commander, etc. Au-delà de ces motifs psycho-sociologiques, la circonstance a une tout autre portée : les « auteurs » se sont trouvés pour la plupart en position d'enfants, sommés d'apprendre à écrire pour pouvoir appartenir à une communauté. Il s'agit en l'occurrence d'une société restreinte, celle qu'ils ont formée, qui se définissait par l'acceptation de notre règle du jeu. Mais cette infantilisation locale et provisoire symbolisait assez bien la condition de l'humanité, surtout contemporaine ; elle est à courir après la maîtrise des objets de plus en plus complexes que le développement techno-scientifique, qui n'attend pas la demande des humains pour se poursuivre et s'accélérer, laisse derrière lui. Le retard sur la complexification est désormais notre lot de naissance, et l'affinité avec le complexe, mental et matériel, est déjà et sera le gage de la maturité culturelle. Il est vain de se dire devant la machine : j'aurais plus vite et mieux fait d'écrire à la main et d'expédier par la poste. A ce compte, on aurait dû renoncer à l'écriture elle-même, plus lente et plus incertaine que la parole. Elle ne s'impose pas parce qu'elle est commode, mais complexe. Aux humains de s'en accommoder.

D'autres empêchements, dus au matériel, n'ont pas manqué d'entraver la liberté d'écriture de nos « auteurs ». Faute de temps, l'ergonomie du système n'a pas pu être suffisamment améliorée (il n'était pas techniquement indispensable qu'on soit obligé de repasser par le « menu » à chaque opération, ni d'introduire diverses disquettes dans la machine). De là une viscosité dans l'utilisation des logiciels, aggravée par la lenteur de transmission (30 caractères/seconde) du matériel périphérique utilisé (les modems). Le système d'exploitation sous lequel tournaient les M 20 (P.COS) n'était pas celui du M 24 (MS.DOS 2.0) qui servait de mémoire centrale. De là l'obligation de complexifier les deux logiciels, traitement de texte et communication. Et aussi, l'impossibilité pour l'utilisateur du M 20 de disposer de la chronologie d'arrivée des textes de ses partenaires enregistrée sur l'horloge du M 24. Enfin les informaticiens eurent à développer un logiciel de communication qui, à la différence de ses congénères de type messagerie, n'avait pas pour fonction de faire communiquer entre eux des interlocuteurs, mais de faire s'enchaîner des textes les uns avec les autres. Ce qui, semble-t-il, ne vas pas sans problème.

Ces circonstances « techniques » mériteraient à elles seules une analyse détaillée. Contentons-nous de signaler une pertinence qui leur est commune, celle du temps perdu par l'usager. La perte de temps peut venir de l'incompétence de l'usager, comme nous l'avons déjà signalé. Il peut aussi se faire que la technologie mise à sa disposition ne soit pas au point pour la circonstance, ou encore mal adaptée aux fins poursuivies par l'expérience. Dans ce dernier cas, il s'agirait d'un retard du matériel sur la complexité technique exigée par notre règle du jeu. On pourrait alors considérer les *Epreuves* comme un prototype expérimental. Nous essaierons, en finissant, de donner sa pleine portée à cette hypothèse.

Avant d'abandonner l'inspection du support de l'expérience de l'écriture, il faut relever un trouble, non plus circonstanciel, mais constitutif, qu'il engendre dans l'acte d'écrire. Sous le nom de support, on convient de désigner le matériau sur lequel s'inscrit un message. C'est par exemple la feuille de papier. Dans le cas des *Epreuves*, le matériau serait l'écran cathodique de la machine où s'inscrivent les lignes du texte appelé. La différence entre les deux n'est pas seulement d'une substance chimique à un dispositif électronique de restitution. Le papier est seulement un matériau, isolable ; l'écran est en réalité un élément dans un complexe de matériels d'envoi, de transmission et de restitution des messages. En écrivant « sur l'écran » on place déjà le texte dans le réseau de sa circulation, il suffira de pousser la touche « Envoi » pour qu'il arrive à son adresse, ou « Appel » pour qu'il s'offre à lire ou à relire, que les textes des partenaires puissent venir s'inscrire dans le même cadre ; cela renforce la même évidence : le matériau, support de la production du message, n'est pas indépendant du matériel qui en assure la diffusion. Cette conjonction de la circulation avec la production trouve bien des analogies dans l'économie contemporaine, dans le système monétaire international, dans l'intérêt des linguistes pour la pragmatique des « actes de langage ». L'écrivain-artiste, c'est-à-dire artisan anobli, laissait sur ses manuscrits les traces de son labeur, ratures, gommages, additions, inserts, qui lui servaient, ou à ses décrypteurs, de fléchage pour refaire le dur parcours

qu'il avait ouvert en vue de parvenir au texte, éventuellement pour mieux le comprendre. Placé devant la machine à traiter son texte, il éprouve, à tort ou à raison, que ces repères, cette ressource du négligé, lui sont dérobés, qu'il doit se présenter sur le réseau toilette faite, que son texte est «saisi», lisible par d'autres, sitôt inscrit. A découvert, l'espace intime lui fait défaut.

### Destinataire

La condensation du matériel avec le matériau, qu'on vient de signaler, se redouble évidemment dans l'incertitude qui frappe l'«auteur» placé en réseau télématique. Il envoie assurément ses «propres» textes et peut ainsi se prévaloir d'en être responsable ; mais auprès de qui ou de quoi ? A qui ou à quoi sont-ils adressés ?

La destination de l'écriture, on le sait, fait problème, et ce n'est pas d'hier. On croit débrouiller l'écheveau en distinguant dans les destinataires possibles le réel, l'imaginaire, le symbolique : la «cible» que vise le marchand d'informations ou de show-biz, son public ; le dédicataire de l'œuvre littéraire, artistique, scientifique même, «sans lequel elle eût été impossible», l'égérie, le papa, ou le dédicataire fictif dans les œuvres de fiction : l'innommable enfin, la loi si l'on veut, qui obscurément appelle à écrire plutôt qu'à se taire. La distinction paraît commode entre les autres, l'autre et l'Autre, elle est malaisée à faire quand on veut trancher le cas.

Dans ces *Epreuves*, la destination de l'écriture reste improbable. Elle s'adresserait au public si l'on était sûr que le résultat du travail à plusieurs doive être un livre, un écrit fini, destiné à satisfaire ou à susciter un intérêt chez des lecteurs, et mis à leur disposition par un réseau de diffusion et de distribution. Ici les lecteurs sont d'abord les co-«auteurs», la première diffusion est télématique, et dans leur for intérieur, chacun des «auteurs» doute que le résultat de leurs épreuves fasse jamais un écrit fini, publiable, distribuable, lisible, intéressant pour quiconque.

Il se tourne vers ses partenaires, fait de certains d'entre eux ses allocutaires. Son texte peut prendre alors la forme d'une adresse, d'une lettre, adopter le genre de la correspondance. Soulagé de trouver quelqu'un, dans le tissu lâche et confus du réseau, à qui répondre et qui répond. Des secteurs de correspondances s'instaurent dans la galaxie. Ils sont pourtant peu nombreux, éphémères, incertains. Plus sûre, pour quelques «auteurs» du moins, paraît la résolution d'enseigner, qui équivaut à s'instituer dépositaire d'un savoir, et à décider que le destinataire est digne qu'on le lui transmette. Le texte se fait leçon ; le genre, pédagogique. Nous y reviendrons.

Le remède le plus fréquent à l'anxiété de savoir à qui «donner» ce qu'on écrit, paraît avoir été de s'en faire soi-même le destinataire, comme dans un journal intime. Le paradoxe est que les pages-écran du prétendu journal doivent, c'était la règle du jeu, être envoyées pour saisie à la mémoire centrale, qui est collective, sans qu'on sache du reste qui les appellera dans le réseau.

L'intimité est ainsi vouée à la «publicité», et aléatoirement. Elle ne peut donc être que feinte, elle doit se rendre intéressante. Le public envahit le privé, la singularité du contenu se dissipe sous le regard collectif. C'est par l'ostentation de sa forme, de son ton, que l'écriture peut manifester une intimité, en montrant qu'elle cache, sans dire quoi.

En résumé, les *Epreuves* portent à l'évidence un défaut de destination que nous croyons exemplaire. La modernité dans ses débuts a tenté de le méconnaître parce qu'elle croyait en un espace public, en une communauté de goût, d'intérêt spéculatif ou cognitif, de projet pratique. Si l'expérience a révélé quelque trait commun, c'est une sensibilité à ce qui n'est pas commun, à la singularité, à la différence. Enchaînés à un même réseau, exposés sur des écrans semblables, les textes s'efforcent par l'écriture, dans la rivalité, vers l'incommensurable. Ainsi sommes-nous, peut-être : seuls ensemble. Nous ?

### Auteur

S'il est vrai que la source et l'adresse des messages tendent à se rabattre l'une sur l'autre, il est arbitraire d'examiner à part l'épreuve subie par l'auteur en tant que tel. C'est pourtant son statut propre, l'autorité, qui est le plus visiblement éprouvé dans les *Epreuves*.

Une plainte s'y fait entendre d'un bout à l'autre, tantôt sourde, tantôt criante : nous sommes joués. Supports, connexions, thèmes, temps, tout nous est imposé, mais on nous laisse libres d'écrire «ce qui nous plaît», les contenus

semblent de peu de poids auprès des contraintes qui pressent leur engendrement. La maîtrise de l'auteur sur son écrit paraît illusoire. L'impropriété, l'appropriation impossible, est irrémédiable. Avec elle, une angoisse au sujet de la responsabilité ; plus profond encore, au sujet de la probité de l'écriture.

De cette situation menacée, certains « auteurs », peut-être tous à certains moments, tirent profit. « Eh bien, jouons ! », se disent-ils. De ce retournement résultent des textes de libre association, d'imagination vagabonde, de pensées « pour voir », où l'abandon consenti des règles habituelles assurant l'unité de genre, de ton, de thème donne cours à un bonheur, à « des bonheurs », d'écriture. Notre règle du jeu opère comme une axiomatique. On a la nostalgie d'une écriture, d'une pensée qui aurait sa raison d'être dans une exigence ontologique, mais ce désancrage affranchit l'inventivité. Au noble statut d'auteur, à son autorité et à son autorisation, se substituent les manières familières du contrat : la responsabilité est limitée, l'engagement est temporaire, il porte sur un produit défini, des recours sont prévus en cas de rupture. Tous les jeux sont sous contrat ; nos *Epreuves*, qui sont aussi sportives, donnent la prime au bon joueur ; l'aléa y est inclus comme un risque à courir. Cette conversion de l'angoisse en gaieté, qui est aussi un déplacement du tragique de l'écriture en humour, s'inscrit dans une tradition « artificialiste » en littérature et en art, Raymond Roussel, Marcel Duchamp. Notre mise en réseau télématique la ravive.

La règle du jeu n'a certes pas été assumée par tous et toujours dans cet esprit. Il est arrivé qu'on la rejette, qu'on lui oppose le silence, une avarice d'écriture, la colère contre les maîtres du jeu, une suspicion mêlée de curiosité à l'endroit des « dames Pompidou » (les responsables de l'opération qui au Centre ont reçu les appels à l'aide, les demandes d'explication, les insultes, les récriminations, pendant deux mois, sans désespérer). Ces désordres ont sans doute toujours lieu quand il faut écrire. La lentille grossissante de notre expérience les a, sinon suscités, du moins exhibés.

Pour revenir à la situation contractuelle et au sérieux du jeu, c'est à eux, nous semble-t-il, qu'est due la variété remarquable, en mode ou en ton, des textes rassemblés. Nos règles ne portant que sur la pragmatique de l'écriture, la syntaxe, le lexique, le genre des écrits restaient libres. Chacun a suivi sa voie. Les « professionnels » de l'écriture, littérateurs, philosophes, ont souvent pris délibérément le parti d'écrire dans une forme forte (le conte, le distique, la sentence, l'observation) et de s'y tenir. Le procédé permet de se refaire une contenance ; il oppose son impassibilité de convention aux désordres du réseau. L'auteur s'y retrouve, il signe par là son œuvre, il l'approuve. Mais aussi, il s'isole, néglige ses destinataires actuels qui sont ses partenaires, n'a d'oreille que pour la consonance de ses textes électroniques avec l'ensemble de ses écrits imprimés. On peut ainsi trahir la règle du jeu en la respectant.

Nous en dirions autant, mutatis mutandis, de la résolution prise par d'autres, de culture plutôt scientifique, de s'en tenir au genre explicatif. Elle paraît plus modeste et plus conforme à la règle du jeu, puisqu'elle l'attache au sens des mots proposés et se soucie de se faire entendre par l'éventuel destinataire.

Nous y discernons pourtant un moyen pour l'auteur en déroute de restaurer l'image d'une maîtrise au moins dictatique.

La question posée par les *Epreuves* au destinataire des textes a donc bien été celle de sa probité, et elle est double et contradictoire. La probité à l'égard du contrat institué par la règle du jeu est incompatible avec l'approbation du texte par l'auteur, qui est aussi une probation de l'auteur par le texte. Quand ces dernières sont requises et affirmées, c'est au détriment du contrat, en le désapprouvant. Cette contradiction fait que le texte tout entier des *Epreuves* est improbable. On ne saurait dire qui en est l'auteur, de ceux qui singulièrement ont signé chaque fragment, ou de la règle de génération et de diffusion à laquelle ils ont, tant bien que mal, obéi en le signant. Peut-être est-ce là, après tout, l'incertitude qui pèse sur toute maternité, surtout ces temps-ci où les sciences et les technologies obligent à réécrire le droit de propriété sur les enfants et sur les œuvres.

### Écriture

Nous ne dirons presque rien ici du référent, de la « matière » des textes des *Epreuves*, les « immatériaux ». Il ne nous importe que par les effets d'écriture qu'il pouvait induire. Il était, on le sait, circonscrit par une liste de mots. Mais le

commentaire de ceux-ci était laissé à la fantaisie des «auteurs». Il n'était pas exigé de définir ces termes, comme dans un lexique ou un dictionnaire, ni de les expliquer, comme dans un traité, une encyclopédie, une étude savante.

On pouvait s'attendre que le résultat d'une telle licence forme une sorte de puzzle, de patchwork, de collage. Ce n'est pas exactement le cas. Nous y voyons plutôt une sorte de recueil d'opinions relatives à un même corpus de termes, mais écrites dans des genres et des styles hétérogènes. Donc une anthologie doxographique, qui serait aussi une satire, au vieux sens latin de *salade*. Ou, si l'on préfère, un volume tiré de la bibliothèque borgésienne de Babel, l'un de ces ouvrages où le contenu total de la bibliothèque est représenté en miniature. Projection à échelle réduite de la galaxie de messages dans laquelle «nous» nomadisons.

Un dernier mot sur l'écriture, qui fait retour sur ce que nous en avons suggéré à propos de son destinataire. Que la mise en communication par réseau télématique engendre ou révèle une pénible séparation, que celle-ci soit due à des défaillances, circonstancielles ou non, des techniques, ou à la complexité accrue des conditions de travail, ou qu'au contraire, elle ne fasse que révéler une solitude et un dessaisissement devant l'écriture aussi éprouvants, mais aussi constants que ceux qui accompagnent l'attente de la mort,— nous n'avons pas à en décider. Nous remarquerons seulement ceci : coupant à contre-fil, pour ainsi dire, dans la diversité des tons, des styles, des genres, traversant les mémoires, les imaginations, les explications, les générosités des «auteurs», on observe une sorte de ligne de partage des écritures.

L'alternative qu'elle trace ne procède pas d'une dualité des cultures, l'une technoscientifique, l'autre «lettrée», qui incline en effet le texte tantôt en faveur de notre expérience tantôt à son encontre. Non, la ligne qui zèbre le nuage des écrits le coupe plutôt au fil de la question : à qui, à quoi est due l'écriture ? Certains «auteurs» nous semblent se servir de l'écriture, et d'autres au contraire se mettre, se trouver à son service. Les premiers sont ses usagers, les seconds y sont requis. Il n'est même pas sûr que l'opposition soit entre des personnes. Sous le même nom, l'une et l'autre positions, au sens fort, peuvent surgir à des instants différents. Elles se marquent par les égards différents qu'elles ont pour le mot, la phrase, le rythme, le timbre, l'intensité.

Partant de cette impression, nous aimerions suggérer la contradiction suivante : les technologies du langage présupposent, semble-t-il, que le langage est un instrument de communication entre usagers. L'écriture est donc vouée à la transparence du message, au transport de l'information sans perte. La valeur du message se mesure à sa teneur en information, et l'information est à proportion inverse de la distribution la plus probable. Tout pousse ainsi vers la simplification des langages, l'univocité des messages, l'accessibilité des codes, pour le plus grand confort des usagers.

Pourtant, ces mêmes technologies qui n'en sont qu'à leurs débuts, s'évertuent et s'évertueront à faire jeu égal avec la complexité extrême des langues naturelles, la polysémie des phrases qui s'y disent, leur puissance infinie de combinaisons, la multiplicité des voies par lesquelles elles transfèrent le sens du destinataire au destinataire. Les machines de langage devront se complexifier pour rivaliser avec ces organismes sans égal, peut-être les plus sophistiqués et les plus improbables qui aient été sélectionnés dans le cosmos, que sont les langues prémachiniques. Le respect de leur complexité, l'écoute de ce qu'elles peuvent, la passion d'actualiser des performances dont elles sont capables mais restées en puissance, bref, le service de l'écriture, s'avèrent alors, malgré leur connotation d'humanisme désuet, plus profitables au destin de complexification qui est celui de l'espèce humaine, que ne l'est la demande de facilité communicationnelle.

L'écriture, si on l'envisage comme la tâche de tout compliquer, n'est peut-être pas due aux humains, mais ceux-ci dûs à cette tâche. Tel serait le vrai motif de ces *Epreuves*.

Elisabeth Gad,  
Jean-François Lyotard,  
Chantal Noël,  
Nicole Toutcheff,  
février 1985.

Achévé d'imprimer le 15 mars 1985  
sur les presses de l'Imprimerie Maury, 45 Malesherbes  
Impression de la couverture : Fair, 95 Cergy-Pontoise  
Photocomposition : Italiques, Paris